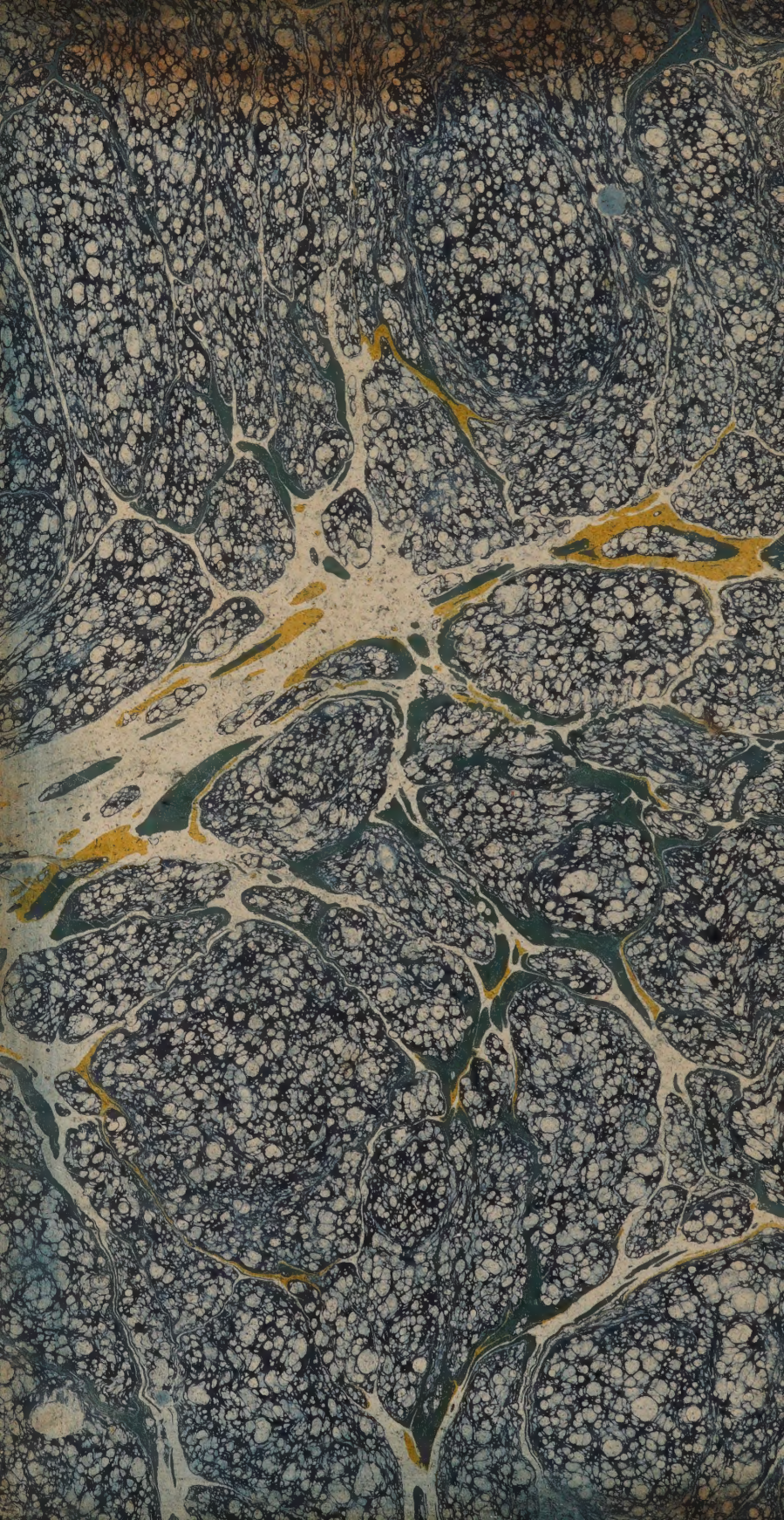


24, 291/A

GEMELLI-CARERI,
Giovanni Francesco

24,291/A 32728

24,291/A

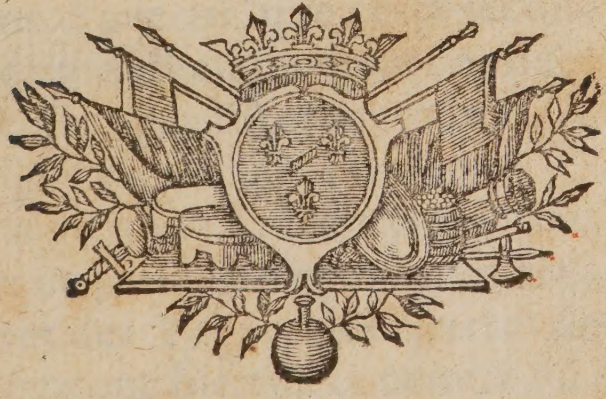
32728

VOYAGE
DU TOUR
DU MONDE,
Traduit de l'Italien
DE GEMELLI CARERI,

Par M. L. N.

Nouvelle Edition augmentée sur la derniere de l'Italien, & enrichie de nouvelles Figures.

TOME PREMIER.
DE LA TURQUIE.



A PARIS,
Chez ETIENNE GANEAU, Libraire, ruë S. Jacques, aux Armes de Dombes, près la ruë du Plâtre.

MDCCXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS

Sur cette ſeconde Edition du Voyage du Tour du Monde.

QUoique l'on donne une aſſez ample Inſtruction dans la Preface ſuivante de la premiere Edition de ce Voyage du Tour du Monde, que le Public paroît avoir reçûë avec aplaudiſſement, par le prompt débit qui s'en eſt fait, il eſt bon d'avertir que cette ſeconde Edition eſt augmentée conſiderablement par l'Auteur même, & corrigée en pluſieurs endroits.

On y trouve la maniere dont il a fait ce pénible Voyage, en traverſant des Pays où les Lettres de Change ont bien de la peine à pénétrer, & où l'on ſe trouve par là expoſé à la cherté du Change & à l'abſence des Banquiers, dont le manque de fonds ſuffiſans, ou la mort peuvent mettre le Voyageur

dans de terribles embarras. Il donne auſſi les moyens de ſe conduire à ceux qui prendroient une autre route que la ſienne.

Il y a joint de nouvelles Eſtampes pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur, & lui en preſenter la deſcription au premier coup d'œil.

L'Auteur a ajoûté pluſieurs morceaux hiſtoriques des lieux où il paſſoit, & de ceux qui ſe trouvoient à la droite & à la gauche de ſa route, ſur les Relations d'excellens Auteurs approuvez, & ſur la probité de ceux qui lui communiquoient des faits particuliers. Pour ne pas trop fatiguer les Lecteurs par de longs Itineraires, il a trouvé à propos de donner de tems en tems des morceaux d'hiſtoire, qui ſont non-ſeulement convenables, mais même neceſſaires pour une plus ample connoiſſance des Pays. Il donne auſſi une grande planche gravée de toutes les Monnoyes des Indes.

PREFACE.

IL n'eſt gueres d'Auteurs qui ne deſtinent un Diſcours préliminaire à vanter leur Ouvrage, & à promettre au Lecteur en termes pompeux qu'il y trouvera amplement de quoi ſe dédommager de la peine de le lire. L'aveu qu'ils y font ſouvent de quelques fautes, n'eſt au fond qu'une loüange fine & détournée. Ils ne manquent jamais d'inſinuer que ces fautes ſont legeres, & comme enſevelies ſous le nombre des beautez. On a long-tems été la dupe de ces magnifiques promeſſes. Mais depuis que l'étude & l'uſage de la Critique ont aiguiſé la pénétration & formé le goût, on a enfin percé au delà des dehors impoſans, & ſecoué le joug d'une crédulité doublement déſavantageuſe ; aujourd'hui on veut tout voir par ſes yeux, examiner une piece d'un bout à l'autre avant que d'en juger, & n'en juger que ſur les regles d'une exacte & rigoureuſe critique.

Cette diſpoſition du Public auroit ſans doute de quoi allarmer l'Auteur de cet Ouvrage, s'il n'avoit de juſtes raiſons d'eſperer qu'il y répondra. En effet, il oſe ſe flatter que la lecture de ſes voyages rempli-

ra, je dis plus, surpassera l'attente de quiconque les voudra lire.

Ce n'est pas seulement un Ouvrage excellent, mais on peut assurer qu'il est unique dans son genre, & qu'il n'a encore rien paru jusqu'à present qui lui puisse être comparé, soit pour la fidélité de la narration, soit pour la beauté & la justesse des descriptions, soit pour l'abondance & la varieté des matieres, soit pour la singularité des détails, soit pour l'exactitude judicieuse avec laquelle il releve les fautes de ceux qui ont écrit avant lui, soit pour le mélange agréable de traits d'histoire, de morale, de politique & de critique. Mais surtout pour la découverte d'une infinité de choses nouvelles dont personne n'avoit parlé jusqu'ici.

1°. Pour être convaincu de la fidélité de la narration, & s'assurer de la vérité des choses qu'on rapporte, il seroit inutile de recourir au témoignage de ceux qui ont parcouru les mêmes Pays, il ne faut que jetter les yeux sur l'Ouvrage, on y découvre par tout un caractere de bonne foi, qui se fait sentir aux esprits les plus circonspects, & emporte leur consentement. Comme l'Auteur est un des plus honnêtes hommes de l'Europe, & generalement reconnu pour tel. Ce seroit lui faire injure que de le soupçonner d'avoir jamais eu

d'autre but dans tant de courſes pénibles & dangereuſes, que de s'inſtruire ſoi-même & les autres : rien n'eſt ſi éloigné de ſes mœurs, que de vouloir impoſer. Cette qualité ſi prétieuſe n'eſt guere moins rare que neceſſaire. Il ſemble que la plûpart de ceux qui donnent des Relations, n'ayent en vûe que de jetter du merveilleux dans leur diſcours, & de ſurprendre la crédulité des curieux. Un menſonge bien aſſaiſonné a ſes graces ; mais il ne ſçauroit plaire, lorſqu'il eſt déplacé, & il l'eſt toûjours, quand il ſe preſente où l'on cherche la verité ſeule. Je pourrois citer bien des exemples de ce défaut, ſi je n'avois plus d'égards pour le nom de certains Ecrivains, qu'ils n'en ont eu pour le Public.

2°. Comme les Deſcriptions ſont une des plus eſſentielles parties de la Relation d'un Voyage, c'eſt à quoi M. Gemelli s'eſt particulierement appliqué. Il ſeroit difficile de rien trouver de plus achevé, ou pour la juſte étendue qu'il a ſçû leur donner, ou pour la proprieté des termes, ou pour le tour & l'agrément de l'élocution. Il développe tellement toutes choſes aux yeux du Lecteur, qu'il ne lui laiſſe rien à deſirer de ce qui peut flatter ſa curioſité, mais il a ſoin en même tems de ne le point fatiguer d'un détail ennuyeux de minuties & de circonſtances frivoles. Ce qui aug-

mente encore infiniment le plaiſir, c'eſt qu'il parle de tout en maître. Ce n'eſt pas un Juriſconſulte qui raconte, c'eſt un Architecte, un Peintre, un Sculpteur, un Botaniſte, un Naturaliſte, un Pilote qui inſtruit, tant il paroît verſé dans toutes les ſciences & tous les arts, tant les termes qu'il employe ſont juſtes & propres au ſujet; l'ordre & l'arrangement qu'il obſerve dans ſes deſcriptions, la maniere vive, mais naturelle dont il s'énonce, les reflexions ſenſées qu'il inſere par intervalles, les comparaiſons utiles qu'il fait de ce qu'il a vû avec les Ouvrages des anciens, ou ceux des modernes de l'Europe, ſont, à mon ſens, tout ce que peuvent ſouhaiter les eſprits les plus difficiles à ſatisfaire.

3°. Il n'eſt pas moins remarquable dans la varieté & la multitude incroiable d'objets qu'il preſente de toutes parts. Il ne s'agit ici ni d'une Province, ni d'un Royaume, ni même d'une partie de l'Univers, mais de la vaſte étendue de la terre & de la mer. Quelle agréable occupation pour un curieux de pouvoir, ſans ſortir de ſon cabinet, ſe repaître du brillant ſpectacle de ce que le Monde entier a de plus beau & de plus digne de ſon admiration! de parcourir ſans danger ces Contrées, que la grandeur des Monarques, la fertilité du terroir, ou la forme du Gouvernement

rendent ſi fameuſes? d'y conſiderer le génie des peuples, leurs loix, leurs uſages, leurs coûtumes? (car rien n'a échapé à l'exactitude de l'Auteur) de paſſer d'Europe en Afrique, de traverſer les régions immenſes de l'Orient, de pénétrer dans les puiſſans Empires qu'il renferme, de viſiter toutes les Iſles de la Méditerranée & de l'Ocean, & d'aboutir après de longues & diverſes navigations à cette riche partie du monde, auſſi grande elle ſeule que toutes les autres, & dont la découverte n'a peut-être pas moins apporté de maux que de biens aux Européans.

4°. Si l'Auteur borné aux choſes communes s'étoit contenté de marcher ſur les traces de ſes prédeceſſeurs, & de n'offrir au public pour fruit de tant de differentes courſes, que ce qu'on pourroit aiſément trouver ailleurs, on n'auroit garde de lui donner hautement, comme on fait, la préférence ſur tant de celebres Voyageurs qui étoient en poſſeſſion du premier rang. L'eſprit, le bon goût, le diſcernement, la ſcience & l'éducation avoient, pour ainſi dire, ouvert à M. Gemelli de nouvelles routes. Il voyoit ce qu'avoient vû pluſieurs avant lui, mais il le voyoit avec des yeux ſçavans, & découvroit des raretez où d'autres n'avoient rien apperçû que de vulgaire. Une Province, un territoire, une mon-

tagne, une Ville, un bâtiment, un morceau d'Architecture ou de sculpture, tout est si bien représenté & détaillé avec ses traits particuliers, qu'on ne s'imagine pas entendre un Voyageur, mais voir les choses mêmes qu'il rapporte. Il n'en est pas de même d'une Relation de voyage que d'un Ouvrage d'esprit; la disposition du Lecteur est bien differente à l'égard de l'un & de l'autre. Dans un Ouvrage d'esprit on ne hait rien tant que les détails scrupuleux; on veut avoir le plaisir de deviner, & sur ce que dit l'Auteur, pénetrer ce qu'il ne dit point. On se dégoûte d'abord d'un Livre où il semble qu'un Ecrivain se défiant de nos lumieres, a voulu montrer jusqu'où alloient les siennes, sans rien laisser à nos réflexions. Mais il en est tout autrement d'un Voyage. Comme il n'est point question d'y donner carriere à l'esprit, mais de satisfaire une honnête curiosité, on n'est jamais plus charmé que de saisir d'un coup d'œil dans une exacte Relation, comme dans un vaste tableau, une infinité d'objets nouveaux, dont la premiere vûe ne manque jamais de causer une agréable surprise.

5°. C'est dans le même dessein de faire plaisir que l'Auteur a pris la liberté de relever les fautes répandues en plusieurs Ouvrages, & sur tout en ceux de Tavernier, ce n'est pas qu'il accuse la bonne foi de ce

fameux Voyageur, mais il se plaint de sa crédulité. Il ne le taxe point d'avoir été menteur, mais d'avoir été dupe. Content de la sincerité avec laquelle il rapporte ce qu'il a vû, il blâme sa facilité à croire ce qu'il n'avoit pas pris la peine d'examiner, on verra de cette sorte de critique en plus de vingt endroits. En effet, Tavernier riche Négociant de profession, plus occupé de ses bijoux & du gain present qu'il en pouvoit tirer, que du plaisir qu'il pouvoit faire à la posterité, a adopté bien légérement quantité de faits non seulement faux, mais ridicules, dont il lui eut été néanmoins fort facile de s'éclaircir. Souvent même étant à table, il s'informoit des singularitez du Pays sans passer outre, & persuadé par le discours frivole de quelque Persan qui donnoit effort à sa belle humeur au milieu des fumées du vin de Schiras, il marquoit sur son Journal comme une merveille de la nature ce qui n'étoit que l'imagination d'un buveur. Il eut été à souhaiter que l'Ouvrage qu'on met aujourd'hui en lumiere eût paru avant le travail des derniers Editeurs de Tavernier, ils n'auroient pas sans doute manqué de rectifier sur de si bons Mémoires ses endroits défectueux, & de profiter de l'attention d'un homme de Lettres, qui loin de tout motif d'interest, n'a jamais eu d'autre pas-

ſion en voyageant, que le deſir d'apprendre & de communiquer aux autres ce qu'il ſçavoit.

6°. Une difference très-conſiderable qu'on trouvera encore de ces Voyages avec la plûpart des autres, c'eſt que M. Gemelli a varié les ſiens d'un judicieux & agréable mélange de Géographie, d'Hydrographie, d'Hiſtoire, de Chronologie, de Morale, de Politique & de Critique. Outre l'étendue & les limites des Provinces, les forces & la puiſſance des Etats, la ſituation des Villes, des Fortereſſes & des Ports, le dénombrement des diverſes eſpeces d'animaux, les qualitez des ſimples, des fruits & des fleurs : il a ajouté à la deſcription de chaque Pays, ſur tout des principaux Royaumes, un abrégé ſuccint, mais exact & inſtructif des regnes des Souverains, avec les Epoques juſtes des ſucceſſions & des évenemens les plus remarquables. Les traits qui concernent, ou les mœurs, ou la forme du Gouvernement, ou d'autres matieres intereſſantes, ſont diſpenſez avec tant d'art & de jugement dans tout le corps de l'Ouvrage, qu'ils ſemblent ſortir naturellement du ſujet.

7°. Mais l'article où triomphe principalement nôtre Auteur, c'eſt celui des nouveautez dont ſes voyages ſont remplis. Je parle ici non ſeulement de cette exacti-

tude extraordinaire qu'il a obſervé mieux qu'aucun des plus celebres Voyageurs, de ces circonſtances curieuſes qu'il a rapportées, & dont le détail lui avoit échapé, mais ſur tout des nouvelles découvertes dont il a enrichi ſes Relations. Quelle idée avantageuſe ne doit-on pas avoir d'un Ouvrage pour la perfection duquel l'Auteur n'a épargné ni ſoin, ni travaux, ni dépenſes? Qui pourra croire que dans la ſeule vûe de ſatisfaire une louable curioſité, & dans lui-même, & dans ceux qui liront ſes Livres, il ait ſouvent hazardé ſa propre vie, & fait pluſieurs centaines de lieuës dans des Pays ſtériles & barbares, au travers des plus épaiſſes foreſts, au milieu des dangers continuels de la part des bêtes féroces, ou des habitans preſqu'auſſi redoutables qu'elles? Il ſe croioit amplement recompenſé de ſes peines, lorqu'il avoit découvert quelque rareté inconnue juſqu'alors. L'Egypte, la Perſe, l'Indoſtan, la Chine, la Tartarie, les Philippines, le Mexique fourniront des exemples de ce qu'on avance. On auroit rapporté ici, ou du moins indiqué les endroits dont il s'agit, ſi l'on n'avoit appréhendé d'ôter par là au Lecteur l'agrément de la nouveauté.

Voilà à peu près l'idée qu'on doit ſe former des Voyages en ſix Volumes dont on fait préſent au Public. Je ſçai qu'il eſt quel-

ques Sçavans, qui generalement prévenus contre tous les Ouvrages de ce genre, les traitent hardiment de frivoles, qui prétendent qu'ils ne doivent servir tout au plus que d'amusement dans les intervalles des occupations serieuses, & qui concluent enfin que le tems qu'on employe à les lire est un tems perdu; mais sans entrer dans l'examen de ces occupations qu'ils appellent serieuses, & qui paroîtroient peut-être à d'autres fort inutiles, on peut leur répondre que la lecture des Voyages n'est pas si infructueuse qu'ils se l'imaginent. Rien au contraire n'est à mon avis plus capable de former un esprit qui sçait reflechir. S'il est vrai, comme les Sages l'ont toûjours pensé, que le Monde est un grand Livre où l'on peut tout apprendre, quel cas ne devons nous pas faire d'un homme qui en même tems qu'il nous l'ouvre, nous montre à le lire, qui nous en développe toutes les beautez, qui nous en explique tous les mysteres? Quoi de plus propre à nous faire bien connoître & Dieu & les hommes, connoissances qui font les points fondamentaux de la vraye Philosophie. Dieu, dans la varieté admirable de ses productions, & les soins paternels de sa Providence, qui fournit differemment à tant de Nations des fonds certains de subsistance, selon la diversité des climats. Les hommes

dans la prodigieuſe contrarieté de leurs opinions, dans la bizarrerie de leurs Loix, dans le caprice de leurs humeurs, dans l'oppoſition de leur conduite & de leurs Voyages?

Oui, je l'oſe dire, avoir parcouru le Monde en habile Voyageur, c'eſt avoir connu à fond le caractere de l'eſprit humain, c'eſt avoir apris à juger ſainement de toutes choſes.

Que ſi ces avantages paroiſſent douteux aux Cenſeurs dont on a parlé, j'en appelle à l'experience. S'ils leur ſemblent legers, qu'ils prennent donc la peine de nous marquer quels ſont les fruits de ces études qu'ils nomment importantes, & de nous prouver par des raiſons auſſi-bien que par des effets, que l'examen contentieux de quelque vaine queſtion de ſcholaſtique, eſt bien plus capable d'inſtruire & de former l'eſprit, que la connoiſſance du monde.

Mais je m'apperçois qu'il eſt tems de terminer ce diſcours qui commence à paſſer les bornes que je m'étois preſcrites. On prie ſeulement le Public d'être perſuadé qu'on ne l'a point fait en vûe de ſurprendre, ou de ſolliciter ſes ſuffrages, mais uniquement pour lui donner quelque connoiſſance anticipée & de l'Ouvrage & de l'Auteur.

SOMMAIRE

Des six Volumes du Voyage du Tour du Monde de Gemelli.

DAns le premier, l'Auteur parle des motifs de son voyage, puis le commençant à *Naples*, il va tout le long de la Côte de la *Calabre*, passe en *Sicile*, fait voile le long de cette Isle jusqu'à *Malte*, dont il donne une description fort exacte; il fait la même chose de l'*Egypte*, où il arrive ensuite, & là il parle des *Pyramides*, des *Momies*, &c. d'où il passe en la *Terre Sainte*, à *Rhodes*, à *Smyrne*, à plusieurs petites Isles de l'*Archipel*, à *Constantinople*, à *Andrinople*, *Bourse*, *Trebizonde* & plusieurs autres Villes dans sa route pour la *Perse*; donnant toujours une petite description de la Religion, des mœurs, des Antiquitez, &c. des Turcs, & une Histoire chronologique de leurs Empereurs.

Le second Volume renferme une description très-curieuse de l'Empire de *Perse*, les distances d'un lieu à un autre, en commençant depuis les Frontieres jusqu'à *Ispahan*, la Cour de cette nation; & de-là jusqu'à *Bander-Congo*, qui est un Port de mer sur le Golfe Persique. Il parle de leur

Religion, de leurs Antiquitez, &c. mais particulierement des ruines du Palais de *Darius*, comme auſſi des Banians ou Idolâtres. Il donne les figures de pluſieurs choſes curieuſes. Il y découvre quelques fautes de M. *Tavernier*, comme il fait dans le Volume qui parle de la *Turquie*, & dans celui des *Indes*. Il va de-là à *Daman* qui eſt la premiere Ville des Indes où il arrive.

Le troiſiéme Volume commence par *Damian*, qui appartient aux Portugais; l'Auteur va le long de la Côte, où il parle de tout ce qui appartient à cette Nation-là, comme de *Goa*, *Bazaim*, *Diou* & autres places; comme auſſi de ce qui appartient aux Idolâtres & aux Princes Mahométans; il donne une très-vive deſcription de l'extraordinaire Pagode de l'Iſle de *Salzette*; non-ſeulement il décrit, mais il donne auſſi les deſſeins des fruits & des arbres qui les portent; il nous apprend à fonds les ſuperſtitions & les coûtumes de ces Gentils. De-là il ſe hazarde d'aller par terre au Camp du Grand *Mogol* pour nous donner une relation de la perſonne de ce Prince, de ſes enfans, de ſes manieres particulieres, de ſes vices, de ſes richeſſes, de ſes forces, & de pluſieurs autres particularitez. Il continue ſon voyage par mer à la *Chine*, & il nous fait en même tems d'excellentes deſcriptions de ces Pays où il a paſſé pendant un voyage de mille lieues, comme celles

de la riche Isle de *Ceylan*, de la *Chersonese d'or*, ou la *Presqu'Isle de Malaca*, de ces grandes Isles de *Sumatra*, & de *Borneo*, comme aussi de plusieurs autres petites, & des puissans Royaumes de *Bengale*, *Siam*, *Pegu*, *Cochinchine*, *Tunquin*, jusqu'à *Macao*, la premiere terre de la *Chine* où il arrive.

Le quatriéme Volume fait mention de toutes les Places grandes ou petites par où il a passé en traversant ce grand Empire, en met toutes les distances, décrit tout ce qu'il a vû sur les routes, & toutes les Villes selon qu'elles le méritent, comme aussi les Rivieres, Lacs & Montagnes, particulierement la grande muraille de *Tartarie*, la Ville Portugaise de *Macao*, & tout ce qui en dépend; & la maniere de voyager quand on va à la Cour de *Peking*. Il distingue fort bien entre ce qu'il a vû & ce qu'il sçait de science certaine, & ce qu'il a sçû d'autrui, qu'il n'a pourtant admis que sur de bonnes autoritez, & dont il ne fait mention que pour la satisfaction du Lecteur. Ayant eu l'honneur de voir l'Empereur, il fait une relation de toute cette ceremonie, & de ce qu'il y a vû lui-même du Palais; quant à ce qu'il a de plus, il le tient d'autrui. La maniere dont l'Empereur sort est singuliere, qu'un Lecteur curieux ne peut qu'en être satisfait. Il parle encore de la Religion des *Chinois*, de la derniere persecution des Chrétiens, des Antiquitez de l'Empire, du

Gouvernement des Cours, &c. mais il a recueilli toutes ces dernieres choſes ſur de bons Memoires.

Le cinquiéme Volume traite très-particulierement de tout ce qui regarde les *Iſles Philippines*, enſuite il donne un Journal exact de ſon long & terrible voyage à *Acapulco* dans la *nouvelle Eſpagne*, ce qui eſt entierement nouveau; il fait en chemin une deſcription de la *Californie*; apportant les raiſons qu'on a de croire que le continent Septentrionnal de l'*Amerique* eſt joint avec celui del'*Aſie*, ou de la grande *Tartarie*.

Le ſixiéme Volume nous apprend ce qu'il a vû dans la *Nouvelle Eſpagne*; ſa route depuis *Acapulco* juſqu'à *Mexico*, ce que l'on n'avoit pas encore vû, & depuis là juſqu'à la *Veracruz*. Il donne des particularitez des Mines, de la reduction de la terre minerale, de l'affinement de l'argent, de la ſéparation de ce métal d'avec l'or, des conditions auſquelles on tient les Mines les uns des autres, des Mines Royales, &c. Le tout dans un grand détail.

Il commença ſon voyage le 13. Juin 1693. & le finit le 3. Decembre 1699. On trouvera quelques latitudes & longitudes rectifiées par le moyen des Cartes de M. de l'Iſle, parce que M. Gemelli ne s'eſt ſervi que des anciennes Cartes, les dernieres corrigées n'ayant paru que depuis ſon retour.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier la ſeconde Edition du *Voyage du Tour du Monde par Gemelli :* Traduction Françoiſe, corrigée & augmentée. J'ai crû qu'elle ſeroit encore plus inſtructive & plus intereſſante que la premiere, n'y ayant rien trouvé d'ailleurs qui doive en empêcher l'impreſſion. Fait ce dernier Maymil ſept cens vingt-un.

MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de notre Hoſtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenant Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Nôtre bien amé ESTIENNE GANEAU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer un Livre intitulé, *Voyage du Tour du Monde, par le Docteur François Gemelly Carery, traduit de l'Italien*, lequel il deſireroit donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons

permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons deffenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit ſieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts, à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier Chancelier de

France le Sieur Dagueſſeau, le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeiliers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-neuviéme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil ſept cens dix-ſept, & de notre Regne le ttoiſiéme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil. DE SAINT HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 241. *N°* 273. *conformement aux Reglemens, & notament à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris, le* 6. *Novembre* 1717.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *L'Auteur donne une idée generale des routes que l'on doit prendre pour faire le tour du Monde, & instruit outre cela des Monnoies & des Marchandises,* page 1

CHAP. II. *Raisons qui ont engagé l'Auteur à voiager : Ce qui lui arriva depuis Naples jusqu'à Messine,* 9

CHAP. III. *Petite description de Messine. Voyage depuis Messine jusqu'à Malte,* 26

CHAP. IV. *Navigation depuis Malte jusqu'à Alexandrie,* 46

CHAP. V. *Voyage de l'Auteur sur le*

Nil. Description du Grand Caire. 54
CHAP. VI. *Relation de ce que les PP. Jacques Albani & Joseph-Marie de Jerusalem, Cordeliers & Missionnaires, ont vû dans leur voyage de la haute Egypte, ou Thebaide,* 86
CHAP. VII. *Description des Pyramides d'Egypte, & des Momies du Desert,* 103
CHAP. VIII. *Continuation du voyage de l'Auteur, & son arrivée à Jerusalem.* 126
CHAP. IX. *Description de Jerusalem & des saints lieux,* 136
CHAP. X. *Retour de l'Auteur à Alexandrie par la même route,* 185
CHAP. XI. *De la Religion, du gouvernement, des mœurs, des habillemens, des fruits & de l'air d'Egypte,* 193

LIVRE II.

CHAP. I. *Particularitez des Isles de Rhodes, de Stanchio, de Scio, & de la Ville de Smyrne,* page 200
CHAP. II. *Voyage de l'Auteur jusqu'à Andrinople. Description de cette Ville, aussi bien que des Isles de Tene-*

dos, de Mitylene, & de la Ville de Gallipoli, 241
CHAP III. *Des divers Officiers de la Cour Ottomanne,* 278
CHAP. IV. *Voyage de l'Auteur à Conſtantinople,* 294
CHAP. V. *Deſcription de Conſtantinople & du Serail du Grand Seigneur,* 299
CHAP. VI. *Deſcription de Sainte Sophie, des autres Moſquées Royales, & de ce qu'il y a de plus remarquable dans Conſtantinople,* 309
CHAP. VII. *Voyage de l'Auteur à Smyrne,* 339
CHAP. VIII. *Voyage à Bourſe, Capitale de la Bithynie. Deſcription de cette Ville,* 352
CHAP. IX. *Retour de l'Auteur à Conſtantinople,* 367

LIVRE III.

CHAP. I. *DE la Religion des Turcs,* page 382
CHAP. II. *Du Gouvernement Politique des Turcs,* 401
CHAP. III. *De la Milice des Turcs,* 415
CHAP. IV. *De quelques Coûtumes &*

Loix des Turcs, des Revenus du G. Seigneur & d'autres choſes remarquables, 422

CHAP. V. *Chronologie & ſucceſſion de la Monarchie Ottomane,* 430

CHAP. VI. *Voyage de Conſtantinople à Trebizonde,* 436

CHAP. VII. *Voyage de l'Auteur juſqu'à Arzerum,* 548

CHAP. VIII. *Arrivée à Arzerum. Deſcription de cette Ville;* 558

CHAP. IX. *Départ d'Arzerum, route juſqu'à Kars. Rencontre de voleurs,* 570

CHAP. X. *Courte Deſcription de Kars, & ſuite du voyage juſques ſur les Frontieres de Perſe,* 478

Reflexions de M. Moreau de Mautour ſur deux eſpeces d'Urnes cinéraires envoiées en 1716. à M. le Comte de Toulouze, 582

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE

Le S.r Jean François Gemelli Carreri
Jurisconsulte âgé de 48. ans en 1690.

VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

DE LA TURQUIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur donne une idée générale des routes que l'on doit prendre pour faire le tour du Monde, & instruit outre cela des Monnoies & des Marchandises dont les Voyageurs se doivent fournir pour leur commodité & leur utilité : il parle aussi des dépenses que l'on fait pour passer d'un lieu à un autre, soit par terre ou par mer.

DANS le dessein que j'avois de faire réimprimer mon Voyage du Tour du Monde, dont les éxemplaires commençoient à devenir rares, il m'a paru qu'outre

les additions curieuſes que j'avois préparées pour cette ſeconde Edition, il étoit à propos d'y en joindre d'utiles en faveur des Voyageurs ; en leur marquant les différentes routes qu'ils peuvent prendre pour faire ce voyage, les monnoies & les marchandiſes dont ils doivent ſe fournir, & les dépenſes qu'il leur faudra faire pour cet effet.

Il eſt bien certain que l'homme du monde le plus riche ne pourroit pas faire un ſi long voyage, ſans trafiquer ſur la route. S'il ſe charge de groſſes ſommes d'argent, il eſt à tout moment en riſque de les perdre avec la vie ; s'il prend des lettres de change, il arrive ſouvent par la grande diſtance des lieux, qu'il trouve le correſpondant ou mort, ou hors d'état de payer : Mais celui qui emploie ſon argent en marchandiſes eſt éxemt de toutes ces craintes. Il y a plus. Le Voyageur ſe fournit par là un moyen naturel de converſer avec toutes les Nations ; & il n'y en a pas de ſi barbares, qu'elles ne faſſent accueil à un Marchand qui leur aporte les commodités de la vie, & qui ne crût en le pillant ou l'outrageant, offenſer dans ſa perſonne le droit des gens, & s'expoſer au même traitement par voie de repreſailles.

Il y a donc non-seulement plus de sûreté, mais plus d'agrément à voyager en qualité de Marchand, pourvû que l'amour du gain ne se rende pas maître de notre esprit jusqu'à lui faire négliger le véritable profit que l'on doit recueillir de pareilles fatigues. J'entends par ce profit la connoissance des mœurs, des coutumes & de la Religion des différens Peuples, l'observation des choses naturelles, des édifices & autres choses semblables.

Premiérement, on peut s'embarquer sur des vaisseaux François, Anglois, Hollandois ou Portugais qui vont aux Indes Orientales; mais il y a beaucoup de risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces tempêtes horribles & de ces calmes ennuyeux qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que de viandes gâtées : l'on ne boit que de l'eau corrompue & pleine de vers, ce qui arrive du séjour que le Vaisseau est obligé de faire pendant 30. ou 40. jours sous la Ligne Equinoctiale, qu'il faut nécessairement passer deux fois en doublant le Cap de Bonne Espérance. Cette navigation peut coûter 100. jusqu'à 200. pieces de huit,

ſelon la place que l'on occupe dans le Navire. On peut revenir en Europe en paſſant à Ormuz, ou à quelque autre endroit du Golfe de Perſe, & de là ſe joindre à la Caravanne de Perſe, qui va à Alep ou à Smyrne. Mais pour faire le tour du Monde, il faut paſſer des Indes à la Chine, de là aux Iſles Philippines, enſuite en Amérique, & enfin en Eſpagne. La meilleure marchandiſe qu'on puiſſe porter aux Indes Orientales, c'eſt le tabac en poudre, tant celui de Seville, que celui du Breſil, parce que le vin & l'eau-de-vie ſont trop embaraſſans; mais comme il eſt défendu ſous des peines très-rigoureuſes de paſſer ce tabac ſur les vaiſſeaux Portugais, je conſeille à ceux qui iront par cette voie, de ſe munir de piéces de huit, ſur leſquelles on ne laiſſe pas de gagner, pour acheter les marchandiſes précieuſes de ces pays-là.

La ſeconde route eſt par Livourne, ou même par Malte, pour paſſer à Alexandrie, & de là remonter par le Nil au Caire, pour s'embarquer enſuite ſur un des deux vaiſſeaux Mahométans qui partent tous les ans de la Mer Rouge pour la Mecque, & là ſe rembarquer pour les Indes Orientales, ce qui eſt beaucoup plus facile que par le Golfe de Perſe.

La troiſiéme & la plus ordinaire aux Européens, eſt de Livourne à Alexandrette, ou à Alep. Elle ſe fait pour 10. piéces de huit. D'Alep il y a cinq routes pour aller à Iſpahan. La premiére par le Diarbek & Tauris. La ſeconde par la Méſopotamie, en paſſant à Mouſul & Amadan. La troiſiéme par Bagdat & Kengavar. La quatriéme en traverſant le Petit Deſert vers le Midi, & paſſant par Anna-bagdat, & Baſſora. La cinquiéme eſt par le Grand Deſert. Mais cette derniére n'eſt pratiquée qu'une ſeule fois l'année par des Marchands de Turquie & d'Egypte, lorſqu'ils vont acheter des chameaux; & ils ne la font que dans le mois de Décembre, lorſque les pluies ſont tombées, autrement ils ne trouveroient point d'eau dans ces deſerts arides. Sur toutes ces cinq routes on rencontre de nombreuſes troupes de voleurs, qui attaquent les Caravannes quelques fortes qu'elles ſoient : outre cela on languit des mois entiers à attendre cette compagnie neceſſaire de Caravannes.

La quatriéme route & la plus ſeure ſeroit celle de Conſtantinople par l'Allemagne & la Hongrie, en paſſant par Belgrade, Sophie & Andrinople; il faudroit enſuite traverſer la Mer Noire, &

continuer le voyage comme je l'ai fait, & dont je parlerai particuliérement dans ce volume-ci. Quant à la route de Smyrne, il faut y attendre quelque forte Caravanne qui aille en Perſe, parce qu'elle eſt auſſi très-remplie de voleurs.

Ceux qui veulent faire un grand profit ſur les monnoies, dans la route de la Turquie & de la Perſe, n'ont qu'à ſe pourvoir de ſequins de Veniſe, d'écus d'or d'Allemagne, d'écus d'argent de Hollande & de piéces de huit d'Eſpagne. Les lettres de change ſeront bonnes juſqu'en Turquie. A l'égard des marchandiſes les plus convenables, ce ſont des colliers de corail rond, de toutes groſſeurs, & de la couleur la plus vive : des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Veniſe, des velours & des ras de Naples, mais qui ne ſoient point d'autres couleurs, que verds, bleus & rouges. On doit auſſi porter de ces criſtaux ronds & longs en forme d'olive, que l'on fait à Veniſe, parce que les Orientaux les achétent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes, qu'ils ont toûjours nuds : la thériaque de Veniſe eſt encore la plus eſtimée dans l'Orient, & à Iſpahan ; on la troquera facilement contre ce précieux baume de Perſe, qu'on apelle

de la Momie : on y feroit une très-grande fortune en faiſant un pareil troc avec quelqu'un des Eunuques du Roi, pour lequel on le ramaſſe, & dont ils ont le meilleur.

Pour gagner encore très-conſidérablement avec un petit capital & moins d'incommodité, il faudra acheter à Malte de ces yeux & de ces langues de ſerpent pétrifiées, que l'on trouve dans l'endroit où S. Paul fit aſſembler & mourir tous les animaux venimeux de l'Iſle, ſelon la tradition commune. Elles reviendront en gros à un ſou la piece, & dans la Perſe & les Indes on les vend juſqu'à deux écus, & bien davantage à la Chine : l'expérience ayant fait voir que les ſerpens de ces pays-là, ſi venimeux qu'ils puiſſent être, ne font aucun mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées, en dedans de la bague, en ſorte que la pierre touche la chair.

Les émeraudes ſe vendent très-bien, parce que leur couleur plaît extrêmement aux Mahométans ; les montres de bas prix y ſont recherchées.

Voici le conſeil que je donnerois à tout homme, qui faute de moyens ne pourroit trafiquer dans l'Orient. Il faut qu'il aprenne un peu de Chirurgie, qu'il ſa-

che ſaigner, qu'il ait une connoiſſance médiocre de la diverſité & des ſymptomes des fiévres, plus par la pratique que par la théorie ; outre cela, qu'il ſache compoſer quelque médicament avec des ſimples faciles à trouver. Quand on voyage avec une proviſion de tels médicamens & de quelque autre petite choſe, dans une boëte un peu propre, on eſt eſtimé & careſsé dans tous les pays ſujets au Grand Seigneur, au Roi de Perſe, & dans les Indes Orientales. Et certainement ne reſtant dans une Ville qu'autant de jours qu'il en faut pour répandre le bruit de ſon arrivée, on gagnera non-ſeulement de quoi vivre pour ſoi & ſes compagnons, mais pour continuer le voyage & revenir riche au logis. La cauſe de cela eſt l'ignorance profonde des Orientaux ſur ces ſortes de choſes, & la fauſſe opinion que les Européens ſont tous des Medecins parfaits.

Celui qui ſait ôter les taies des yeux, gagne extraordinairement, & eſt fort honoré dans la Perſe, où cette maladie eſt très-commune. Il y avoit à Iſpahan un Carme déchauſsé Européen, qui vouloit venir avec moi en Europe pour aprendre cet art, avec lequel il eſperoit acquérir bien des richeſſes & la faveur des Grands.

Il faut avertir celui qui veut paſſer dans la Perſe & dans les Indes, de ne vendre en Turquie que le corail le plus petit, & qu'autant qu'il en faut pour la dépenſe du voyage, parce qu'en allant plus avant, on y gagne beaucoup davantage.

Quant aux Douannes, l'on paie peu de choſe dans les Etats du Grand Seigneur, & celui qui veut riſquer à frauder les droits, n'eſt taxé qu'au double, lorſqu'il eſt ſurpris, & ne perd point ſa marchandiſe : les Turcs diſant que ce n'eſt qu'un jeu, ou l'on perd, ou l'on gagne le double de ce qu'on riſque. Dans la Perſe on ne paie rien, mais on fait des preſens à ceux qui gardent les chemins : on meſure la qualité du preſent, ſuivant la qualité extérieure des marchandiſes, & l'on n'a point l'embarras d'ouvrir ſes coffres.

Un homme qui voudroit faire la plus grande partie du tour du Monde par terre, pourroit paſſer par l'Allemagne, la Pologne, la Moſcovie, & après avoir traverſé la Grande Tartarie arriver à la Chine. Mais le Czar accorde difficilement ce paſſage à d'autres Marchands qu'à ſes ſujets, qui mettent deux ans à faire ce voyage, tant pour la longueur

du chemin, que pour la néceſſité où l'on eſt de traverſer pluſieurs deſerts, des ſables affreux, des forêts épouventables, au milieu de tant de nations barbares. Outre cela, il faut aller avec des Caravannes très-nombreuſes, à cauſe des voleurs, qui ſont errans comme les bêtes, conduiſans leurs troupeaux d'un pâturage à l'autre, ſelon qu'ils les trouvent bons, & qui ne manquent jamais de donner ſur les pauvres voyageurs.

On peut auſſi entreprendre de faire le tour du Monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadiz avec la flotille pour la Vera Cruz, ou avec les Galions, qui ont coûtume de partir dans un autre tems que la flotille, pour Porto-belo : ce qui ſera facile à un Italien, qui parle un peu Eſpagnol, & qui a des recommandations auprès de quelque Capitaine de Vaiſſeau. Si l'on ne pouvoit pas prendre la voie de la flotille ou des Galions, qui ne partent ordinairement que tous les trois ans, il faudra s'embarquer ſur quelque Vaiſſeau d'avis qui va en Amérique, ou ſur quelque Vaiſſeau marchand qui va aux Canaries, pour paſſer de là à la Havane & à la Vera-Cruz.

La monnoie dont on doit ſe fournir, eſt de piſtoles d'Eſpagne & de piéces de

huit, ſi l'on n'aime mieux prendre des lettres de change à Cadiz. Ceux qui veulent faire profiter leur argent, gagner les frais du voyage, & revenir plus riches, doivent prendre à Naples les marchandiſes ſuivantes.

Des ſatins unis & travaillés de couleur céleſte, d'un verd gai clair, de couleur de fleur de mauve, ou de gorge de pigeon, & de gris de perle.

Des toiles d'or & d'argent des mêmes couleurs.

Des rubans à fonds de ſatin avec des fleurs de differentes couleurs, & d'autres plus communs.

Du velours, de celui que l'on apelle doublement friſé, & des toilettes de velours, mais qu'il ſoit noir, que l'on vend à grand profit dans le Pérou, auſſi bien que dans le Méxique.

Des bas de ſoie de couleurs modeſtes.

Des bas tranſparens de ſoie retorſe, de toutes couleurs, excepté des noirs; mais que la plus grande quantité ſoit de couleur de perles & de fleur de romarin.

Des habits de femmes tous taillés, ou dont l'étoffe n'eſt pas couſue, tels que ceux que les Eſpagnols apellent *Guardapies*. Il faut pourtant qu'ils aient ſept Vares & demie d'Eſpagne de tour; la

Vare eſt une meſure qui fait un peu plus de trois palmes & demie de Naples ; la couleur en doit être comme nous l'avons dit des ſatins, mais celles de gorge de pigeon & d'un bleu céleſte ſont plus en uſage que les autres.

Des colliers de corail rond, gros au moins comme des poix, & du rouge le plus vif.

Des glaces de Veniſe, ſur tout de trois palmes & demie de hauteur & larges à proportion, pour les caroſſes & les miroirs ; pour ces derniers il eſt avantageux d'en garnir les bordures de glaces vertes ou violettes.

Des couvertures d'étoffe de ſoie, remplies de cotton, & travaillées de diverſes façons, comme l'on fait à Naples. Les couleurs doivent être les mêmes que celles dont nous avons parlé, & qu'un côté ſoit different de l'autre. La longueur doit être de onze palmes de Naples, & la largeur de ſept & demie au moins ; & pour le mieux on y met de la frange des mêmes couleurs tout autour. On les vend au Pérou depuis 25. juſqu'à 30. piéces de huit.

De la ſoie crue, & de la torſe à trois fils pour faire des bas, que l'on vend à Lima deux piéces de huit & plus l'once.

Des images de Notre Seigneur & de S. Jean étant enfans, faites de bois par quelque habile Sculpteur, & bien colorées : elles raportent un gain incroyable ; parce que celles qui coûtent à Naples 15. écus la piéce, ſe vendent dans la Nouvelle Eſpagne juſqu'à cent & davantage.

Des tabatiéres d'argent à reſſort, gravées, ou garnies de corail ; qu'il y en ait quelques-unes qui s'ouvrent en deux & en quatre. Pour celles d'écailles garnies de nacres, il y a peu à gagner deſſus, parce que l'on en fait auſſi dans le pays.

Des hochets de corail, des croix de criſtal, & autres pareilles petites choſes, que l'on fait dans la Sicile, ſur quoi on fait un profit conſidérable ; mais on gagneroit bien davantage ſi l'on y portoit du corail noir.

Les dentelles blanches, & de ſoie noire à œil de perdrix, ſont fort à la mode dans le pays, où l'on fait des dépenſes aveugles pour de telles vanités. Le gain que l'on fait ſur ces choſes dont nous venons de parler, eſt au moins de 300. pour cent, ſi l'adminiſtrateur eſt fidéle, & particuliérement au Pérou & au Chili.

Celui qui partiroit d'un autre endroit

que de Naples, pourroit porter en Amérique des toiles de France & de Hollande des plus fines & des moyennes, des dentelles de Flandres de toutes les façons.

Lorſque l'on aura vendu les marchandiſes en gros ou en détail, (ce qui eſt très-facile) ſi l'on veut continuer le voyage juſqu'aux Iſles Philippines, pour paſſer de là à la Chine, on doit faire en ſorte de s'embarquer ſur ce Vaiſſeau qui vient tous les ans de ces Iſles à Acapulco, d'où ſous les auſpices du Roi d'Eſpagne, on part infailliblement tous les ans le 25. de Mars, quand même on ſe verroit dans un danger inévitable de périr.

Il faut avoir dans ce voyage-là des piéces de huit, & les meilleures ſont celles du Méxique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandiſes ſeroient inutiles, parce que les Chinois ſont induſtrieux, & l'abondance de leur pays fait qu'ils n'ont beſoin de rien. Cependant ils s'accommodent fort des eſtampes de France & de Flandres, tant enluminées qu'autres; parce que les leurs ne ſont gravées que ſur le bois, & mal deſſinées. On feroit encore quelque profit, en leur portant des lunettes, des teleſcopes, des microſcopes, des verres à boire, & autres

verres de criſtal ; car pour des pierres précieuſes ils n'en font pas grand cas, diſant que leur prix dépend du caprice des hommes.

La navigation de la Nouvelle Eſpagne aux Iſles Philippines eſt ſi peu incommode, comme on le dira en ſon lieu, qu'il n'y a point de Dame ſi délicate & ſi craintive qu'elle ſoit, qui ne puiſſe l'entreprendre ; parce que l'on va toûjours vent en poupe, & rarement il devient impétueux, ce qui a donné le nom de Pacifique à cette mer. Sa vîteſſe eſt auſſi aiſée que ſi l'on deſcendoit une riviére, & cela pendant le tems de neuf à dix ſemaines juſqu'aux Iſles Marianes, & de deux autres juſqu'aux Philippines.

L'on paie pour l'embarquemenr 2. 3. & 400. piéces de huit, ſelon la place que le lit & les marchandiſes occupent dans le Vaiſſeau : mais il y a un moyen de ne rien dépenſer du tout, pour celui qui a quelque qualité, c'eſt d'obtenir du Viceroi, moyennant le preſent ordinaire, le Brevet de Capitaine d'une Compagnie de celles qui paſſent tous les ans aux Philippines ; parce que l'on ſera remboursé du preſent avec les ſix mois de ſolde, & l'embarquement ſera franc ; à Manille

on réformera le Capitaine ſelon la coutume. Peut-être que dorénavant on ne pourra plus ſe ſervir de cet expédient, à cauſe du nouveau réglement des milices Eſpagnoles, qu'a fait notre invincible Monarque Philippe V. ſelon lequel, ſi on le met en éxécution dans les Indes, les Capitaines & autres Officiers ne doivent point être réformés.

Il eſt facile enſuite de paſſer à peu de frais, des Iſles Philippines, à la Chine, ſur des navires Chinois, & encore mieux ſur les Eſpagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fo-kien & de Quantoum, parce qu'un Eſpagnol ne paiera preſque rien. L'on fera ce voyage dans un mois au plus.

Tel qui de la Chine voudroit aller à Bengale, Goa, Surate, ou ſur la Côte de Coromandel, trouvera facilement à s'embarquer ſur des vaiſſeaux François, Anglois ou Mores, qui y viennent trafiquer. Pour faire ce voyage avec utilité, il faut porter de l'or en lingot de la Chine, ou des étoffes de ſoie & d'or, qui ſont propres pour les Européens, qui vivent dans ces endroits, ou pour faire des Cabaies, qui ſont les habillemens des Mahométans & des Gentils.

Pour paſſer en droiture dans le Royau-

me de Siam, à Bengale, à Maderaſpatan & à la Côte de Coromandel, on trouve continuellement des vaiſſeaux d'Eſpagnols ou de Mahométans. Si l'on veut gagner 30. & 40. pour cent, on peut porter de l'or en poudre, que l'on achéte à Manille, à Malacca & dans le Royaume d'Achem, à la pointe de l'Iſle de Sumatra. Employant enſuite ſon argent en toiles blanches & peintes de Bengale & de la Côte de Coromandel, on peut gagner preſque 300. pour cent, en les portant en Amérique ou en Europe.

En paſſant par Goa & par les Etats du Grand Mogol, un connoiſſeur peut acheter des diamans de Golconda, des rubis & autres pierres précieuſes faciles à tranſporter par terre; & enſuite des perles à Bander-congo & dans le Golfe Perſique. Il pourra après cela s'en aller à Baſſora, & de là en traverſant le Grand Deſert, venir à Alep, d'Alep à Alexandrette, & enfin à Malte & à Livourne. Celui qui auroit envie de voir plus de pays, doit, ſans aller à Baſſora, venir par terre du Golfe Perſique à Iſpahan; & de là aller avec les Caravannes à Alep, par la route de Bagdat en Babylone; ou bien par Tauris, Erivan, & les Provinces de l'Arménie, à Trebizonde ſur la Mer

Noire, & enſuite à Conſtantinople, pour aller à Veniſe ou à Naples ſelon ſa fantaiſie.

On peut encore faire le tour du Monde par l'Occident, en naviguant par le Détroit de Magellan vers les Iſles Philippines, & enſuite doublant le Cap de Bonne Eſperance, comme fit le Vaiſſeau la Victoire, qui en 1521. revint au port de Saint-Lucar de Barrameda, d'où il étoit parti; le Dragon & pluſieurs autres Vaiſſeaux ont fait la même route. Mais en faiſant un tel voyage, on ne voit que des mers, des monſtres horribles, & rien qui nourriſſe l'eſprit: outre qu'il faut ſouvent eſſuyer de rudes tempêtes, & qu'on eſt exposé à des dangers infinis, par le courant rapide qui ſe rend dans la Mer du Sud, & par les lieux que l'on rencontre dans les détroits les plus ſerrés du Canal. Ajoutez à cela la frayeur continuelle que vous donnent les Corſaires, qui rodent inceſſamment dans l'Archipel de Saint-Lazare.

CHAPITRE SECOND.

Raisons qui ont engagé l'Auteur à voyager. Ce qui lui arriva depuis Naples jusqu'à Messine.

SI les accidens de la vie & les coups de la fortune n'avoient point d'autre effet, que de nous réduire dans un état fâcheux, certainement la condition humaine seroit triste & digne de compassion ; mais le Souverain Maître qui a tiré l'Univers du néant, nous a donné une ame, qui, pour être sujette aux foiblesses, ne laisse pas de trouver en elle-même, je ne sçai quelle force & quelle grandeur capable de nous ouvrir par la constance un chemin à une vie tranquile & heureuse. Il n'arrive que trop souvent que les revers nous découragent, & que nous éclatons en plainte contre l'injustice du sort, au lieu que le nombre des obstacles qui nous traversent, devroit servir à élever nos sentimens, & à nous inspirer la noble ardeur de joindre la hardiesse des entrepriſes à l'utilité de l'instruction.

C'est le fruit que j'ai tâché de tirer de

mes longs & périlleux voyages. Dans le cours pénible d'une vie errante & agitée, j'ai moins cherché à repaître mes yeux qu'à me former l'esprit & le cœur au milieu des étranges evenemens dont elle a été remplie, & qui sont tels, que leur seule idée m'épouvante ; j'ai la consolation de n'avoir pas moins travaillé à mon avantage particulier, que contribué au plaisir de ceux qui en liront l'histoire.

Quoique dès mon bas âge je me sois senti du penchant à voyager, & que j'aie fait le tour de l'Europe en 1686. (comme on voit par une relation, dont il n'a paru que le premier livre) cependant il est certain que les mauvais traitemens & les outrages perpétuels auxquels je me suis vû exposé dans ma famille, ont été les véritables causes de ces longs & dangereux voyages que je vais décrire.

Je me résolus donc à partir malgré les remontrances affectueuses de mes amis, qui s'efforçoient de me retenir à cause de ma mauvaise santé. M'étant pourvû des choses nécessaires, je pris congé d'eux, entr'autres du Conseiller Amato Danio, du Juge de la Vicairie Dom Joseph Chaves, presentement aussi Conseiller, de Frere Alonso Risi Chevalier de Malte,

& du Docteur Laurent Sandalari. Enſuite ſans m'arrêter davantage, je m'embarquai le Samedi 13. jour de Juin de l'année 1693. ſur une Félouque Napolitaine pour me rendre en Calabre, & de là paſſer au Levant.

Après une navigation de 50. milles, nous mouillâmes dans la plage d'Amalfi, apellée ainſi d'une Ville de ce nom. Cette Ville doit ſa fondation à certaines Familles Romaines, qui faiſans voile pour Conſtantinople vers l'an 829. & ayant eſſuyé une rude tempête, trouvérent en cet endroit un port aſſuré, s'y arrêtérent, y bâtirent Amalfi, & y établirent leur demeure. L'on ne doit pas être étonné ſi elle eſt bâtie dans des rochers ſi eſcarpés: l'Italie étoit en ce tems-là ſi fort infectée de Nations barbares, que chacun cherchoit un aſile dans les endroits les moins acceſſibles. Elle a été gouvernée en République juſqu'au tems, où les Empereurs Grecs ayant perdu tous ces pays, elle fut aſſujettie aux Barons. Aujourd'hui elle eſt du Domaine de la Couronne. On l'a embellie de quantité de beaux édifices, la Nobleſſe y trouvant l'air extrêmement ſain.

La Nation Eſpagnole doit la découverte d'un Nouveau Monde, & la Por-

tugaise celle des Indes Orientales à Flavio Gioia inventeur de la Boussole, né à Amalfi, puisque sans le secours de cette admirable invention, ni les uns, ni les autres n'auroient jamais osé se risquer dans de si vastes mers, & trouvé une méthode aussi réguliére pour conduire leurs vaisseaux.

Cette Ville est aussi fort recommandable pour avoir donné le jour au Fondateur de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem, autrement dit de Malte : mais ce qui rend son nom encore plus célébre, c'est qu'elle conserve dans son Eglise Archiépiscopale le corps de l'Apôtre S. André, que l'on y a aporté de Constantinople.

Comme le tems fut contraire tout le Dimanche, nous ne partîmes d'Amalfi que le Lundi ; & ayant fait à l'entrée de la nuit environ 40. milles, nous nous trouvâmes à la pointe de Licosa, que l'on apelloit autrefois Leucosia, où nous fûmes fort mal logés.

Le Mardi 16. ayant remis à la voile, nous fîmes 36. milles jusqu'à Palinure. Cet endroit a eu son nom d'un Pilote d'Enée, qui étant tombé dans la mer & s'étant sauvé à terre, y fut tué par les habitans ; ce qui a fait dire à Virgile,

Æternumque locus Palinuri nomen habebit.

Nous y eûmes une très-méchante hôtellerie, non pas tant par le défaut de vivres, que parce que l'hôte étoit auſſi mauvais cuiſinier que bon voleur.

Le Mécredi nous nous arrêtâmes à la Scalea, qui en eſt éloignée de 40. milles : elle eſt ſituée ſur un rocher au pied de très-hautes montagnes, & poſſedée à titre de Principauté par les Spinelli. Nous fûmes obligés d'y reſter tout le Jeudi, à cauſe du mauvais tems. Le Vendredi nous avançâmes juſqu'à Paola, où l'hôtellerie n'étoit pas meilleure que celle de Palinure. La principale choſe dont cette Ville ſe vante, c'eſt d'être la patrie de S. François Fondateur des Minimes, & le lieu où il a fait ſes plus grands miracles. Les bâtimens en ſont paſſables, il y a un Château ſur la hauteur qui la commande.

Le Samedi 20. nous fîmes 60. milles, & nous arrivâmes de bonne heure à Pizzo, Bourg bâti ſur une petite plaine qui eſt au ſommet d'un roc, d'où l'on a le plaiſir de découvrir d'un côté les fertiles côtes de la Calabre, & de l'autre la pleine mer à perte de vûe. Je m'y arrêtai le Dimanche à la ſollicitation de mes amis. Le Lundi je pris congé d'eux ; & après avoir fait 30. milles, j'abordai à Tro-

pea, dont la ſituation eſt la même que celle de Pizzo. Les Nobles, à l'excluſion du peuple, y jouiſſent du privilége d'adminiſtrer la République.

Quelques affaires m'obligérent d'y reſter le Mardi. Le Mécredi 24. je paſſai le Golfe. Après avoir fait 24. milles pour ſortir de la plage de Gioia, je terminai cette petite navigation. Je fis débarquer mes hardes, & je les fis porter ſur des chevaux juſqu'à un lieu éloigné ſeulement d'un mille, où je demeurai le Jeudi toute la journée, pour me remettre des fatigues de la mer.

Le Vendredi 26. mon frere l'Abbé Jean-Batiſte Gemelli, recommandable & par la pureté de ſes mœurs, & par ſa vie exemplaire, vint me voir de Redicina. Ayant eu la précaution d'amener des chevaux, il voulut abſolument que j'allaſſe paſſer chez lui tout le tems que je devois employer à préparer ce qui étoit néceſſaire pour mon voyage. J'acceptai ſes offres, & nous prîmes enſemble le chemin de Redicina, où nous arrivâmes le Samedi avant midi, après avoir fait dix milles.

Je fûs viſité le Dimanche par quantité de perſonnes qui vinrent me ſouhaiter un heureux voyage, & entre autres par Dom

Dom Carlo Galli, noble Messinois. Comme le pays est plat & abondant en gibier, j'allai à la chasse le Lundi ; j'aurois continué les deux jours suivans, s'il n'avoit pas fallu me pourvoir de toutes les choses dont je pourrois avoir besoin. Je ne laïssai pas d'y retourner le Jeudi 2. jour de Juillet, & j'eus le plaisir de tuer quelques faisans dans les plaines de Gioia. Le mauvais air me ramena à Redicina le Vendredi, sans autre incommodité qu'une grande lassitude.

Le Samedi considérant les divers accidens & les dangers où je pourrois me trouver dans le cours d'un si long voyage, je fis mon testament que je cachetai. Le Dimanche, je m'acquittai des devoirs de la Religion, demandant à Dieu de me conduire & de m'aider dans une entreprise aussi difficile. Je ne raporterai point tout ce qui se passa lorsque je dis adieu à mon frere, de quelle maniére nous nous attendrîmes, & combien nous versâmes de larmes, en pensant que nous allions peut-être nous séparer pour toûjours, & que nous ne nous reverrions jamais. Mais pour ne point augmenter son affliction, je l'asûrai que mon dessein étoit seulement de visiter la Terre sainte, & de revenir après

cependant j'avois réſolu de ne me point arrêter que je n'euſſe vû la Chine, & que je ne fuſſe inſtruit par ma propre expérience de toutes les choſes qu'on en raconte, qui ne renferment que quelques vérités chargées de quantité de fables.

Le Lundi 6. après 12. milles de chemin, je me rendis à Palmi pour y prendre la mer, & je m'embarquai pour aller à Meſſine, où j'arrivai ſur les deux heures, après un trajet de 24. milles.

CHAPITRE III.

Petite deſcription de Meſſine. Voyage depuis Meſſine juſqu'à Malte.

CETTE Ville que l'on apelloit autrefois Zanclé, & qui a aujourd'hui le nom de Meſſine, eſt ſituée dans Valdemona ſur la côte orientale de l'Iſle de Sicile, au 38. degré 16. minutes de latitude. On prétend que c'eſt le Géant Zanclé qui la bâtit l'an du monde 1435. & qu'elle a été jointe à l'Italie, auſſi-bien que le reſte de la Sicile. Sa figure eſt longue, à cauſe des montagnes qui la commandent. Son Port peut paſſer pour un des plus beaux du monde, tant pour

ſon étendue que pour ſa ſûreté. Le rivage eſt embelli pendant plus d'un mille de longueur, de magnifiques Palais bâtis aſſez uniformement ; leurs beaux balcons de pierre étant tous d'une égale hauteur. Il ſemble qu'ici les Vaiſſeaux viennent chercher un azile entre les bras de la terre, qui leur eſt un élement ſi contraire, l'ancrage y étant parfaitement bon ; & je m'étonne que Tavernier, qui compte pour les meilleurs Ports de notre Continent ceux de Goa, de Conſtantinople & de Toulon, n'ait pas fait mention de celui de Meſſine, qui, non-ſeulement ne leur eſt pas inférieur, mais peut paſſer pour la premiére Foire de l'Europe, puiſque toutes les Nations de cette partie du monde ſont obligées d'y paſſer. L'entrée en eſt gardée par le Château de S. Sauveur, la Citadelle & quelques autres Forts.

Cette Ville a un Siége Archiépiſcopal, & l'on y bat monnoie pour tout le Royaume. Elle a produit des Gens illuſtres dans tous les ſiécles, & preſentement elle a des Profeſſeurs en toutes les ſciences, & une Académie de beaux eſprits, avec le titre della Fucina, c'eſt à dire de la Forge. Les Egliſes ſont aſſez belles, les Palais magnifiques, les rues larges :

les Dames y ont de la beauté & de l'eſprit ; le climat eſt tempéré, le terroir fertile : les Fauxbourgs ſont grands, & on peut apeller la Mer une eſpéce de réſervoir qui contient toutes ſortes d'excellens poiſſons. Enfin cette Ville a en abondance tout ce qu'on peut déſirer pour les commodités & les délices de la vie, ſur tout à cauſe du voiſinage de la Calabre, qui lui preſente l'agréable vûe de ſon fertile terroir. Elle a toûjours été très-fidéle à ſon Roi, & ſes Habitans ont été toûjours prêts à ſacrifier leurs biens & leurs vies pour ſon ſervice. S'il eſt arrivé depuis peu que quelques-uns d'eux, d'un eſprit remuant & amateurs de la nouveauté, aient encouru l'indignation du Roi ; le crime de quelques particuliers, & la corruption de quelques membres, ne doit point retomber ſur tout le corps, puiſqu'on a retranché ceux qui étoient infectés, & qu'en uſant de remedes violens, on a ôté le mal juſques dans ſon principe.

Le même jour je cherchai un bâtiment pour Malte; car il n'étoit pas aiſé à cauſe de la guerre, d'en trouver qui allaſſent au Levant. Je fis prix pour paſſer ſur une Tartanne Maltoiſe, qui étoit prête de mettre à la voile. Comme je préparois

toutes choſes, le Mécredi matin on vint m'avertir que le Patron ſe diſpoſoit à lever l'ancre : ſur cet avis, je fis auſſi-tôt embarquer mes hardes; cependant croyant que j'aurois aſſez de tems pour aller finir une affaire de conséquence, je ſortis dans ce deſſein. Mais quoique j'euſſe peu tardé, je trouvai à mon retour la Tartanne partie avec mes valiſes ; ce qui étoit le plus fâcheux, je ne ſçavois ni le nom du Patron, ni celui du Bâtiment. Cela ne m'ôta pourtant point l'eſpérance de les rejoindre ; & m'en étant informé à la Douanne, j'apris que la Tartanne étoit allée à Ali charger du vin. Ainſi comme il s'agiſſoit de partir, tant pour ne pas perdre mes hardes, que pour ne point interrompre le cours de mon voyage, je me mis le même jour ſur une Felouque qui partoit pour Agouſte, contant d'en avoir là quelque nouvelle.

Nous paſsâmes heureuſement le canal du Phare ſi fameux par ſes écueils. Je tâchois d'éloigner l'inquiétude que j'avois, en jettant les yeux à la gauche ſur les charmans jardins de Catone & de Reggio, & à la droite ſur les beautés du Drommo, Fauxbourg de Meſſine, qui s'étend pendant pluſieurs milles, & qui eſt tout rempli de jolies maiſons de

campagne, & d'agréables jardins ; puis ſur le Village de S. Etienne, & ſur le Monaſtére de S. Placide, bâti ſur une éminence, dont l'avantageuſe ſituation a causé quantité de petits combats entre les Eſpagnols & les François dans la derniére guerre de Meſſine. Cependant la Tartanne m'occupant toûjours l'eſprit, j'avois les yeux ſur tous les lieux qui bordoient le rivage : je vis la Briga, le Pezzulo, Giampileri, la Scaletta, Aitala, Ali, Savoca, & autres endroits peu éloignés de la mer. J'aperçus enfin la Tartanne à la rade d'Ali ; mais le Patron de la Felouque, qui ne vouloit pas me mettre à terre, me ſoûtint que c'en étoit une autre : je fus donc obligé de prendre mon parti malgré moi. Nous continuâmes la route, & paſsâmes devant Taormina, Ville Royale, bâtie ſur une hauteur, & éloignée de Meſſine de 30. milles.

On voyoit encore de là Calatabiano, Maſcari, Jaci, Ognari, & les reſtes de la malheureuſe Ville de Catane, qui avoit été enſévelie cette année ſous les cendres qu'avoit jetté le mont Etna au dernier tremblement de terre ; ce qui a échapé de ſes habitans, demeuroit dans de petites cabanes à la porte de Jaci. L'aurore

nous presenta ce triste & pitoyable spectacle. Le Jeudi, après avoir fait 60. milles sans prendre terre, laissant derriére nous les Villes Royales de Lentini & de Carlolentini, nous continuâmes notre petite navigation, qui fut de 90. milles, & nous arrivâmes heureusement à Agouste.

Xiphona apellée aujourd'hui Agouste, fut mise la premiére fois en état de défense par l'Empereur Frederic II. C'est dans cette Ville que se retirérent les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem après la perte de Rhodes, avant qu'on leur eût donné l'Isle de Malte. Elle a eu le même sort que Catane. On n'y voit plus que quelques cabanes. Le Château qui étoit un des plus fameux de toute la Sicile, tant pour sa situation, que pour ses fortifications extérieures, ayant deux ponts & quatre portes sur la mer, a été fort endommagé, sur-tout l'endroit où étoit le logement des soldats. La Ville étoit située au Levant le long de la colline, & avoit un Port grand, commode, & gardé par quatre Forts.

Je me remis le même jour dans une autre Barque, & nous fûmes sur le soir à la vûe de Syracuse, qui avoit aussi beaucoup souffert du même tremblement.

Autant que je le pûs obſerver de la mer, elle eſt ſituée avantageuſement, avec un grand Château vers le Midi, & un Fort vers le Septentrion. Nous eûmes ici une grande peur, parce que nous vîmes venir ſur nous la Chaloupe d'un Vaiſſeau, que nous crûmes ſi bien être des Corſaires Mores, que nous allâmes à terre pour nous couvrir des écueils qui en ſont proches. En effet, elle fut obligée de ſe retirer ; mais nous nous étions trompés, car le Vaiſſeau étoit de Trapani.

Le calme fut cauſe que nous avançâmes peu la nuit, & que nous paſsâmes à la rade de Noto, Ville ruinée par le même accident que les derniéres. Nous nous arrêtâmes le ſoir au Cap Paſſaro, dans l'endroit où ſe fait la pêche du Thon ; l'on m'y régala de ſalines pour mon voyage. Quoique la Galiotte & le Brigantin Maltois, qui gardent le canal, y fuſſent à l'ancre, je ne pûs néanmoins aprendre aucune nouvelle de la Tartanne.

Je me rembarquai le Samedi, mais le vent contraire nous obligea de relâcher dans la plage de Spaccafurno, éloignée de 55. milles de Syracuſe. Le Dimanche 12. après avoir fait 40. milles, nous arrivâmes au Brazzetto, Tour d'avertiſſe-

ment du Bourg de Sainte-Croix, d'où je passai le soir aux Scoglietti dans le Comté de Modica, afin de reprendre la mer jusqu'à Malte.

Le Lundi 13. je me mis sur une Barque moyenne, ne trouvant pas mieux pour passer le canal. A quelques milles, elle fut arrêtée par le calme : nous craignîmes fort d'être pris par les Corsaires, qu'on rencontre à tous momens l'Eté dans ce Détroit, qui a 60. milles de largeur.

Le même tems continua le Mardi : sur les dix heures une Tartanne qui nous parut être de Corsaires, nous envoya reconnoître par sa Chaloupe. A son aproche, nous abandonnâmes notre Barque, qui étoit chargée de bois, & n'avoit aucune défense ; nous nous jettâmes dans l'Esquif pour prendre la fuite, sans que les Mariniers me permissent seulement d'emporter mon fusil. Mais ceux de la Tartanne, qui nous virent fuir, cessérent de nous poursuivre. Pour nous, reconnoissant que c'étoit un Bâtiment Maltois, nous revînmes dans notre Barque, qui demeura encore à l'ancre le reste de la journée. Sur le soir le vent se leva, & ayant fait voile toute la nuit, nous entrâmes dans le Port de Malte avant le

jour. Néanmoins il nous fallut attendre, ſelon la coûtume, juſqu'à deux heures après le lever du Soleil.

L'Iſle de Malte a été donnée aux Chevaliers de l'Ordre de Saint Jean de Jeruſalem par l'Empereur Charlequint, moyennant l'hommage d'un Faucon, que le Viceroi de Sicile reçoit aujourd'hui au nom de Sa Majeſté Catholique. Sa longueur d'Orient en Occident eſt de 22. milles; ſa largeur de 12. & ſon circuit de 60. La Ville de Malte eſt ſituée au trente-cinquiéme degré 53. minutes de latitude : ſon climat eſt très-bon. Les Turcs en firent le Siége en 1565. mais ce fut en vain. Son Port eſt ſitué au Nord : il eſt fort grand, & peut contenir quantité de Vaiſſeaux, à cauſe qu'il s'étend en pluſieurs grandes baies, au fond deſquelles eſt ce qu'on apelle Bormola; à la droite le Bourg, & à la gauche l'Iſle, qui ſont des lieux habités par le commun peuple, dont le nombre peut être environ de trois mille. L'entrée de ce Port eſt bien gardée; d'un côté de la Ville, par le Château Saint-Elme, qui eſt bien pourvû d'artillerie, & qui a un bon foſsé, avec pluſieurs autres fortifications, & par dix piéces de canon qui ſont plantées ſur la muraille : de plus,

par la Vieille Barraque, qui a dix piéces de canon en haut & autant en bas ; puis par delà la porte d'Italie, d'une haute batterie de dix-ſept canons, & d'une baſſe de vingt. A l'oppoſite, il eſt défendu par le Nouveau Fort de l'Iſle, le Château Saint-Ange du Bourg, & le nouveau Château de Recaſoli, où il n'y avoit pas encore d'artillerie montée ; mais l'on en pourroit conduire facilement de la Ville, s'il étoit néceſſaire : en ſorte que le Port eſt inacceſſible, & la Ville imprenable, étant ſituée du côté de la mer ſur un haut rocher qui ne preſente que des précipices, l'art n'y ayant rien épargné pour la fortifier ; & du côté de terre, il y a de grands foſsés & de bons baſtions. Outre cela, tout l'eſpace que peut contenir la Ville, qui eſt à peu près de trois milles, eſt parfaitement bien pourvû de canons, non-ſeulement dans les deux Forts dont nous avons parlé, & ſur les deux Cavaliers, mais dans toute l'enceinte des murailles, qui ſont une agréable promenade, même pour les Caroſſes, depuis le Port juſqu'au Lazaret.

Le Port du Lazaret n'eſt pas d'une moindre commodité. On l'apelle Marzamouchet ; Il entre fort en dedans, &

tient les Vaiſſeaux en ſureté tout proche d'un rocher ; on le laiſſe pour les Navires qui viennent du Levant. Outre ces deux Ports, on m'a dit que dans les trois Iſles, il y en a encore pluſieurs autres fort commodes, qui ſont défendus par des Forts.

La Ville, quoique petite, & ſituée ſur un rocher aride, ne le céde point en beauté aux meilleures d'Italie, parce qu'on y a employé tout l'art poſſible pour la rendre agréable. Du côté de la mer, elle eſt charmante à voir : & du côté de la terre, elle eſt comme ces fleurs qui ſont belles en tous tems ; la rigueur de l'hyver ni les incommodités des autres ſaiſons n'y étant point fâcheuſes, quoiqu'il y faſſe fort chaud en Eté à cauſe de ſa ſituation. Son plan eſt comme la ſurface d'une main : ſa longueur eſt du Septentrion au Midi, avec dix rues droites, bien pavées ; cinq à l'Occident, trois à l'Orient, qui ſont un peu eſcarpées, & deux ſur le haut. Cette inégalité de terrain ne choque point la vûe, au contraire elle augmente ſa beauté, parce que les ſaletés de la Ville ne peuvent s'arrêter nulle part ; les rues & les Places ſont toûjours nettes. Quant à ſa largeur, qui s'étend de l'Orient à l'Oc-

cident, elle eſt occupée par deux grandes rues droites. Elle a trois portes, outre celles qui ſont en dedans. La plus fréquentée eſt celle du Mole, dans le foſſé de laquelle il y a un grand jardin rempli d'orangers & de limoniers pour l'uſage du Grand Maître. L'autre eſt la porte de la Terre : la troiſiéme celle du Lazaret, au dehors de laquelle il y a un moulin à poudre. Il y a deux foſſés profonds du côté de la terre, depuis le Lazaret juſqu'au Port, qui ont une double muraille contreminée.

Les trois Iſles dont j'ai fait mention, ſont Malte, qui a 60. milles de tour, & a la figure d'une tortue ; elle contient la Vieille & la Nouvelle Ville dont elle prend ſon nom. La Vieille ne contient pas aujourd'hui plus de deux mille ames. La ſeconde eſt celle de Comona, qui a dix milles de tour avec un Fort. La troiſiéme eſt celle de Gozo, la plus fertile de toutes, avec un bon Fort, dont un Chevalier de l'Ordre eſt Gouverneur. On compte environ ſoixante mille ames dans les trois Iſles, diſperſées en une trentaine de Villages. Les peuples ſont fiers & guerriers, ſe ſentant d'extraction Africaine, & en ayant les coûtumes. Les Chevaliers de la Religion nés Sujets du

Roi d'Eſpagne, ont le privilége d'être Gouverneurs des Châteaux Saint-Ange & Saint-Elme, à l'excluſion de toute autre Nation : leur Gouvernement dure deux ans.

Pendant le séjour que je fis à Malte, je logeai chez les Cordeliers de Sainte Marie de Jeſus, de qui je reçûs toutes ſortes d'honnêtetés. Je fus le Mécredi après dîner aux Vêpres à Nôtre-Dame del Carmine dont on célébroit la Fête, & j'y entendis chanter quantité d'Eunuques.

Le Jeudi 16. le Grand Maître vint de bon matin pour entendre la Meſſe dans cette Egliſe, le Dais ayant été préparé pour cela ; de-là il paſſa dans celle de S. Jean, j'y allai auſſi pour voir la cérémonie. Le Grand Maître étoit aſſis à la droite de l'Autel ſur un Trône de velours violet, à frange d'or, qui étoit placé au dedans de la baluſtrade de l'Autel. Vis-à-vis étoient ſeize de ſes Pages, ſur des bancs couverts de drap rouge avec des galons d'argent : deux autres étoient derriére ſa chaiſe, à quatre degrés plus bas que le Grand Maître, & étoient aſſis ſur le pavé de l'Egliſe. Les Grands-Croix, ſur des bancs fixés couverts de cuir : il y avoit trente-deux places, avec autant de pupitres couverts de tapis : ſur

les côtés & dans le vuide, il y en avoit dix autres Anciens ; & au dessous, des places pour tous les Chevaliers. On donna l'Evangile à baiser au Grand Maître, puis on l'encensa. Les Grands-Croix baisérent la Paix : ils furent encensés par deux Thuriferaires en même tems, l'un à droit, l'autre à gauche. Le Grand Maître étoit habillé d'une étoffe claire de soie noire, avec une longue veste, telle que nos Séminaristes la portent, mais avec une cappe derriére. Celle de dessous étoit comme une soutane de Prêtre, mais plus courte, & la Croix de l'Ordre étoit dessus ; le reste de ses habits étoit noir, mais fait à la Françoise. Quand l'Office fut fini, les Grands-Croix & les Chevaliers l'accompagnérent. On me dit que le Grand Maître aimoit fort à chasser, & à se donner du bon tems, comme c'est le génie des François, ce qui faisoit qu'il étoit toûjours dans son petit bois. Il s'apelle Adrien de Vignacourt : sa taille est médiocre, sa phisionomie vive & vigoureuse, quoiqu'âgé de 76. ans ; il a pour confident Philippe-Charles Fredac, Grand Prieur de Hongrie, qu'il tient toûjours à sa table, avec le Grand Sénéchal Dom Charles Caraffa de la noble famille des

Ducs de Bruzzano, & un autre Chevalier, qui y mangent alternativement.

On dit que le Grand Maître a six mille écus, pour sa table ; un revenu de vingt mille écus, comme Prince temporel, & autant qu'il en faut pour aller jusqu'à soixante mille, qui est tiré des Commanderies vacantes, & de la Douanne.

L'Eglise de S. Jean a trois nefs, celle du milieu est voutée aussi-bien que les douze Chapelles des côtés : l'or brille par tout sur les murailles, & le marbre dans le pavé. On voit les deux Mausolées des fameux Grands Maîtres Cottonier & Gregoire Caraffa, de la famille des Princes de la Roccella. Quant au Service Divin, l'Eglise a des Chapelains de toutes les Nations, qui chantent tous les jours au Chœur.

Le Vendredi je fus hors d'inquiétude par l'arrivée de la Tartanne qui portoit mes hardes, car j'avois craint de ne pouvoir passer Malte, & de terminer mon voyage à cette Isle. Après dîner je fus voir le Palais du Grand Maître, qui est situé entre les deux rues droites. En entrant par la porte du Levant, on voit à droit & à gauche les écuries où il y a cinquante tant chevaux que mules : en passant plus avant, on entre dans un jardin ; & de celui-ci,

laiſſant la ſeconde porte à gauche, qui méne à l'Egliſe de S. Jean, on entre dans une autre cour, où l'on trouve deux portes vis-à-vis l'une de l'autre, qui conduiſent aux apartemens du Grand Maître. Il ſe ſert de l'apartement, qui eſt à gauche, pour les uſages particuliers: de celui qui eſt à droite, & où je le vis, pour les affaires publiques. La ſalle eſt une des plus grandes que l'on puiſſe voir: elle eſt garnie d'un damas cramoiſi, avec un dais de même à frange d'or. On voit tant dans la ſalle que dans la premiére chambre, des tableaux qui repréſentent les actions les plus glorieuſes de la Religion. La troiſiéme chambre eſt encore tendue de la même maniére. Tout le Palais eſt orné en dehors de quantité de beaux balcons de fer. Il y a au Ponant une grande Place, où il y a une magnifique Fontaine, une autre au Midi, où eſt la Chancellerie de la Religion pour recevoir & payer tous les jours; mais on conſerve le Tréſor public pour les beſoins les plus preſſans, dans une petite Tour qui eſt dans le Palais du Grand Maître.

Les Femmes de Malte portent un voile à la Moreſque, comme le chaperon d'une Chia Eſpagnole, avec une longue pointe de carton, qui s'étend en forme de cou-

vercle sur le front : les personnes de distinction portent aussi le même voile, sinon qu'elles y ajoûtent quelque engrélure ou quelque dentelle ; quant à celles du commun, leur voile est fait d'une laine grossiére : elles portent outre cela une espéce de petite juppe, qui peut passer dans l'Eté pour l'étuve du monde la plus chaude, sur tout dans un pays où la grande chaleur de la saison m'empêchoit de dormir ; d'un autre côté elles sont fort belles, fort agréables, & d'un aussi beau teint qu'il y en ait en Europe.

La monnoie ordinaire est de cuivre, & est fort chere, car pour un Sequin on ne me donna que six piéces de cuivre qu'ils estimoient quatre Taris la piéce, trois desquels font un écu : un faux monnoyeur y feroit bien son compte.

Le Samedi 18. je fus voir l'Auberge d'Italie, où l'Amiral qui en est le Chef tient table pour les pauvres Chevaliers de ce Pays-là ; mais il y en a peu qui veuillent se rendre à cette table frugale, parce que l'Ordre n'alloue que deux Taris de Sicile par tête. Le Bâtiment est magnifique, le Grand Maître Caraffa l'a encore embelli depuis peu. Tout près de là on voit l'Auberge de Castille & de Portugal. Je fus voir ensuite les Eglises des Jésuites,

des Dominiquains, & une autre qu'on apelle des Ames du Purgatoire, mais qui ſont peu de choſe. Je revins après dans le Polveriſta, Palais de la Religion, qui ne le céde guéres en grandeur à celui du Grand Maître; on l'a diviſé en pluſieurs apartemens que l'on loue. Un peu plus bas j'en vis un autre qu'on appelle Della Camerata, qui eſt un lieu où ſe retirent les Chevaliers qui s'adonnent à des dévotions particuliéres, & aux exercices ſpirituels, en payant une certaine ſomme par an.

L'Hôpital de Malte eſt un des plus fameux de l'Europe, tant parce que les malades y ſont ſervis par les Grands-Croix & les Chevaliers, en vaiſſelle d'argent, que par le bon ordre qui y eſt obſervé, vû la grande quantité des malades. A l'entrée on voit une grande cour, & des deux côtés une fameuſe Apotiquairerie: on monte enſuite dans une petite gallerie pleine de malades, vis-à-vis de laquelle il y en a une autre de même; puis en deſcendant on voit quatre galleries en croix d'une longueur prodigieuſe, toutes pleines de lits; au milieu il y a une Chapelle élevée pour le Service Divin. On eſt ſi bien traité dans cet Hôpital, que quantité de Chevaliers s'y vont faire guérir de leurs indiſpoſitions.

Le Dimanche 19. on chanta la Meſſe ſolemnellement. Les Grands-Croix y aſſiſtérent en habits longs d'une groſſe étoffe noire, à manches larges, mais courtes. Ils portoient une écharpe de ſoie noire où la Paſſion étoit brodée en argent, le bout de l'écharpe étoit attaché à la garde de l'épée : le Grand Maître étoit habillé de même, mais il avoit de plus au côté une bourſe en qualité de Grand Aumônier. Derriére les Grands-Croix il y avoit douze bancs ſur leſquels étoient aſſis les Anciens & les Commandeurs ; aux côtés plus bas étoient les Chevaliers, dont il ſe trouva un fort grand nombre. A la gauche du Grand Maître ſe trouvoient les Officiers du Palais, c'eſt-à-dire le Receveur, l'Ecuyer, le Chambellan & autres, ſur un banc nud ; ils avoient les mêmes habits que les Grands-Croix. La Meſſe fut célébrée par le Prieur de l'Egliſe : le neveu du Grand Maître étoit immédiatement aſſis après lui, à la premiére place des Grands-Croix, ainſi que dans toutes les autres cérémonies ; il étoit habillé à la Françoiſe, il baiſa ſeul l'Evangile après le Grand Maître, & fit de même ſon offrande ; on lui préſenta la Paix & on l'encenſa auſſi avant les Grands-Croix. On me dit que lorſque les Grands-Croix ſe rendoient

au Conſeil, ils portoient d'autres habits avec des manches plus longues, à peu près ſemblables à ceux des Nobles Venitiens.

Après la Meſſe je fus voir dîner le Grand Maître. La table étoit dreſsée dans la grande Salle proche du dais, ſous lequel étoit ſa chaiſe de velours cramoiſi, & quatre autres de cuir vers les bouts de la table. Sur la premiére étoit ſon Neveu, ſur la ſeconde le Grand Prieur de Hongrie, ſur la troiſiéme le Grand-Croix Cavarretta de Trapani, & le Grand Sénéchal Caraffa ſur la quatriéme. On ſervoit le Grand Maître en vermeil, & on aportoit ſes plats ſéparément des autres. Les trois Chevaliers tranchans avoient le chapeau ſur la tête. Le Grand Maître bût à la ſanté de tous les Chevaliers qui étoient là préſens, ce qui ſervit comme de ſignal pour ſe retirer à quantité qui faiſoient leur cour. On peut dire en vérité, qu'il n'y a point de Prince au monde de ſa qualité qui ſoit ſi noblement ſervi.

Le premier endroit de l'Iſle où ce noble Ordre s'établit, fut à Malte la Vieille, de-là au Château Saint-Ange, où les Chevaliers firent cette fameuſe réſiſtance à la Flotte Ottomane. Enfin ils ſe ſont retirés où on les voit aujourd'hui. Ils ont bâti une très-belle Ville, ayant la commodité

de la pierre de taille ; ils l'ont bâtie à la Napolitaine.

Le Lundi 20. il arriva à Malte une Tartanne Françoiſe dépêchée par la Compagnie de Marſeille, pour donner avis aux Bâtimens François que la crainte des Corſaires Hollandois retenoit dans les Ports d'Alexandrie, de Chypre, & de Tripoly de Sourie, qu'ils pouvoient ſe mettre en Mer, parce qu'il y avoit trois Vaiſſeaux de Guerre François, qui croiſoient dans la Méditerranée & en aſſuroient la navigation, ce qui me fit réſoudre à ne pas perdre davantage de tems, & à remettre à une meilleure occaſion le voyage de Conſtantinople, que j'avois le deſſein de faire. Deſorte que je convins de donner douze écus pour le trajet juſqu'à Aléxandrie.

CHAPITRE IV.

Navigation depuis Malte juſqu'à Aléxandrie.

APRÈS avoir fait mes proviſions, je m'embarquai le Mardi 21. ſur les dix heures avec un vent favorable, qui continua juſqu'au Jeudi qu'il diminua un peu ; mais comme le Vendredi il redevint

bon, nous nous trouvâmes à la vûe de la petite Isle de Gozo, à l'Occident de celle de Candie, que nous cotoyâmes le Samedi & le Dimanche. Le Lundi 15. nous voguâmes auſſi heureuſement, mais le Mardi il ſurvint un calme ennuyeux. Comme le Patron étoit jeune & peu expérimenté, il voulut tirer à la Mer pour éviter les Baſſes d'Egypte; mais à la pointe du jour, il ſe trouva à 50. milles au deſſus d'Aléxandrie, près de Roſette. Deſorte qu'ayant été obligés de retourner ſur un vent contraire, nous n'arrivâmes qu'à force de rames à Bichier, petit Château à 18. milles encore plus haut qu'Aléxandrie, muni de quelques piéces d'Artillerie, avec une garniſon de deux cens Turcs: il y a quelques cabanes d'Arabes autour de ce Château, leurs mœurs & leurs noms ſont également barbares, ils font peur à voir; & quoiqu'extrémement pauvres, ils ſont plongés dans une ſi grande fainéantiſe, que rien ne les peut engager à travailler. On trouve ici aſſez de poiſſon & ſur tout des mulets, on en donne une tranche conſidérable pour deux liards, & quantité d'œufs séchés pour un quart de ducat. Les gens du pays ne vivent que de ce poiſſon-là & de fruits, car pour de viande on n'y en vend point du tout.

Le Patron de la Tartanne mit pied à terre le Mécredi même; quoiqu'il fût fort tard, il voulut aller abſolument à Aléxandrie délivrer ſes paquets au Conſul. Allant donc à terre avec lui & l'Ecrivain, nous fûmes au Château de l'Aga, qui lui donna un Janiſſaire pour le conduire & le ramener, moyennant trois écus & demi; conduiſant pour le ſervice de tous les deux un cheval & un âne, qui dans ces endroits-là vont merveilleuſement bien. Il revint le Jeudi de bonne heure, mais il eut diſpute avec le Janiſſaire, celui-ci demandant autant d'argent encore pour l'avoir ramené; deſorte qu'on fut obligé de retourner devant l'Aga avec le Juif de la Douanne, qui jugea en faveur du Janiſſaire. Ce ſont de ces avanies que ces Barbares font à tous momens aux Chrétiens. Comme la Tartanne s'en alloit à Chypre, & que je ſçavois les rapines qui s'exerçoient à la Douanne, je formai la réſolution de charger mes hardes ſur un autre Bâtiment, ſans les faire porter à terre, afin de me rendre tout de ſuite à Alêxandrie, comptant ſur le crédit des Chrétiens, en cas que les Arabes me fiſſent quelque tromperie; mais le mauvais tems rompit mes meſures. Il me falut tout débarquer le Vendredi, & me mettre entre les mains d'un

d'un Juif Commis de la Douanne, de deux maux choisissant le moindre. Je logeai chez lui, & sa femme m'aprêtoit à manger pour la moitié d'une piéce de huit par jour.

Le Samedi premier Aoust, le Juif enregistra mes hardes. Je partis de grand matin pour Alexandrie: je me mis dans une Germe ou Barque, & j'y arrivai sur les trois heures. Le Directeur de la Douanne, qui est aussi un Juif, se fit ouvrir mes valises pour éxiger les droits; car celui de Bichier, comme son Commis, les avoit seulement enregistrées. Cependant je trouvai le moyen dans ces deux visites de cacher quelques bagatelles qui ne laissoient pas d'être précieuses. Je me logeai dans l'Hospice de Sainte Catherine des PP. Religieux Observantins de la Terre Sainte: aussi-tôt que j'y fus, j'allai dans l'Eglise remercier Dieu d'être arrivé heureusement après une navigation de 1200. milles depuis Malte.

Alexandrie ou Scanderie fut bâtie par Alexandre le Grand, suivant le plan de Dinocrate, 322. ans avant la naissance de Notre Seigneur, au 31. d. 11. min. de latitude. Elle est située sur le bord de la Mer Méditerranée, dans un terroir sablonneux: sa figure est plus longue que large. La vieille Ville est entiérement inhabitée,

& ſon ancien terrain ne ſert qu'à conſerver l'eau de pluye pour les Habitans. La nouvelle eſt aſſez mal peuplée; ſa longueur eſt d'environ deux milles le long du rivage, mais ſa largeur n'eſt pas de plus d'un demi mille ; elle ſeroit réduite dans un état encore plus mauvais, & peut-être entiérement abandonnée à cauſe de ſon mauvais air, ſi la commodité de ſon Port, & la liberté du Commerce, qui la rend une des principales Foires du Levant, n'y attiroient les Négocians de toute la Méditerranée & de l'Ocean, à cauſe du tranſport facile des marchandiſes des Indes par la Mer Rouge, & de celles même de l'Egypte.

Elle a eu autrefois quinze milles de tour. Le déplorable état où elle eſt maintenant réduite, vient du malheur qu'elle a eu de paſſer dans les mains de tant de Maîtres, de quantité de Siéges qu'elle a ſoûtenu, & ſur tout des horribles carnages qu'y firent Antonin, Caracalla, & Maximilien Hercule.

Il y a eu quantité d'habiles gens dans Alexandrie, formés par l'Univerſité qui y étoit établie, où pluſieurs SS. PP. Grecs ont enſeigné la Philoſophie d'Ariſtote & celle de Platon; elle eſt célébre auſſi par le grand nombre de Martyrs qui y ont confeſſé notre ſainte Foi. On y voit ſa gran-

deur ancienne dans plusieurs Obelisques, Colomnes, & Edifices publics, dont les restes sont demeurés jnsqu'aujourd'hui.

Je fus voir le jour même que j'arrivai les Maisons nouvelles que l'on y a bâties, où je n'ai rien trouvé de grand, ni même aucune chose remarquable dans ses Places; n'y ayant dans son Bazar, ou grand Marché, que deux rues étroites, mal couvertes, avec de misérables Boutiques de chaque côté. On n'y conte pas plus de quinze mille Habitans. Le Port est presque rond, la nouvelle Ville au Midi en occupe environ la huitiéme partie. Du côté du Septentrion l'entrée en est défenduë par une méchante Tour au Levant, & un moyen Château au Ponant, dont les fortifications sont très-foibles, avec une espéce de Donjon pour la retraite, près duquel est la Mosquée, mais dont l'entrée n'est permise à personne, car voulant m'aprocher pour tâcher d'en voir quelque chose, je courus un grand danger; les enfans des Mores m'en chaisérent à coups de pierres, quelques-uns d'eux vinrent fondre sur moi le coûteau à la main en me demandant de l'argent, que je leur donnai au plus vîte pour me sauver la vie; je ne laissai pas de fuir de toute ma force, voyant que le nombre augmentoit, & j'y perdis

ma perruque. Il eſt arrivé ſouvent la même choſe, & quelquefois pis à beaucoup de François, qui ont apris à leurs dépens combien il eſt dangereux d'être curieux parmi cette maudite Nation. En effet le Conſul François m'avoit averti de ne me pas éloigner de ſon quartier; mais comme la curioſité m'eſt naturelle, ne faiſant point d'attention au bon conſeil qu'il m'avoit donné, je m'expoſai à un ſi grand péril. En m'en retournant, je remarquai qu'au Septentrion il y avoit encore un bon Port formé par une langue de terre qui eſt entre la Ville & la Mer.

Le Lundi 3. je fûs accompagné d'un Janiſſaire que m'avoit donné le Conſul pour voir la Colomne de Pompée, qui eſt hors de la Ville. Elle eſt ſur une hauteur, que la Mer laiſſe entre le Septentrion & le Midi; elle eſt d'un ſeul morceau de marbre rouge, excepté le Chapiteau, le Piédeſtal & la Baſe, ſur leſquels il y a quelques Hiéroglyphes Egyptiens gravés. Sa hauteur eſt de 100. pieds; ſa circonférence de 25. celle de la baſe de 85. Il y en a qui veulent que cette Colomne ſoit quatre fois auſſi groſſe que celles de la Rotonde à Rome; le Conſul, qui eſt un homme de beaucoup d'eſprit, m'a dit qu'un Ingénieur François s'étoit offert au Roi de la

Colonne de Pompée

Colonne de Cleopatre

faire transporter en France sans la gâter, mais que le Grand Seigneur n'y vouloit pas donner son consentement.

Le Mardi 4. je fus voir les Colomnes de Cleoaptre. Elles sont auprès du Port : il y en a une couchée, & l'autre debout ; le marbre en est mélangé, & on y a gravé des hyéroglyphes de tous les côtés. Je n'en pris point les mesures ; mais autant que j'en puis juger, elles ont environ quarante palmes de tour & soixante-dix de hauteur. Il y a quantité d'anciens Monumens dans la vieille Ville & aux environs, que l'on va voir.

Marc-Antoine Tambourin, Consul de France, originaire de Marseille, ne voulant pas que je demeurasse davantage dans le Monastére des Peres, m'offrit un logement chez lui, qu'il m'obligea d'accepter le Mécredi. Il m'y régala très-bien avec quelques Marchands de sa Nation. On y servit le soir jusqu'à cent oiseaux de Chypre (comme les apellent les Venitiens) & que je nommerois plûtôt Becfigues d'Alexandrie, tant ils sont délicats ; car excepté les plumes, tout se mange. Je trouvai encore dans cette maison neuf autres François qui avoient pour moi les mêmes égards, & tous cherchoient à me faire plaisir, disant que puisque j'é-

tois un Etranger qui dépensoit mon bien pour contenter ma curiosité, & faire part ensuite au Public de ce que j'aurois remarqué, ils avoient intérêt de me faciliter en tout ce qui dépendoit d'eux les moyens de faire des observations. Ainsi comme les Etrangers paient vingt pour cent de Douanne, & les François seulement trois, par une capitulation avec la Porte, en considération du Commerce de Marseille, ils me firent jouir de ce Privilége, de même que si j'avois été de la Nation; à quoi contribua beaucoup Henri Grimau, Marchand de cette Ville, chez qui je laissai mes hardes en partant pour Jérusalem. Précaution qui n'est pas inutile dans ce Pays-là, où la Douanne est affermée jusqu'à deux cens cinquante mille écus, y compris le Caire, Rosette, & Damiete.

CHAPITRE V.

Voyage de l'Auteur sur le Nil. Description du Grand Caire.

LEs François me persuadérent de m'habiller à la mode du Pays, pour être moins desagréable aux Arabes, particu-

liérement aux Bedouins qui gardent le bétail, & logent ſous des tentes en pleine campagne, comme les anciens Numides, portant leurs maiſons avec eux. Je ſuivis ce conſeil, d'autant plus volontiers, que je devois me rencontrer plus d'une fois avec ces Barbares, dans le voyage que j'entreprenois. Ayant donc mis ordre à tout, le Jeudi, & m'étant habillé le Vendredi comme les Arabes, je m'embarquai ſur une petite Saïque qui alloit à Bichier, où j'arrivai le même jour au bout de trois heures. Un Capigi ou Portier du Bacha du Caire avec qui j'étois venu, me fit dire par un Juif qu'il ſeroit bien aiſe que nous ne nous quitaſſions point, m'offrant pour cela une place dans le Bâtiment qu'il prendroit, même de l'argent, ſi j'en avois beſoin. Quoique je compriſſe bien que c'étoit le compliment d'un Turc intéreſſé, je ne crûs pas devoir rien témoigner de mon ſoupçon : au contraire je lui fis faire de grands remercimens, & j'acceptai la propoſition, parce que je me trouvois dans un Pays barbare, où il n'y avoit que lui capable de me garantir des inſultes de la plus méchante Nation qui ſoit au monde : car les Turcs ſont des Anges, pour ainſi dire, auprès des Arabes. Il loua une petite Germe ou Barque, dans laquelle

nous passâmes la nuit, faute d'hôtellerie.

Nous partîmes le Samedi 8. à la pointe du jour : mais à peine eûmes-nous fait quatre milles, que la peur saisit le Capigi, parce que le vent étoit fort, & la Mer un peu grosse. Tout ce que le Bey ou Patron lui pût dire ne le rassûra pas, & il voulut absolument retourner à Bichier. Les Arabes & les Turcs craignent extrémement le Bogas, autrement dit, l'embouchure du Nil qui est à cinq milles au-dessous de Rosette, à cause qu'on y fait facilement naufrage : c'est un proverbe commun parmi eux, que *qui ne craint pas le Bogas, ne craint pas Dieu.*

Nous prîmes la résolution de faire le voyage, moitié par mer & sur le Nil, moitié par terre : ce changement fut cause que l'insolent Capigi se fit rendre ce qu'il avoit donné pour la Barque (quoiqu'il y eût de l'injustice, puisque le Patron n'avoit manqué à rien de son côté) il en loua une autre au même prix, pour aller jusqu'au village d'Ethco.

Nous nous rembarquâmes avec un vent frais, & nous fûmes au bout de trois heures à la bouche de la Media, où nous pensâmes périr, parce que le mât de la Germe se rompit. Je fus mouillé depuis les pieds jusqu'à la tête, avec mon manus-

crit. Cet endroit eſt un golfe que forme la mer, qui s'étend à vingt milles dans les terres, comme un grand lac : ceux qui voyagent par terre, le paſſent avec une petite Barque ; mais l'entrée par mer eſt fort dangereuſe. On paie là quatre Medins par tête, mais l'autorité du Capigi m'en exemta.

Nous prîmes à Ethco (lieu également éloigné de quinze milles de Bichier & de Roſette) les voitures ordinaires du pays. Au Soleil couchant, nous arrivâmes à Roſette par un chemin ſablonneux, qui ne produit aucune herbe, mais ſeulement des Palmiers; & ſi difficile, que je ne comprens pas comment les ânes s'en pûrent tirer. L'Egypte eſt généralement parlant, par tout de même : les peuples ſe ſervent de ces arbres à toutes ſortes d'uſage, ſans en rien perdre : ils font des paniers avec les feuilles, des cages & des jalouſies avec les branches, des poutres avec le corps de l'arbre, & ſe nourriſſent du fruit.

Le Capigi m'accompagna fort honnêtement chez le Vice-Conſul de France, où je pris un logement, après avoir donné quelques Medins pour l'âne : le Medin eſt une monnoie d'Egypte, qui vaut un peu moins d'un ſol.

Roſette ou Raſchet étoit autrefois le ſéjour favori de Cleopatre, à cauſe de ſa ſituation ſur la plus belle branche du Nil, & la plus commode pour le tranſport des marchandiſes que l'on porte de la Méditerranée au Grand Caire, & de-là à Alexandrie. On voit tout le long de cette riviére juſqu'au Caire plus de trois cens Villages aſſez paſſables. Cette Ville n'eſt qu'à 5. milles de la mer, où l'embouchure de la riviére eſt gardée par un fort bon Château. Quant à ſes bâtimens, elle a plûtôt l'air d'un Village que d'une Ville, n'ayant pas même de murailles, cependant elle eſt fort peuplée, & paſſe pour avoir 80000. Habitans : ſon circuit eſt de ſix milles, ſa figure eſt preſque ronde. Il ſe trouve pendant douze à treize milles aux environs de la Ville quantité de bons jardins pleins d'orangers, de citronniers, d'arbres de caſſe qui reſſemblent aux Platanes, de palmiers, & de pluſieurs autres arbres plantés ſans ordre ; leurs jardins ne ſont pas même divisés par allées, ces Barbares ne ſongeant pas à les rendre agréables comme font les Européens, ce qui leur ſeroit cependant fort facile, vû l'excellence de leur terroir.

Le Bazar de Roſette eſt mieux éclairé que celui d'Alexandrie, & tout couvert de vignes qui produiſent des raiſins dé-

licieux : les bonnes maiſons ont auſſi de pareilles vignes avec d'aſſez bons jardins.

Je connus bien-tôt à quoi tendoient tous les égards que le Turc avoit eûs pour moi. Le Dimanche, il m'envoya demander quelques Medins, que je donnai ; mais ma facilité fut cauſe qu'il vint lui-méme ſur le midi avec un Interpréte qui me fit valoir avec des exagérations Turques, les ſervices qu'il m'avoit rendus, ſur tout en me garentiſſant des inſultes auſquelles ſont exposés les Etrangers ; enfin mettant tout à compte comme il lui plaiſoit, il prétendoit ce qui ne lui étoit pas dû : & quoique ſes paroles fuſſent autant de fauſſetés, il ne laiſſoit pas de porter la main à ſa barbe blanche pour les faire croire comme des vérités : ainſi afin d'éviter toutes diſputes avec un Turc, je lui donnai ce qu'il ſouhaitoit. Le Vice-Conſul me dit qu'il ne ſuffit pas à ces gens-là de voyager aux dépens de ceux qu'ils rencontrent, qu'ils veulent encore y profiter, en tirant juſqu'au dernier ſou des Francs, c'eſt le nom qu'ils donnent aux Chrétiens de l'Europe.

Le Lundi 10. je ſatisfis le Vice-Conſul pour le tems que j'avois demeuré chez lui, & j'eûs ſoin d'avoir des proviſions. Enſuite je m'embarquai pour le Caire ſur

un Meachi avec un Cordelier Allemand & mon valet. Un Meachi eſt une grande Barque à trois mâts & à trois voiles, qui porte une charge conſidérable, avec environ cent paſſagers. Les perſonnes de diſtinction ſont dans un endroit couvert & séparé de la canaille, en payant un peu plus; c'eſt où je me mis avec le Moine. Un vent frais fit voguer gaillardement notre Meachi. On voit des deux côtés du Nil quantité de belles maiſons, & d'agréables prairies, car ce Fleuve rendant la campagne féconde en ris, en froment & en fruits, engage un chacun à y faire ſa demeure, particuliérement dans l'Iſle que forment ſes deux bras entre Roſette & Damiete, qui eſt la plus fertile de toute l'Egypte.

Nous paſsâmes premiérement deux Villages; après une navigation de dix milles, nous arrivâmes à Mirimbel qui eſt dans l'Iſle: de là on vit Muthubus à droit, & Deffin à gauche; puis Sumſeir à droit, & Figar de l'autre côté: un peu plus haut nous laiſsâmes Beruths à gauche, & Zendigon à droit, qui ſont tous grands Villages: je ne fais pas mention des petits. On dit que c'eſt ici l'endroit d'où l'on tire le meilleur ſel armoniac du monde, à cauſe de l'humidité du terrein, & de l'urine des cha-

meaux ; mais ce n'eſt pas là une bonne raiſon, car il ne manque point de chameaux dans toute l'Aſie, cependant on n'y trouve point de bon ſel armoniac.

Ce bras du Nil, dont nous parlons, eſt large d'environ un quart de mille d'Italie, quelquefois plus, quelquefois moins : il coule ſi lentement, qu'avec deux voiles ſeulement nous faiſions ſept à huit milles par heure en le remontant, de ſorte que la navigation eſt bien agréable quand on a bonne compagnie.

Le Nil ou l'Abanchi, qui en langue Abyſſine ſignifie le pere des Fleuves, ou Tacui en langue Ethiopienne, vient de deux étangs ou marais, qui ſont dans le Royaume de Goyama dans l'Empire des Abyſſins, dont l'un s'apelle Zambre, & l'autre Zaire ; après avoir traverſé ce Royaume-là, l'Ethiopie & divers autres pays, il vient en Egypte, la rend féconde, & ſe perd enſuite dans la Mer Méditerranée. Ses eaux ſont fort bourbeuſes ; mais quand on les a fait raſſeoir, elles ſont excellentes à boire.

Le bras ſur lequel nous étions, fait tant de ſinuoſités, qu'il eſt preſque impoſſible de ſçavoir combien il y a de milles de Roſette au Caire, ſi l'on ne fait le voyage par terre ; cependant quelques-uns le

croient de cent cinquante milles. Notre navigation fut heureuſe, parce que nous étions dans la ſaiſon où le Nil étoit dans ſon plus grand accroiſſement.

Les Auteurs modernes aportent deux cauſes de ſon inondation ; l'une, les pluyes continuelles qui tombent dans l'Ethiopie depuis le premier Avril juſqu'à la fin d'Août ; l'autre, la quantité de lacs, de marais, & de riviéres du pays, qui s'étant enflés, renvoient leurs eaux dans le Nil. Ils aſsûrent que ſon premier accroiſſement eſt quand le Soleil entre dans le ſigne de l'Ecreviſſe, ſa plus grande hauteur dans le mois d'Août, & ſa fin au mois de Septembre. Il engraiſſe ſi prodigieuſement le terroir, que les payſans ſont obligés fort ſouvent d'y mêler du ſable ; & s'ils n'étoient pas ſi faineans, ils pourroient fort bien faire deux récoltes d'excellens grains par an.

Les Cartes donnent ſix bras au Nil pour ſe rendre dans la Mer, & font paſſer le plus large par Alexandrie ; pour moi, je n'ai vû que les deux dont j'ai parlé : cette erreur vient peut-être de ce qu'on prend pour des bras de ce Fleuve, les canaux qu'il forme par des coupures qu'on y fait dans le temps de ſon débordement, précaution néceſſaire, parce qu'il ne pleut

jamais dans la haute Egypte, & que dans la baſſe Egypte, il y pleut ſeulement trois mois de l'année, ſçavoir Décembre, Janvier & Mars.

Comme le vent continuoit d'être bon, nous déployâmes toutes les voiles, & quoi qu'on remorquât le bâteau, nous fîmes ſoixante milles depuis midi juſqu'au coucher du Soleil, laiſſant à droit Fex, Selmih, Minieciurafed & Edſuch; à gauche, Atflush, Summgrath & Mecas, tous gros Villages. Sur le ſoir, le vent tomba, & le Nil, qui avoit été agité comme une mer, devint calme; de maniére que nous avançâmes peu, mais toûjours voyant ſur ſes bords quantité de Villages aſſez bien peuplés. Nous ne vîmes point de Crocodiles, parce qu'ils ne viennent jamais audeſſous du Caire, quoiqu'il y ait une pique ou deux d'eau, ce qui ne ſe trouve pas toûjours ainſi, car en hiver le paſſage eſt de huit à dix jours à cauſe du peu d'eau, & qu'il faut de tems en tems décharger la Barque pour la faire paſſer; les payſans ont des inventions pour arroſer la terre.

La maniére de vivre des Turcs eſt une continuelle pénitence. Leurs repas, même ceux des plus riches, ſont composés de mauvais pain, d'ail, d'oignon & de fro-

mage aigre ; quand ils y ajoûtent du mouton bouilli, c'eſt une grande chére pour eux. Ils ne mangent jamais de poulets, ni d'autres volatiles, quoiqu'ils ſoient à bon marché dans ce pays-là. Le bon Capigi ne ſe traitoit pas mieux, mais il y avoit avec lui un Janiſſaire qui étoit moins ſcrupuleux dans l'obſervance de l'Alcoran; ayant aperçû une bouteille de vin que j'avois, il demanda tant de fois à boire qu'il la vuida preſque toute en fort peu de tems. Pour augmenter le peu qui reſtoit, je dis à mon valet d'y mettre de l'eau, ce qui ne contenta pas le Janiſſaire, auſſi n'en voulut-il plus, diſant que ce vin n'avoit pas de force. Je fus ainſi délivré de ſes importunités.

Le Mardi manquant tout-à-fait de vent, nous mîmes à terre neuf hommes qui tirérent la Barque avec une longue corde ſans le ſecours des rames ; nous paſsâmes Chilmo, lieu renommé pour l'embarquement des grains; nous laiſsâmes Abici à la gauche, & Nahari à la droite, avec pluſieurs petits Villages & petites Iſles que la riviére forme. La terre, quoique ſans arbres, y eſt pourtant cultivée avec des bœufs & des Bufles. Les Arabes aiment aſſez la chair des uns & des autres, auſſi-bien que celle des moutons, qui ſont d'une groſſeur &

d'une graiſſe prodigieuſe, leurs queues peſant pluſieurs livres, mais cette chair eſt dure. Les Mahométans mangent encore une certaine ſorte de petite graine, qui a le goût de chataigne, qu'ils mêlent avec de la veſſe ſechée ; ils l'apellent Ablahſiſi.

Vers le midi le vent s'étant élevé, nous fîmes un peu plus de chemin, mais la ſinuoſité de la riviére nous l'allongeoit beaucoup. J'aperçûs ſur le bord à droit pluſieurs arbres qui reſſembloient aſſez à à des meuriers blancs ; ils avoient proche du tronc un fruit ſemblable aux néfles, dont le goût étoit aſſez doux ; on les apelle Giummis ou Figues de Pharaon. Les Arabes, pour les manger, les battent avant qu'elles ſoient meures, pour leur ôter un mauvais ſuc. En paſſant Kioforzear, on me dit que c'étoit la moitié du chemin du Caire. Au coucher du Soleil, nous paſsâmes auprès des Villages de Sicabul, de Nigili, & Comchirich, ayant toûjours un bon vent ; quoiqu'il continuât, le Patron ne voulut pas paſſer Terrana, à cauſe de la grande Fête de l'Agiram-Bairam, ou du Sacrifice à Mahomet.

Nous étant donc arrêtés dans ce Village juſqu'à deux heures après le lever du Soleil, leurs cérémonies diaboliques finirent : je pris garde à un grand morceau de

terre qu'ils apellent Natron, que l'on tire d'une montagne voiſine, & qu'ils me dirent qu'on portoit chez les Chrétiens pour blanchir les draps & ôter les taches. A la gauche du fleuve, on aperçoit une longue colline toute de ſable, qui dure juſqu'au Caire.

Nous continuâmes enſuite notre voyage, que la perſpective de quantité de Villages & de Châteaux rendoit très-agréable. Nous vîmes Menouff, grande Ville, avancée ſix milles dans les terres. Sur le ſoir, nous paſsâmes devant Dulap & Nixas : ce dernier eſt un Village où le Nil ſe diviſe en deux bras, dont l'un va vers Roſette, l'autre vers Damiete. Nous arrivâmes tard à Boulac, à cauſe du retardement du matin. C'eſt ici où s'arrêtent toutes les Barques qui viennent de la haute Egypte, d'Alexandrie & de Roſette.

Le Jeudi 13. lorſque je mis pied à terre, tout le pays me parut une mer, parce que le Nil étoit dans ſon plus grand accroiſſement. On m'aprit que le Vendredi précédent le Bacha étoit allé avec un grand cortége faire la cérémonie ordinaire de couper un petit bras du Nil, apellé Xalic ; qu'en paſſant par le Nouveau Caire, il arroſe les terres, & donne bonne eſpérance

aux Arabes qui jugent de la récolte prochaine par l'élevation des eaux du Niloſcope, qu'on voit dans une Iſle voiſine du Vieux Caire : le tems de cette cérémonie varie tous les ans de ſept ou huit jours, ſelon le retardement de l'inondation. Quand elle eſt parvenue à ſa plus grande hauteur, on en fait ſçavoir la meſure au peuple par un Crieur public.

Ayant quitté le Janiſſaire, qui goûtoit ſi bien le bon vin, je me rendis ſur des ânes au Nouveau Caire ; je logeai à l'Hoſpice des Cordeliers, dans le quartier des Venitiens apellé Hart.

On faiſoit au Caire la Fête du Bairam qui nous avoit arrêtés la veille. Il y avoit dans les Cimetiéres un nombre infini de perſonnes tenant des lampes allumées ſur les tombeaux de leurs morts. Les places étoient pleines de bœufs, de moutons, d'agneaux & de poulets qu'on ſacrifioit au Prophete. Ce n'étoit par-tout que feſtins : le peuple ſe divertiſſoit encore à voir tourner huit petits garçons aſſis ſur une roue. Ce jour-là on mange la chair de ces infames ſacrifices, particuliérement les poulets qui ſont à bon marché, ainſi que les pigeons dont il y a une quantité prodigieuſe,

Après le dîner, je pris deux ânes, &

je passai au Vieux Caire, accompagné d'un Religieux. Pour y arriver, on traverse le nouveau pendant deux milles & demi; l'on fait presque encore autant de chemin dans la campagne.

Je me rendis à l'Hospice des Cordeliers: ensuite je fus voir l'Eglise des Grecs, qui est bâtie dans la Forteresse, pour y visiter le bras de S. George que l'on garde dans une Chapelle. L'Eglise n'a rien de magnifique, & le Château est comme une prison obscure. On dit que cette Eglise apartenoit autrefois aux Cophtes Anciens ou peuples circoncis, aussi-bien qu'une autre qu'ils disent que les Turcs ont détruite. Les Cophtes ont été les maîtres du pays. On en voit présentement les misérables restes dans un quartier séparé, mais proche du Vieux Caire, où ils ont cinq Eglises; ils célébrent la Messe selon leurs Rites, obéissent à leur Patriarche, & sont par conséquent ennemis des Catholiques: ils ménent une vie austére & misérable, ils ne se nourrissent que de pain & d'eau, ou au plus de quelques légumes.

Le Vieux Caire qui est sur la droite du bras du Nil, est presque tout dépeuplé, ne s'y trouvant pas plus de trois mille ames: ses ruines dispersées çà & là causent une espéce d'horreur. On y montre

les Greniers de Joseph, qui ont un mille de circuit, & une muraille qui les enferme. On les a divisés en quatorze places, dans lesquelles on serre les grains à découvert, parce qu'il pleut rarement en Egypte, & seulement de petites goutes.

Le Supérieur de l'Hospice & son Compagnon, tous deux Espagnols, me menérent dans l'endroit où Moyse fut trouvé nageant sur les eaux. Il y a presentement à la place du Palais qui en étoit tout proche, où les Rois faisoient leur demeure, une Mosquée, des jardins & des maisons de plaisance. L'Isle dont j'ai parlé, où se mesure le débordement du Nil, n'en est pas éloignée.

Il ne manque jamais d'y avoir au Caire quantité de barques chargées de froment, bien meilleur que celui d'Italie : il vient du Royaume de Sayd, qui veut dire Pays heureux, possedé par un Prince Mahométan, Tributaire du G. Seigneur. Ces barques sont 22. jours en chemin, & courent même quelque risque à cause des Crocodiles. Vis-à-vis cette grande Ville, à la gauche du Nil, il y en a une autre qu'on apelle Ciza, Capitale d'un Gouvernement; elle est fameuse par les Maisons de plaisance que les Princes Mammelucs y firent bâtir autrefois.

Les Arabes élevent dans les maiſons de campagne, ou fermes qui ſont aux environs du Caire, des poulets qu'ils font éclore en 14. jours par la chaleur du feu : ils arrangent pour cela les œufs dans une chambre avec du feu au milieu, & les retournent ſeulement de tems en tems pour les échauffer également. Je voulus y aller, mais on me dit que cela ne ſe faiſoit que dans le Carême.

J'entrai enſuite avec les PP. dans la Maiſon, où la Sainte Famille demeura pendant ſept ans, pour fuir la cruauté d'Hérode. Elle eſt dans une Egliſe de Cophtes : on y deſcend par neuf degrés à la gauche du Chœur; elle eſt ſuportée par trois colomnes à la gauche, & quatre à la droite, qui font trois petites ſéparations : dans celle du milieu à quatre palmes de hauteur, on montre un endroit creuſé dans le mur, qui eſt le lieu où dormoient la Vierge Marie & l'Enfant Jeſus : dans l'autre à main droite, eſt celui où couchoit S. Joſeph : dans le creux du mur à gauche, un autre petit endroit où N. S. ſe repoſa pour la premiere fois en entrant dans la grotte. Il y a auſſi une pierre dont ſe ſervoit la ſainte Vierge pour laver ſon linge, & une table de la même matiére ſur laquelle ils mangeoient. On me fit voir en-

core une grande piéce de bois avec un clou, qu'on me dit être de l'Arche de Noé. Je fus viſiter enſuite l'Egliſe des Grecs ſituée derriére celle-ci, & qui n'eſt pas fort grande ; le Chœur n'a qu'un ſeul Autel, près duquel à huit marches d'élevation eſt la Chaire de leur Patriarche. Quand les Prêtres diſent la Meſſe à cet Autel, on y lit l'Evangile en l'ancienne Langue Egyptienne, qu'ils n'entendent point du tout. Les Fonds de Batême ſont proche de là : ils ſont faits comme un puits, dans lequel ils font tomber l'eau, batiſant les filles 80. jours après leur naiſſance, les garçons 40 ; quelque tems après ils circonciſent les uns & les autres.

Après avoir entendu la Meſſe, les PP. Eſpagnols & moi remontâmes ſur des ânes. J'obſervai que le Vieux Caire avoit été une prodigieuſe Ville dans les tems paſsés, vû la grande étendue de ſes ruines. Je remarquai auſſi, comme une choſe curieuſe, les Aqueducs qui conduiſent dans le Château du Bacha, l'eau du Nil, que des machines enlevent hors du courant du Fleuve : cet ouvrage me parut merveilleux, tant par la hauteur des arcades, que par leur longueur, qui eſt de trois milles. Nous rencontrâmes une partie de la Cour du Bacha, qui alloit ſouhaiter les bonnes

Fêtes à un Seigneur du Vieux Caire : ils battoient de quatre tambours, précédés de deux Dervis, avec leurs bonnets de figures conique. C'étoit une choſe réjouiſſante à voir qu'un de leurs Santons preſque nu, ayant ſeulement ſur la tête un bonnet fait de piéces & de morceaux, & ſur les épaules une demie caſaque. Les Arabes accouroient en foule, & l'environnoient, de maniére, que nous ne pouvions avancer : il fallut ſouffrir patiemment tout ce qu'ils nous dirent, pour ne pas nous expoſer à en être maltraités, ſi nous euſſions répondu. Pendant que nous étions à les regarder, il vint un valet qui prit un des Moines par le capuchon, & peu s'en fallut qu'il ne le jettât à terre : il le chargea d'injures, parce qu'il portoit un petit chien, lui criant, chien avec chien : J'en vis un autre en paſſant, qui vouloit me donner d'un long bâton ſur mon chapeau, (car les valets n'ont point d'autre arme, au lieu que les Maîtres portent des maſſes ferrées par le bout qu'ils attachent à l'arçon de la ſelle ;) il m'auroit aſsûrément frapé, ſi un Chrétien Maronite ne l'en avoit empêché, tant un chapeau déplaît à ces Barbares. Ce fut pour moi un bon avertiſſement ; je ne me fis pas dire deux fois de me découvrir.

On

On continua la Fête le Vendredi, en tuant toûjours des animaux, dont les Catholiques ne veulent point manger, à cauſe des ſuperſtitions que font les Turcs, en les ſacrifiant ; c'eſt pourquoi ceux-là s'en pourvoient quelque tems auparavant.

Pendant cette Fête qui dure trois jours, & qui avance tous les ans de onze, pluſieurs Seigneurs Arabes vont par la Ville, montés ſur de beaux chevaux, (choſe qui n'eſt pas permiſe aux Chrétiens, qui ne peuvent aller que ſur des ânes, & qui ſont obligés de mettre pied à terre, quand ils rencontrent la Juſtice.)

Les Janiſſaires dans leurs quartiers font parade de leurs armes ; les mendians jettent de l'eau de fleur d'orange aux paſſans, pour ſe faire donner de l'argent. Comme j'étois à une fenêtre, je vis paſſer huit femmes maſquées, qui faiſoient des hurlemens épouvantages : on me dit que cela marquoit un mariage, qu'elles alloient inviter les parens du marié & de la mariée.

Le Caire, que quelques-uns apellent Memphis, d'autres Babylone, eſt ſitué au 30e d. 2. min. de latitude, proche de la rive droite du Nil : elle a été très-floriſſante pendant qu'elle a eu ſes propres Rois & ſes Soudans ; il n'y a guére plus de 160.

ans qu'elle eſt venue en la puiſſance des Empereurs Turcs, qui y envoient une eſpéce de Vice-Roi.

Cette grande Ville eſt bâtie d'une forme triangulaire : quoique Capitale de l'Egypte, elle n'eſt plus peuplée comme autrefois, & n'a point les 2400. quartiers, & toutes les Moſquées, que lui donnent certains Auteurs ; car la peſte qui y régne toûjours, dépeuple ce pays de plus en plus. Quoique les Miſſionnaires, & les Marchands François m'aient dit qu'on y comptoit aujourd'hui cinq millions d'ames ; je n'en veux pas être garant, parce que je ne les ai pas comptées : le Lecteur en peut croire ce qu'il lui plaira. Cela excita ſeulement ma curioſité, & me donna envie d'en faire le tour ; c'eſt pourquoi je demandai au Conſul de France un Janiſſaire, afin de le pouvoir faire avec moins de danger.

Le Janiſſaire étant venu le Samedi, nous montâmes chacun ſur un âne, & commençâmes à en faire le tour, le plus près qu'il nous fut poſſible, en nous éloignant ſeulement en quelques endroits à cauſe des ruines : nous laiſsâmes les aqueducs derriére, & nous vînmes au Château qui eſt commandé par une petite montagne à l'Orient, d'où l'on pourroit le rui-

ner en fort peu de tems, à cauſe de la foibleſſe de ſes murailles & de ſes tours. On trouve pendant pluſieurs milles çà & là des Cimetiéres de Turcs, avec des Moſquées en dedans & des tombeaux, pour les perſonnes de diſtinction, leſquels ſont élevés ſur quatre colomnes, avec une couverture en forme de dôme.

Nous en fîmes le tour en deux heures & demie; de ſorte que conſidérant ce tems-là, & le bon train d'aller de nos vigoureux ânes, j'eſtime que le Caire a dix milles de circuit. Que le Lecteur conſidére à préſent ſi un tel eſpace peut contenir cinq millions d'habitans; j'ajoûterai pourtant que les rues ſont fort étroites: que dans une petite maiſon il habite 20. & 30. perſonnes, & que je n'y comprens pas Bulak, le Vieux Caire, ni les Fauxbourgs.

Les maiſons de cette grande Ville ne ſont pas enrichies de marbre, ni bâties de pierre de taille, mais ſeulement de brique mal cuite, & de terre, ſans aucun ornement. Il n'y a que deux Portes de la Ville du côté de l'Orient que l'on tient fermées, qui aient quelques ornemens de marbre: au reſte on peut dire que c'eſt un magazin des plus précieuſes marchandiſes qui viennent de Perſe, particuliérement le long du Canal d'Ali, comme auſſi de toutes les

commodités de la vie ; la viande, le poiſſon, les fruits, le pain, y étant à ſi grand marché, que pour ſix ſols on peut faire un fort bon repas.

Pour revenir à cette multitude prodigieuſe d'habitans que certaines gens lui donnent, cela n'eſt fondé que ſur le renom de l'ancienne & grande Ville du Caire, que l'on diſoit être compoſée de cinq Villes diſtinctes l'une de l'autre, mais qui s'entretenoient cependant, ainſi que les chainons d'une chaine. Le Prophéte Iſaïe en parlant de ces Villes, en apelle une la Ville du Soleil, qui étoit la principale ; peut-être étoit-ce celle où habitoit le Roi Pharaon, dont on ne voit plus d'autres veſtiges qu'un obéliſque & quelques ruines : le nom même en eſt perdu, elle s'apelle aujourd'hui Mataria. Il y eſt reſté pourtant une tradition, qui a paſsé des Chrétiens aux Turcs mêmes, que la Sainte Vierge y paſſant avec l'Enfant Jeſus, s'y repoſa ſous un arbre, qui s'eſt conſervé juſqu'à nos jours ; mais depuis peu, on l'a abattu, tant pour la dévotion que les Chrétiens y avoient, que pour le mépris que les Infidéles en faiſoient ; on l'a emporté dans l'Hoſpice des Cordeliers, où le Pere Gardien m'en a fait voir un grand morceau dans le Chœur de leur Egliſe.

La seconde Ville s'apelloit Aamis, celle que Pharaon donna à Joseph & à sa famille. La troisiéme avoit nom Misrin ; elle fut bâtie par Mesrin, fils de Cham, & petit-fils de Noé. La quatriéme étoit Bubrillon, bâtie en l'honneur, & au nom d'une Idole, apellée Abrillon, dont le Temple étoit proche du Vieux Caire ; aujourd'hui on y voit une Eglise de Chrétiens. La cinquiéme étoit Memphis, que les Mahométans détruisirent sous l'Empereur Héraclius, & qu'ils rebâtirent ensuite, en lui donnant le nom de Tesdar, c'est-à-dire, la Victoire ; aujourd'hui c'est le Vieux Caire.

Le Nouveau Caire, comme nous l'avons dit, n'a nullement la splendeur ni la grandeur de l'ancien, qui, selon les Traditions que nous en avons, consistoit en tant de Villes. Il avoit été bâti par Kahara, femme d'un Roi Sarrazin, dont le nom demeura à la Ville, & depuis par corruption il a été changé en Caire.

Monsieur Maillet Consul de France, originaire de Champagne, fort galant homme, m'offrit plusieurs fois son logis & sa table, ce que je refusai d'abord ; mais à force d'invitations, je fûs obligé de l'accepter, & je jouis des délices de sa bonne table dès le Samedi matin.

Après le dîner je vis paſſer un mort ſur une biére fort haute; pluſieurs Prêtres chantoient autour, & quantité de femmes la ſuivoient en pleurant. On me dit qu'en telle occaſion les gens aisés font tuer des vaches, des moutons, des agneaux, & les diſtribuent aux pauvres : cette charité ne doit pas paroître étrange, puiſqu'on la fait même aux oiſeaux, à qui par le legs d'un Mahométan, on donne tous les jours une certaine quantité de blé ſur le haut d'une tour.

Le Dimanche 16. au matin, je fûs voir le Château qui eſt ſur la partie la plus élevée de la Ville, menant avec moi deux PP. François, mon Interpréte Juif, & le même Janiſſaire; étant tous bravement montés ſur de bons ânes, nous traverſâmes la Ville, au bruit des injures des Arabes, qui tirailloient de tems en tems les manteaux des Peres : après avoir paſsé pluſieurs Bazars ou Marchés, nous entrâmes dans une grande rue, (choſe extraordinaire au Caire) où nous trouvâmes de jolies maiſons, & d'aſſez belles Moſquées : de là dans une Place deux fois plus grande que la largeur du Château de Naples, où il y avoit auſſi deux grandes Moſquées, de très-bonnes boutiques tout à l'entour, & de Charlatans dans le milieu. A l'ex-

trémité, ſont deux portes par où l'on va dans le Château. Nous entrâmes par celle qui eſt à droit : & après en avoir paſsé trois autres, nous vîmes un contour de hautes murailles, mais découvert : l'on me dit que c'étoit le Divan, ou le Tribunal dans lequel Joſeph donnoit audience : tout ce qu'il y a de conſidérable, ce ſont 38. groſſes colomnes de marbre fort élevées.

Paſſant de cet endroit le plus haut par deux portiques, nous nous rendîmes dans une Place unie, au bout de laquelle il y a deux portes qui conduiſent dans une autre cour, d'où l'on va à la tour où l'on conſerve les deniers publics pour les quarante mille Janiſſaires qui doivent toûjours être dans le Royaume. Perſonne n'a la liberté d'entrer dans cette cour-là, non plus que dans les apartemens de l'Aga des Janiſſaires, & du Bacha, qui ſont contigus à cette Place.

Après avoir obtenu du Bacha, en payant un ſequin, la liberté de voir le Puits de Joſeph, nous repaſsâmes par les deux portes. Ayant monté par une rue à gauche au terrain le plus éminent du Château, vers le Levant, nous trouvâmes auprès du Puits quatre bœufs, qui tournant une roue, tiroient l'eau par le moyen de très-

longues cordes, dans des vaiſſeaux de terre. Je deſcendis avec un flambeau par des dégrés taillés dans le roc, juſqu'à un endroit où je trouvai quatre autres bœufs, dont deux ſucceſſivement tournoient la machine pour faire monter l'eau du fonds du Puits dans une citerne faite exprès dans cet endroit-là, d'où les bœufs d'en haut la tiroient. J'y fis jetter de l'étoupe allumée pour voir le fonds du Puits, & je le meſurai avec une corde : autant que je l'ai pû obſerver, il a deux côtés égaux, mais il n'eſt pas parfaitement quarré, y ayant deux côtés de 22. pieds, & les deux autres de 15. ſa profondeur depuis l'endroit où ſont les ſeconds bœufs, eſt de 140. pieds, & autant de là aux premiers, ce qui fait en tout 282. pieds. Les marches ſont gâtées en beaucoup d'endroits, & pleines de boue en d'autres, à cauſe que les bœufs y deſcendent & montent continuellement : il en manque même ; c'eſt pourquoi ayant commencé à les compter, je ceſſai de me donner cette peine, mais je juge qu'il y en peut avoir 154. Depuis les ſeconds bœufs juſqu'au fond, le Puits n'eſt pas plus grand que la roue de la machine : l'ayant meſuré, je trouvai deux côtés de douze pieds, & les deux autres de quatre. Ce qu'il y a de plus admirable dans ce

Puits, c'eſt qu'il eſt taillé dans la roche vive, auſſi-bien que les marches pour y deſcendre, qui en quelques endroits ont ſept pieds de large, en d'autres cinq; le mur entre l'eſcalier & le Puits eſt d'environ demi-pied, ou un peu plus; il y a des ouvertures de tems en tems.

Quelques-uns diſent que ce Puits a été fait par Joſeph le Sultan; leur raiſon eſt qu'il n'y avoit point de Ville ſemblable du tems de l'autre Joſeph, à qui l'opinion commune l'attribue, & ſuivant laquelle il auroit été fait l'an du monde 2298. & 642. après le Déluge, 1606. avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, ce qui feroit juſqu'à preſent 3399. ans.

Au ſortir du Puits, je régalai mes yeux de la vûe de la Ville, que l'on découvre entiérement du Château, & du charmant effet que font toutes ces Moſquées magnifiques, & ces belles Places, ſur tout une grande qui eſt dans le centre de la Ville, & qui eſt couverte des eaux du Xalic.

Le Château eſt une eſpéce de petite Ville, qui a bien trois ou quatre milles de tour; il n'a aucune fortification moderne, ſes tours ſont vieilles, ſes murailles ſont ruinées en beaucoup d'endroits, & il n'eſt pas pourvû d'une artillerie ſuffiſante, en ſorte qu'il ne faudroit pas beaucoup de

coups de canon pour le razer : c'eſt plûtôt un amas confus de maiſons, qu'une Fortereſſe reguliére.

En m'en retournant, je rencontrai une biére ſur laquelle il y avoit une couverture verte, que quatre Prêtres Mahométans tenoient par les coins, ayant chacun un étendard de la même couleur en l'autre main. Je demandai ce que cela ſignifioit : on me dit que c'étoit la couverture d'un tombeau de leurs Santons, qu'ils promenoient par la Ville pour avoir l'aumône.

Ayant envie de voir quelques Palais des plus grands Seigneurs de la Ville, mon Interpréte me conduiſit à celui d'Ibrahim Beg ; mais parce que le Maître étoit abſent, à cauſe qu'il commandoit dans l'Iſle de Candie, on ne pût nous en montrer qu'une partie. Son Intendant nous reçut fort honnêtement dans la galerie, il nous preſenta du Caffé, du Sorbet, & des pipes à fumer. On ſe rend dans cette galerie par un eſcalier qui eſt à la gauche de l'entrée, & eſt tout couvert de vignes en pyramide : il y avoit là le ſofa couvert de nattes très-fines & de beaux tapis, & l'on y voyoit, auſſi-bien que dans la chambre voiſine, quantité de couſſins pour s'aſſeoir à la maniére du Levant. Je me plaiſois fort dans la galerie, parce qu'on y jouiſſoit de

la fraîcheur, & de la vûe de la cour & du jardin qui étoit plein de vignes, de cyprès, de palmiers, d'orangers, & d'autres arbres. Je fus conduit enſuite dans pluſieurs belles chambres peintes & dorées à la maniére du pays, ayant de très-beaux tapis de Perſe ſur le plancher. Dans la cour, qui étoit fort grande, paiſſoient des daims & des chévres ſauvages.

Nous allâmes enſuite au Palais de l'Amiral, qui eſt le Surintendant de la Caravane de la Mecque, qu'il commandoit juſtement dans ce tems-là; elle étoit composée de plus de ſoixante mille Pelerins; cette Charge lui raporte cent mille écus de rente, parce que le G. Seigneur lui donne mille ſequins par jour tant que le voyage dure. La cour de ce Palais eſt bien plus grande que celle de l'autre : dans le milieu, ſous un grand meurier blanc, eſt le ſofa pour prendre le frais; il y avoit là auſſi une chévre blanche de la Mecque, qui méritoit d'être vûe : ſon poil blanc étoit auſſi doux que de la ſoie. Les chévres du Caire ſont bien différentes de celles-là, elles ont les oreilles comme les braques, & le poil comme les lévriers : les François en ménent en France par curioſité. On ne nous permît pas ici d'entrer dans les apartemens; & pour ne pas faire atten-

dre le Conſul, dont le dîner étoit prêt, je retournai avec ma compagnie chez lui, où nous dînâmes.

Le Lundi je partis de bon matin pour aller à quatre lieues du Caire examiner un ancien Obéliſque, qui eſt dans un endroit nommé Mataria, & dans un jardin qu'on apelle le Jardin du Baume. Il y a là une fontaine au bord de laquelle la Sainte Famille ſe repoſa à l'ombre de l'arbre dont j'ai parlé ci-deſſus.

Proche de ce Jardin, étoit autrefois l'ancienne Héliopolis, ou Ville du Soleil, la premiere que le divin Soleil de juſtice ait vûe & illuminée par ſa préſence en entrant en Egypte. J'ai vu quelques reſtes de ſes antiquités, & entr'autres cet Obéliſque qui a trois pieds & demi de largeur, & cinquante-huit de hauteur, avec des hiéroglyphes ſur toutes les faces.

Ayant fait diligence à mon retour, je vins aſſez à tems pour voir l'entrée de l'Aga Amet, qui aportoit certaines chauſſes, bottes & ſelles au Bacha de la part du G. Seigneur, ce qui eſt un ſigne qu'il faut bien-tôt partir, & qu'un autre va venir gouverner à ſa place. Cela ſe fit ainſi. L'Aga avoit été d'abord reçu dans un jardin hors de la Ville par le Chiaya ou Lieutenant du Bacha, qu'on dit être un grand

fourbe ; il y demeura quelques jours pour ſe fournir de ce dont il avoit beſoin, avant que de faire ſon entrée. Il y avoit premiérement pluſieurs gens à cheval, dont les uns battoient de petits tambours à la maniére du pays, & d'autres ſonnoient de la trompette. Suivoient deux cens ſoldats bien habillés & montés ſur de bons chevaux. Enſuite paroiſſoient deux perſonnes, l'une deſquelles portoit le cimeterre, l'autre les chauſſes de drap rouge, qu'on apelle Scouff, & les bottes dans un baſſin couvert d'une étoffe de ſoie. Après ceux-ci venoient 100. Janiſſaires à pied, vêtus de drap vert & incarnat, avec leurs grands bonnets larges, qui pendoient ſur leurs épaules, relevés ſur le devant d'un morceau d'argent de la grandeur d'une palme, aſſez bien travaillé. L'Aga paroiſſoit, portant ſur ſon eſtomac la lettre de l'Empereur Ottoman ; il étoit accompagné du Chiaya. La marche étoit fermée par deux Compagnies de ſoldats à cheval comme les premiers, habillés de rouge, marchans deux à deux ; quelques-uns d'eux portoient ſur les épaules de certaines maſſes couvertes d'argent au bout, pour marque d'Officier. Tout cela entra dans le Château où le Bacha les attendoit, & ainſi finit la cérémonie.

Nous revînmes au logis par la Place d'Enaxin, autrement du Cuivre, & par plusieurs autres Bazars, où nous vîmes quantité de boutiques pleines de toutes sortes de curiosités que l'on aporte là de tous les endroits du monde; outre cela, il y a dans la Ville d'excellens Ouvriers en soie, qui font de ces étoffes fines pour l'usage du pays.

CHAPITRE VI.

Relation de ce que les PP. Jacques Albani & Joseph-Marie de Jerusalem, Cordeliers & Missionnaires, ont vû dans leur voyage de la haute Egypte ou Thébaïde.

COMME il est très-rare de trouver en Europe des Relations des Royaumes & des Pays d'Afrique, j'ai crû que j'obligerois le Public en lui donnant la Relation du voyage de ces deux Peres (dont l'un est natif de Jerusalem, & a été élevé à Rome) qui ont été envoyés en Mission dans la Haute Egypte, à qui on peut ajoûter foi, parce que ou ils ont vû ces choses de leurs propres yeux, ou ils les ont pû aprendre des Arabes dont ils sçavent parfaitement bien la langue.

Ces Religieux partirent du Caire le 4. Mai 1691. avec le Préſident de l'Hoſpice, pour aller à Boulac, qui n'eſt qu'à deux milles du Caire, vers le Couchant. Ils diſent que cette Ville a été bâtie par un certain Polus, qu'on croyoit être Dieu. Elle a environ deux milles de longueur & un de largeur; elle peut contenir environ 50000. perſonnes. Elle eſt ſur le bord du Nil; comme il n'y avoit là rien de curieux à obſerver, ils y firent peu de ſéjour, & s'embarquérent pour continuer leur voyage. Vers le ſoir, ils arrivérent à Cercalfih ou Chryſopolis; mais le vent étant bon, ils ne voulurent pas s'y arrêter; de ſorte que le 5. au matin ils ſe trouvérent proche de Bouchi, Ville très-ancienne, qu'on apelloit autrefois Olfos en langue Cophte, c'eſt-à-dire, Eminence. Ils arrivérent le ſoir à Hermopolis, la plus grande Ville qui fût autrefois ſur les frontiéres de la Baſſe Thébaïde; on y voit encore aujourd'hui diverſes ruines de bâtimens anciens; les Arabes l'apellent à préſent Beniſcouf. Abulfeda croit qu'il y a eu ici un fameux Temple conſacré à Mercure & à Venus; qu'il ſubſiſtoit encore ſous l'Empire des Grecs, mais que les Mahométans le détruiſirent en arrivant en Egypte.

Paſſant plus avant ils trouvérent le Village Habſel-Narab, proche duquel eſt la Ville de Behneſe, bâtie par un ancien Philoſophe de ce nom. Au dehors de cette Ville, on voit un Puits qui a été fait par un certain Rogeos, très-habile Magicien, pour connoître les degrés d'accroiſſement du Nil : aujourd'hui on l'apelle Bir-Elgiernus, c'eſt-à-dire, le Puits de Rogeos. Ceux du Pays, diſent que pendant la nuit du 15. Juin, il y tombe une roſée qu'ils apellent Boctaa, par l'interceſſion de S. Michel, que Dieu envoie exprès cette nuit-là pour remuer & benir la riviére ; ce qui les confirme le plus dans cette pieuſe opinion, c'eſt que depuis ce tems-là juſqu'à préſent ils voient toûjours croître le Nil ; auſſi tous les Cophtes Chrétiens dans le Royaume, célébrent ſelon leurs Rites avec grande ſolemnité la Fête de S. Michel. En voici la cérémonie. Le 14. au ſoir, l'Evêque ſe tranſporte au Puits avec le Cadi du Pays, ils ferment & ſcellent le Puits : le lendemain matin, après que l'Evêque a dit la Meſſe, ils vont l'ouvrir, meſurent l'eau, & du plus grand ou du plus petit accroiſſement, ils jugent de ce que fera le Nil, & par conſéquent de la diſette, ou de la fertilité de l'année.

Ce Magicien dont nous venons de parler, qui a fait quantité de choſes merveilleuſes par la connoiſſance qu'il avoit de la Nature, fut mis par le peuple au nombre des Dieux ; on lui érigea même une Statue ſur le Puits, qui a été pendant long-tems adorée par les gens du Pays.

Après avoir paſsé Habſel-Narab, les Peres ſe trouvérent entre de très-rudes montagnes ſur les bords du Nil. Au pied d'une de ces montagnes qu'on apelle Giabal-Elleheir, c'eſt-à-dire, Mont de l'oiſeau, on voit les ruines de la Ville de Siribis, qu'on dit avoir été bâtie par le Magicien Siribbion, & que ſur une de ſes portes il y avoit une Idole du même nom. Ils diſent auſſi que ce Magicien, par la force de ſon art, avoit fait un oiſeau ſur le haut de cette montagne, qui dans le tems d'abondance tournoit la tête du côté de la Riviére, & dans celui de diſette, vers le Deſert ; que quand on étoit menacé de quelque invaſion d'ennemis, il ſe tournoit du côté d'où ils devoient venir, battant des aîles, & faiſant des cris épouvantables pour avertir les habitans. On y voit aujourd'hui un Monaſtére de Religieux Cophtes. A dix milles de-là eſt une Ville qu'on apelle Minieleben-Echaſrin, & plus loin ſe trouvent des ruines de très-grandes

Villes, où logent les Arabes, lieux qui ne ſont acceſſibles qu'à ces Barbares.

Le 6. Mai ils arrivérent à Sachiel-Muſa, c'eſt-à-dire, le Puits de Moïſe, auprès duquel vers l'Orient de la Thébaïde on aperçoit Antinopolis, du nom d'Antinoüs favori d'Adrien, Ville très-ancienne & autrefois très-fameuſe, comme on le peut voir par ſes ruines & ſes prodigieuſes colomnes, une deſquelles n'eſt pas moindre que celle de Pompée. Dioclétien fit martyriſer dans cette Ville 160000. Chrétiens, & le premier Concile d'Ephéſe y exila Neſtorius.

Un peu plus avant ils virent la Ville de Mellani, & de-là paſsérent au pied d'une très-rude montagne le long de la riviére, où les bâteaux courent grand riſque, le lit de la riviére étant de pierre vive & peu profond : là ils commencérent à voir des Crocodiles.

Ils arrivérent le ſoir au pied du Mont Abafede ou *Apud fidem*, comme les Romains l'apelloient. Il a ſervi dans les premiers tems de retraite à quantité de fameux Magiciens & Négromanciens, qui commencérent à ſe diſſiper ſous la Monarchie des Grecs, lorſqu'ils y plantérent leurs Idoles, entr'autres une nommée Oſios. L'Egypte ayant paſsé enſuite ſous le joug

des Romains, les merveilles qu'ils virent sur cette Montagne leur fit apeller *Apud fidem*, & ils l'eurent ensuite en grande vénération. Quelques-uns veulent que ce fut de-là que le Roi Pharaon fit venir ses Magiciens pour faire tête à Moïse. La Religion Chrétienne augmentant, elle est devenue le séjour de quantité de SS. Peres & d'Hermites qui habitoient des grottes creusées dans la pierre, dont la vûe donne de l'horreur & de la dévotion en même tems. La hauteur du Soleil est là de 27. deg. 2. min.

Cinq milles plus avant vers le Ponant, on trouve la Ville de Marrofalouh, sur la montagne qui la commande, qu'on apelle la Montagne Verte, il y avoit autrefois le Couvent de Elma-Harrach, où l'on dit que la Sainte Famille fit quelque séjour.

Ils passérent ensuite dans la Ville d'Assioul, qu'on apelloit autrefois Bubastis, située au pied d'une très-haute montagne qui a été habitée par quantité d'Hermites, dont on voit encore les grottes aujourd'hui. Proche de cette Ville-ci, il y en avoit autrefois deux autres, l'une apellée Doronche, qui est le nom d'une Déesse, & l'autre Chiolb, remplie de beaucoup d'antiquités. L'ardeur du Soleil y est si

grande, que les Francs ont beaucoup de peine à la ſuporter ; & le voyage eſt fort dangereux à cauſe des voleurs, qui viennent la nuit à la nage pour piller les Barques.

Un peu plus loin ils virent dans Abritiſch, ou la Ville de Venus, grand nombre d'édifices ruinés. Un Evêque de cet endroit a ſigné au Concile de Chalcedoine.

Le 11. ils arrivérent à Giabel-Eſſa-Hare, c'eſt-à-dire, la Montagne des Négromanciens, qu'on apelloit autrefois Iſis, du nom de la Déeſſe, à qui tous les peuples du milieu de la Thébaïde venoient offrir des feuilles vertes de toute eſpéce, faiſant en ſon honneur différentes Fêtes à la maniére d'Egypte. On y voit encore à préſent la Statue de cette Déeſſe, qui eſt d'une grandeur prodigieuſe, à demi enfouie dans la terre à l'entrée d'une grotte. Les Egyptiens croient qu'il y a un grand tréſor caché deſſous, que les Négromanciens ont vainement tâché de découvrir.

Au haut de cette montagne il y a une grotte que l'on dit être habitée par une Vipére vivante, longue comme le bras, qui s'entortille autour du col des Turcs ſans leur faire de mal ; ils vont viſiter ce lieu-là qu'ils eſtiment très-ſaint : des per-

ſonnes dignes de foi, diſent que cette Vipére a été coupée pluſieurs fois en quatre & cinq morceaux, & que par un art diabolique, elle s'eſt toûjours rejointe; le croie qui voudra. Les Péres reſtérent au pied de cette montagne exposés à une chaleur inſuportable juſqu'au ſoir, qu'ils paſsérent la nuit au même endroit dans la crainte des voleurs.

Le jour ſuivant, le vent manqua, il fallut tirer la Barque au pied d'une très-rude montagne, proche de laquelle eſt la Ville de Labta. Dix milles plus loin, on en rencontre encore une autre toute ruinée qu'on apelle Benavid, qui en langue Cophte veut dire la Maiſon aux Etoiles, parce que ſes habitans adoroient autrefois les Aſtres. Allant plus avant, ils arrivérent à la Ville de Fau, en Cophte, Saupi, & en Grec, Crocodilopolis: on juge de ſon ancienne magnificence par la grandeur de ſes ruines.

Après avoir ſouffert beaucoup, les Péres arrivérent à Achmim, que les Grecs apelloient Oxyringus; c'eſt une Ville de la Thébaïde Moyenne, qui a été Siége Epiſcopal, comme on voit dans les Actes du Concile de Conſtantinople, où ſigna Dorolhaus ſon Evêque. C'eſt la ſeconde Ville que le Philoſophe Hermes bâtit en

Egypte dans le Desert d'Orient. Ils furent après dans une autre apellée Asiolh, qui est un très-ancien Siége Episcopal, ses Evêques Colosyrius & André ayant assisté au Concile de Chalcédoine. On trouva en cet endroit la hauteur du Soleil de 26. degrés 4. minutes. A dix milles de cette Ville, les Péres entrérent dans une longue Vallée toute remplie de grottes, & sur la montagne ils trouvérent aussi plusieurs petits Couvents où habitoient autrefois quantité de saints Religieux. Ils s'arrêtérent là deux jours & une nuit pour les visiter & admirer leurs petites cellules taillées dans le roc. Ils firent ensuite neuf milles de chemin dans la Vallée, & virent couler hors de la roche vive une fontaine qu'on apelle la Fontaine de Moïse Abyssin, qui étoit un S. Hermite des siécles passés. Ils firent de là dix-huit milles à pied, & trouvérent un étang, qu'on apelle Birchel-Elban, environné d'arbres agréables, où il y avoit aussi quantité d'Hermitages & de grottes, parmi lesquelles il y en a qui ont un quart de mille de profondeur : la plus grande de toutes avoit une large entrée, ornée de quantité de Croix & d'autres ouvrages de piété. Ces Saints Lieux arrachent les larmes des yeux des Fidéles, voyant qu'ils

ſervent préſentement de retraite à des gens infâmes, qui ſont entiérement abandonnés à la Négromancie.

Les Péres étant revenus à l'entrée de la vallée, continuérent leur voyage, après avoir fait quelque chemin vers le Ponant: ils arrivérent à la Ville de Machie, autrefois Nalopolie, où l'on voit quantité de Couvens & d'autres édifices ruinés. Un peu plus avant, ils vinrent à la Ville de Gregé; mais avant que d'y arriver, ils virent l'air tout rempli de ſauterelles, groſſes comme des becfigues, qui venoient de la Nubie, & faiſoient grand tort aux campagnes.

Gregé eſt éloigné de dix milles du bord du Nil, c'eſt pourquoi on en fait le chemin ſur des chameaux. Les Péres y furent reçus par un Chrétien, dans la maiſon duquel vinrent quantité d'autres Chrétiens pour ſe faire inſtruire, ayant pluſieurs doutes ſur les Rites Catholiques, ſur l'Egliſe Romaine & ſur le Pape. Ils écoutérent avec beaucoup de plaiſir & de conſolation les réponſes prudentes de ces Religieux qui parloient bien leur langue: ils dirent qu'ils n'avoient de leur vie entendu une ſi ſaine doctrine; & n'ayant jamais vû de pareil habillement, ils ne pouvoient ſe laſſer de le conſidérer. Le P. Joſeph

étant dans la maiſon d'un Chrétien & le P. Jacques dehors, des Officiers vinrent pour mener ce dernier en priſon, à cauſe qu'il n'avoit pas payé le tribut. Le P. Joſeph eut beau crier, cela ne fit rien, mais des Chrétiens du pays le délivrérent à moitié chemin.

Ils demeurérent dans Gregé juſqu'au 20. de Mai. En partant le 21. ce même Chrétien les pourvût de tout ce qui leur étoit néceſſaire, & les accompagna juſqu'à la Barque; mais l'ayant trouvé partie, il leur donna deux ânes, & les fit conduire juſqu'à Pardis, à ſix milles de là. A Pardis, ils entrérent dans la Barque, & à l'aide d'un bon vent, ils arrivérent au Village d'Elbcliani où le Raïs ou maître de Barque s'arrêta pour la raccommoder. En continuant leur navigation, ils gagnérent l'Iſle de la riviére, où ils virent un Crocodile de ſix à ſept braſſes de long. Le ſoir, ils vinrent au pied d'une montagne très-rude, apellée Eltareg, où ils furent obligés de paſſer la nuit faute de vent.

Le 22. au matin ils avancérent juſqu'à une autre petite Iſle, où ils trouvérent deux terribles Crocodiles; & en continuant leur voyage au pied de montagnes affreuſes & tout-à-fait déſertes, ils en rencontroient

controient continuellement. A l'entrée de la nuit, ils s'arrêtérent dans un lieu où le Chef des Arabes s'apelloit Joseph.

Les provisions manquant entiérement, ils s'arrêtérent le 23. au Village de Disne, & envoyérent un Turc acheter pour un Medin de pain ; mais n'y en ayant pas trouvé, il fallut s'en aller à jeun. Quelques Arabes vinrent sur la route pour les voler, ils les mirent en fuite par leurs cris.

De là ils arrivérent dans l'ancienne Ville de Dandara, la troisiéme que bâtit le Philosophe Hermes, où l'on voit les ruines d'un Temple magnifique, de quantité de Statues & de superbes bâtimens. Au sortir de là, ils furent à Caane ou Bericon, dans la Thebaïde Moyenne, à trois milles de laquelle les Egyptiens avoient un Port sur la Mer Rouge, qu'on apelle aujourd'hui Chochir, par le moyen duquel, au tems de Pharaon, on trafiquoit en Arabie & aux Indes. Ils restérent là pendant toute la nuit avec beaucoup de peur, parce qu'il vint trois voleurs à la nâge, & quinze par terre, pour attaquer une Barque qui étoit auprès de la leur ; mais ils les chasérent par leurs cris, comme ils avoient fait auparavant.

Le 24. le Maître de la Barque demanda

l'argent du passage à tous. Les Religieux étoient encore dans la Barque, quand le Juge du pays arriva avec un Officier, pour s'informer qui ils étoient, & ce qu'ils faisoient; & comme il se doutoit que c'étoit des Religieux par l'habit qu'ils portoient, il ne vouloit point du tout s'apaiser, disant que c'étoit des Francs qui venoient ici en qualité d'espions, & que leur Sultan faisoit une grande boucherie des Turcs. Les Péres s'excusérent du mieux qu'ils pûrent; mais le Juge disoit qu'ils ne venoient avec cet habit-là que pour les attraper: il ordonna au Maître de la Barque de ne pas partir sans son congé. Un Chrétien du pays, tous les autres étant Mahométans, dit au Juge que ces Religieux étoient venus avec lui pour visiter les Eglises & les Couvens des Chrétiens; que quand ils en auroient fait la visite entiére, ils les reconduiroient: cela ne le satisfaisant pas, il vouloit envoyer des gens avec les Religieux pour épier leur conduite. Eux ne voyant point d'autre moyen pour sortir d'un tel embarras, lui montrérent une lettre de recommandation qu'ils avoient pour le Secretaire du Capitaine des Arabes, la lecture de laquelle & six Medins apaisérent fort le Juge, qui n'en pouvoit pas tirer de ces pauvres Religieux.

A ſix milles de là, en entrant dans la Haute Thébaïde, ſe trouve l'ancienne Ville des Cophtes, dont non ſeulement toute la Nation Cophte, mais auſſi toute l'Egypte prenoit ſon nom. Cette Ville capitale avoit ſon commerce au Port dont nous avons parlé. Voici comme en parle Strabon: " Auprès du Temple de Venus, „ on trouve celui d'Iſis; & ceux qu'on „ apelle Typhoniens, & le canal qui va à „ Cophte, Ville commune aux Arabes & „ aux Egyptiens; enſuite eſt l'Iſthme qui „ s'étend dans la Mer Rouge, auprès de „ la Ville de Berenice, qui, quoi qu'elle „ n'ait pas de Port, a de bons endroits où „ l'on eſt à couvert par la commodité de „ l'Iſthme. On dit que Philadelphe fut „ le premier qui, avec ſon Armée, ou- „ vrit ce chemin-ci lorſqu'il étoit à ſec, „ & qu'il y établit des Auberges, tant „ pour les gens de pied, que ceux de cha- „ meau: ce qui le porta à cette entrepri- „ ſe, fut la difficulté de naviguer ſur la „ Mer Rouge. L'expérience a fait voir „ que cela étoit d'un grand avantage; au- „ jourd'hui on porte à Cophte toutes les „ marchandiſes des Indes, de l'Arabie, & „ de l'Abyſſinie, comme au marché le „ plus commode. Non loin de Berenice, „ on trouve le Port de Mouris, Ville qui

„ a un Arcenal ou un lieu propre à bâtir „ des Vaisseaux. Assez près de Cophte „ est la Ville d'Apollon; de sorte qu'il y „ a deux Villes qui ferment l'Isthme des „ deux côtés, mais Cophte & le Port de „ Mouris sont présentement les principa- „ les. L'Evêque de Cophte assista au Concile d'Ephése, comme il paroît par les Actes.

En continuant le chemin, la Barque fut obligée de s'arrêter faute de vent, jusqu'à minuit, dans un endroit très-desagréable; mais la fraîcheur venant, on gagna avec beaucoup de peines, la Ville de Kno ou Cosborbir, que l'on dit avoir été une des Villes d'Apollon, & une des plus grandes & des plus anciennes, qui aient été sur les bords du Nil. Il fut impossible de passer outre, le vent manquant; les Matelots qui vouloient tirer la Barque avec des cordes, ne pûrent endurer la chaleur excessive de la terre qui leur brûloit les pieds, ce qui les fit revenir le soir, à demi rotis du Soleil, pour débarquer à Naccade. Les Péres mirent pied à terre, & furent à la maison de l'Evêque, auquel ils présentérent la lettre de recommandation qui lui étoit adressée; dans le tems qu'ils espéroient se raccommoder un peu du jeûne qu'ils avoient souffert, les pro-

viſions leur ayant manqué, ils y furent régalés d'un petit pain & d'un peu d'eau fraîche. On leur propoſa pluſieurs doutes ſur notre Sainte Religion, auſquels ils ſatisfirent pleinement; les Evêques de ces endroits-là étant tous fort ignorans. La Ville eſt belle, ancienne, & a quantité de Monaſtéres de Chrétiens Cophtes.

Le 29. un Chrétien leur loua ſa Barque pour les porter à Asfun. Le vent devint ſi violent dans la route, qu'ils coururent trois fois riſque d'être ſubmergés; mais devenant contraire, ils furent obligés de s'arrêter. On tira alors la Barque avec des cordes, & ils arrivérent le 30. à Luchſerem. Cette Ville ſe nommoit autrefois Luchſo, ou la Lumiére: elle fut bâtie ſur la rive Orientale du Fleuve en l'honneur d'une Idole; mais dans la ſuite des tems on y éleva une autre Idole, & on l'apella Luchſerem, c'eſt-à-dire, les deux Lumiéres; ou plutôt elle a eu ce nom, parce qu'elle eſt composée de deux Villes. Au milieu des ruines de quantité de magnifiques bâtimens, ſe voient deux Pyramides qui ont chacune 40. palmes de tour; tous leurs quatre côtés ſont remplis de hiéroglyphes. Il y a encore devant la porte de l'ancienne Ville deux Idoles d'une grandeur prodigieuſe, qui ont 21. palmes de

haut, quoique tout ce qui étoit au-dessus des épaules soit renversé par terre, & ne soit pas compris dans cette mesure : la largeur des épaules est de 12. les oreilles sont longues de 5. & larges de 3. & demi. Les Statues seroient encore entiéres, si les gens du pays n'avoient pas voulu rompre une urne qu'elles avoient sur la tête, dans l'espérance d'y trouver quelque tréſor : le marbre dont elles sont faites est extraordinairement brillant, & comme un mélange d'or verdâtre ; elles sont d'une seule piéce. Les Chrétiens du Pays conduisirent ensuite les Péres dans la Ville, où ils leur firent voir seize colomnes faites de plusieurs piéces, mais qui avoient quarante-sept palmes de circonférence : un peu plus loin un grand Bâtiment quarré, composé de cent colomnes qui en avoient trente-sept. De-là ils furent dans un Temple d'Idoles, couvert de pierres extrêmement grandes, étant toutes longues de trente palmes, larges de neuf, & hautes de six.

Après cela, on les mena dans la Ville de Chak qui est aujourd'hui habitée par les Arabes. Ils y virent dans les quatre principales rues, quantité d'Idoles sous des figures de boucs, de chameaux, de lions & de taureaux. En entrant dans l'ancienne Ville, ils remarquérent que la porte

étoit d'une hauteur extraordinaire, qu'elle avoit ſept perches de large, qu'elle étoit entiérement bâtie de très-grandes pierres de taille, toute couverte de hiéroglyphes en dehors & en dedans, & qu'elle ſe conſervoit dans ſon entier, quoique les murailles fuſſent toutes tombées. Ils trouvérent enſuite un théatre admirable, qui étoit environné d'un mur bâti de très-grandes pierres taillées avec beaucoup d'art : il eſt large de quatorze palmes & haut à proportion. Dans le milieu eſt une Place qui a près d'un mille d'étendue : elle eſt environnée de ſix cercles formés par environ 200. groſſes colomnes qui ſont toutes ornées de hiéroglyphes, & ont 150. pieds de hauteur, chacune garnie de ſon chapiteau, ſur lequel cinq perſonnes peuvent facilement s'aſſeoir. Il y a quelques Chrétiens & quelques Arabes qui habitent dans ce lieu : les voleurs mêmes que le Bacha pourſuit, y font leur retraite, comme dans un lieu propre à ſe défendre. On voit encore dans cette Ville un Lac d'eau ſalée & verte ; le peuple dit que cette couleur ne vient pas de la corruption de l'eau, mais qu'elle lui a été donnée par art magique. On ne ſçait ni de quelle ſource il vient, ni où ſes eaux ſe retirent ; car il croît quand le Nil commence à diminuer, & diminue

quand ce Fleuve commence à croître. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt qu'il nettoie ſur le champ le linge ſale en le trempant ſeulement dedans. Les habitans aſſurent qu'il avoit autrefois un lit de pierre, ſon étendue eſt d'environ un quart de mille.

Proche de ce Lac on trouve une autre Colomnade, qui a été certainement une Egliſe du tems des Chrétiens, puiſqu'on y voit encore aujourd'hui les Images du Sauveur, de la Sainte Vierge, & des Anges, peintes à la Greeque. Ils apellent cet endroit-là Sameavenegium, c'eſt-à-dire, le Ciel étoillé; parce que la voûte, par certains trous qu'on y a ménagés avec art, repréſente pluſieurs étoilles & ſignes du Zodiaque: elle ſert préſentement d'écurie aux Arabes.

Dans un autre endroit on voit deux Obéliſques fort hauts, dont un a le Piédeſtal de 76. palmes de tour, & l'autre de 40. mais qui ſont à moitié enfouis; près de ceux-ci il y en a encore deux autres de la même grandeur, que l'injure des tems a fait tomber par terre. Un peu plus loin on trouve deux Idoles d'un marbre très-fin, qui ont 14. palmes de haut, & qui ſont posées ſur deux colomnes de porphire, qui forment l'entrée d'une rue cou-

verte de pierres plates de 36. palmes de longueur, sur 12. de largeur, qui sont toutes remplies de hiéroglyphes & soutenues par un mur bâti de très-grosses pierres. En allant à une autre Colomnade, ils rencontrérent en chemin une grande Idole d'un marbre très-fin; y étant arrivés ils virent 150. colomnes (de plusieurs piéces) de 60. palmes de grosseur, & de 100. de hauteur, sans y comprendre le chapiteau, sur lequel il y auroit bien eu place pour cent personnes: l'entrée de cet édifice étoit occupé par deux Idoles d'un marbre aprochant du porphyre, d'une si prodigieuse grandeur, que leur pied seulement avoit huit palmes de long. A quelques pas de là, est une tour, ou un Château, d'où en passant par la porte & montant l'escalier, on se rend dans une grande Place qui a quantité de chambres tout à l'entour, & autant au-dessus en trois autres apartemens. Près de cette Tour a été pratiqué un souterrain qui conduit au Nil & à la Ville d'Hapalimus du côté de l'Occident, qu'on apelle aujourd'hui Medinalhabu. On rencontre dans cette Ville encore beaucoup de vestiges de Temples & de Théatres; il y a aussi un petit Lac, qui croît & diminue avec le Nil, auprès duquel on trouve deux Idoles qui sont

d'une ſi énorme grandeur, qu'on les voit de dix milles ; les gens du Pays apellent l'un Samula, & l'autre Damula.

Les Péres s'étant reposés dans la maiſon d'un Chrétien, en partirent avec une très-grande crainte des voleurs, & une très-violente ardeur du Soleil ; ils arrivérent à deux heures du matin dans la Ville de Licophi, qu'on apelle aujourd'hui Armant, fort renommée par la quantité de ſes Temples, de ſes grands bâtimens, de ſes Statues & de ſes colomnes. Elle a été autrefois un Siége Epiſcopal. Valuſianus ſon Evêque aſſiſta au Concile d'Ephéſe ; Saint Epiphane fait mention de cette Ville. Le Nil a tout vis-à-vis une petite Iſle, où l'on voit tous les jours des centaines de crocodiles de toutes les façons.

Le Lendemain matin à la pointe du jour ils paſsérent auprès de la Ville de Democrate, bâtie par un Philoſophe de ce nom ; on l'apelle aujourd'hui Demcicrat. Le 31. ils arrivérent au Village d'Asfun, qui eſt éloigné de trois milles de la Riviére, ſur une colline, où les maiſons ſont aſſez mal couvertes de nattes, faute d'autres matériaux. Proche de là eſt la Ville de Latone, qu'on apelle aujourd'hui Aſne, ſous le Tropique de l'Ecreviſſe, dont le Pays eſt une fournaiſe continuelle pour les Euro-

péens, qui ne ſont pas accoûtumés à de ſi grandes chaleurs.

Le premier de Juin, ils furent trouver un Chrétien apellé Marc, ſuivant la lettre de recommandation de l'Evêque de Naccade, afin qu'il les menât viſiter le Couvent bâti par ſainte Hélene, ſous le titre des Saints Martyrs, dans une plaine de quatre milles, où Dioclétien fit mourir 460. Martyrs, qui eſt habité aujourd'hui par quelques Religieux; mais un Chef d'Arabes qu'on apelloit Marc, les diſſuada d'y aller; parce qu'il y avoit dans ce lieu un très-mauvais Juge qui haïſſoit les Francs, & qui les auroit fait tuer ou empriſonner: ce qui fit que ne pouvant pas accomplir leur pieux deſſein, ils prirent la réſolution de s'en retourner.

Après avoir pris une petite Barque qui n'étoit pas bien calfeutrée, & qui s'emplit bien-tôt d'eau, ils furent obligés de retourner dans la Ville. S'étant rembarqués enſuite de nouveau, le Raiz ou Patron ayant fait raccommoder la Barque, les Matelots ſe trouvérent ſi affoiblis des jeûnes de leur long Carême ou Ramadan, qu'ils ne pouvoient plus ramer; ce qui fit que Frere Joſeph & un matelot ayant pris les rames, conduiſirent la Barque juſqu'à la Ville d'Armant, dont nous avons parlé

ci-devant, qui eſt à 40. milles d'Asfun ; la laſſitude les fit ceſſer de ramer pendant la nuit. Le lendemain Frere Joſeph & le matelot reprirent encore le même travail ; ils arrivérent le 8. à midi à Naccade. Ils furent auſſi-tôt pour rendre viſite à l'Evêque, mais ils ne le trouvérent pas au logis ; il y arriva quelque tems après avec ſix Prêtres Cophtes, il les reçut avec la civilité ordinaire. Après le ſouper, ils agitérent, avec la permiſſion de l'Evêque, beaucoup de queſtions touchant la Religion ; ils convainquirent ces Prêtres d'ignorance, par la Doctrine des SS. PP. mais eux ne voulurent pas ſe rendre, & dirent que le lendemain ils aporteroient leurs livres Arabes : ce qui ne leur ſervit de rien, car ils furent convaincus par ces mêmes livres, quoiqu'ils n'en tombaſſent pas d'accord, & ſe ſerviſſent toûjours de quantité de paroles inutiles. De-là les Péres revinrent à leur Hoſpice au Caire, ſur le même Fleuve.

CHAPITRE VII.

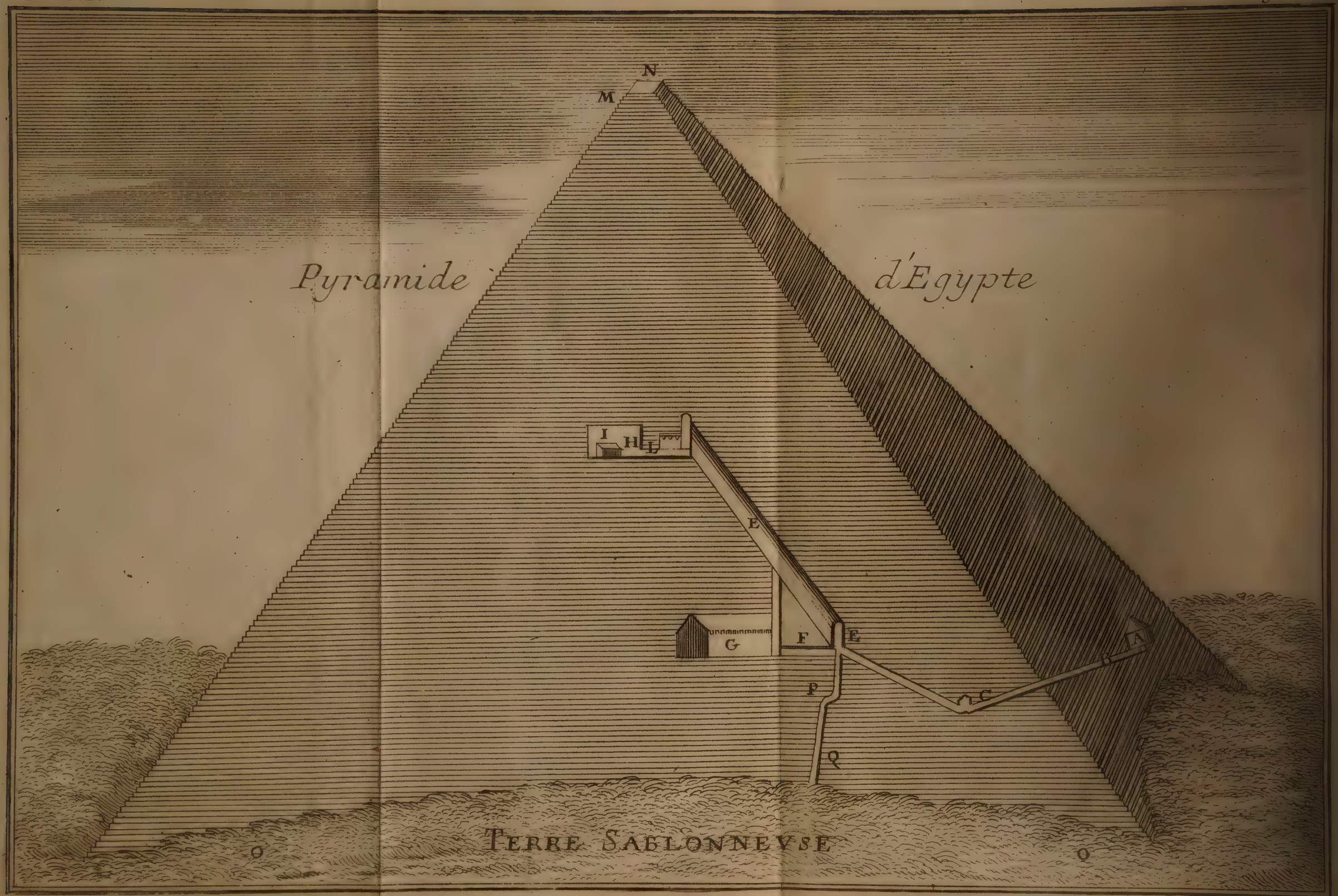
Description des Pyramides d'Egypte, & des Momies du Desert.

IL me restoit encore à voir les Pyramides d'Egypte, & les Momies du Desert ; mais ne pouvant le faire sans bonne précaution, de crainte des Arabes, je priai le Consul de me procurer les moyens d'y aller. Il eut la bonté d'en parler à quelques François, qui se préparoient pour le même dessein avec une bonne escorte, & de me mettre de la compagnie.

Nous serions partis le Mardi dix-huit sans un mal d'yeux qui me survint, pour avoir laissé la fenêtre ouverte pendant la nuit, à cause du grand chaud, ce qu'on m'avoit averti de ne pas faire, parce que la maladie est infaillible, si on le fait : desorte qu'après dîner je fus me promener sur mon âne dans les Bazars & dans les Places de la Ville. Je rencontrai dans la rue un homme d'environ quarante ans, fort couvert de poil & tout nud depuis la tête jusqu'aux pieds. Tout le monde s'empressoit de lui baiser les mains, ce que fit aussi par dévotion celui qui me louoit mon âne. Je remarquai même des

femmes qui lui baiſoient l'extrémité de certaine partie, afin de devenir fécondes. M'étant informé du perſonnage, je ſçus que c'étoit un de ces Santons dont j'ai déja parlé.

Nous partîmes donc le Mécredi pour aller à Boulac ou Poulac, tous montés ſur des ânes. Quand nous y fûmes arrivés, nous nous embarquâmes, l'inondation nous empêchant d'aller par terre. Nous arrivâmes avant midi aux Pyramides (ou pour mieux dire, à ces monſtrueuſes montagnes de pierre,) n'y ayant que douze milles de chemin. La curioſité m'engagea avec quelques François à monter juſqu'au faîte de la premiére, avec les genoux plûtôt qu'avec les pieds, les premiers degrés étant hauts de quatre pieds, & larges de trois; mais ils diminuent peu à peu en montant. Sur le haut on découvre une prodigieuſe étendue de Pays, du plûtôt un très-grand Deſert de ſable. Après en être deſcendus avec beaucoup de peine, nous nous diſpoſâmes à voir un ſépulchre, qu'on dit être celui de Pharaon, où l'on entre par un trou à moitié bouché par les ſables. Le P. Fulgence de Touars Capucin & Supérieur de la Maiſon qui eſt au Caire, bon Mathématicien, ayant deſſiné la Pyramide, & en ayant pris toutes


Pyramide
d'Egypte
N
M
I
H
L
E
G
F
E
A
P
Q
TERRE SABLONNEVSE
Q
Q

les dimentions dedans & dehors, me les communiqua auſſi-bien que celles du puits qui ſe trouve dedans, où le P. Lazare Capucin s'étoit fait deſcendre vingt ans auparavant par pure curioſité.

Cette grande Pyramide qui eſt la plus proche du Caire, du côté du Septentrion, a 208. degrés de pierre de différente hauteur, que l'on croit avoir été couverts de marbre, qu'on a employé dans la ſuite à d'autres bâtimens. La hauteur perpendiculaire eſt de 520. pieds, la largeur de chaque côté eſt de 682. La petite Place qui eſt tout en haut, eſt formée de douze pierres qui ſont ſeize pieds & demi en quarré, ce qui fait dire qu'un bon archer ne pourroit pas faire paſſer ſa fléche par delà la Pyramide. On monte à la porte par ſeize degrés, au bout deſquels on entre dans un paſſage quarré, qui eſt par tout d'une égale grandeur, & qui va en deſcendant; il eſt haut de trois pieds & ſix pouces, large de trois pieds trois pouces, & long de 76. pieds. Après cela on trouve une Place d'environ dix pieds de large, d'où l'on entre dans un autre paſſage de 76. pieds, qui va en montant, & qui aboutit à deux chemins; l'un parallele à l'horizon, qui a douze pas de longueur; l'autre qui va vers le haut, eſt large de ſix

pieds quatre pouces, & long de 162. Au bout de celui-là, on entre par une gallerie dans une salle qui a 32. pieds de longueur, 16. de largeur, & 19. de hauteur, dont le plafonds est de neuf pierres. C'est dans cette salle, qui est environ au tiers de la Pyramide, qu'est le Tombeau vuide de Pharaon ; il est d'un marbre blanc, rouge & noir : sa longueur est de sept pieds deux pouces ; sa largeur de trois pieds un pouce, & sa hauteur de trois pieds trois pouces : espace bien petit pour contenir un si grand Monarque. On peut voir par la mesure de ce tombeau, que les hommes qui vivoient il y a trois mille ans, n'étoient pas plus grands que ceux d'aujourd'hui, que par conséquent il est faux que nous soyons plus petits que nos ancêtres.

Entre ces deux chemins dont nous venons de parler, il y a sur la droite un Puits (qui, par raport à une ligne perpendiculaire, fait la figure du Lamed des Hébreux) dans lequel, à 77. pieds de profondeur, on rencontre une fenêtre quarrée qui donne entrée dans une petite grotte creusée dans la pierre tendre (la Pyramide étant bâtie sur la roche vive) qui va vers l'Occident. A quinze pieds plus bas dans cette grotte, on a taillé un chemin oblique dans la pierre même, qui est large de deux

pieds & demi, haut d'autant, & va 123. pieds en descendant, après quoi on le trouve bouché par des sables & des pierres. Ces barbares disent que de là on alloit par des soûterrains dans la tête creuse d'une Idole qui n'étoit pas fort loin de la Pyramide. La partie de cette Idole qui est restée depuis les épaules jusqu'au sommet de la tête, a 26. pieds de hauteur, & 15. depuis l'oreille jusqu'au menton. On verra mieux tout ce que j'ai dit par la figure suivante.

A. Entrée de la Pyramide, 3. pieds 6. pouces de hauteur, 3. pieds 3. pouces de largeur.
B. Descente de 76. pieds de longueur.
C. Place au bout de la descente de 10. pieds de largeur.
D. Montée de 76. pieds de longueur.
E. Montée de 6. pieds 4. pouces de largeur, & 162. pieds de longueur.
F. Rue de 9. à 10. pieds de longueur.
G. Chambre vuide.
H. Chambre longue de 32. pieds, large de 16. & haute de 19.
I. Tombeau vuide long de 7. pieds 2. pouces, large de 3. pieds 1. pouce, & haut de 3. pieds 3. pouces.
L. Chemin pour entrer dans la cham-

bre du tombeau, long de 8. à 10. pas.

M. Eſpace au ſommet de la Pyramide de 16. pieds 8. pouces en quarré.

N. Hauteur perpendiculaire, 520. pieds.

O. Largeur de chaque côté, 682. pieds.

P. Premiére profondeur du Puits, 77. pieds.

Q. Seconde profondeur du Puits, 123. pieds.

L'autre Pyramide égale à celle-ci en hauteur, en eſt éloignée de deux cens pas vers l'Occident. La baſe en eſt un peu plus petite : l'on ne monte à ſon ſommet qu'avec peine, parce que le tems en a fort gâté les degrés, qui d'ailleurs ne ſont pas ſi commodes que dans la premiére. Proche de ces deux Pyramides, il y en a une plus petite d'une quatriéme partie, qui eſt bâtie ſur une roche élevée : chaque côté a vingt pieds de moins que la premiére ; quoiquelle ſoit baſſe & plus petite, elle eſt néanmoins d'une pierre toute blanche, & d'une largeur égale à ſa hauteur.

Le ſoir, toute la compagnie fut vers le Septentrion aux Pyramides des Momies, qui ſont éloignées de celles-ci d'environ

deux heures de chemin, & à une pareille distance du grand Caire. Nous passâmes la nuit joyeusement sous des tentes.

Le Jeudi, pendant qu'une partie de nos camarades étoient à faire prix avec les Arabes, pour nous faire voir les Momies, le P. Fulgence & moi nous entrâmes dans la plus grande des onze Pyramides qui se trouvent là ; le Pere en ayant pris les mesures, trouva que chaque côté avoit 643. pieds de largeur ; l'entrée est au Septentrion, presque à la quatriéme partie de sa hauteur, mais non pas dans le milieu de la ligne horizontale, parce qu'il se trouve 316. pieds du côté de l'Orient, & 327. du côté de l'Occident. Il y a un seul chemin qui a 3. pieds & demi de largeur, & 4. de hauteur, en descendant toûjours pendant la longueur de 267. pieds : au bout, on trouve une salle longue de 27. pieds & demi, large de onze, & voûtée en dos d'âne. Au bout de cette salle, on voit un autre chemin parallele à l'horizon, qui a trois pieds de largeur, & neuf & demi de longueur, par où l'on va dans une autre chambre qui est longue de 21. pieds, large de 11. avec la voûte en dos d'âne fort haute : elle a vers l'Occident une fenêtre quarrée, élevée de terre de 24. pieds 8. pouces ; de cette chambre,

on entre dans un autre chemin assez large, de hauteur d'homme, qui est parallele à l'horizon, il est long de 13. pieds 2. pouces, & au bout il y a une grande salle avec une pareille voûte que les précedentes, qui est longue de 26. pieds 8. pouces, & large de 24. 1. pouce. Le pavé est la roche même qui est pleine de pointes inégales, & qui laisse dans le milieu un certain espace.

On ne peut pas monter sur la Pyramide qui est proche de celle-ci, n'y ayant aucune entaille dans les pierres, comme dans celles que nous venons de décrire. Chaque côté a 631. pieds de largeur.

Quant aux neuf autres Pyramides, excepté une qui est semblable à cette derniére, elles sont moyennes & petites, mais cependant d'un travail différent: il y en a quelques-unes d'assez belles, & qui sont construites de pierres d'une grandeur si prodigieuse, qu'il paroît impossible que l'esprit humain ait pû concevoir l'art de les placer.

Les Historiens & Chronologistes Arabes croient que ces Pyramides ont été bâties par un Roi d'Egypte nommé Saurid, 300. ans avant le Déluge; ils mêlent tant de fables dans leur raport, qu'ils obscurcissent jusqu'au peu de verité qu'il pour-

roit y avoir. Ils écrivent que ce Roi ayant eu une vision, dans laquelle la terre lui paroissoit être renversée sans-dessus-dessous, les hommes étendus la face contre terre, & les étoiles tombées du Firmament, il s'en affligea beaucoup, mais ne le dit à personne : après cela, disent-ils, on vit tomber les étoiles du Ciel en forme d'oiseaux, qui servoient de guide aux hommes pour les conduire entre deux grandes montagnes, par lesquelles ils etoient écrasés, & les étoiles s'obscurcissoient ; épouvanté de cette vision, il assembla 130. Devins de toutes les Provinces d'Egypte, parmi lesquels se trouva le fameux Aclimon. Il leur raconta le songe qu'il avoit eu. Ils jugérent & prédirent qu'il viendroit un grand Déluge, par lequel le Pays d'Egypte couroit risque d'être submergé, & que cela arriveroit dans peu d'années. Le Roi ayant entendu cela, fit bâtir ces Pyramides, & faire quelques conduits soûterrains pour détourner l'eau du Nil dans la Province, qu'on apelle Alseida, mettant toûjours dans ces Pyramides ce qu'il avoit de précieux : quand elles furent achevées, il les fit couvrir d'une belle étoffe de soie, & y célébra une Fête magnifique où tous ses Sujets se trouvérent. On conte plusieurs

autres hiſtoires ridicules, entr'autres les Cophtes en ont une belle dans leurs livres; ils diſent que ſous la grande Pyramide, il y a cette Inſcription :

Le Roi Saurid a bâti les Pyramides dans le tems, &c. & les a finies en ſix ans. Quiconque viendra après lui, & ſe croira auſſi puiſſant qu'il l'a été, qu'il entreprenne de les détruire en ſix cens ans; quoiqu'il ſoit plus facile de détruire un bâtiment que de le conſtruire. Il les a couvertes de ſoie, qu'un autre tâche ſeulement de les couvrir de mouſſe.

Quand le Calife Almamoun entra en Egypte, il eut la curioſité de ſçavoir ce qui pouvoit être renfermé dans ces Pyramides; quoiqu'on lui repréſentât que la choſe étoit impoſſible, cependant à force de vinaigre, de feu, & d'inſtrumens trempés d'une maniére particuliére, il ſurmonta la difficulté. (Effectivement, la porte que l'on voit dans la grande Pyramide eſt ſon propre ouvrage,) il trouva, dit-on, dans un mur très-épais un tréſor qui paya largement la dépenſe qu'il avoit faite pour l'ouverture. On y trouva auſſi un Puits quarré, & dans chaque côté du quarré, autant de portes par où l'on entroit dans de certaines voûtes où giſſoient pluſieurs corps morts envelopés dans de la toille.

Sur le haut de la Pyramide, étoit une pierre creuſe, dans cette pierre étoit la Statue d'un homme, & dans cette Statue un corps qui portoit une plaque d'or ſur l'eſtomac, toute enrichie de pierreries, une épée d'une grande valeur, & ſur la tête une eſcarboucle groſſe comme un œuf. Il y avoit au-deſſous de la pierre certains caractéres que perſonne au monde ne ſçut expliquer. On ajoûte encore qu'après qu'Almamoun eût fait faire cette ouverture, pluſieurs y entrérent & y moururent: voilà tout ce que les Auteurs Arabes nous en ont conté.

Il eſt pourtant vrai que ces Pyramides ont été bâties pour ſervir de tombeaux, comme Strabon & Diodore l'aſsûrent; on le voit par le ſépulcre qui ſe trouve dans la plus grande, qui eſt celui de Cheopos, ſelon Hérodote, ou de Chemis, ſelon Diodore. Quoique Ariſtote diſe que les Rois d'Egypte avoient entrepris de ſi grands bâtimens pour éxercer leur tyrannie; & Pline, pour faire voir leur puiſſance, & tenir leurs Sujets occupés, afin qu'ils ne ſongeaſſent point à la révolte: cependant le but a toûjours été d'en faire des tombeaux, & d'y conſerver les corps pendant long-tems, d'autant plus que croyant que les ames reſteroient avec le corps auſſi long-

tems qu'ils se conserveroient entiers, non pas pour les animer, mais pour les garder comme leurs premiéres demeures, ils recherchoient avec soin tout ce qui pouvoit servir à les préserver de la corruption, en les embaumant & les mettant dans de si fameux bâtimens : ils n'ont pas tout-à-fait mal réussi dans leur dessein, puisque depuis deux & trois mille ans, on les trouve encore entiers & durs; c'est ce qui a donné occasion à Platon qui resta treize ans en Egypte, d'en tirer la conséquence de l'immortalité de l'ame.

Les Rois firent construire des Pyramides de la figure la plus durable, puisque le haut ne charge point le bas, & que la pluie ne leur peut faire aucun tort, quoique quelques-uns disent que cette figure étoit pour représenter celles de leurs Dieux. On croit aussi, avec quelque fondement, que les Egyptiens faisoient leurs observations Astronomiques sur le haut de ces Pyramides, & qu'ils établirent ainsi leur année caniculaire.

Les degrés de ces Pyramides étant d'une pierre solide & bien polie, Diodore & Hérodote croient qu'on les a taillées dans les montagnes de l'Arabie, qui sont au dessus du Delta. Ce dernier veut qu'on ait élevé ces grandes pierres à force de leviers de bois

bois posés sur le premier degré, pour les monter jusqu'au second ; & Diodore prétend que les machines n'étant pas encore inventées dans ce tems-là, on faisoit une montagne de terre de la hauteur qu'il falloit ; qu'après y avoir conduit les pierres, on les rouloit jusqu'au bâtiment ; mais il n'y a qu'une imagination Grecque qui puisse goûter ces raisonnemens.

Nous ne voulûmes pas nous donner la peine d'en voir d'autres plus éloignées, au nombre de plus de trente qui étoient éparses dans le Desert : nous fûmes avec les Arabes qui nous conduisoient aux Puits ou sépulcres des Momies, que ces avides Barbares tiennent cachés, afin de tirer l'argent des Francs : effectivement ils exigérent de nous vingt piéces de huit pour contenter notre curiosité.

Bien des gens croient que l'on trouve les Momies dans les Deserts d'Arabie, & que ce sont des corps de personnes étouffées par les sables, lorsque les vents du Midi soufflent ; mais ils se trompent fort, parce que ce n'est rien autre chose que des corps des anciens Egyptiens embaumés. Il y en a beaucoup dans des grottes soûterraines auprès des ruines de l'ancienne Memphis, qui est toute creusée dessus & dessous. On entre dans ces grottes par des Puits

quarrés faits d'une maniére qu'on y peut descendre en mettant les pieds dans les trous qui sont vis-à-vis les uns des autres. Ces Puits sont taillés dans une pierre blanche & tendre qui se trouve dans tout ce pays-ci, après quelques pieds de sable; ils ne sont pas tous d'une égale profondeur; mais les moins profonds sont de 42. pieds. Dans le fonds on voit des ouvertures quarrées, & un passage de dix à quinze pieds de longueur, qui méne dans des chambres quarrées & voûtées, dont chaque côté est de 15. à 20. pieds. Le long de ces côtés, on voit une pierre sur laquelle sont les corps embaumés, les uns dans des coffres de Meurier noir, d'autres dans des tombeaux faits de la pierre même, en forme d'homme qui a les bras étendus. On trouve ordinairement sous la langue de ces corps une piéce d'or de la valeur de deux pistoles; c'est ce qui porte les Arabes à gâter toutes les Momies (qu'ils vendent après aux Mahométans, & ceux-ci aux Chrétiens) quoiqu'il n'y ait souvent rien. A la tête de ces Momies sont quelques petites Idoles, & à leurs pieds des figures d'oiseaux. Les murailles sont pleines d'hiéroglyphes, qui peut-être servoient d'épitaphes; outre cela, chaque maison renferme quantité de tombeaux d'enfans

& d'autres perſonnes. Au reſte, dans chacun de ces Puits, il y a pluſieurs chambres & grottes qui ont communication les unes avec les autres, ſans autre lumiére que celle de l'ouverture du Puits.

Etant deſcendus dans un de ces Puits, nous trouvâmes une chambre de 20. pieds en quarré, taillée dans la pierre, comme je l'ai dit: tout autour on voyoit des tombeaux de perſonnes de diſtinction, & ſur le pavé ceux des domeſtiques. Il n'y avoit que deux Momies ordinaires, qui, je crois, y avoient été miſes fraîchement par les Arabes pour gagner de l'argent; elles étoient emmaillottées comme des petits enfans, & miſes dans deux coffres de Meurier noir, dans leſquels on trouva quelques petites figures de craie que je conſerve, auſſi-bien qu'un crâne embaumé que le ſort me donna, & qu'on dit être bon pour les bleſſures & autres maladies.

Les Egyptiens embaumoient ces cadavres (j'entens ceux des perſonnes de condition) en leur ouvrant le ventre avec une pierre bien taillante; puis en ayant tiré les inteſtins, ils les lavoient dans du vin; y faiſant entrer une poudre aromatique, ils les rempliſſoient de nitre, de caſſe, & d'autres parfums, mais point d'encens; les

ayant remis dans le corps, ils le recouſoient : après cela, ils mettoient le corps dans le nitre, & l'y laiſſoient 70. jours, au bout deſquels ils le lavoient & l'enveloppoient auſſi fort qu'ils pouvoient avec des bandes de toille qu'ils oignoient d'une certaine gomme dont ils avoient coûtume de ſe ſervir au lieu de ſel. Ils mettoient ces corps enſuite dans des coffres de Meurier noir aſſez groſſiérement faits, auſſi-bien que les figures d'hommes ou de femmes, tels qu'on en trouve aujourd'hui dans les caves.

Quand nous fûmes ſortis du Puits, les Arabes nous menérent voir une eſpéce de Labyrinthe ſoûterrain où les Egyptiens donnoient autrefois la ſépulture aux oiſeaux qu'ils adoroient. Nous deſcendîmes par un paſſage étroit dans une chambre, d'où par un trou, le ventre à terre, nous paſsâmes dans de certaines rues où l'on peut marcher debout aſſez facilement. De chaque côté on voit les urnes où l'on renfermoit le corps des oiſeaux, & dans leſquelles on ne trouve plus qu'un peu de pouſſiere. Ces rues ſont taillées dans une terre nitreuſe : elles s'étendent l'eſpace de pluſieurs milles, & forment comme une Ville ſous terre, qu'ils apellent Labyrinthe.

Nous retournâmes le soir au Caire, & je payai pour la dépense de ce petit voyage quatre sequins pour ma part.

Je vis en chemin, entre le Vieux & le Nouveau Caire, les exercices militaires que faisoient les soldats Turcs dans une belle plaine auprès du Nil. Il y avoit environ quatre mille chevaux qui couroient deux à deux, & qui touchoient adroitement dans leur course avec la lance, un morceau de Palmier. Aly alors Bacha du Caire venoit les voir les Mécredis & les Samedis sur le balcon d'une personne de qualité ; outre cela, les Beys ou Princes s'y trouvoient avec tous leurs Sujets, & leurs esclaves assez bien habillés. On me dit que les dix-huit Beys qui sont au Caire ont beaucoup de terres, & près de cinq cens mille écus de rente chacun, qu'ils dépensent, pour soûtenir avec éclat l'orgueil & la fierté Mahométane, en tenant dans leurs écuries des centaines de chevaux.

CHAPITRE VIII.

Continuation du voyage de l'Auteur, & ſon arrivée à Jeruſalem.

MONSIEUR Maillet fit ſon poſſible pour me retenir juſqu'au jour de S. Louis, où il traite tous les Marchands François : mais comme ma réſolution étoit priſe, je le remerciai de l'honneur qu'il me faiſoit, de même que de tout ce qu'il avoit fait pour moi, & le Vendredi 21, je me rendis à Boulac, qui n'eſt qu'à deux milles du Caire. Je rencontrai en chemin le convoi d'un Turc de diſtinction, car il y avoit un grand turban ſur le cercueil. Les Prêtres de la Moſquée marchoient les premiers en chantant, & après ſuivoient en pleurant les femmes du défunt montées ſur des ânes. Les Mahométans voudroient tous les jours voir faire de ces cérémonies funébres ; car ils diſent que préſentement tout eſt cher en comparaiſon des tems paſsés, qu'on avoit à choiſir de trente œufs, de deux pigeons, ou d'une poularde pour un ſol ; qu'il ſeroit beſoin d'une bonne peſte pour diminuer le nombre des Habitans, & pour

mettre plus à leur aise ceux qui resteroient.

Je m'embarquai sur le Nil avant midi, & descendant sans voiles au gré du courant, nous entrâmes dans le bras de ce fleuve qui arrose Damiete. Il y auroit eu à la vérité quelque chose de mieux à faire pour moi, si trois semaines auparavant, il n'étoit parti du Port de Suez des Vaisseaux qui alloient à la Mecque : car j'aurois pû me servir de cette occasion pour arriver promptement aux Indes Orientales (comme le Consul François me l'avoit dit) au lieu que le chemin que je prenois rendoit le voyage bien plus long.

Le Samedi 22. nous voguâmes avec des rames, parce que la Barque étoit petite. Il y a moins d'eau dans ce bras du Nil que dans l'autre ; & le peu de fonds est cause que souvent les bâtimens demeurent six mois près de la mer, sans en pouvoir sortir. On voit autant de maisons des deux côtés de ce canal que sur la route de Rosette, mais elles sont moins grandes.

Le Dimanche nous arrivâmes un peu avant le jour à Damiete, après avoir fait 108. milles. Nous restâmes cependant dans la Barque jusqu'à l'heure que l'on ouvre la Douanne, où nous fûmes expédiés, sans être visités avec cette rigueur dont on use en Italie. Je logeai chez un

Maronite, Procureur de l'Hoſpice du Caire, à qui j'étois recommandé par le Pére Préſident, parce qu'il n'y avoit à Damiete ni Religieux, ni Conſul, ni Marchand François.

Damiete eſt ſituée ſur la rive droite du Nil au 31e. degré de latitude. Le mauvais air de cette Ville fait qu'elle n'eſt pas fort habitée ; mais la commodité de ſon Port y attire beaucoup de Bâtimens, & la rend fort trafiquante. Elle peut avoir un mille de longueur & autant de largeur. On voit ſur le ſommet d'une montagne voiſine, le ſépulcre du grand Pompée rétabli & orné par les ſoins d'Adrien.

En arrivant, je cherchai d'abord un embarquement pour Jaffa ; ſur ce qu'on m'aprit qu'il y en avoit un tout prêt à l'embouchure du fleuve, je ne voulus point le manquer, & je fis promptement ma proviſion, particuliérement d'œufs ſecs & d'un poiſſon apellé Mulet, qui coûtent très-peu de choſe. En paſſant par la Douane, le Janiſſaire demanda un ſequin pour la permiſſion de m'embarquer ; mais lui ayant dit que j'étois François, je réduiſis ſon avarice à ſe contenter d'un quart d'écu : cela m'arriva, parce qu'il n'y avoit point de Conſul, & que l'Interpréte Juif n'oſa rien dire en ma faveur, dans la crain-

te de la baſtonade. Bien plus, voulant qu'il vint juſqu'à la Barque à quatre milles de là, pour m'aider à m'expliquer avec le Patron, il me le refuſa, & me laiſſa à la diſcrétion des Bateliers que je n'entendois point. Ils me préſentérent comme une victime au Commis de la Douanne du Village d'Hisba à la droite du Fleuve; mais je ne payai rien, parce que je ne portois que des proviſions de bouche. Il eſt vrai qu'un More qui vit que j'étois ſeul, ne voulut pas perdre une ſi belle occaſion d'exercer ſa fourberie. Il m'arrêta, & me demanda un ſequin pour le paſſage. J'eûs beau lui répondre qu'il ne lui étoit rien dû, & que j'écrirois au Conſul, afin qu'il s'en plaignit au Bacha; il ne me preſſa pas moins, me diſant que je commençaſſe par payer, & que j'écrirois enſuite quand je voudrois. Je parus vouloir m'en retourner pour éxecuter ma menace, mais celá ne m'avança pas davantage; ainſi comme je vis qu'il ne ſe rendoit point, je revins ſur mes pas pour profiter d'une occaſion qui ne ſe ſeroit peut-être pas retrouvée d'un mois, ſi je l'avois manquée (comme il arriva à un Religieux à qui les ſables fermérent le Port) je donnai donc au More deux écus d'Hollande.

Les Bateliers me firent auſſi un de leurs

tours ordinaires : car étant convenus d'abord de ce que je donnerois, ils voulurent enſuite beaucoup plus, & me retinrent dans le tems que j'avois le plus d'impatience de partir, juſqu'à ce que je les euſſe contentés. Après quoi, ils me menérent à la grande Barque, où l'on chargeoit le ris, le ſel & les féves qu'on avoit laiſsées, en partie pour l'alléger, à cauſe que le peu fond du Nil en rendoit la ſortie difficile.

Le Rais ou Patron fit auſſi des ſiennes, me demandant deux fois plus que ce qu'on a coûtume de payer : ſinon que je pouvois m'en retourner à Damiete, pendant qu'il ſçavoit qu'il n'y avoit plus moyen. Après pluſieurs conteſtations, où tantôt je me taiſois, parce que je ne l'entendois pas, & tantôt je m'expliquois par ſignes, j'en paſſai par ce qu'il voulut, pour ne point perdre de tems davantage à diſputer inutilement. En vérité les Chrétiens qui ont affaire à ces gens-là, ſont bien à plaindre ; car ils n'ont ni retenue, ni pitié, & ne leur laiſſent rien, s'avertiſſant les uns les autres de la proie. C'eſt pourquoi il eſt neceſſaire quand on veut aller dans ce Pays, & ſur tout en Egypte, de ſe munir également d'argent & de patience : à quoi je ne manquai pas dans le voyage de la Terre-Sainte.

Nous partîmes le soir du même Dimanche avec un bon vent, ayant vogué toute la nuit, & côtoyé le Lundi un Pays sabloneux & inhabité, nous arrivâmes heureusement à Jaffa à une heure de nuit. Cette navigation fut de 250. milles, elle ne m'ennuya que par les cris confus & perpétuels de ces Barbares qui entendent peu la marine, quoiqu'ils l'aient aprise des Chrétiens; ce qui fait qu'ils se servent des mêmes termes sans sçavoir effectivement les mettre si bien en usage.

Nous demeurâmes toute la nuit à l'ancre, & le Mardi nous allâmes à terre avec beaucoup de peine. Je donnai au Patron un sequin & demi pour moi & mon valet. Comme il n'y a dans ce petit Pays ni Moine ni François, je fus obligé de loger de même que les autres, chez un Juif, qui servoit aussi d'Interpréte.

Jaffon, Jaffa, Joppe, Zaffo, ou Artuzo, selon quelques autres, a été fondée, à ce qu'on dit, avant le Déluge, par Japhet fils de Noé. Elle est située au 32e. degré de latitude Septentrionale, c'est le Port où arrivent tous les Pélerins qui vont visiter les Saints Lieux de Jérusalem. C'étoit en cet endroit qu'on débarquoit les matériaux transportés du Mont-Liban, pour bâtir le Temple de Salomon; les an-

ciens dans leurs Fables feignent que c'eſt le lieu où Andromède fut exposée au monſtre, pour en être dévorée. C'eſt auſſi où S. Pierre réſuſcita Tabith ; & aux environs, il vit deſcendre du Ciel ce drap plein de toutes ſortes d'animaux, par où Dieu lui faiſoit entendre qu'il ne devoit pas faire ſcrupule de recevoir les Gentils à la foi, & de les batiſer. Pendant que j'attendois la Caravanne des chameaux, il s'éleva ſur la Mer une tempête ſi furieuſe, qu'aucun Bâtiment ne put aborder pendant pluſieurs jours : ceux qui ſe trouvérent dans ce méchant Port furent brisés, entr'autres notre Barque ; les Mariniers ayant négligé de l'amarrer ; & s'étant mis à dormir, elle fut à fonds, avec toutes les Marchandiſes qu'ils venoient de charger ; heureux encore de ſe pouvoir ſauver à la nage.

Le Mécredi 26. celui qui devoit me conduire, vint de bonne heure m'éveiller, pour partir avec une petite caravanne de 30. chameaux ; mais je ne voulus monter qu'un âne. Ayant fait dix milles dans un pays plat, en partie inculte, en partie cultivé & planté d'oliviers, nous nous trouvâmes à la pointe du jour à Rama, où je fus reçu par le Supérieur de l'Hoſpice des Religieux Obſervantins, qui donna auſſi-

tôt avis de mon arrivée au Pére Gardien de Jéruſalem, afin de m'avoir une permiſſion de lui pour paſſer à cette Ville.

Rama, Ramma, Ramle ou Remola, ſelon quelques-uns, eſt une petite Ville ouverte, habitée par des Arabes, des Juifs & des Chrétiens, ſituée dans un terrain fertile en froment & en fruits, comme raiſins, figues, melons, & beaucoup d'autres. Quelques-uns veulent que ç'ait été la patrie de Joſeph d'Arimathie, diſciple de Jeſus-Chriſt.

Le Jeudi 27. je fûs avec quelques Religieux à trois milles de la Ville (je parle toûjours de milles d'Italie) pour y viſiter un endroit qu'on apelle Lida, où S. George fut décollé, & qui eſt dans une Egliſe dont les Grecs ſont en poſſeſſion. On me fit voir, en revenant, une Moſquée qui avoit été autrefois une Egliſe des Chrétiens, que Sainte Héléne avoit bâtie, ſous le grand Autel de laquelle il y a quarante Martyrs enterrés, qu'elle avoit fait tranſporter elle-même d'Armenie : les Arabes n'en permettent l'entrée à aucun Chrétien. Les Religieux me firent voir auſſi, proche de l'Egliſe de l'Hoſpice, la Maiſon de Nicodéme qui deſcendit notre Seigneur de la Croix.

Le Vendredi 28. ayant reçû la permiſ-

sion du Pére Gardien de Jérusalem, je payai au Commis de la Douanne pour le tribut quatorze Alboulkebs qui reviennent environ à dix ducats de Naples ; & m'étant pourvû de chevaux, comme on y est obligé, je partis le lendemain accompagné de quelques Religieux, & du Cadi qui s'en retournoit à Jérusalem. Nous marchâmes 12. milles dans une plaine, & 18. par des montagnes plantées d'oliviers: nous passâmes en chemin par le Village du bon Laron (ainsi apellé, parce qu'il y étoit né) qui contient environ 300. maisons. Il est situé sur une montagne avec un Château qui tombe en ruine. A la moitié du chemin, nous vîmes le Village de Jérémie, où l'on me montra un Couvent ruiné que les Cordeliers habitoient autrefois, mais qu'ils ont abandonné à cause que les Arabes en avoient tué plusieurs. Proche de là, on voit le Village où S. Jean-Baptiste vint au monde. Après avoir passé le Pont, nous nous trouvâmes dans la Vallée de Térébinte, fameuse dans l'Ecriture-Sainte par le combat de David avec Goliat, pendant que l'Armée de Saül étoit sous les armes sur une partie de la montagne, du côté de Jérusalem, & celles des Philistins du côté de Rama. Aux environs de cet endroit, je découvris encore

ſur une montagne le Château d'Emaüs, où l'on voit l'ancien édifice qui y ſubſiſte toûjours (ſi pourtant cela eſt vrai) & dans lequel après la Réſurrection, les deux Diſciples reconnurent le Rédempteur quand il rompit le pain.

Nous arrivâmes vers le ſoir à Jéruſalem; les Religieux avec qui j'étois m'avertirent d'entrer par la porte de Damas, afin de donner mon nom pour payer le tribut, à cauſe que je n'étois pas encore venu à Jéruſalem. J'y allai avec mon valet; & n'ayant trouvé perſonne, je me rendis tout droit au Couvent de S. Sauveur: mais le Pére Gardien craignant qu'on ne me fit quelque avanie, me perſuada de retourner, & d'envoyer un Chrétien avertir les Turcs de venir m'enregiſtrer, comme ils le firent.

Je revins enſuite au Couvent, & je reçus du P. Gardien toutes ſortes d'honnêtetés. Le bâtiment de ce Monaſtére n'eſt ni grand, ni élevé, mais il eſt commode. L'Egliſe eſt petite, & pavée de marbre noir & blanc; il y a cinq petits Autels, trois au bout d'enhaut, & deux apuyés contre les pilaſtres qui ſoutiennent la voûte; mais ce qu'il y a de plus conſidérable, c'eſt que le Service s'y fait fort dévotement par 50. Religieux.

CHAPITRE IX.

Description de Jérusalem, & des saints lieux.

JERUSALEM a eu les noms autrefois de Salem, de Solima, & de Capitolina ; les Turcs l'apellent Cuzumobarech & Leucost, & les gens du pays, Chute & Godtz ; elle est située au 31. degré 50. minutes de latitude septentrionale. Elle fut bâtie par Melchisedec, (que les Hébreux disent être le même que Sem, fils de Noé) entre deux montagnes ; sçavoir, le Calvaire au couchant, & le Mont des Olives au levant : entre celui-ci & la Ville se trouve le Torrent de Cédron qui va se perdre dans la Mer Morte. D'autres prétendent, qu'elle fut bâtie du tems du Patriarche Abraham, l'an du monde 2100. Les restes de quantité des beaux édifices, que l'on voit autour de la Ville, témoignent assez quelle a été sa splendeur autrefois, étant aujourd'hui entiérement changée de ce qu'elle étoit, par les ravages épouvantables que différentes Nations y ont fait en divers tems.

Etant venue sous la domination du Roi

David, (par la valeur de Joab, qui en chaſſa les Jebuséens) Salomon ſon fils lui ſucceda & y fit conſtruire ce Temple ſi renommé vers l'an du monde 3120. Le Temple & la Ville furent ruinés & brûlés par les Babyloniens, ſous Nabuchodonoſor II. ſurnommé le Grand, & les Juifs menés captifs en Babylone, (vers l'an du monde 3365. ou, ſelon d'autres, 3398.) où ils demeurérent pendant l'eſpace de 70. ans; après leſquels Cyrus & Darius ſon ſucceſſeur les renvoyérent chez eux; ils rebâtirent la Ville du tems d'Eſdras & de Nehemie; mais le Temple ne fut rétabli que par Zorobabel. L'autre ravage qu'y firent les Babyloniens, arriva du tems de Sedecias, dernier Roi de Juda, lorſqu'Ezechiel profétiſoit, 588. ans avant l'Ere-Vulgaire. La Monarchie des Grecs étant divisée, & par conséquent finie, après la mort d'Alexandre le Grand, ſon Fondateur, quelles cruautés n'y ont pas exercé les deſcendans de Ptolemée Lagus Roi d'Egypte, & ceux de Seleucus Roi de Syrie, dont parle Daniel? Antiochus le Grand, & ſon fils Antiochus Epiphane n'employerent-t-ils pas les tourmens les plus horribles pour contraindre les Hébreux à idolâtrer & abandonner leur Loi? Ils pillérent & brûlerent le Temple: mais

les Juifs, animés d'un saint zéle pour leur Religion & pour leur Patrie, prirent leur défense; & avec le conseil & le courage de Matatias, & de ses cinq fils, connus ensuite sous le nom de Maccabées ou Assamonéens, mirent en déroute plusieurs fois les nombreuses armées de ces Rois; ils rebâtirent la Ville, purifiérent le Temple, & furent gouvernés pendant long-tems par les Maccabées, qui étoient en possession de la dignité Sacerdotale. Mais ensuite Pompée s'empara de la Ville, & pénétra jusqu'aux lieux les plus secrets du Temple. Hérode fils d'Antipater, aidé des armes des Romains, prit la Ville, & en même tems Antigone le dernier des Assamonéens, que Marc-Antoine le Triumvir fit mourir à la priere d'Hérode. Ainsi finit sa race qui s'étoit maintenue pendant 106. ans. C'est de cette maniere que passa le sceptre de la Judée aux Iduméens, qui, quoique Prosélites, c'est-à-dire, qui avoient embrassé le Judaïsme, étoient toûjours des Etrangers; & cela faisoit voir que l'Oracle de l'Ecriture-Sainte, touchant la naissance du Rédempteur, alloit être éclairci. Après la défaite & la mort de M. Antoine, Hérode, qui avoit suivi son parti, sçut par des présens & des priéres, gagner l'amitié d'Octave Augus-

te, qui le confirma dans ſon Royaume; & par reconnoiſſance de tels bienfaits, il fit bâtir des Villes en ſon honneur, & en celui de M. Agrippa ſon favori. Il rétablit le Temple pour la troiſiéme fois, égal en magnificence à celui de Zorobabel, mais fort inférieur à celui de Salomon. Hérode avoit beaucoup d'eſprit & d'entendement; mais ſur le moindre ſoupçon il étoit cruel & ſanguinaire, juſqu'à ne pas épargner ſes amis, ſa femme & ſes enfans; ce qui donna occaſion à Auguſte de dire: *Melius eſt Herodis porcum eſſe, quam filium.* Ce fut lui qui ordonna le maſſacre des Innocens; il mourut enragé en la ſeconde année du Rédempteur: ordonnant par ſon teſtament, qu'Auguſte partageât le Royaume entre ſes Petits-fils, qui étoient les enfans de ſon fils Antipater, qu'il avoit fait mourir depuis peu; ils s'apelloient Archelaüs, Philippe & Hérode Antipas. Auguſte en donna deux parts à Archelaüs, dans leſquelles étoit Jéruſalem & ſes environs; & des deux autres il en donna une à Philippe, & l'autre à Antipas. Archelaüs ſe comportant mal, & donnant occaſion à ſes Sujets de faire des plaintes, fut éxilé à Vienne en France par l'ordre de l'Empereur; ſon Etat fût confiſqué & joint à la Syrie; les Gouver-

neurs étoient apellés Procureurs de l'Empereur, tel que fut Ponce Pilate. Celui-ci, à l'occasion de la mort de notre-Seigneur, se réconcilia, comme dit l'Evangeliste, avec Hérode Antipas le Tetrarque, qui est le même qui ravit la femme à son frere Philippe, & qui fit mourir S. Jean-Baptiste. Dans la suite la Ville de Jérusalem fut saccagée, & son Temple fameux entiérement renversé par l'Empereur Titus, qui fit périr par le fer & la faim onze cens mille de ses Habitans, vers l'an du Seigneur 71. Ceux qui veulent aprendre un plus grand détail de ses malheurs, n'ont qu'à parcourir les Historiens sacrés & profanes, qui les en instruiront assez, ceci n'étant pas de mon sujet.

La Jérusalem d'aujourd'hui n'est plus comme celle d'autrefois, son circuit n'étant que d'environ trois milles, & ayant tout au plus vingt mille habitans. Elle est située sur le penchant des deux montagnes que nous avons nommées, élevée vers l'Occident, & basse vers l'Orient. Elle a six portes, celles de Béthléem, du Mont de Sion, la Sterquilinia, celles de S. Etienne, d'Hérode & de Damas, outre la Porte dorée qui est fermée. Ses murailles ne sont pas fortes, elles n'ont point de bastions, mais des tourelles; elles sont sans

canon & ſans foſsé, excepté du côté du couchant, encore n'eſt-il pas fort profond. Tout proche de cet endroit, on voit le Château que bâtirent ceux de Piſe, ſur les ruines de la Tour de David, il commande toutes les murailles de la Ville. Il y a là quelques ſoldats en garniſon, & on y voit quelques piéces de canon démontées, qu'ils s'imaginent être de Godefroi de Bouillon. Le vieux Château où David fit ſa demeure, après en avoir chaſsé les Jébuséens, fut apellé Sion par ce Roi.

On ne boit dans cette Ville que de l'eau de citerne, qui cauſe la diſſenterie : la bonne qui vient du *Fons ſignatus*, coule ſeulement dans le Temple de Salomon & le Palais du Cadi; depuis quelques années elle eſt auſſi chére que le pain. La Ville avec ſes dépendances eſt gouvernée par un Sangiac qui dépend du Bacha de Damas.

Les Religieux s'étoient renfermés depuis ſept mois, à cauſe de la peſte qui avoit fait un grand ravage autour de chez eux; comme on devoit dans peu de jours admettre les Chrétiens à la Communion, on en anticipa le tems à cauſe de moi. Tous les Fidéles donc ſe trouvérent le Dimanche 30. du mois dans l'Egliſe des Révérends Péres où ils entendirent la Meſſe :

je remarquai que les femmes ne se couvrent pas le visage d'un masque comme celles d'Egypte, mais elles l'ont entiérement découvert ; leur corps est tout envelopé d'un drap blanc, elles portent sur la tête un Tadema qui est une espéce de bonnet à plusieurs pointes. On baptisa un enfant, & je fus choisi pour parrain.

Vers le soir, je fûs visiter les Saints Lieux, accompagné d'un Religieux qui est chargé de cet office, & de l'Interpréte du Couvent. Nous fûmes premiérement au Mont Calvaire ; après avoir monté plusieurs degrés, nous entrâmes dans une petite Eglise que les Grecs supofent être le lieu où Abraham voulut sacrifier son fils Isaac, par l'ordre de Dieu. Quelques pas plus loin on voit une voûte fort obscure qui a été autrefois la Prison de S. Pierre, & dont les Turcs se servent aujourd'hui pour le même usage.

Dans une autre Eglise apartenante aux Grecs, qui étoit autrefois la Maison de Zébedée, on montre le lieu où S. Jean l'Evangeliste & S. Jacques ses enfans sont venus au monde. Derriére cette Eglise, on voit les apartemens qui étoient anciennement aux Chevaliers du S. Sépulchre. Nous passâmes sous une moyenne arcade, qu'ils apellent la Porte de fer, par laquelle

S. Pierre ſortit hors de la Ville avec l'Ange qui le délivra de la Priſon. Près de là, nous fûmes dans la Maiſon de S. Marc, où ſuivant la tradition, S. Pierre ſe retira lorſque l'Ange l'eut laiſsé, pour aller trouver les autres Apôtres, que l'on dit avoir commencé ici à baptiſer dans des fonts de pierre que l'on voit encore aujourd'hui. Ce lieu ſert à préſent de petite Egliſe aux Syriens. A quelque diſtance de cet endroit, eſt la Maiſon où a vêcu S. Thomas, qui ſert préſentement de Moſquée, & les Maiſons des trois Maries, où l'on ne peut pas entrer, parce qu'elles ſont habitées par des femmes Turques. Un peu plus loin, en entrant dans une grande cour, on trouve l'Egliſe de S. Jacques, avec un bon Couvent habité par 50. Religieux Arméniens. Il y a deux grandes portes qui donnent entrée dans l'Egliſe, ſoûtenue par quatre grands piliers qui forment un quarré & trois Nefs incruſtées de beau marbre. Elle a été bâtie par les Eſpagnols en l'honneur de S. Jacques, qui fut décapité en cet endroit; le lieu où il ſouffrit le martyre ſe voit dans une petite arcade qui eſt dans la troiſiéme Chapelle à la gauche en entrant. Dans la premiére de ce même côté, on révére le corps de S. Macaire, Evêque de Jéruſalem. La

Chaire du Patriarche des Arméniens eſt à la droite de l'Autel. Dans la petite Egliſe des femmes, qui eſt à main gauche de la grande, on remarque dans une niche trois pierres tachetées, ſur la plus grande deſquelles, qui a été aportée du Mont Sanaï, Moïſe rompit les Tables de la Loi, lorſque le peuple ne vouloit pas l'obſerver; l'autre qui eſt à droit fut tirée du Jourdain, proche de l'endroit où Jeſus-Chriſt fut baptisé par S. Jean; & la troiſiéme à gauche étoit ſur le Mont Tabor, au lieu même où ſe fit la Transfiguration. Tous les Pélerins qui viennent viſiter les Saints Lieux, ſont fort bien traités par ces Religieux Grecs: ils leur donnent de bons logemens & de bonnes écuries pour leurs chevaux.

En ſortant de la Ville par la Porte du Roi David, ou du Mont de Sion, nous vîmes la ſépulture de nos Chrétiens Catholiques; proche de là, le reſte d'un vieux mur de la Maiſon où la Sainte Vierge eſt morte, & où S. Jean a célébré quelques Meſſes.

Après avoir enſuite payé un ſequin, je me rendis à l'Egliſe des SS. Apôtres, qui ſert préſentement de Moſquée. Elle n'a qu'une Nef, mais qui eſt fort large à la maniére du pays, avec deux piliers ſeulement.

ment. Du côté du couchant, eſt la petite tour où le Santon apelle le peuple à la priére. On deſcend par quelques degrés à l'Egliſe ſoûterraine qui eſt baſſe à la vérité, mais plus longue que celle d'enhaut. C'eſt ici où N. S. célébra la Pâque avec ſes Apôtres, & inſtitua le Très-Saint Sacrement de l'Euchariſtie; où il leur aparut après ſa Réſurrection; conſacra S. Jacques Evêque de Jéruſalem, & où le Saint-Eſprit deſcendit en langues de feu ſur les Apôtres. C'eſt auſſi dans ce lieu qu'on prétend que vint S. Pierre au ſortir de la Priſon; que S. Mathias fut élû Apôtre à la place de Judas; que S. Etienne fut fait Diacre avec ſes autres Compagnons; que les Apôtres ſe cachérent pendant la perſécution du Roi Agrippa; qu'ils tinrent un Concile où ils déterminérent que la Circonciſion n'étoit plus néceſſaire. C'eſt ici où l'on a mis la Colomne à laquelle Jeſus-Chriſt fut flagellé, & où S. Pierre célébra ſa premiére Meſſe au jour de la Pentecôte, de même que S. Jean. On y voit de plus le ſépulchre du Roi David, de ſeize palmes de longueur, que Salomon lui fit faire. Il y a des Auteurs qui diſent que celui de S. Etienne y eſt auſſi. Auprès du *Cœnaculum*, ou de la grande Chambre, on fait voir l'endroit où le Roi Manaſsès eſt

enterré. Sous l'eſcalier par où l'on deſcend dans cette Egliſe, on veut que ce ſoit l'endroit où fut rôti l'agneau que Jeſus-Chriſt mangea avec ſes Apôtres à ſon dernier ſouper : mais autant que ceci peut être vrai, autant eſt-il peu important. Hors de l'Egliſe eſt la citerne où les Diſciples ſe ſéparérent les uns des autres pour aller prêcher la foi dans tout le monde. Sainte Héléne a bâti cette Egliſe, auſſi-bien que celles des autres Saints Lieux, & Sanche Reine de Naples & de Sicile les a rétablies.

Sur le Mont de Sion, qui eſt tout proche, paroiſſent encore les veſtiges du Palais du Roi David ; les Arméniens ont une autre petite Egliſe, mais fort belle, qui eſt bâtie à l'endroit où étoit la Maiſon du Grand Prêtre Caïphe, à l'entrée de laquelle étoit la Cuiſine où S. Pierre renia J. C. On aperçoit dans le mur de l'Egliſe l'endroit où le Cocq chanta, n'y ayant plus de Colomne aujourd'hui. Il y a auſſi à la gauche de l'Autel, une voûte où N.S. fut empriſonné, & flagellé la premiére fois. On a séellé ſur l'Autel la pierre du S. Sépulchre, que les Arméniens tirérent de l'Egliſe de ce nom, pendant la Guerre de Candie, les Religieux Catholiques ayant été alors mis en priſon, & la leur ayant donnée en garde. C'eſt en ce mê-

ont une entrée dans notre Egliſe pour venir plus facilement révérer la Sainte Créche, & le lieu où N. S. eſt né. Pour aller dans ce lieu adorable, qui eſt hors du chœur de la grande Egliſe, l'on deſcend par deux eſcaliers vis-à-vis l'un de l'autre de 16. degrés chacun.

L'endroit où Jeſus-Chriſt eſt né eſt au fonds de la cave : il eſt couvert d'une grande table de marbre, avec une étoile gravée deſſus ; & on y dit ordinairement la Meſſe, comme ſur un Autel. On a orné la Créche du mieux qu'on a pû, avec trois colomnes, une au milieu, & les autres aux deux bouts : dans les angles, un degré plus bas, ſont deux autres petites colomnes inégales, entre leſquelles il y a comme une eſpéce de créche de marbre, capable de tenir un enfant ; vis-à-vis on voit la pierre ſur laquelle la Sainte Vierge étoit aſſiſe avec ſon fils entre les bras, lorſque les Mages vinrent l'adorer. Cette petite Grotte eſt devenue toute noire, & a été taillée inégalement dans le roc. On l'a un peu augmentée du côté de l'Occident, afin qu'elle pût contenir tous les fidéles qui s'y raſſemblent : le pavé eſt de marbre, tout y reſpire la ſainteté & la dévotion.

De la petite Egliſe de Sainte Catherine

on descend par un escalier sombre de 24. marches taillées dans le roc, dans une grotte où l'on a enterré beaucoup des Innocens que fit mourir Hérode ; on y a bâti un Autel en leur honneur : on voit à la gauche la Chapelle de S. Joseph, où l'on dit qu'il se retira dans le tems de la naissance de N. S. puis en montant dix marches plus haut, on entre par une autre porte, au pied de la Grotte de la Nativité. Revenant au bas de l'escalier à droit, il y a une petite porte qui conduit dans un chemin creusé dans le rocher, à la droite duquel est le tombeau de S. Eusébe Abbé ; en rentrant de nouveau dans une petite grotte à droit, on trouve le Tombeau de S. Jérôme, & à gauche celui de Sainte Paule & d'Eustochium sa fille. Plus avant à droit dans une autre chambre plus grande, on montre l'Oratoire de S. Jérôme, & l'endroit où il traduisit la Bible. A la gauche de l'Eglise sont plusieurs magnifiques arcades soûtenues par cinq colomnes, où l'on prétend que ce Saint donnoit ses leçons : mais elles servent aujourd'hui d'étables aux Arméniens.

Après le dîner je fus visiter les autres lieux hors de Béthléem qui méritent d'être vûs ; entr'autres à un mille & demi environ

environ de la Ville, je vis dans une plaine, le Village & la Grotte des Bergers où l'on descend sous terre par un escalier de 15. marches: on y trouve un Autel pour y dire la Messe, & à côté une voûte sur laquelle il y a eu autrefois une petite Eglise que le tems a ruinée. Dans ce même Village, qui n'est presque pas habité, on voit la Citerne qu'on apelle de la Vierge, parce qu'un jour la Vierge passant par là, demanda à boire; & comme on le lui eût refusé, l'eau s'éleva miraculeusement sur le bord de la Citerne, & ne se retira qu'après qu'elle se fut desaltérée : on sçait cela par un ancienne tradition. A trois milles de là on découvre une montagne ronde que l'on apelle la Montagne des François, à cause que cette pieuse & vaillante Nation s'y maintint pendant 40. ans après la prise de Bétulie, qui étoit au pied de la montagne. On y voit encore des restes de bâtimens sur le sommet.

Dans Béthléem même, à une portée de pistolet du Couvent est la Grotte de la Vierge, qu'on apelle ainsi, à cause que la Vierge s'y retira lorsqu'elle s'enfuyoit en Egypte. Après être entré par une ouverture fort étroite, on descend par dix degrés dans la petite grotte où il y a un Autel: là on aperçoit des marques de la pieté des

fidéles qui ont fort agrandi cette grotte, à force d'enlever de tous côtés des morceaux de pierre blanche, qui soulage beaucoup ceux qui ont la fiévre, & les femmes qui ont perdu leur lait; c'est ce qui fait que présentement on l'apelle la Grotte du lait. On rencontre assez proche de là les vestiges de l'Hôpital que Sainte Paule fit bâtir. Les restes du Couvent qu'elle fit aussi bâtir, se trouvent à un demi mille de la Grotte des Bergers. La Maison de S. Joseph est à une portée de fusil de la Grotte de la Vierge; mais il n'en reste aujourd'hui que très-peu de chose.

A deux milles de Béthléem sur le chemin de Tecouc, patrie du Prophete Habacuc, on voit sur le haut d'une montagne la Maison de plaisance de Salomon, & une fontaine abondante en eau, qui faisoit peut-être les plaisirs de ce Prince: un peu au-dessous un jardin, enclos par la nature, où il y avoit autrefois des fruits de toutes les sortes, mais qui présentement n'est qu'un champ abandonné: en montant du jardin à la maison, à environ deux milles, on trouve trois grands réservoirs, disposés d'une certaine maniére que l'eau surabondante de celui d'enhaut tomboit dans celui d'enbas: le premier est long de 200. pas, le second de 220. le troisiéme

de 160. & tous les trois ont 90. pieds de largeur & 18. de profondeur. On les rempliſſoit dans le tems de Salomon avec l'eau du Fons-Signatus ; mais le conduit étant ruiné préſentement, ils ne ſont plus remplis que de l'eau du Ciel.

Puiſque nous avons parlé du Fons-Signatus, il eſt bon que le Lecteur ſçache que cette fontaine eſt ſituée ſur le chemin d'Hébron, au-deſſus des réſervoirs, & 14. palmes plus bas que le chemin ; que trois ſources jointes enſemble ſont portées par un aqueduc juſque dans la Sainte Cité, au Temple de Salomon & au Palais du Cadi. On peut juſtement croire que c'étoit une maiſon de plaiſance du Roi Salomon, par la quantité de belles colomnes, & d'ouvrages de Moſaïque que l'on trouve par terre ſur la montagne, qui ne peuvent être que les reſtes de quelque belle maiſon.

A un mille de cette Fontaine, il y a une Egliſe dédiée à S. Georges, avec un Couvent où habitent quatre Caloyers ou Prêtres Grecs qui ſont fort pauvres, mais qui néanmoins ſont fort reſpectés des Turcs, à cauſe de ce Saint, parce qu'ils ont la chaîne avec laquelle il fut lié, & que quand on la met ſur le col d'un Turc, d'un Arabe, ou de quelqu'autre de quelque Religion qu'il ſoit, il eſt infailliblement guéri de la

folie. Quand nous eûmes consideré toutes ces choses, nous nous retirâmes assez tard dans notre Couvent de Béthléem.

Le Vendredi après avoir oui la Messe & fait mes dévotions à l'Autel de la Nativité, je partis avec la compagnie dont j'ai parlé. A un mille de la Ville je vis une plaine dans la vallée, qu'on apelle le Camp de Sennacherib, où l'Ange tua en une nuit 185000. hommes qui alloient assiéger Jérusalem : mais quoique le fait soit vrai, puisque l'Ecriture nous l'aprend, je crois que l'on se trompe quant au lieu, étant impossible qu'une si grande multitude pût tenir dans un si petit espace.

En avançant un peu plus loin, on me dit que sur la droite de la colline, étoit l'endroit où les deux espions de Moïse trouvérent cette prodigieuse grappe qui faisoit la charge de deux hommes. Nous arrivâmes ensuite à une source dont les eaux sont fort bonnes, & qu'ils m'asûrérent être la Fontaine où S. Philippe batisa l'Eunuque de la Reine Candace : sur le haut de la montagne est la Maison où ce S. Apôtre vint au monde.

A deux milles de l'autre côté de la montagne, est le Désert où S. Jean-Baptiste demeura pendant 23. ans, pour éviter la colere d'Hérode. On y voit une Aubépi-

ne, d'où l'on dit que le Saint tiroit sa nourriture, & une source de bonne eau. En descendant plus bas & entrant dans la concavité de la roche, on trouve la Grotte où il mena une vie très-austére, dormant sur une pierre dure; il y a un Autel pour y dire la Messe.

Nous continuâmes notre chemin près du Couvent de S. Jean; mais à un demi mille de cet endroit, on trouve la Maison de Zacharie, (qui étoit ci-devant un Monastére de Religieuses) où la Sainte Vierge fut visiter Sainte Elizabeth, & composa le *Magnificat*. L'édifice est à demi enfoui, de sorte qu'il y faut descendre par 25. marches: on y a fait aussi un Autel, & à côté deux grandes voûtes, dont l'une étoit la cave, & l'autre le réfectoire des Religieuses: dans la plus grande il y a une fontaine d'une eau très-froide, mais qui n'est pas fort bonne à boire.

Nous fûmes ensuite au Couvent, où les Peres nous reçurent avec beaucoup de civilité. L'Eglise est petite avec un dôme soûtenu par quatre pilastres: on monte à à droit par 10. marches à l'endroit où S. Jean-Baptiste naquit; il est fait à peu près comme celui de la Nativité de N. S. On aperçoit sur le haut de la montagne vis-à-vis le desert, une Maison de campagne

qu'on apelle Modin, ou Suva, en langage du pays, dans laquelle naquirent les Machabées, qui furent enterrés dans la suite proche de la Maison de S. Jean-Batiste, où l'on voit encore sept arcades de reste de leurs tombeaux. Samuel a été enterré sur cette même montagne. Il y a aujourd'hui une Egliſe.

A quatre milles de S. Jean-Batiſte, on trouve dans la même vallée le Couvent de Sainte Croix avec treize Religieux Grecs, dans l'endroit où l'on coupa le bois dont on fit la Sainte Croix. Le bâtiment eſt bon, & l'Egliſe quoique petite eſt aſſez belle; elle eſt ornée de peintures & d'un pavé de Moſaïque; dans le grand Autel on voit le trou où étoit l'arbre qui a ſervi à faire la Croix.

En aprochant de Jéruſalem, eſt un endroit qu'on apelle Gion, les délices autrefois du Roi David, & où Salomon fut couronné. Il reſte peu de choſe du bâtiment, mais il y a un réſervoir qui eſt long de 50 pas, large de 30 & profond de 15 où ſont les tombeaux des Turcs. On dit que ce lieu-ci a été autrefois habité par des Géans.

La crainte que j'avois des Arabes m'empêcha d'aller voir de près bien des choſes, mais j'obſervai de loin ce que je pûs, comme le lieu où J. C. ſe trouva en la compa-

gnie de deux de ſes Diſciples, Luc & Cléophas : le Village de Beleazar où Abſalon tua ſon frere Ammon, parce qu'il avoit violé ſa ſœur Thamar : la Maiſon de Cléophas où J. C. ſe fit connoître en rompant le pain : le champ apellé Gabaon où Joſué défit cinq Rois, & arrêta le Soleil, afin d'avoir une victoire complette : la Fontaine de Samuel & ſon tombeau : les tombeaux des Juifs : le Sépulchre de la Reine Héléne, avec celui de la Reine de Saba : les Célulles de S. Jean Chryſoſtome, de S. Jean Damaſcéne & de S. Baſile : l'endroit où l'on trouva 40. Martyrs : l'Oratoire de l'Abbé Arséne : la Fontaine & l'Oratoire de S. Sabas ; & enfin la Grotte d'Engaddi où David coupa un morceau de l'habit du Roi Saül, lorſqu'il en étoit persécuté.

Le Samedi 5. je payai 16. piaſtres d'Hollande pour faire ouvrir le S. Sépulchre : dépenſe qu'aucun Chrétien qui entre en Jéruſalem ne peut éviter, les Turcs ayant ſoin de prendre garde à tous ceux qui entrent dans la Ville. Après diner, je fus reçû fort humainement du Gardien & des douze Religieux qui y vivent là ; ils firent leur proceſſion ordinaire avec les Prêtres du Couvent d'enhaut, afin que je puſſe voir tous les Saints Lieux ; on fait auſſi cette

cérémonie à Béthléem, lorſque les Pélerins y arrivent. J'y fûs enfermé pendant cette nuit, parce que les Turcs fermérent les portes & emportérent les clefs.

Le Dimanche, j'y fis mes dévotions. Dans la cour qui eſt devant la porte de l'Egliſe, ſont ſix Chapelles, ou petites Egliſes, que l'on apelle Sainte Marie de Golgotha, S. Georges, S. Jean-Batiſte, Sainte Marie Madeleine, S. Michel & S. Ange, preſque toutes gardées par des Grecs, Arméniens & Cophtes, qui ont tous leurs Egliſes & leurs habitations dans le même endroit : il y a environ 12. Grecs, 4. Arméniens & un Cophte : les Syriens & les Abyſſins n'y ont point de place.

L'Egliſe du S. Sépulchre n'a rien d'éclatant, mais elle inſpire par tout de la pieté & de la dévotion : elle eſt fort ancienne & obſcure, ne recevant point d'autre jour que de la partie ſupérieure du Dôme, qui eſt fermée d'une grille de fil de fer, ce qui fait que l'hyver il pleut ſur la Chapelle, & il eſt impoſſible d'y faire venir du jour d'ailleurs. Elle eſt de figure ronde juſqu'en haut, avec 14. colomnes de marbre & ſix pilaſtres, fort anciens, qui ſoûtiennent les voûtes qui ſont autour de l'Egliſe, ſur leſquelles il y a quelques chambres, onze pour des Religieux de S. François, & ſix

pour les Grecs, mais elles ſont obſcures & peu ornées.

Ceux-ci ont une très-belle Egliſe en Dôme à main droite de la porte, avec des peintures fines; un très-beau Chœur & un riche Autel, proche duquel eſt une chaire magnifique de leur Patriarche. Les Religieux de S. François font l'Office dans la leur qui joint le S. Sépulchre, & qui quoique petite eſt aſſez bien décorée. Il y a deux piéces de marbre rondes, auprès deſquelles N. S. aparut à la Vierge Marie après ſa Réſurrection. On voit auſſi au travers d'une grille, la Colomne où il fut flagellé, qui eſt d'un marbre de différentes couleurs, & qui a trois palmes de hauteur; proche de laquelle il y a une pierre qu'on a trouvée dans le Sépulchre. Dans la même grande Egliſe, après avoir deſcendu quatre degrés, on révére le lieu où N. S. aparut en Jardinier après ſa Réſurrection à la Madeleine; il eſt cependant couvert d'un marbre rond par reſpect. En continuant par le même chemin voûté dans le côté de l'Egliſe, qui a une double nef, on deſcend par trois degrés dans la priſon, où l'on tint le Seigneur pendant que l'on préparoit ſa Croix: c'eſt une Chapelle voûtée ſoûtenuë de quelques petits pilaſtres qui la diviſent en trois aîles;

retournant ſur ſes pas, on trouve à gauche deux trous où l'on dit que J. C. tomba : & puis paſſant par l'autre chemin voûté, qui eſt derriére l'Egliſe des Grecs, on arrive à la Chapelle de S. Longin, qui eſt voûtée auſſi & peu ornée ; les Grecs en ſont en poſſeſſion auſſi bien que de celle de la Priſon. A côté on trouve une autre Chapelle, qui eſt le lieu où les Soldats diviſérent les habillemens de Jeſus-Chriſt, mais les Arméniens en ſont les maîtres. Du même côté on deſcend par un eſcalier de 30. dégrés dans la Chapelle de Sainte Héléne, qui eſt plus grande que les autres, ayant un Dôme porté par quatre colomnes, qui forment aux côtés deux petites nefs ; celle qui eſt à droite contient la Chapelle du bon Larron, que poſsédent les Arméniens ; & celle de la gauche, la Chapelle que tiennent les Grecs, dans laquelle proche de la montée du Calvaire, on a mis la Colomne dite des reproches, qui eſt d'un marbre commun mêlé ; elle a trois palmes de hauteur, & ſix de tour.

On deſcend par onze marches taillées dans le roc, à l'endroit où Sainte Héléne trouva la Croix : cette Chapelle obſcure, quoique haute, apartient aux Catholiques.

Un peu plus avant, derriére l'Egliſe

des Grecs, on monte par 18. degrés au Calvaire, où il y a quatre endroits voûtés : dans le premier à droit, à trois palmes au-dessus du pavé, on voit dans la pierre, le trou où fut posé la Sainte Croix; avec un marbre rond sur la terre qui couvre l'endroit où étoit la Vierge lorsqu'on élevoit la Croix; & près de là une grande ouverture très-profonde : ces deux lieux apartiennent aux Religieux Grecs. A gauche est l'endroit où N. S. fut attaché avec des cloux ; il y a deux Autels, un grand & un petit. Sous la quatriéme voûte il y a cinq pierres qui marquent l'endroit où le Seigneur fut dépouillé; cet endroit apartient aux Catholiques, aussibien que la Chapelle de la Vierge, dans laquelle on entre par une porte qui est en dehors. C'étoit dans ce lieu où la Vierge Marie & S. Jean étoient, lorsque J. C. leur dit du haut de la Croix : *Femme, voilà ton Fils. Fils, voilà ta Mere.* Les Grecs ont leur logement sur la montagne même.

En descendant du Calvaire, on entre dans une Chapelle que posśédent les Grecs, & que l'on apelle la Chapelle d'Adam, parce qu'on dit que l'on y a trouvé la tête de notre premier Pére. On voit à droite en entrant, le Tombeau de Baudoin,

& à gauche celui de Godefroi de Bouillon, les deux Fréres. Il y en a encore un autre qu'ils asſûrent être de Melchiſedec, ſans ſçavoir ſur quel fondement.

Vis-à-vis la grande porte on trouve la Pierre de la Sainte onction, ſur laquelle notre Rédempteur fut oint. Elle eſt de marbre blanc, longue de huit palmes, large de quatre, & enfermée d'une baluſtrade de fer. Un peu plus bas les Arméniens gardent un endroit qui eſt marqué dans le pavé par une pierre ronde, où étoient les amis de J. C. pour voir où on l'enſéveliroit. Tous ces endroits ſont illuminés de quantité de lampes : je les ai vûs dans cet ordre-là avec la Proceſſion des Religieux.

La Chapelle du S. Sépulchre a environ 24. palmes de circuit, elle eſt dans le milieu de l'Egliſe, avec un petit dôme ſoûtenu de 12. petites colomnes. En entrant par une petite porte, on voit à la clarté de 17. lampes qui ſont allumées jour & nuit, la pierre que l'Ange ôta de deſſus le Sépulchre, & qui eſt à moitié enterrée. Il y a une ouverture étroite par où l'on entre dans le Sépulchre, qui a huit palmes en quarré, où l'on trouve un monument de la même longueur, qui eſt couvert d'un marbre qui ſert d'Autel pour y dire la Meſſe. Il y fait une chaleur inſuportable, à cauſe des 47.

lampes qui y brûlent continuellement, quoiqu'il y ait trois ouvertures en haut pour laiſſer ſortir la fumée. Ce lieu comme l'Oratoire qui le renferme, eſt tout couvert de ſoie en dehors & en dedans. Les Cophtes ont leur Chapelle tout joignant le derriére de l'Oratoire, puis de-là paſſant au travers de la Chapelle des Syriens, enſuite par un chemin coupé dans le roc, on trouve les Tombeaux de Nicodéme & de Joſeph d'Arimathie, taillés dans la pierre, outre celui que ce dernier ſe fit faire pour lui-même à l'imitation de celui de N. S.

Je montai enſuite par un eſcalier, proche de l'endroit où étoient les amis de J. C. à la Chapelle des Arméniens, & je leur vis dire la Meſſe. Le Prêtre avoit une Chape avec un collier ſemblable à celui des Théatins, & un long bonnet ſur la tête. Il vint dans la Chapelle avec un petit calice couvert d'un voile, au ſon de diverſes ſonnettes d'argent que les aſſiſtans avoient en main, parce qu'ils ne peuvent ſe ſervir de cloches; mais au lieu de cela ils ſe ſervent d'un morceau de bois de douze palmes de longueur, ſur lequel ils frapent avec un maillet.

On tient cachée & même on enterre l'argenterie, que tant de Rois & tant de

Princes ont donnée au S. Sépulchre, dans la crainte qu'on a des Turcs, & même on ne la fait voir à aucun Pélerin ; mais le Pére Gardien me fit cette faveur particuliére, en ordonnant qu'on la tirât de deſſous terre, ce que le Sacriſtain n'avoit pas trop envie de faire. J'y vis une lampe qui peſoit environ trois cens livres, que Philippe III. Roi d'Eſpagne avoit donnée ; une Croix, un Calice & de très-magnifiques ornemens qu'y avoit envoyés Louis XIV. Roi de France ; d'autres ornemens rehauſſés d'or, de perles & de pierres précieuſes donnés par Philippe II. un Calice par la Reine Catherine d'Angleterre ; ſix chandeliers, quatre pots à fleurs & une Croix d'argent par la Ville de Meſſine, en mémoire de la Lettre que ce peuple croit leur avoir été écrite par la bienheureuſe Vierge ; ils en célébrent la Fête le 2. de Juin, avec une pompe extraordinaire ; ce préſent eſt d'un travail ſi exquis, que l'on ne s'en ſert qu'aux plus grandes Fêtes.

Les Grecs m'ouvrirent auſſi leur *Sancta Sanctorum*, où je révérai quelques précieuſes Reliques, comme un bras de Sainte Marie Madeleine ; un grand morceau de la vraie Croix, & le Crane de S. Jean-Batiſte. Outre cela je vis quantité de boëtes, d'encenſoirs, & autres vaſes d'argent

néceſſaires à leur Rite, une Croix de bois d'un travail merveilleux, ſur laquelle un Grec a gravé une quantité de figures ſi petites, qu'il faut ſe ſervir du microſcope pour les voir; on y admire auſſi d'excellens morceaux de peinture faits par des Candiots & des Moſcovites.

Il y a un Santon Mahométan, qui habite ſur ce ſaint lieu, non pas tant pour le garder, que pour recevoir l'argent qu'il faut pour le faire ouvrir: ainſi le Lundi après avoir fait mes dévotions dans le S. Sépulchre, je lui fis ouvrir la porte pour ſortir. Je fus directement à l'Egliſe de S. Sauveur, où l'on me montra la curieuſe & magnifique Lampe que le Commiſſaire de Naples a envoyée qui eſt eſtimée quatorze mille écus, & la copie du Saint Suaire dont le Duc de Savoie leur a fait préſent.

Il eſt bon que le lecteur ſçache que les Grecs s'étoient emparés de ces S. Lieux depuis pluſieurs années. Mais après une longue ſollicitation au Divan de Conſtantinople, on les a remis aux Religieux de l'Obſervance, le Marquis de Châteauneuf Ambaſſadeur de SaMajeſté très-Chrétienne à la Porte, les ayant apuyés d'une maniére particuliére pendant douze ans, avec l'aide de Frere Dominique du Ruizaval

Biſcayen, perſonne d'une grande capacité, quoique ſimple Frére Lai. En mémoire d'un tel bienfait, ces Péres ont mis dans leur table des Meſſes pour leurs bienfaicteurs, M. le Marquis, immédiatement après les Têtes couronnées. Toutes les ſemaines on chante ſept Meſſes dans le S. Sépulchre. La premiére eſt pour le Pape, la ſeconde pour l'Empereur, la troiſiéme pour le Roi d'Eſpagne, la quatriéme pour le Roi de France, la cinquiéme pour le Roi de Pologne, la ſixiéme pour la République de Veniſe, & la ſeptiéme pour le Marquis de Châteauneuf.

Pour revenir à mon diſcours, ſi d'un côté ce pays eſt très-ſaint & digne de vénération, comme ayant été arroſé du très-précieux Sang de Nôtre Seigneur; de l'autre il eſt bien à éviter, à cauſe des mauvais traitemens & voleries des Turcs & des Arabes; ce qui fait qu'un ſage Pélerin doit partir au plus vîte, dès qu'il aura fait ſes dévotions, pour n'être pas expoſé aux inſolences de ces Barbares ennemis du nom Chrétien. Il n'eſt nullement permis de ſe défendre contre eux, il faut ſe laiſſer bâtonner, parce que s'il arrive qu'un Chrétien tue un Mahométan, le ſang de ce Chrétien-là ſeul ne ſuffit pas, ni la confiſcation de ſes biens, mais il faut pluſieurs milliers

d'écus de ſes complices & des autres de la Nation.

Le Mardi 8. jour de la Nativité de la Vierge, que j'avois fixé pour mon départ, je fus entendre la Meſſe quatre heures avant le jour, dans la maiſon même où elle étoit venuë au monde. Il y avoit quantité de Religieux & de Chrétiens du Pays qui y aſſiſtoient ; outre toutes les Meſſes particuliéres que l'on diſoit à différens Autels, on en chanta une grande, où communiérent tous les Catholiques. Je n'aurois pas eu cet avantage-là une autre fois, parce que les Turcs ont une Moſquée au-deſſus, & ne ſouffrent point qu'on y diſe de Meſſes, que ce jour-là, encore faut-il acheter ce privilége avec beaucoup d'argent.

CHAPITRE X.

Retour de l'Auteur à Alexandrie par la même route.

JE retournai à l'Egliſe de S. Sauveur, avant qu'il fût encore jour, où le R. P. Gardien revêtu de ſes habits de Patriarche, me donna ſa bénédiction : il vint enſuite dans ma chambre, accompagné du

P. Procureur Général, pour me souhaiter un bon voyage, avec des expressions de l'affection la plus tendre; tous les deux me firent présent de chocolat & de quelques pieuses Reliques, me promettant de plus de faire dire deux Messes, l'une dans le S. Sépulchre, & l'autre sur le Mont Calvaire, pour le bon succès de mon voyage.

Je montai donc à cheval hors de la Porte de Béthléem escorté de mon Voiturier, qu'ils apellent en ce pays-là Muccaro: je pris le chemin de S. Jérémie, où j'arrivai sans aucune mauvaise rencontre; mais lorsque je fûs à cette montagne, deux Païsans qui m'avoient aperçu de loin, voulurent m'obliger d'aller à eux. Je m'arêtai jusqu'à l'arrivée de mon Muccaro qui étoit resté derriére à manger des figues, car il y en a en abondance sur les montagnes, de même que du raisin, des olives, des grenades, & d'autres fruits. Ils disputérent un quart d'heure ensemble, parce que ces malheureux qui me voyoient une robe d'écarlate sur le corps, me prenoient pour quelque Marchand chargé d'Alboc-kelbs; ils auroient voulu me voler, comme je l'avois compris par leurs gestes, n'entendant nullement leur langue: aussi le Muccaro n'eut pas peu de peine à leur persuader que je ne portois point d'argent. Cependant j'étois

plein de colere en moi-même de me voir dans un pays où deux coquins tout nuds étoient capables de m'insulter.

Il m'arriva encore pis à la Maison du Bon Larron : un gueux courut après moi, me criant de demeurer jusqu'à ce que le Cafarrier Arabe son maître, ou Receveur des droits, fût venu. J'obéis, mais il s'aprocha lui-même, & parce qu'il croyoit que j'étois un Marchand à cause de mon habit. il commença à me demander de l'argent par signes, quoique le Muccaro eût déja montré l'acquit : sur ce que je lui témoignai que je n'en avois pas, & que je l'avois laissé à Rama, ce bon homme se mit à me foüiller par tout en habile voleur, en commençant par le haut-de-chausse. Enfin s'étant convaincu de cette sorte que je n'avois rien, il voulut que je m'engageasse de lui payer une piastre à Rama, sinon qu'il m'emmèneroit prisonnier dans la montagne voisine. Pour me tirer d'un tel péril, je lui promis ce que je ne lui devois pas, & il ne manqua pas de venir la recevoir; mais je la lui fis donner par le Cafarrier, qui s'étoit obligé pour 28. piastres de me délivrer de toutes ces pilleries, & de me conduire à Jaffa à ses dépens.

Ce traitement fait voir quelle justice on doit attendre dans un pays où les Rece-

veurs mêmes volent si hardiment & si impunément. Ce qui ne paroîtra point surprenant si l'on considére que le naturel des hommes de cette nation, ou leurs propres mœurs, les rendent paresseux ; d'où il arrive qu'ils aiment mieux vivre de rapines, que d'avoir la peine de cultiver la terre. D'ailleurs, s'il y en avoit qui le fissent, ils ne disposeroient pas de ce qu'ils recueilleroient, car les Arabes enlévent aux payſans tous leurs grains, ce qui entretient parmi eux une espece de guerre perpétuelle. Ils en étoient venus aux mains la veille du jour que j'arrivai à Béthléem, & il y avoit sept Arabes & trois payſans blessés. Les Arabes mêmes se haïssent mortellement, étant divisés en deux factions, celle de la banniere rouge, & celle de la banniere blanche ; aussi ne se passe-t-il point de jour qu'il n'y en ait de tués de part & d'autre. De cette sorte, les Arabes & les payſans ménent une vie misérable, couchant sur terre, & ne mangeant que du pain sec, parce qu'ils ne trouvent pas toûjours des Francs à voler. Dès que je me fus délivré de ce fripon de Douannier, je pris une mauvaise robe noire du Muccaro que je mis, afin de ne plus attirer les voleurs avec la mienne, & je me rendis le plus diligemment que je pus à Rama où je

passai tout le Mécredi à attendre l'occasion de quelque Caravanne pour Jaffa.

Le Jeudi 10. je rendis aux principaux des Chrétiens Maronites, la visite que j'en avois reçu. Le Vendredi j'allai voir les Lieux Saints qui sont aux environs de Rama.

Le Samedi, il se fit une cavalcade d'Arabes qui conduisoient au son des flûtes deux enfans pour être circoncis. La cérémonie fut accompagneé d'un grand repas, avec quantité de plats de pilau, qui est un ragoût de mouton, de poules, ou de pigeonneaux boüillis avec du beurre & du ris.

Le Dimanche je partis après le dîner avec une Caravanne d'Arabes qui alloient à Jaffa, & j'y arrivai à la nuit. Le Muccaro me demenda pour lui quelque chose au-delà de ce que j'étois convenu avec le Cafarrier, mais je n'en voulus rien faire. La visite des Saints Lieux me coûta en tout 70. écus. A l'égard des pauvres Pélerins qui n'ont pas le moyen de faire une semblable dépense, ils gagnent à Jaffa les mêmes Indulgences que s'ils avoient été jusqu'à Jérusalem, ensuite ils repassent en Europe.

Le Lundi 14. je pris la mer avec un bon vent qui dura toute la nuit; & le Mardi je

me trouvai à Ptolémaïde, apellée aujourd'hui S. Jean d'Acre. Cette Ville eſt preſque ruinée & ſans habitans. Je me rendis au Couvent des Cordeliers qui me pourvûrent de ce qui m'étoit neceſſaire pour aller à Nazareth, qui en eſt éloigné de 25. milles.

Je partis le Mécredi avec avec un truchement, & j'y arrivai le ſoir. Le lendemain, je fis mes dévotions à l'endroit où l'Ange fit la Salutation à la Sainte Vierge, qui eſt gardé par les Religieux de l'Obſervance; je reçûs d'eux toutes ſortes d'honnêtetés. J'employai le Vendredi à viſiter les Egliſes voiſines: je retournai enſuite à S. Jean d'Acre, n'ayant osé à cauſe des Arabes qui ſont attroupés dans la campagne, m'éloigner davantage pour aller voir la Galilée & les autres Lieux Saints.

Comme il ne ſe trouva point de barque le Samedi, je n'en partis que le Dimanche après midi: le tems fut calme toute la nuit, mais la navigation fut bonne le Lundi, ſans néanmoins qu'elle pût s'achever, ce qui fit que nous n'arrivâmes à Jaffa que le Mardi. Le lendemain je fis prix avec le Patron d'une Saïque qui repaſſoit à Damiette; le Jeudi je m'embarquai pour retourner à Alexandrie où j'avois laiſſé mes hardes.

Le vent fut bon le Vendredi jusqu'à minuit; le Samedi il changea; le Dimanche il fraîchit & devint si favorable, que le Lundi nous nous trouvâmes au Bogas, proche de l'endroit où S. Loüis, après la prise de Damiette, fit bâtir un Fort que l'on voit encore aujourd'hui. Je pris aussi-tôt une Barque pour aller dans la Ville, croyant échaper par-là aux avanies du More d'Hisba, mais je ne pus éviter celles du Janissaire qui commença par m'obliger de lui donner une demi piastre pour me laisser passer; il usa ensuite d'une telle subtilité, qu'il prit encore dans ma valise ce qu'il voulut pour les droits de la Douanne.

Je comptois de bien reposer chez le Maronite, Agent des Religieux de Jérusalem; mais pour mon malheur, certains animaux nocturnes qui étoient dans le même lieu, joints aux cris épouvantables & aux hurlemens d'une femme More qui accoucha dans la chambre voisine de la mienne, me firent passer une nuit encore plus mauvaise que les quatre que j'avois été sur mer.

J'allai le matin du Mardi me plaindre au Douannier du More Selim, qui m'avoit pris, sans raison, deux piastres; mais il me répondit qu'il ne dépendoit point de lui, & que j'aurois pû le dire au Bacha du Caire. Cependant la Barque étoit prête à

partir, je m'y rendis auſſi-tôt pour ne point perdre de tems, avec le même Commis qui devoit faire le voyage.

Nous ne mîmes pourtant à la voile que le Mécredi pour voguer par un bon vent, ſur le même bras du Nil. Le Jeudi premier jour d'Octobre, nous remontâmes ce Fleuve avec le même bonheur. Le Commis de la Douanne ſe contenta d'être deux jours ſans manger de la viande, parce qu'il n'y avoit point là de Juif, qui, avec ſon couteau ſans ſoüillure, pût tuer quelque mouton, poule, ou autre volaille qui étoit dans la Barque, ſelon l'ordonnance ſuperſtitieuſe de la Religion Mahométane.

Etant arrivés à Boulac le deux qui étoit un Vendredi, jour auquel part la Barque de Roſette, je ne fis que ſortir de l'une pour entrer dans l'autre. Tout le pays étoit innondé du Nil, & nous le deſcendîmes d'abord aſſez heureuſement. J'ai déja dit, & je le dirai encore, qu'il faut s'armer d'une grande patience, & faire le ſourd quand on voyage dans l'Egypte & dans la Terre Sainte, où les Chrétiens ſont également haïs des Turcs & des Arabes, qu'ainſi il faut ſouffrir des uns & des autres des injures & des affronts continuels. Il y arrive très-ſouvent qu'un miſérable tout nud, qui n'a pas le moyen de ſe vêtir,

tir, a l'impudence d'insulter les honnêtes-gens. Un autre mal encore, c'est qu'ils croient que tous les Francs sont Medecins, (comme je l'ai déja dit) ce qui fait que, quoiqu'ils se portent fort bien, ils veulent qu'on leur tâte le poux, ce qu'il m'a fallu faire pour n'être point chagriné, étant au reste très-certain que je n'en serois pas remercié.

Le Samedi, le vent contraire nous empêcha d'avancer beaucoup. Le Dimanche, la négligence des Mariniers ignorans fut cause que la Barque échoua sur la terre, en sorte qu'il fallut la décharger pour la retirer, & la recharger ensuite, ce qui consuma une bonne partie de la journée. Néanmoins étant portés après par un bon vent, nous touchâmes à Rosette au coucher du Soleil.

Le Lundi 5. je m'embarquai le matin, & j'arrivai avant la nuit à Alexandrie, où je trouvai un vaisseau François qui étoit sur le point de mettre à la voile, & qui devoit passer à Livourne: ensorte que, si j'avois voulu m'en retourner dessus, je n'aurois pas été plus de trois mois & demi à faire un si beau voyage: mais comme mon dessein étoit de le continuer vers le Levant, je négligeai cette occasion. Au contraire, ayant sçû qu'il y avoit à Bichier des Londres

prêtes à partir pour Conſtantinople, je cherchai les moyens de m'y embarquer. Henri Grimau Marchand de Marſeille m'y ſervit beaucoup. Cet obligeant François me témoigna une amitié extraordinaire tant que je fus à Alexandrie, & s'employa de tout ſon pouvoir pour me faire expédier à la Douanne.

Le Mardi, je fis écrire à l'Aga de Bichier pour avoir une place ſur une Londre. Le lendemain j'allai prendre congé du Conſul de France & des Marchands de cette Nation, que je remerciai de tout ce qu'ils avoient fait pour moi. M. Antoine Tambourin le Conſul me retint à dîner, & voulut encore que je lui promiſſe de venir ſouper chez lui la veille de mon départ.

Le Jeudi, je dînai chez M. Grimau qui m'avoit invité; il me fit une grande chere composée de tout ce que le pays produit de meilleur. Enfin étant sûr de partir le Samedi, j'allai le Vendredi au ſoir chez M. Tambourin, qui me donna à ſouper avec tous les François de ſa maiſon, & j'y reſtai à coucher.

CHAPITRE XI.

De la Religion, du Gouvernement, des mœurs, des habillemens, des fruits & de l'air d'Egypte.

AVANT que de sortir d'Egypte, il ne sera pas hors de propos, au contraire cela sera fort utile & fort agréable au Lecteur, d'aprendre après toutes ces particularités, l'état présent de ce Royaume, qui a tant souffert de révolutions. Premiérement sous l'Empire des Pharaons & puis de main en main sous celui des Ptolomées, des Romains, des Agaréniens, de l'Arabie heureuse, & des Turcs qui en sont présentement en possession. Les Chrétiens du pays apellent l'Egypte Massy, les Turcs Missir, & les Juifs Eretz-misraim. Elle est bornée au Septentrion par la Mer Méditerranée, à l'Orient par l'Arabie & la Mer Rouge, au Midi par l'Abyssinie & la Nubie, & à l'Occident par les deserts & le Royaume de Barca. On la divise ordinairement en trois parties, sçavoir Bahri, ou la Basse Egypte, Vostani ou l'Egypte Moyenne, & Saïd ou la Haute Egypte. La Basse contient tout ce qui se trouve

entre la Mer & le Caire, ce que les Anciens apelloient *Delta*, à cauſe de la reſſemblance de ce pays avec la Lettre Grecque de ce nom, parce que les deux bras du Nil avec la Mer forment un triangle. Sa Ville Capitale eſt Alexandrie. L'Egypte Moyenne eſt bornée par les Villages de Giza & Montfalot : le Caire eſt ſa Capitale. La Haute Egypte, autrement la Thébaïde, a pour la ſienne Aſna ou Iſne, autrefois Syene, qui eſt bâtie ſur la rive du Nil.

L'Egypte eſt habitée par des Cophtes, des Mores, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Juifs, & par pluſieurs autres nations. La Religion dominante eſt la Mahométane, dont je parlerai dans ma deſcription de l'Empire Ottoman. Les Cophtes, dont le nom vient de Copt fils de Miſrain Roi d'Egypte, étoient autrefois Idolâtres, comme tout le reſte des Egyptiens qui adoroient non-ſeulement Iſis & Sérapis, mais quantité d'autres Divinités qui étoient même monſtrueuſes. Ils ſe convertirent à la Foi Chrétienne par la prédication de S. Marc l'Evangeliſte leur Apôtre. Ils ont continué d'être Catholiques juſqu'au tems de leur Patriarche Dioſcore, qui tomba dans l'erreur où ils ſont encore aujourd'hui. Dans les ſiécles paſsés leur

nombre étoit fort considérable, puisqu'ils payoient tribut pour six cens mille ames, & l'on n'en compte présentement que quinze mille. Une des principales causes d'une si grande diminution, a été leur constance dans la Religion Chrétienne, ce qui provoquoit si fort la rage des Gouverneurs payens sous l'Empire Romain, qu'ils en firent des massacres de plusieurs mille à la fois; présentement c'est le peuple que les Turcs oppriment le plus. L'Egypte est gouvernée par les mêmes Loix que tout l'Empire Ottoman. La Porte y envoie un Bacha pour les faire observer.

Quant aux Habitans, autant que les Anciens passoient pour spirituels, polis, civils, certains Auteurs leurs attribuant même l'invention de la Géométrie, de l'Arithmétique, de l'Astrologie & de la Médecine, autant ceux d'aujourd'hui sont barbares, incivils, fiers, paresseux, menteurs, traîtres, grands voleurs, & de la derniére avarice, jusqu'à vendre leur frére pour six sols; mais sur tout ils haïssent le nom Chrétien. Ils semblent avoir communiqué cette aversion à leurs bêtes, puisque les chiens courent après les Francs, les connoissant aux habits. L'habillement des Arabes les plus distingués, est presque le même que celui des Turcs; mais le com-

mun porte un ſac en guiſe de mante ou par deſſus leur chemiſe, pour la propreté, comme ils diſent, & un mauvais morceau de toile ou de ſoie entortillé autour de la tête en guiſe de turban. Les femmes ont le viſage couvert d'un maſque de toile ou de ſoie; elles portent par deſſus leurs autres habillemens un morceau d'étoffe fort long. Celles qui ſont diſtinguées portent aux pieds des mules de bois ſi hautes, qu'elles paroiſſent à nos yeux comme des fantômes, quoiqu'elles ſoient de petite ſtature. Elles ſont toutes brunes, la beauté chez elle conſiſte à avoir l'œil vif.

Les ſaiſons anticipent les nôtres de beaucoup, car on y mange des figues & du raiſin au commencement de Juin. On y trouve dans une perfection très-grande tous les fruits que nous avons en Europe, ſur tout les poires, les grenades, les pommes, & pluſieurs autres, ſans parler des dattes, qui eſt un fruit particulier à l'Afrique. On y voit de toutes les ſortes d'oiſeaux que l'on a en Europe, & pluſieurs qui y ſont particuliers. Les becfigues y ſont extrémement délicates; les tourterelles y ſont en ſi grand nombre, & ſi familiéres, qu'on en trouve par tout dans les rues & dans les maiſons; les perdrix y ſont petites & dures.

L'air du pays eſt mal ſain, à cauſe de

la grande chaleur ; c'eſt pourquoi on n'y peut pas voyager en toute ſorte de tems, tant à cauſe de l'ardeur du Soleil, que de l'inondation du Nil.

VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Particularités des Isles de Rhodes, de Stanchio, de Scio, & de la Ville de Smyrne.

COMME la Barque étoit prête, je me mis dessus le Samedi dixiéme jour du mois d'Octobre, afin de me rendre à Bichier où j'arrivai à midi. Je présentai ma lettre de recommandation à l'Aga du Château, qui parla au Raïs d'une Londre pour m'y faire embarquer. Etant convenu avec lui, j'envoyai aussi-tôt mes valises au Vaisseau qui étoit prêt à mettre à la voi-

le. On leva l'ancre deux heures après, & nous voguâmes pendant toute la nuit avec un bon vent. Je ne la paſſai pas fort commodément, parce que la poupe, la courſie & les bancs des Londres ſont longs; qu'elles ont des mâts & des voiles comme les galéres, & encore un autre petit mât de plus.

Le Dimanche, le vent changea à midi, & devint ſi violent & ſi contraire, qu'il obligea le timide Raïs & les matelots à retourner en arriére, de ſorte que nous nous retrouvâmes à Alexandrie le Lundi à deux heures après midi. Je mis pied à terre pour aller voir Monſieur Tambourin qui me fit mille amitiés; il me retint à toute force, ne ceſſant point non plus que les François qui étoient avec lui, de me ſouhaiter à pluſieurs repriſes un heureux voyage.

Il me garda juſqu'au lendemain que nous remîmes à la voile par un vent favorable: mais le Raïs qui étoit plus propre à paſſer les riviéres que les mers, ſaiſi d'une terreur panique, porta le cap une ſeconde fois ſur Alexandrie, dans un tems où la mer étoit peu agitée. Connoiſſant enſuite qu'il s'étoit trompé, il reprit ſa route. Nous avions à peine fait quelques milles, que s'abandonnant de nouveau à ſa peur & à ſon ignorance, il tourna la proüe pour la troiſiéme fois, & aborda à Bichier le

Mécredi. Cependant j'étois au desespoir de voir ainsi retarder mon voyage, & j'aurois donné toutes choses pour trouver un embarquement sur un bâtiment Chrétien, afin de me tirer des mains de cette canaille.

Le Jeudi 15. il s'éleva une tempête de mer & de terre si violente, qu'on n'en voit point de semblable en Italie au mois de Décembre. Le Vendredi il plut beaucoup, ce qui montre l'erreur de ceux qui croient que le Ciel est toûjours serein en Egypte pendant l'hiver. Lorsque les Anciens l'ont dit, ils ont seulement prétendu parler de la Haute Egypte, & non pas de la Basse.

Le Samedi j'allai à terre afin de dissiper l'ennui où j'étois de me voir ainsi parmi des Grecs & des Turcs qui ne m'entendoient point. Le soir, je retournai à bord pour ne pas coucher dans l'Hôtellerie ; je portai pour toute provision quelques œufs, ne trouvant rien autre chose à acheter, à cause de la pauvreté du pays.

Le tems parut se mettre au beau le Dimanche, mais le Lundi il fit encore une grosse pluie qui dura jusqu'au lendemain, après quoi la mer se calma tout-à-fait. Les matelots passérent le Mécredi à sécher les voiles & à se préparer à partir. Enfin le Jeudi le Raïs leva l'ancre, encouragé par d'au-

tres Saïques & Londres qui avoient mis à la voile ; elles le guidoient en lui reprochant sa lâcheté. Le vent fut si gaillard & si favorable, que le Vendredi notre Londre qui portoit beaucoup de voiles, laissa trois Saïques derriére elle, enforte que le Samedi nous entrâmes heureusement dans le Port de Rhodes, après avoir fait 500. milles en 47. heures.

La Ville de Rhodes située au 36e. degré 42. min. de latitude, a été une des plus florissante de l'Asie. Elle fut bâtie par les Habitans des trois Villes de l'Isle, sçavoir Lindos, Jalysos & Camiros, qui par un pur caprice s'unirent en ce lieu, la premiére année de la 93e. Olympiade, c'est-à-dire 403. ans avant la venue de J. C. Elle se maintint long-tems en République avec une si grande réputation sur mer, & dans les affaires de marine, que l'Empereur Antonin le Pieux ne put autrefois s'empêcher de les recommander, en ordonnant de finir les affaires d'un certain Eudemon, suivant les Loix des Rhodiens. Mais cette Ville après avoir passé au pouvoir de plusieurs Princes, fut cédée par Manuel Empereur de Constantinople aux Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, après la perte de la Terre Sainte. Ils s'y fortifiérent & s'y défendirent en 1444. con-

tre le Soudan d'Egypte. En 1480. ſous Mahomet II. ils ſoûtinrent un ſiége de trois mois par la valeur & la conduite du Grand Maître d'Aubuſſon; mais en 1522. ils furent enfin obligés, après une vigoureuſe réſiſtance ſous le Grand Maître Villiers de l'Iſle Adam, de l'abandonner avec toute l'Iſle à Soliman II.

La ſituation de la Ville eſt à l'Orient de l'Iſle, & à mi-côte. Elle a trois milles de circuit, ſes rues ſont larges, fort droites, & pavées de belles pierres. Le milieu de la plus grande eſt tout de marbre blanc. On voit encore dans cette rue les Auberges & les logemens des Chevaliers, avec le Palais du Grand Maître: les maiſons ſont bâties à l'Italienne d'une pierre plus dure que le Tuf de Naples; les places & les marchés ſont remplis de tout ce que le pays & la terre ferme des environs produiſent, le tout à fort bon marché. La magnificence des édifices qui reſtent, montre que cette Ville a apartenu aux Chrétiens. On y voit par tout les Armes de l'Ordre de S. Jean, que les Turcs y ont laiſsées, juſques ſur les piéces d'artillerie.

Le Dimanche 25. après avoir entendu une Meſſe Grecque, je me promenai dans la Ville, qui me parut une bonne Forteresſe; car outre qu'elle eſt bien fournie

fournie de canon tout au tour, elle a trois murailles & un double foſsé, & du côté du Château, un triple foſsé. Il y a cinq portes du côté de la terre, mais on en tient trois fermées; elles ſont défendues par pluſieurs travaux & pluſieurs Ponts-levis: du côté de la Mer il y en a encore deux. Les habitans ſont Turcs & Juifs, car pour les Chrétiens Grecs qui ſont en très-grand nombre, ils vivent dans les Faux-bourgs, ou plûtôt dans les maiſons de campagne qui ſont autour de la Ville; & qui ſont un effet fort agréable, au milieu des jardins & des vignes. Les Turcs les chaſſent tous hors de la Ville le Vendredi & ferment les portes, pour faire leur priére du midi; ils puniſſent sévérement ceux qui ne ſe retirent pas promptement dès que le ſignal eſt donné.

Je fus voir le lendemain le Palais du Grand-Maître, qui eſt ſitué ſur le plus haut de la colline; il ſert aujourd'hui de priſon & de demeure à deux Kans de la petite Tartarie, qu'on a déposés par jalouſie, & que le Grand Turc tient en priſon perpétuelle, afin que ſi celui qui gouverne aujourd'hui, vient à ſe comporter mal, on puiſſe remettre un de ceux-ci en ſa place, & lui, le mettre en priſon. Je n'y ai rien vû de curieux, c'eſt ſeule-

ment un grand bâtiment que les Turcs laiſſent tomber en décadence. L'Egliſe de S. Jean qui eſt tout proche du Palais, ſert de principale Moſquée.

Cette Ville a trois Ports pour la sûreté de ſes Vaiſſeaux & de ſes Galéres. Celui qui ſert pour les Vaiſſeaux, eſt défendu par le Baſtion S. Elme qui eſt garni de dix piéces de canon, & ſur lequel eſt le fanal. L'autre qui eſt tout proche, eſt défendu ſur la gauche par une tour qui eſt garnie de huit petits canons, & ſur la droite par le Fort enchanté ou du More, qui a 28. canons, mais dont huit qui ſont à fleur d'eau, portent un fort gros boulet. Il y en a un dans lequel un homme peut preſque entrer, & ſur lequel les armes de l'Ordre étoient gravées avec ces paroles; *Opus Franciſci Mantuani. A D.* 1486.

On me dit auſſi que lorſque l'on prit la Ville on en trouva trois piéces d'une groſſeur prodigieuſe, qui ſervoient à lancer des pierres, que deux hommes embraſſoient à peine, & qu'on tranſporta à Conſtantinople. Le Fort dont j'ai parlé, eſt quarré avec quatre petites tours ſur les angles, & a un octogone dans le milieu. De cet endroit, au Baſtion oposé, on tire une chaîne pour fermer le Port. Le mouillage n'y eſt pas bon, l'Amiral d'Al-

ger y fit naufrage pendant que j'y étois, quelque tems auparavant un vaiſſeau & une ſaïque y avoient péri.

De ce Port on paſſe dans un autre qui eſt plus en dedans, & qui ſert comme d'Arſenal pour les petits bâtimens. Il a deux entrées ; une dans le milieu, & l'autre du côté du Fort dont nous avons parlé. C'étoit dans ce ſecond Port où étoit ce Coloſſe de bronze ſi renommé, que Charles de la Ville de Lynde, Diſciple du fameux Lyſippe, avoit conſtruit en douze ans, avec une dépenſe de 300. talens. Sa hauteur étoit de 70. coudées, il n'y avoit point d'homme qui pût embraſſer ſon pouce, chacun des doigts étant auſſi gros que la plus groſſe des ſtatues anciennes : enſorte que l'eſpace qui étoit entre les deux jambes ſervoit de paſſage aux Vaiſſeaux, qui vouloient venir ancrer dans ce Port. Il tenoit un vaiſſeau dans ſa main où l'on allumoit du feu, pour ſervir de fanal aux Vaiſſeaux ; mais après avoir été debout pendant 56. ans, il fut renverſé par un tremblement de terre ; les Rhodiens n'eurent jamais le courage de le remettre ſur pied, malgré les menaces de leur Oracle. Cet ouvrage prodigieux a demeuré entier ſur terre pendant pluſieurs ſiécles juſqu'en 654. qu'il fut mis en piéces

Vers l'an 1135. environ 1460. ans après qu'il eût été élevé en premier lieu, il fut détruit par Mahavia chef des Sarrazins, qui s'étant rendu maître de l'Isle le vendit à un Juif; le Juif après l'avoir fait débarquer en Natolie, le fit transporter en Egypte sur 900. chameaux. Et comme le Port des Galéres est le meilleur de tous, tant pour la sûreté que pour la commodité, il y avoit alors trois Galéres, les deux autres étant en Mer avec Ammaza-Mamma leur Général: elles sont entretenues aux dépens du Bacha de l'Isle.

Le Mardi 27. j'allai chez le Consul de France qui étoit un Grec, pour lui aprendre mon arrivée, & le prier de faire ensorte que je ne fusse point exposé aux avanies des Turcs. Je ne le trouvai point, je sçûs cependant qu'il avoit peu de crédit; je m'en consolai, parce qu'on me dit que les Francs sont moins maltraités dans cette Isle qu'ailleurs.

Le Mécredi je voulus voir le Fauxbourg des Grecs; je m'y promenai dans un jardin abondant en figues & en raisin: le soir je retournai dans la Londre.

Le Jeudi je me rencontrai avec le Raïs, & je m'aperçûs qu'il n'avoit pas envie de partir sitôt, étant retenu par les charmes de sa femme qui étoit une belle Turque.

Les femmes ici par modeſtie ſe couvrent le front d'un mouchoir, & d'un autre le menton juſqu'au nez.

Le lendemain Vendredi, jour que les Turcs font leurs priéres, je me rendis à l'ancien Palais des Grands Maîtres de S. Jean de Jéruſalem, où l'on gardoit le Kan de la petite Tartarie, afin de le voir lorſqu'il paſſeroit pour aller à la Moſquée. Il parut peu de tems après avec une ſuite de vingt perſonnes habillées à la Tartare: il étoit d'une aſſez belle taille, mais il avoit un défaut dans l'œil droit.

L'Iſle de Rhodes qu'on a apellée autrefois Ophiuſa, Aſteria, Ætrea, & qui a eu pluſieurs autres noms, a 40. milles d'Italie en longueur; ſon climat eſt tempéré & agréable; ſon territoire abonde en fruits & en vin: quand elle ne produit pas du grain ſuffiſamment, la Natolie qui n'en eſt éloignée au Nord que de 20. milles, lui en fournit en abondance. Elle avoit autrefois pluſieurs Villes qui ſont réduites en Villages, comme Tilerve, Lynde, Baſilique, Catavie, & autres qui ſont habitées par quelques Grecs, Turcs & Juifs, tous aſſez malheureux.

Enfin à force de preſſer le Raïs, il conſentit à ſe ſéparer de ſa femme, & de mettre à la voile le Samedi: mais à peine avoit-

il fait deux milles, qu'il revint, rapellé peut-être par ſon amour ; d'ailleurs les Grecs & les Turcs ſont ſi craintifs ſur Mer, qu'ils s'épouvantent du moindre vent. Ils font alors la manœuvre avec tant de confuſion, & s'étourdiſſent ſi fort par leurs cris, que ſouvent ils ne ſçavent plus où ils en ſont : de ſorte que dix Chréliens ſervent plus dans une navigation que 50. Turcs.

Le Dimanche premier jour de Novembre & le Lundi je viſitai l'Egliſe des Péres Grecs, à cauſe des Fêtes ; le Mardi il entra dans le Port une Saïque qui portoit une compagnie de Soldats à Conſtantinople.

Le lendemain j'allai dîner dans un jardin du Fauxbourg, & au retour j'aperçûs une Turque qui me faiſoit ſigne d'entrer chez elle : comme je feignois de ne la point voir, elle m'apella fort haut ; mais la crainte de Dieu & celle d'être empalé, ſi l'on me ſurprenoit avec elle, me firent paſſer outre.

Le Jeudi, un Sicilien vint m'avertir que je devenois ſuſpect aux Turcs, & que je priſſe garde à moi ; parce que j'étois dans un pays où ils n'ont aucun égard, & ſe ſervent tous les jours de prétextes imaginaires contre les Francs, pour les faire eſclaves, comme il étoit arrivé l'année précédente à

quatre François : car étant partis de Napoli de Romanie avec l'Armée Navale, qui alloit au ſiége de la Canée, ils furent mis aux fers à Rhodes comme des Eſpions & des Corſaires ; cette nouvelle m'allarma beaucoup, d'autant plus que j'avois négligé de prendre un paſſeport du Conſul de France, fondé ſur ce que dans tout mon voyage de la Terre Sainte, je n'avois été inquiété des Mahométans en aucune ſorte.

Le Vendredi, j'eus une grande peur pour ne m'être pas retiré à l'heure de la priére des Turcs : je m'aperçûs trop tard que la Ville étoit fermée : ainſi ne ſçachant que devenir, je pris le parti de me cacher dans une tour : cependant, ſi l'on m'y avoit trouvé, j'aurois ſans doute été arrêté & mis en priſon. C'eſt pourquoi, voyant à quoi j'étois exposé, je cherchai le Samedi un embarquement pour ſortir de cette Iſle ; mais mon malheur voulut que je n'en trouvaſſe point.

Le Dimanche 8. j'entendis la Meſſe dans la même Egliſe des Péres Grecs, comme j'en avois la permiſſion du Supérieur. Le Lundi il arriva une Tartanne Françoiſe venant de Marſeille, ce qui me donna une grande joie ; mais elle dura peu, car le Patron m'aprit que ce bâtiment alloit à l'Iſle de Chypre : le Mardi il en

arriva un autre, que quatre Marchands François avoient loué depuis Seyde jusqu'à Smyrne: je leur parlai aussi-tôt, & ils m'offrirent le passage avec la politesse ordinaire à cette Nation, me recommandant de faire aporter promptement mes hardes, & de venir coucher à bord, parce que j'étois en danger d'être fait esclave, selon ce que leur avoit dit le Capitaine Samson Renégat Marseillois, & Vice-Amiral de ce vaisseau Algérien qui étoit péri dans le Port. Je les remerciai comme je le devois, & j'éxecutai tout ce qu'ils m'avoient conseillé: dès le soir même je me rendis à la Tartanne, après avoir tiré mes valises de la Londre, en payant au Raïs la somme entiére dont nous étions convenus pour tout le voyage.

Enfin après un si long séjour, je partis de l'Isle de Rhodes le Mécredi 11. de Novembre sur le midi. Il y avoit dans la même Tartanne, outre les quatre Marchands François, sept Turcs, avec l'Aga de Seyde, qui avoient laissé le bâtiment Turc, à cause de la timidité du Patron. Ce que je remarquai de plus singulier en ces Barbares, c'est qu'ils s'étoient défaits de cette insolence & de cette hauteur avec laquelle ils s'apliquent dans leurs vaisseaux à nuire à un Chrétien, & à le maltraiter,

quand il eſt en leur pouvoir. Leur douceur dans notre barque égaloit celle des Agneaux, & il étoit ſatisfaiſant de les voir n'oſer faire leurs priéres en public, de peur de s'expoſer à la moquerie. Quand nous eûmes fait 20. milles, nous touchâmes à l'Iſle de Scimo, & quand nous en eûmes fait 30. à celles de Piſcopi, de Calce, de Niſſaro habitées par des Grecs & pleines de Corſaires.

Le Jeudi nous ne pûmes paſſer le Cap Creo à cauſe du vent contraire, qui dura juſqu'au lendemain; il tomba après tout-à-coup. A force de faire pluſieurs bordées nous arrivâmes en trois heures de jour à Stanchio, Iſle diſtante de Rhodes de cent milles, ayant toûjours cotoyé la Natolie.

Stanchio, Stanco, Stingo, & Stancu, ou plutôt ſelon les anciens, Méropis & Cos, eſt une Iſle d'une figure un peu longue, qui a la Natolie à l'Orient, dont elle n'eſt ſéparée que par un canal de ſix milles. Elle eſt célébre pour avoir donné la naiſſance à Apelles & à Hippocrate, que l'on dit être devenu ſi ſçavant, à force de lire tous les mémoires que l'on portoit dans le Temple d'Eſculape, qui étoit dans l'Iſle, parce que tous ceux qui guériſſoient de quelque maladie, étoient obligés de mettre en écrit dans le

Temple les remédes avec leſquels ils s'étoient guéris.

J'allai à terre pour voir un arbre d'une grandeur extraordinaire, & la Ville auſſi ; elle eſt ſituée ſur une hauteur près de la Mer ; elle a de bonnes murailles, un large foſsé où la Mer entre, & un Château forni de bonne Artillerie. Elle n'a point de Port, mais une rade ouverte, où les navires ſe retirent : les maiſons ſont bâties de pierre, & fort baſſes, ſi l'on en excepte une qui eſt ſuperbe, & qu'on nomme le Palais d'Hippocrate. Elle a auſſi un fort beau Fauxbourg du côté du couchant, où demeurent quantité de Turcs, de Juifs & de Grecs, auſſi-bien que dans la Ville ; mais ces derniers ſont fort maltraités par les Mahométans. On trouve tout-autour de fort beaux jardins, & des vignes qui produiſent d'excellens vins. L'arbre merveilleux eſt une eſpéce de Platane, (les Turcs l'apellent Tchinar ;) il eſt dans la Ville entre la porte du Château & le Bazar : il n'y en a point de ſemblable en Europe, puiſque 4000. perſonnes peuvent tenir ſous ſes branches qui ſont ſoûtenues par 36. pilliers ou petites colomnes. Deux fontaines & pluſieurs bancs invitent à y prendre le frais.

Nous ne partîmes pas le même jour, à cauſe du Vice-Amiral Samſon qui étoit reſté la nuit dans la Ville pour quelques affaires, & que le Bacha vouloit faire embarquer un de ſes domeſtiques.

Le Samedi ſur le midi, nous mîmes à la voile avec un bon vent; mais il calma au bout de trois heures : il nous falut faire des bordées ſans pouvoir doubler pendant la nuit les Iſles de Bacha, de Carmino & de Lero, habitées comme les autres par les Grecs.

Le Dimanche nous nous trouvâmes de bonne heure au-delà de Lipſo Iſle deſerte, de S. Jean de Parno que poſſedoit autrefois l'Ordre de Malte, de Neccaria, du Liforni & de Samos : cette derniére Iſle étoit autrefois conſacrée à Junon qui y avoit un Temple; elle eſt célébre encore pour avoir été la patrie de Pithagore, de l'heureux Polycrate, & d'une des Sybilles: on voit à droit & à gauche une multitude d'Iſles, dont on peut dire que l'Archipel eſt couvert; mais comme le vent devint contraire, nous fûmes obligés de tourner la proue, & de nous mettre à l'abri ſous le rocher d'Artivo, où il y a pluſieurs Ports avec un fond propre au mouillage des grands bâtimens. Cet endroit néanmoins n'eſt pas habité, il ſert ſeulement à paître

des troupeaux, qui ſont à tout moment en danger d'être enlevés par les Pirates. Un peu avant que nous y euſſions relâché, il en étoit parti trois vaiſſeaux, qui avoient emmené une Saïque, laiſſant ſur le rivage quantité de bois, dont nous fîmes proviſion pour notre Tartanne.

Pendant que le mauvais tems continuoit le Lundi, les Matelots allérent chercher ſur les rochers des fruits de Mer, & aportérent une truſe d'eau à l'Aga de Seyde, qui la mit rotir au feu, comme ſi ç'avoit été un poiſſon, tant il avoit peu de connoiſſance: auſſi ſes actions & ſes diſcours étoient d'un ſauvage; il portoit une grande barbe de Négromancien, ou ſemblable à celle d'un homme élevé dans les bois parmi les bêtes.

Le Mardi nous remîmes à la voile trois heures avant le jour, mais le vent étoit ſi foible qu'à peine eûmes-nous paſsé à midi le canal, qui eſt entre Soma & Forni. Le vent fraîchit néanmoins ſur le ſoir, & nous courûmes avec le trinquet juſqu'à Chio, où nous nous trouvâmes à la nuit, ayant fait 130. milles que l'on compte depuis Stanchio juſqu'à cette Iſle: le Mécredi, nous deſcendîmes tous à terre, & j'allai loger chez les Péres de l'Obſervance.

Chio fut d'abord apellée Ethalie, ſelon quel-

quelques-uns, & enſuite Chio, ou plûtôt Chyros du nom d'une Nimphe. Salziza-daci ou Sachezada, qui ſignifie Iſle du Maſtic, eſt celui qu'elle a reçû des Turcs. C'eſt une des principales Cyclades : elle a 80. milles de circuit, l'Iſle de Mételin, au Septentrion, la Natolie à l'Orient, dont elle n'eſt séparée que par un canal de trois lieues, qu'on apelle le détroit du Cap blanc, & l'Iſle de Naccaria au Midi. Les Habitans la diviſent en deux parties, en Aponomoia, ou ſupérieure du côté du Nord; & en Catamera, ou inférieure du côté du Midi. Le territoire de l'Iſle proche de la Mer eſt excellent, mais celui du milieu eſt tout-à-fait ſtérile & pierreux, où l'on fait paître quelques chévres. On compte dans la Ville & les 80. Villages près de cent mille ames; mais les Grecs en font 80. mille, & le reſte eſt composé de Catholiques, de Juifs & de Turcs. Leurs revenus conſiſtent en lait, en beurre, en vins & en ſoie, dont il ſe vend tous les ans pour plus de 120. mille écus; on la travaille dans l'Iſle même pour occuper le pauvre peuple.

La Ville de Chio eſt ſituée au 38e. degré de latitude; elle eſt bâtie ſur le bord de la Mer, & eſt d'une figure oblongue, s'étendant du côté des montagnes faute

de terrain. Elle a de bonnes murailles, huit portes & un Château proche du Port, qui a un fosé large & profond avec deux ponts & deux portes. Les murailles en sont néanmoins si anciennes, & avec si peu de fortifications & d'Artillerie, qu'elle ne feroit pas une résistance fort longue. Dans un coin de la Ville, vers le Midi, il y a un Fort avec dix canons, & dans le milieu un autre que l'on a bâti depuis peu sur les ruines d'une Eglise qui apartenoit aux Grecs.

Le Port est grand, mais le fonds n'en est pas bon, les ancres n'y tenant pas : le fanal pour les vaisseaux est au milieu. Il y a les cinq Galéres de l'Isle qui sont commandées par autant de Beys, à qui le G. Seigneur donne douze mille écus pour l'entretien de chacune.

Quoique la Ville soit petite, on ne laisse pas d'y compter 40. mille Habitans, qui sont pour la plûpart des Chrétiens Latins & Grecs. Il y a ici deux Evêques ; l'un Catholique, qui a sous lui une cinquantaine de Prêtres vétus à la Romaine ; & l'autre Schismatique. Ceux du pays contraignent les Turcs, & les Juifs de demeurer dans le Château. Les maisons y sont bâties de pierre à la maniére Italienne, avec un toit de figure piramidale, qui est cou-

vert de tuilles : les rues ſont étroites, mais elles ſont pavées avec du caillou : les Bazars ſont pleins de toutes ſortes de denrées, qui ſont à bon marché, à cauſe du voiſinage de la Natolie.

Les femmes Chrétiennes y ſont habillées à l'Italienne, excepté la coeffure : elles portent la jupe ſi courte, qu'elle ne leur vient qu'aux genoux, avec un nombre prodigieux de plis ſur le derriére. Les veuves ont des voiles noirs, les autres blancs ; elles les relévent pardevant avec une eſpéce de chaperon, qui forme une ſorte de coeffure, dont les extrémités pendent par derriére du côté gauche : elles y entremêlent quantité de fleurs différentes ſelon les ſaiſons, ce qui eſt fort agréable à la vûe. Elles ſont très-blanches, belles, vives, & fort familiéres avec les hommes. Les filles ſouffrent même que les étrangers les voient librement, & toutes ont la gorge découverte d'une maniére qui choque la pudeur.

Les principales Egliſes ſont le Dôme, l'Egliſe des RR. PP. Jéſuites, celle des Dominiquains, celle des Capucins, & celle des Obſervantins.

Le Maſtic que l'on a ſoin de recueillir dans l'Iſle, eſt le meilleur que l'on puiſſe trouver ; ce qui fait que le G. Seigneur envoie tous les ans une perſonne de ſa

maiſon, pour être préſent à la récolte qu'on en fait, avec défenſe expreſſe d'en envoyer ailleurs qu'à Conſtantinople, où il eſt conſommé par les domeſtiques & les femmes du Sérail qui en mâchent pendant toute la journée, pour ſe rendre les dents blanches, & l'haleine douce; c'eſt à cauſe de cela que les Turcs l'apellent l'Iſle du Maſtic. Le coton que l'on y recueille, aporte encore quelque profit aux Gens du pays, à cauſe que les pauvres gens s'occupent à le travailler.

Je vis le Jeudi dans la maiſon du Conſul François, un jeune Renégat Vénitien, d'aſſez bonne mine, qui après avoir dit un jour trois Meſſes dans la matinée à Chio, s'aviſa de quitter l'Ordre de S. Auguſtin dont il étoit, & de ſe faire Mahométan; mais ſe repentant enſuite de ſa faute, il ſollicitoit le Conſul de lui procurer les moyens de ſe retirer en pays Chrétien. Il falloit ménager cela fort finement, parce que le Bacha le gardoit chez lui, & que s'étant aperçû qu'il différoit à ſe faire circoncire, il le fit faire par force un matin, en diſant que s'il s'enfuyoit, il vouloit du moins qu'il en portât les marques en Italie; le ſujet de ce malheur étoit que ſon Supérieur le voulant punir de ſes déréglemens, le coupable s'enfuit à

Chio, où ayant inutilememt prié l'Evêque Catholique de lui obtenir le pardon de ſes fautes, le deſeſpoir le porta à ſe faire Mahométan. Depuis ce tems-là il a toûjours rendu de mauvais ſervices à l'Evêque, l'accuſant fauſſement d'avoir correſpondance avec la République de Veniſe; l'on ne pouvoit remédier à cette calomnie qu'avec de fort groſſes ſommes d'argent. J'eſpére que Dieu fera la grace à cet homme-là de ſuivre l'exemple de Frere Jacques de Calabre. Ce frere ayant été mis en priſon pour quelque groſſe faute, par le Supérieur d'Eriza (petit Monaſtére dans les Montagnes de Syrie, qui dépend de celui de Jéruſalem) s'enfuit à Barut, & de-là à Seyde; comme on ne vouloit pas le laiſſer entrer à cauſe de la peſte, il reſta dehors avec trois Religieux de ſon Ordre. Le Préſident de Seyde ne laiſſoit pas de cauſer avec eux, & conſoler celui-ci du haut des murailles, en lui faiſant eſperer qu'il obtiendroit ſon pardon du P. Gardien; mais la peſte continuant toûjours, & ne pouvant pas entrer dans la Ville, ils prirent le parti de ſe retirer à Darbeſſin. Frere Jacques voyant que l'affaire traînoit en longueur, & deſeſperant d'avoir jamais ſon pardon, revint à Seyde au commencement de Mai en 1693. & étant entré dans

le Sérail, il demanda de ſe faire Mahométan : on le reçut, & il fut circoncis ; mais à peine deux mois furent-ils écoulés, qu'il ſe repentit de ce qu'il avoit fait : il eut recours à un Capucin François, Supérieur du Couvent de ladite Ville ; il lui demanda en toute humilité l'abſolution de ſa faute, lui diſant qu'il abjuroit & déteſtoit à jamais le Mahométiſme. Le Capucin lui fit réponſe qu'il falloit qu'il ſe retirât en pays Chrétien, qu'il ne pouvoit pas l'abſoudre à cauſe de l'occaſion prochaine où il étoit de retomber dans le même état de damnation, en continuant de vivre chez les Mahométans. Frére Jacques repliqua qu'il confeſſoit ſa faute publiquement, & que volontiers il mourroit Martyr pour la Foi & ſa Religion. Le Pére Supérieur voyant qu'il perſiſtoit dans ce pieux deſſein, lui donna l'abſolution & le S. Sacrement le Mécredi enſuite. Le bon Pére lui conſeilla le lendemain de ſe retirer ſur quelque vaiſſeau François, dans la crainte où il étoit qu'il ne ſuccombât à la foibleſſe humaine, & n'obtint pas de Dieu la grace du martyre. Mais Frére Jacques répondit que non, qu'il vouloit mourir pour la Foi, qu'il ſe ſentoit réſolu à ne pas craindre d'être brûlé : donnez-moi, dit-il, un Crucifix & vous verrez ce que je ferai de-

main; priez toûjours Dieu pour moi. Le Pére le voyant dans une ſi ferme réſolution, lui donna pour la ſeconde fois l'abſolution & le S. Sacrement.

Le Vendredi, qui eſt le jour de priéres chez les Turcs, Frére Jacques ayant une Croix cachée dans ſon ſein, fut au Bazar, où il y avoit beaucoup de monde. Il mit un pied ſur un turban, & l'autre ſur une veſte verte, la Croix en main, il ſe mit à prêcher, & à dire qu'il ſe repentoit de ſon erreur; qu'il vouloit mourir pour la Foi Catholique; que la Religion de Mahomet n'étoit que tromperie; que leur Prophete étoit un impoſteur, qui conduiſoit leurs ames en Enfer. Sur cela quantité de gens accoururent; & quelqu'un qui entendoit l'Italien, fut auſſi-tôt en avertir le Bacha, qui ordonna qu'on l'amenât devant lui: il fut maltraité le long du chemin, & ſa Croix caſsée en pluſieurs morceaux. Lorſqu'il fut arrivé, le Bacha lui demanda s'il étoit fou pour agir ainſi: le Frére Jacques lui répondit qu'il parloit de bon ſens, & qu'il avoit été fou lorſqu'il avoit embraſsé une Religion ſi infâme. On tint Conſeil après cela: les François s'employérent auprès du Cadi, pour tâcher de lui ſauver la vie, ou du moins de le faire mourir d'une mort douce. Le Cadi, d'un

autre côté lui offrant le pardon, s'il vouloit confeſſer que ce qu'il avoit fait, étoit par folie; le Religieux ne le voulut pas faire, mais avec une intrépidité ſurprenante, il ſe prépara à la mort. On le conduiſit au commencement de Juillet en chemiſe & en caleçons à la porte du Sérail: le Boureau lui donna devant tout le peuple du revers de ſon cimeterre, pour lui faire peur, & le faire dédire; mais n'en pouvant venir à bout, même par une ſeconde feinte, & ne pouvant ébranler ſa conſtance, il lui trancha enfin la tête, & donna pluſieurs coups ſur ſon corps, que la Nation Françoiſe acheta 50. piaſtres pour l'enterrer. On le mit dans la chaux, afin d'en pouvoir prendre les os; mais ayant ouvert l'endroit trois mois après, on le trouva auſſi frais comme quand on l'avoit enterré, ſans avoir perdu un ſeul poil de ſa barbe. C'eſt ce que m'a raporté M. Ripéra & trois autres Marchands François qui en ont été témoins oculaires, parce que tous les Chrétiens de l'Orient en ont fait une grande Fête, j'ai trouvé à propos d'en faire mention ici, pour l'aprendre à ceux qui ne le ſçavoient pas.

Le Vendredi 20. il y eut une ſi grande bouraſque, qu'elle obligea les vaiſſeaux qui étoient dans le Port à jetter une ſe-

conde ancre, & elle dura tout le Samedi. Le Dimanche le fils du Conſul & quatre autres François me firent voir la Ville : ils me menérent dans une grande cour terminée tout autour par quantité de maiſons fort petites, où demeurent des Religieuſes Grecques ; mais ce lieu reſſemble à tout autre endroit qu'à un Monaſtére, tant celles qui l'habitent ont de liberté, pouvant ſortir & aller dans la Ville quand elles veulent, & recevoir des hommes chez elles, dans tous les tems, & à toutes les heures qu'il leur plaît.

Le Lundi j'allai avec la même compagnie voir les arbres d'où coule le Maſtic, apellé en Langue Turque, Sakes. Ils ſont petits, & leurs branches ſe plient juſqu'à terre, d'où elles ſe relévent en haut. On fait une entaille dans quelque endroit du tronc pour avoir le Maſtic, qui diſtille à terre depuis le commencement de Mai juſqu'à la fin de Juin ; l'on a ſoin de bien nétoyer la place, afin de le pouvoir ramaſſer. On dit qu'il ſe fait auſſi de bonne Térébentine dans cette Iſle, mais je n'ai point vu l'arbre qui l'a produit. Ils me conduiſirent enſuite à trois milles de la Ville, & me montrérent un rocher proche de la Mer, où l'on voit un ſiége taillé dans la pierre, & pluſieurs autres à l'entour. C'é-

toit, ſelon la tradition du Pays, l'Ecole d'Homére : cependant je n'ai jamais lû que ce Poëte ait enſeigné.

Les Perdrix ſont ſi privées dans cette Iſle, qu'on les envoie pendant le jour à la campagne, d'où elles reviennent le ſoir à la maiſon à un certain coup de ſiflet, comme on me le fit voir dans une ferme par où nous paſsâmes.

Je voulois me mettre dans une autre bâtiment pour me rendre de Chio à Conſtantinople : mais M. Ripéra, qui m'avoit déja ſauvé du malheur dont j'étois menacé à Rhodes, s'y opoſa, me diſant qu'il étoit plus sûr d'aller prendre un paſſeport à Smyrne, & qu'enſuite je ferois mon voyage ; parce que ſi je m'embarquois avec des Turcs & des Grecs, ſans cette précaution, je ſerois en danger d'être fait eſclave dans quelque Iſle de l'Archipel, où je ne trouverois point de François. Le Conſul me parla à peu près de même : ainſi je changeai de réſolution, & je préférai cet avis prudent, d'autant plus que comme l'Hyver étoit fort avancé & qu'il s'agiſſoit d'une Navigation de 500. milles, il pourroit arriver que je fuſſe jetté dans quelque plage où j'aurois langui pluſieurs mois.

De cette ſorte, je m'embarquai ſur le même bâtiment le Mardi, & portés d'un

bon vent, nous laiſsâmes bien-tôt à droit le Bourg de Couchimel ; mais il calma près de l'Iſle de Spalmatore, & nous avançâmes ſeulement un peu pendant la nuit entre la Terre-ferme & l'Iſle, qui eſt habitée par des Turcs & des Grecs.

Le tems ne changea point le Mécredi, mais ſur le ſoir il ſe leva un petit vent qui nous ſervit à paſſer le Carabornous, laiſſant à gauche l'Iſle de Metelin ; il fraîchit pendant la nuit, & nous entrâmes dans le Golfe de Smyrne, en ſorte que nous portâmes le cap ſur la Ville, par le canal que la Mer forme dane la Terre-ferme.

Le vent tomba encore le lendemain, ce qui nous retarda beaucoup. Sur le ſoir il devint gaillard & ſi contraire, qu'à peine pûmes-nous, en louvoyant, paſſer le Fort vers le milieu de la nuit, & aller mouiller dans un endroit, qui en étoit un peu éloigné. Les uns diſent que ce Fort fut bâti il y a 30. ans à l'occaſion d'un Juif qui étoit Fermier de la Douanne, & qui s'enfuit avec deux Vaiſſeaux dans le tems qu'un Bacha avoit ordre du G. Seigneur de le mener à Conſtantinople. Les autres en raportent la cauſe au refus que firent les Anglois & les Hollandois qui ſe trouvoient dans le Port, de ſervir contre les Venitiens. Il eſt peu élevé, & flanqué ſeu-

lement de deux baſtions, ſans aucune fortification moderne, avec 20. piéces de canon tirant à fleur d'eau, ce qui ſuffit. Le Commandant laiſſe bien entrer dans le Port, mais on n'en ſort point ſans ſa permiſſion.

Le Vendredi, ce ne fut encore qu'à force de louvoyer que nous entrâmes avec un vent contraire dans le Port de Smyrne environ ſur les 10. heures du matin. Auſſitôt le Capitaine, quatre François & moi nous nous rendîmes chez le Conſul de leur Nation, qui nous reçût avec beaucoup d'honnêteté ; il nous donna un grand déjeuner. Je pris enſuite congé de la compagnie pour aller chercher un logement ; j'en arrêtai un chez un François à 30. ſols par jour pour moi, & 15. pour mon valet. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait dans la Ville pluſieurs Kans ou grandes Hôtelleries, où peuvent loger 1000. perſonnes ; comme le Kan-Celebi qui eſt couvert de plomb, & celui des Arméniens où loge la Caravanne de Perſe : enſorte que ceux qui veulent épargner, y trouve des chambres ſans lit à une piaſtre d'Hollande, ou un peu plus par mois, & y vivent ſuivant leurs moyens.

Smyrne, Lamira ou Sarchinia, eſt au 38e. degré 28. m. de latitude, ſituée par-

tie en plaine sur la Mer Egée, qu'on apelle vulgairement l'Archipel, partie sur la montagne : les uns croient qu'elle a été bâtie par les Amazones l'an du monde 3203. les autres que Thesée est son Fondateur. Elle a eu autrefois un Siége Archiepiscopal, présentement elle est la Capitale du Pays, & la premiére Foire du Levant, où doivent passer nécessairement toutes les Marchandises d'Asie & d'Europe. La Ville n'est pas tant célebre par la naissance & la mort d'Homére, (s'il m'est permis de terminer cette ancienne dispute) que par S. Polycarpe son Evêque qui a écrit sur le Livre mystérieux de l'Apocalypse dans Smyrne, Ephése, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, & Laodicée.

Le circuit de la Ville d'aujourd'hui est d'environ quatre milles, d'une figure irréguliére, qui aproche un peu du triangle; dont le côté qui regarde la montagne est plus long que les deux autres qui s'unissent sur le bord de la Mer ; & cela faute de terrein. Ses maisons ne sont pas belles, mais elles sont commodes & bâties à l'usage des Turcs ; il y en a beaucoup de fort basses, qui ne sont que de terre que l'on a refaites depuis le dernier tremblement qui renversa presque toute la Ville. Les Kans

néanmoins, comme je l'ai dit, ſont ſuperbes, les rues ſpacieuſes, & toute la Ville n'eſt qu'un Bazar & une Foire, où l'on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter pour les beſoins ordinaires & pour le luxe, parce qu'on y aporte toutes ſortes de marchandiſes de l'Aſie & de l'Europe. Les vivres à la verité y ſont plus chéres que dans les autres Villes Turques, à cauſe du grand concours d'Etrangers, dont le nombre paſſe 50. milles, tant de Chrétiens Européens, que de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, de Turcs, & d'autres. Le Port peut contenir pluſieurs Flottes, il y a toûjours des centaines de Vaiſſeaux de diverſes Nations. Les quatre Galéres de la Ville ſont dans un Port intérieur défendu par un méchant Fort, qui a quelques piéces de canon, & une Garniſon très-foible.

Dans la partie haute de la Ville eſt un Château que l'on dit avoir été bâti par l'Impératrice Héléne; je fûs le voir le Samedi, étant ſur la montagne qui commande la Ville, je remarquai ſur la gauche un ancien bâtiment, qu'on croit avoir été le Palais du Conſeil des Grecs, lorſque Smyrne étoit la Capitale de l'Ionie & de l'Aſie mineure. En entrant dans le Château par la grande porte qui eſt du côté de la Ville, je trouvai à gauche un demi buſte de la-

dite Impératrice, & quelques caractéres Turcs au deſſous, avec un tombeau de marbre ; & proche de là une ancienne Egliſe, dont on a fait une Moſquée, mais qui eſt ruinée, & pluſieurs colomnes de marbre ſur la terre.

A quelques pas de là on deſcend dans un lieu ſoûterrain, où l'on voit 24. très-grands pilaſtres qui ſoûtiennent quelques voûtes ; le pavé qui eſt fort bien fait, donne à croire que cet endroit ſervoit de citerne pour le Château. Le circuit de ce Château eſt de preſque un mille, en forme d'Amphithéatre, avec ſix tours du côté de la Ville, toutes les autres de l'autre côté étant ruinées : dans tout cet endroit, on voit quantité de pierres & de colomnes par terre, qui font voir qu'il y a eu pluſieurs logemens. On aſſure que S. Polycarpe fut expoſé à être dévoré des lions dans la cour de ce Château.

En m'en retournant j'aperçûs au pied de la montagne un ancien édifice, qui paroît avoir été un Fort de l'ancienne Ville; il reſte encore du côté du Nord quelque partie de murs que l'injure des tems a épargnés. La nouvelle eſt entiérement ouverte.

Les Conſuls de France, d'Angleterre, de Hollande demeurent dans des maiſons

magnifiques proche de la Mer, & font une grande dépense. Aussi sont-ce des emplois qui raportent beaucoup dans une Ville d'un commerce si étendu, & où il aborde tant de riches Marchands.

Il y a trois Eglises pour les Catholiques, une de Jésuites, une de Capucins (protégés les uns & les autres par le Roi de France à cause qu'ils sont de la Nation,) la troisiéme de Cordeliers Observantins Vénitiens, qui sont fort pauvres; outre plusieurs Monastéres Grecs, & quelques Synagogues de Juifs.

J'allai le Lundi me divertir à la chasse hors de la Ville, & je trouvai quantité de sangliers, de cerfs, & d'autres semblables animaux, avec une multitude de perdrix, de francolins, de grives, de canards, & d'autres volatiles, qu'on peut tirer sans crainte des Turcs, car les Francs ont toute sorte de liberté à Smyrne, s'habillant ou à la Françoise, ou à l'Italienne, comme il leur plaît, allant & venant dans & hors de la Ville, par terre & par mer, sans être inquiétés en aucune maniére. La pêche n'y est pas moins abondante que la chasse; les fruits de terre & d'eau y sont délicieux pour la bonté & le goût, surtout les grenades qui l'emportent de beaucoup sur celles de Naples: on en charge

des Saïques entiéres pour les aller vendre à Conſtantinople. Le Pays produit auſſi de le ſcammonée, de l'opium, des noix de galles, & d'autres plantes.

Les Naturaliſtes curieux y peuvent voir auſſi des Caméléons, que l'on trouve en grand nombre dans les ruines du vieux Château. Cet animal eſt de la grandeur d'un des plus gros lézards : ſes épaules ſont relevées comme celles d'un porc, ſes pattes ſont séparées comme celles d'un perroquet avec deux ongles devant & trois derriére. Il a la queue longue comme celle d'une ſouris, il ne remue jamais la tête, en ſorte qu'il auroit beaucoup de peine à voir ce qui ſeroit autour de lui, ſi la prévoyante nature ne lui avoit donné dans les yeux tant de ſortes de mouvemens contraires, qu'en même tems il peut voir facilement deçà & delà, deſſus & deſſous. La ſtructure de ſon œil eſt merveilleuſe, parce qu'il eſt couvert d'une peau ſemblable à celle du reſte du corps, avec un petit trou dans le milieu, qui eſt la prunelle : c'eſt pourquoi il faut qu'il ait une vûe fort perçante, à cauſe de l'angle aigu que font les rayons viſuels par un trou fait de cette maniére. Sa couleur eſt ordinairement verte, plus obſcure ſur les épaules, & plus claire ſous le ventre, qui tient de

la jaune, avec quelques petites taches qui ſont tantôt rouges & tantôt blanches. On doit remarquer, que quelquefois la couleur verte ſe change en brune, ou ſe tache de noir, & les petites taches blanches diſparoiſſent; & ſi l'on maltraite le caméléon, elles deviennent d'un rouge incarnat. Si on le met ſous un objet blanc ou rouge, il prend la couleur blanche, & jamais la rouge; ſi l'objet eſt de couleur céleſte, il ne change point; mais s'il eſt noir ou brun, il devient noir, il devient brun. Quand les caméléons voient qu'ils ne peuvent pas éviter d'être pris, ils ſiflent comme un ſerpent: mais cela eſt difficile, non pas à cauſe de la vîteſſe qu'il n'ont point, quoiqu'ils ſoient pourvûs de grandes jambes, mais parce qu'ils ne s'éloignent pas beaucoup de leurs trous, où ils ſe retirent auſſitôt. Leur langue eſt d'une ſubſtance cartilagineuſe & en forme d'une cannule, qui eſt attachée à la gorge par une membrane charnue & dure. Ils la tirent ordinairement un pouce hors de la bouche; & comme elle eſt couverte d'une ſubſtance glutineuſe, elle leur ſert d'inſtrument à prendre, comme à la glu, les mouches, dont ils font leur nourriture ordinaire. Au reſte ils ſe nourriſſent d'air, demeurant au ſoleil, juſqu'à ce qu'ils en ſoient gonflés,

& les perſonnes qui les ont obſervés, diſent que, ſans autre nourriture que celle de l'air, ils ne laiſſent pas de rendre des excrémens. On doit remarquer encore que leurs poumons ſont auſſi longs que tout le corps, formés d'une peau extrémement fine, séparée, comme en deux petites veſſies pleines d'air. De plus, ils ont une très-grande force dans la queue; en ſorte que ſe trouvant dans quelque trou d'où ils ne peuvent point ſe retirer avec les pieds, il leur ſuffit d'avoir de quoi s'attacher avec la queue, par le moyen de laquelle ils ſoûtiennent tout le poids de leur corps, & ſe dégagent peu à peu.

Tous les avantages que l'on trouve à Smyrne ſont balancés par la malignité de l'air, qui cauſe des fiévres peſtilentielles, particuliérement aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, par l'incommodité des chaleurs inſuportables de l'Eté. Ajoûtez à cela la peſte & les tremblemens de terre qui y ſont fort fréquens; s'ils ne ſe font pas ſentir une année, ils ne manquent jamais la ſuivante de faire mourir une grande quantité d'Habitans, & d'abîmer leurs maiſons. Il y a une eſpéce de préſage qui court parmi ces peuples, que Smyrne après avoir été rebâtie ſix fois, ſera enfin abîmée par un tremblement de terre, & hors d'état de ſe relever.

Le Mardi premier jour de Décembre, j'allai voir les quatre Galéres de la Ville, qui ſont ſous le commandement d'un Bacha, qui pour cet effet porte le titre de Commandant, pendant que le Gouvernement de la Ville eſt entre les mains d'un Cadi. Je me ſervis d'un Interpréte Juif, à qui je donnois peu de choſe par jour: car les Juifs ſont auſſi miſérables que méprisés chez les Mahométans, & ils regardent le moindre profit comme une fortune. Ils parlent ſeulement Eſpagnol, parce que l'Eſpagnol corrompu eſt leur Langue maternelle: ce qui fait que quiconque le ſçait, peut voyager aiſément dans le Levant, étant sûr de trouver par toute la Turquie & la Perſe des Juifs qui ſervent d'Interprétes pour un prix fort modique.

Le même Juif me mena le lendemain voir les deux Douannes. La plus grande s'apelle la Douanne de Commerce; c'eſt où ſe paient les droits de la ſoie, que les Arméniens aportent de Perſe, & que les Francs tranſportent enſuite en Europe avec du coton filé, des camelots, des cuirs, des laines, de la rubarbe, & d'autres marchandiſes. L'autre Douanne nommée la Douanne de Stamboul, eſt ſituée à l'angle gauche du fond du Port, & regarde le trafic de Conſtantinople, de Saloniquè, &

d'autres lieux de la Turquie. Elles ſont l'une & l'autre moins rigoureuſes que celles de l'Europe. On ſe contenta de regarder à l'entrée de mes valiſes, lorſqu'elles furent ouvertes, & encore avec beaucoup de précaution. Je ne fûs pas traité de même en Syrie ; on y enregiſtra juſqu'à la moindre choſe, d'une maniére fort deſagréable.

Les Marchandiſes que l'on doit porter à Smyrne ſont des draps d'Angleterre & d'Hollande, des étoffes de ſoie avec or & ſans or, de France & d'Italie. Les Hollandois gagnent encore beaucoup avec leurs écus & leurs demi-écus, dont la Turquie eſt toute remplie, & où on les apelle Aſlani à cauſe des lions dont ils ſont marqués. Les Arabes les prenant pour des chiens, les apellent Alboc-Kelbs. Les uns & les autres ſont ſi foux, qu'ils eſtiment beaucoup mieux cette monnoie-là que les piéces de huit d'Eſpagne.

Le Jeudi je rencontrai en allant à la Meſſe aux PP. Obſervantins, un enterrement où les Religieux marchoient en rang précedés de la Croix, & en ſurplis de même qu'en Italie ; ce que les Turcs ne permettent pas ailleurs. Comme mon deſſein étoit de paſſer à Conſtantinople, & que j'avois beſoin d'un paſſeport, j'allai le

Vendredi chez le Conſul d'Angleterre : je commençai par lui aprendre que j'étois du Royaume de Naples, dépendant de la Couronne d'Eſpagne, qui étoit liguée avec celle d'Angleterre. Mais comme il connut de quoi il s'agiſſoit, il m'interrompit d'un ton d'autorité, & me dit : *Je ne puis accorder de protection ; prenez garde ſeulement que le Conſul de France ne vienne à ſçavoir que vous êtes Napolitain, & qu'il ne vous faſſe faire quelque inſulte par les Turcs.* L'entendant parler de la ſorte, je pris congé de lui, perſuadé qu'il ſeroit difficile d'en rien obtenir. Le Conſul de Hollande me renvoya avec la même réponſe. Ainſi ne ſçachant plus que faire, j'eus recours au Conſul François à qui je déclarai ſans déguiſement qui j'étois, où j'allois, & le déſir que j'avois d'être muni d'un paſſeport pour Conſtantinople ; ce qu'il m'accorda fort obligeamment.

Il fit le Samedi une pluie ſi extraordinaire, outre celle des derniers jours, qu'on l'auroit priſe en Italie pour une tempête : ce qui m'obligea de demeurer enfermé une bonne partie du jour, avec un ennui qui m'accabloit fort, & qui la nuit augmentoit encore, par le voiſinage de certains Juifs qui ſe relevoient pour réciter leurs étourdiſſantes priéres, particuliére-

ment le Vendredi & le Samedi qu'ils paſſoient à veiller : de maniére que je ſortois fort ſouvent de ma chambre pour ne les point entendre.

Le Dimanche on expoſa le S. Sacrement dans l'Egliſe des Capucins, & on y prêcha en François. L'Auditoire étoit composé de l'Evêque de Chio, (retiré à Smyrne par les impoſtures du Renégat Venitien,) du Conſul, & d'un grand nombre de Marchands François & de Capitaines de Vaiſſeaux. N'ayant point trouvé au retour mon Juif chez moi, je l'allai chercher au Kan où il logeoit. En ſortant le valet du Caragi-Bachi, ou Directeur de la Douanne, qui étoit ſur la porte, me demanda ſi j'étois Portugais. Je compris que cela ſignifioit ſi j'étois Juif, je lui répondis que non. Mais ne voulant pas me croire, il me mena à ſon Maître, à qui je dis, ſur ce qu'il me fit la même queſtion, que j'étois François éxemt des droits. Il m'obligea cependant de conſigner une ſomme que le Conſul me fit rendre.

Le Lundi trois Vaiſſeaux de Raguſe étoient à la voile prêts à partir pour Livourne, lorſque le Conſul de France les en empêcha, ſous prétexte que de-là ils aportoient à Smyrne des Draps d'Angleterre

& de Hollande : mais quelques-uns diſoient qu'il vouloit avoir mille piaſtres de chacun pour les laiſſer partir ; ils en portérent leurs plaintes à l'Ambaſſadeur de France, mais je ne ſçais pas quelle raiſon ils en eurent.

Je me rendis le Mardi à l'Egliſe des Jéſuites pour voir un de mes amis, que je voulois conſulter ſur mon voyage. Les Péres n'avoient que des chambres de bois, parce qu'on bâtiſſoit actuellement leur Couvent, dont il n'y avoit que l'Egliſe de finie. Chaque Vaiſſeau portant Pavillon François qui entre dans le Port, leur donne 50. piaſtres qu'on leur a accordées pour leur entretien.

Le Mécredi je dinai avec M. Ripera à qui je laiſſai mes hardes juſqu'à mon retour. Le Jeudi l'Aga de Seyde vint me voir, je lui donnai du chocolat; mais comme ce Sauvage n'en avoit jamais goûté, ſoit qu'il l'eût enyvré, ou que la fumée du tabac eût produit cet effet, il s'emporta fortement contre moi, diſant que je lui avois fait boire d'une liqueur pour le troubler & lui ôter le jugement. En ſorte que ſi ſa fureur avoit duré, cela ſe ſeroit aſſurément mal paſsé pour moi, & je n'aurois eu que ce que j'aurois mérité, pour avoir regalé de chocolat un homme ſi groſſier.

Cependant

Cependant il ſe diſoit neveu du Vizir Cuprogli, & ſe flattoit de parvenir à cette dignité, comme ſi c'eût été un titre pour l'obtenir.

CHAPITRE II.

Voyage de l'Auteur juſqu'à Andrinople. Deſcription de cette Ville, auſſi-bien que des Iſles de Tenedos, de Mityléne, & de la Ville de Gallipoli.

COmme le tems ſe mit au beau le Vendredi, & que les pluies étoient tout-à-fait ceſsées, je pris congé du Conſul François & de M. Ripera : étant convenu pour le paſſage, je m'embarquai le Samedi au ſoir dans un Chiamber Turc, où je payai une chambre à part, afin d'être ſéparé du commun : vers minuit nous fîmes voile avec un bon vent.

Le Dimanche 13. nous nous trouvâmes à deux heures de jour vis-à-vis, & à deux lieues de la Fortereſſe de Foggia, bâtie à la pointe de terre qu'on voit à gauche en entrant dans le Golfe de Smyrne. Elle ſert à garder le Port du même nom, qui eſt au fond de la Baie. Cette Fortereſſe eſt petite, mais elle a de bonnes murailles, & eſt défendue d'un autre Château.

Sur les six heures du soir, après avoir fait 80. milles, nous mouillâmes à Metelin, ou Mitylène.

Cette Isle connue autrefois sous les noms de Lesbos, Homerte, Macaria, Lalia, Pelasgia, Ægira & Æthiope, est apellée aujourd'hui par les Turcs, Medilli : elle a 360. milles de circuit. Il n'y a guéres d'Isles plus célébres dans l'Archipel, puisqu'elle a donné le jour à Pittacus un des sept Sages de la Gréce, à la Sçavante Sapho, au Musicien Arion, & à plusieurs autres personnes illustres. Sa Ville Capitale est au Levant d'Eté de l'Isle, située sur un rocher qui s'avance dans la Mer, & forme deux Ports séparés. Celui qui regarde l'Orient, sert pour les Galéres (nous y en trouvâmes deux,) & l'autre pour toutes sortes de Navires. Tous les deux sont gardés par un Château qui est sur la Montagne, & un Fort qui est au pied faisant face à l'Occident.

Les maisons de la Ville sont basses, & habitées par des Turcs & des Grecs ; il y a cependant un fort bon Bazar. Son terroir fertile produit tout ce qui est nécessaire à la vie, & sur tout ce vin excellent dont parlent Horace & Virgile.

Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos.

Mahomet II. s'empara de cette Isle en 1464.

Nous levâmes l'ancre le Lundi au milieu de la nuit, & partîmes avec un petit vent qui devint contraire l'après-midi. Nous passâmes sur le soir le Détroit de Baba, qui a 5. ou 6. milles de largeur; il est formé par la pointe de l'Isle de Metelin, & par le Cap de Baba dans la Natolie, apellé ainsi, à ce qu'on prétend, du nom d'un vieillard enterré en cet endroit; on dit que lorsqu'il vivoit, il avertissoit les Turcs de tous les Corsaires Francs, qui entroient dans le Canal, ou en aprochoient. Ayant fait 60. milles sur les deux heures de nuit, nous donnâmes fond dans une plage au-delà du Château du Bourg de Molova. Ce Château est bâti sur le sommet d'une montagne à deux lieues du Port; c'est dans cette étendue qu'est Molova dépendant de l'Isle de Metelin.

Le Mardi quatre heures avant le jour, nous remîmes à la voile pour continuer notre Navigation, que la seule timidité du Raïs, qui craignoit les Corsaires pendant la nuit, avoit interrompue, quoique le vent fût si bon, que deux heures après le lever du Soleil, nous nous trouvâmes à 50. milles, entre l'Isle de Tenedos ou Boskiada en Turc & la Terre ferme de

la Natolie, assez près de l'endroit où étoit l'ancienne Troye. Comme le vent cessa pendant quelque tems, je me fis mettre à terre pour satisfaire ma curiosité, en considérant ces vestiges des Tryoens, & voir si cet endroit est la Troye si fameuse chez Homere & Virgile, ou bien la nouvelle dont parle Strabon. Je trouvai le long du rivage pendant plus d'un mille, de grands quartiers de marbre blanc, des colomnes debout & abattues ; & plus loin dans les terres, des bâtimens antiques de pierre vive à demi ruinés. Je vis aussi une grande Tour quarrée, de grosses pierres, qui avoit quelques petites fenêtres proche de la premiére corniche, dont le toit étoit rond ; ce qui me fit croire que ce pouvoit avoir été autrefois un Temple. La précipitation du Raïs ne me permit pas d'aller plus avant. Il me dit que pendant une journée de chemin dans les terres, je trouverois toûjours de pareilles ruines. Les Turcs l'apellent la Vieille Constantinople. Il est vrai qu'on y a trouvé des fragmens d'Inscriptions Romaines, ce qui ne convient point à l'ancienne Troye.

Les Mahométans ne négligent jamais de faire leurs priéres cinq fois par jour ; la premiére au point du jour, la seconde à midi, la troisiéme vers le soir, la quatrié-

me à nuit close, & la cinquiéme à deux heures dans la nuit, changeant seulement la troisiéme qu'ils commencent en Eté de meilleure heure. Chacun prie en son particulier, se mettant à genoux sur quelque étoffe le visage tourné du côté de la Mecque ; mais lorsqu'ils sont dans les Villes, ils vont tous aux Mosquées, un de leurs Prêtres les y apellant du haut d'une tour, avec des cris effroyables.

Je tetournai dans le Chiamber, qui poussé d'un bon vent entra le même jour dans le Port de Tenedos. Cette Isle s'apelloit autrefois Leucophrys & Lyrnessos ; les Turcs l'apellent aujourd'hui Boskiada ; c'est une des plus Septentrionales de l'Archipel vers l'Asie. Elle a été fort peuplée & fort riche du tems du Roi Priam & de Laomedon ; ce qui a fait dire au Poëte :

Insula dives opum, Trojæ dum regna manebant:
Nunc tantùm sinus & statio male fida carinis.

La feinte retraite des Grecs pendant la guerre de Troye, & les differens des Vénitiens & des Génois pour sa possession, l'ont rendue célébre dans l'Histoire. Le milieu de l'Isle est plat, les bords sont couverts de montagnes qui produisent de bons vins Muscats. Elle a 50. milles de tour, & plusieurs Villages ; sa Ville Capitale a le

même nom ; elle eſt ſituée au pied d'une montagne dans l'angle Oriental de l'Iſle qui regarde les Dardanelles, qui n'en eſt éloignée que de 18. milles.

Elle n'eſt pas des moindres Villes de l'Archipel ; elle a été célébre par un Temple de Neptune, qui étoit tout proche de ſes murailles, où les Nations voiſines & éloignées venoient offrir des vœux & des ſacrifices. Quoiqu'elle ſoit toute ouverte, elle ne laiſſe pas d'être grande, ſes maiſons baſſes, habitées par les Grecs & les Turcs, s'étendant depuis le bord de la Mer, juſqu'au pied de la colline. Le Château qui la commande eſt bâti ſur le ſommet d'un rocher, il contient dans ſes murailles beaucoup de logemens pour la garniſon & pour les familles Turques. Il défend le Port, qui eſt fort bon, & qui peut contenir des Flottes ; les deux Galéres de Rhodes que commande Ammazza-Mamma, y étoient alors.

A quelque diſtance de Tenedos il y a une autre Iſle deux fois plus grande, qu'on apelle Taſſi, d'autres Samandrachi, & que les Turcs apellent Himbros, qui eſt habitée par des Grecs, qui paient tribut au G. Seigneur, & à la République de Veniſe.

La nuit du Mécredi il fit une pluie con-

tinuelle, qui incommoda fort les passagers. Elle cessa à la pointe du jour, il lui succeda un vent tel qu'il le falloit pour entrer dans le Détroit des Dardanelles ou l'Hellespont. Aussi-tôt le Raïs qui avoit voulu aller coucher dans le Port, comme s'il n'avoit eu à gouverner qu'une felouque, mit à la voile ; mais il calma lorsque nous fûmes à la vûe du Village de Ghiaour-Hivii situé en Asie à 3. milles des Dardanelles, en sorte qu'il fallut remorquer le Chiamber avec 20. rames, jusques devant la Fortereſſe de Natolie, apellée par les Turcs Anadol-Issar. On en voit un autre vis-à-vis qu'ils nomment à présent Urmeli-Issar, c'est-à-dire Fortereſſe de Romelie. Elles ont été bâties il n'y a pas long-tems, afin de défendre l'entrée du canal ; néanmoins il me paroît que l'espace de 12. milles qui les sépare, est trop grand pour leur permettre d'arrêter les Vaisseaux qui feroient sillage par le milieu. Celle d'Asie est située dans une plaine, avec deux bastions paralelles à l'embouchure, & deux autres au canal, tous garnis de grosse artillerie ; & la courtine a 60. petites piéces au moins, qui sont plantées sur la partie élevée. On m'a dit que la Garnison consistoit en 200. Soldats, dont une partie habitoit dans la Fortereſſe, & l'autre dans des maisons bâ-

ties au dehors : le Bourg des Grecs eſt ſur le haut de la montagne. La Fortereſſe de Romélie eſt ſur le penchant d'une colline; il y a pluſieurs bons bâtimens. On trouve au milieu la maiſon du Commandant, & celles des autres Turcs, avec la Moſquée & le Magazin. Le côté qui eſt vers le Détroit a autant de baſtions que la Fortereſſe de Natolie, & eſt bâti de la même maniére ; mais celle-ci en a deux autres du côté de la Terre ; elle ne céde point à l'autre en bonté, ni en nombre de canon: le Village du même nom eſt au haut de la colline.

Le Jeudi vers les quatre heures du matin, nous fimes force de voiles par un bon vent qui nous mit avant midi entre les deux Châteaux apellés anciennement Seſtos, & Abydos. Ils gardent ſi étroitement ce paſſage (n'étant éloignés l'un de l'autre que de deux milles) que ce ſeroit une entrepriſe auſſi vaine que périlleuſe de le tenter ſans le conſentement des Turcs. Abydos qui eſt du côté de la Natolie, eſt plus fort & meilleur que l'autre, parce qu'il a ſix baſtions de tous les trois côtés qui gardent le Canal avec 30. groſſes piéces de canon, ſans les petites qui ſont ſur le haut ; dans le milieu il y a un bon Donjon, & autour un foſſé profond avec un pont-levis. Les

maiſons qui ſont autour ne ſont point enfermées : l'Eté y eſt fort mal ſain, à cauſe des mauvaiſes eaux ; il y a cependant un Conſul François, qui prend ſa commiſſion de l'Ambaſſadeur qui réſide à la Porte. L'autre Château de Romélie n'eſt pas ſi régulier, à cauſe que le terrein ſur lequel il eſt bâti n'eſt ſi pas uni; mais il a un baſtion à l'angle qui fait face aux autres Châteaux, & dans le milieu une retraite dans un grand & fort Donjon ; de plus trois petites Tours du côté de la Terre, & une longue courtine du côté du Canal. Son artillerie eſt la même choſe que celle de l'autre, à un canon près que l'on voit ici, qui eſt d'un ſi prodigieux calibre, qu'un homme peut y entrer. Les maiſons des Turcs ſont entre les murailles du Château & une autre muraille plus éloignée du côté des nouvelles Fortereſſes. Le haut de la montagne eſt orné de belles maiſons, parce qu'on y trouve de bonne eau de ſource ; que le terroir en eſt fertile, & l'air admirable.

Le Raïs ayant déchargé quelques balles de ſavon, nous continuâmes notre route, & paſsâmes, après avoir fait trois milles devant Maidos, grand Bourg de la Romélie, abondant en vins, que les Marchands François ont coûtume de prendre à

bon marché ; les trois pintes n'y valant que deux liards.

Lorſque nous eûmes encore vogué neuf milles, nous vîmes l'ancienne Ville de Skieſtamboul, la premiére que prirent les Turcs avant la conquête de Conſtantinople, & dont il ne reſte plus qu'un Château ruiné. Enfin nous arrivâmes au coucher du Soleil à Gallipoli diſtant de 30. milles de Seſtos & d'Abydos. J'admirai les merveilles de la nature, dans ce Détroit qui a 300. milles de longueur juſqu'à la Mer Noire, & qui tantôt n'a que 3. milles de largeur, tantôt 10. & tantôt 30. ce qui cauſe une diverſité charmante par tous les endroits où paſſent ſes eaux rapides.

J'allai voir d'abord le Vice-Conſul de France, pour le prier de me procurer une voiture qui me menât en sûreté à Andrinople. Il me reçut fort bien, & ne voulut pas ſouffrir que je logeaſſe ailleurs que chez lui : ce que je ne refuſai point, pour ne pas reſter dans l'endroit où l'on vend le caffé, car il n'y a point de Kan à Gallipoli. Il me traita fort bien à ſouper, & me donna un bon lit, dont j'avois grand beſoin, à cauſe des cinq mauvaiſes nuits que j'avois paſſées ſur Mer. Comme il étoit Juif Rabbin, & par conſéquent ſça-

vant dans ſa Loi, & grand obſervateur de ſes ſuperſtitions, j'avois autant de peine à m'accommoder à ſes mêts, qu'à ſa maniére de manger. Il ne me permettoit point de couper le pain avec mon couteau, il falloit que ce fût avec le ſien, & ce que je trouvois de plus plaiſant, ceux dont il dépeçoit les viandes, ne ſervoient qu'à cet uſage, & les uns & les autres ne devoient avoir aucune tache. Quant à mon voyage, il me répondit, que ſi je fuſſe arrivé un jour plûtôt j'aurois pû aller avec un Janiſſaire qui portoit des lettres de la Cour de France à l'Ambaſſadeur, que lui avoit remiſes un Capitaine d'un Vaiſſeau François, qui étoit venu de Marſeille en 24 jours. Cette partie du Canal, depuis les premiers Châteaux juſqu'à cet endroit, s'apelle la Propontide.

Gallipoli nommé par les Turcs Gebbolé, eſt au 42e. degré de latitude. Son circuit eſt de trois milles : elle n'a point de murailles ; les maiſons quoique baſſes ſont conſtruites de pierre de taille, & ont de bons & beaux Jardins. Il y avoit autrefois ſur la colline une Forteresſe qui commandoit le Port, mais la pareſſe des Turcs l'a laiſſé ruiner. Les Arſenaux ſont des deux côtés du Mole : dans celui qui eſt à droit, l'on peut mettre trois Galéres à

l'abri : dans l'autre à gauche, l'on en met douze. Le Vice-Conſul me dit que ce fut ici où ſe retira le reſte des Galéres Turques, dont un Vaiſſeau Venitien avoit fait grand fracas à l'entrée des deux Châteaux, & où elles ſe ſont pourries ſans ſervir à rien. Le toit des arcades eſt tombé aujourd'hui ; il ne reſte plus que les murs debout. Il y a une bonne Bourſe couverte de plomb avec pluſieurs petites coupoles que les Adminiſtrateurs d'une Moſquée louent aux Marchands. Le nombre des Habitans va à 6000. tant Grecs, Juifs, que Turcs, employés la plus grande partie à faire des fléches qui ſont fort bonnes. L'heureuſe ſituation de Gallipoli entre Conſtantinople & Andrinople rend cette Ville ſi commerçante, qu'elle vaut au Bacha qui en eſt Gouverneur environ 10000. piaſtres par an, ſans les émolumens qui appartiennent au Cadi, à l'Aga & aux autres Officiers. L'endroit où elle eſt bâtie étoit autrefois la promenade des Habitans d'une Ville fort ancienne apellée Lampſaque, qui étoit ſituée vis-à-vis, & dont on ne voit aujourd'hui que les ruines le long du rivage & ſur la colline, où s'eſt élevée dans la ſuite une petite Ville qu'on apelle Lapſic. Gallipoli abonde en grains, en vins, en fruits, & ſur-tout en très-

excellens melons ; j'en achetai neuf délicieux pour treize ſols. La campagne fournit autant de chaſſe qu'on peut ſouhaiter, des cerfs, des liévres, des perdrix, des canards, & mille autres choſes. Le Bazar de la Ville eſt fort grand & plus rempli que celui d'Alexandrie, tant de Marchands, que d'Ouvriers, chacun ayant ſon lieu séparé.

Le lendemain de mon arrivée, Raphaël fils de Simon le Vice-Conſul me chercha par tout une commodité pour aller ſans riſque à Andrinople ; mais on ne trouva ni la caravane qui a coûtume de porter le coton, ni compagnie avec qui je puſſe aller ſans être exposé aux Janiſſaires, qui retournant de la guerre dans leurs quartiers en Natolie, ſe débandoient dans les chemins, & aſſaſſinoient tous ceux qu'ils rencontroient. Le Xaxan ou Rabbin tâchoit cependant de me perſuader d'aller à Conſtantinople par la route de Rodeſton, m'offrant une lettre de recommandation pour aſsûrer & abréger mon voyage : mais tout ce qu'il put me dire, ne me fit point changer de réſolution. Ce Vice-Conſul cherchoit tous les moyens de m'obliger en cette occaſion, parce que je lui avois fait entendre que j'étois député du commerce de Marſeille avec des

lettres de grande importance pour l'Ambaſſadeur de France. Cette eſpéce de menſonge, que j'ai quelquefois mis en uſage, doit être pardonnée à un homme qui ſe trouvoit parmi les Barbares, dans un pays ennemi du nom Chrétien, & en tems de guerre. Il falloit déguiſer ſon caractére, ſon habillement, ſa Nation, ſon état, pour conſerver ſa liberté & ſa bourſe. Les Turcs ſont fort ſoupçonneux & prompts à calomnier un Franc qui ne ſçait ni ſe maſquer, ni détourner par ſon diſcours le péril qui le menace.

Pendant que j'étois fort en peine du chemin que je prendrois, il arriva heureuſement pour moi un caroſſe qui retournoit à vuide à Andrinople. Je priai un Arménien qui devoit auſſi y aller, d'apeller le Cocher. Nous convînmes d'un ſequin pour moi, & d'une piaſtre pour mon valet; nous allâmes enſuite chez le Vice-Conſul, de qui je voulois ſçavoir ſi je ne riſquois rien. Il dit qu'il connoiſſoit ce Cocher pour être un Chrétien Bulgare, & pour avoir fait pluſieurs voyages à Gallipoli. Lorſque notre convention fut arrêtée, le Bulgare me donna 10. Paras d'arres, au contraire de ce qui ſe pratique en Italie, où ce ſont les voituriers qui en reçoivent.

Comme le Vice-Consul étoit un homme riche, qui avoit plusieurs Esclaves, & une maison meublée à l'Italienne, il eût toute l'attention possible à me bien traiter, en sorte même que le Vendredi, quoique nous eussions fait grande chére le matin, il ne laissoit pas d'y avoir encore le soir un souper magnifique, servi en poisson pour moi, & en viande pour lui. Il est vrai que les cérémonies Juives y furent fort observées. Voyant que je trouvois les melons excellens & meilleurs que ceux de Parabita, dans le Royaume de Naples, il m'en fit faire le Samedi une bonne provision; il prit ensuite congé de moi pour aller à la Sinagogue, ou aux Ecoles, me priant de l'excuser, s'il ne m'accompagnoit pas, & de le recommander à l'Ambassadeur de France, dont il me croyoit fort considéré.

Cependant l'Arménien qui m'attendoit à la porte, s'impatientoit beaucoup, parce que le Bulgare étoit prêt, & qu'il pourroit partir sans nous : ce qui me jetta dans un grand embarras, à cause que je ne trouvois personne pour porter mes hardes. Les Turcs ne servent point à pareille chose, & les Juifs ne travaillent point le Samedi. Enfin mon valet & l'Arménien y suppléérent. En arrivant au carosse,

je n'eus qu'à monter dedans. Nous traversâmes un pays plat, bien cultivé, seulement interrompu de quelques collines agréables, ayant toûjours le canal à notre droite. Au bout de 14. milles, nous laissâmes Buloyr grand Bourg ; & le soir nous nous arrêtâmes à Cavé, après avoir fait encore autant de chemin. Nous logeâmes avec les chevaux, sans autre différence que celle de la hauteur des mangeoires, la nôtre étant deux palmes plus haute que la leur. Les Kans & Karvanseras ne sont autre chose en Turquie que de longues écuries, où les chevaux occupent le milieu; les côtés restent aux Maîtres, qui de plus sont obligés de se pourvoir de vivres, & de les aprêter eux-mêmes. A la vérité on est exemt le matin de disputer avec l'Hôte: car on ne paie rien pour ces logemens, qui sont des legs faits par des Turcs morts, pour la délivrance de leurs ames. Il est vrai qu'un Janissaire qui venoit à pied, m'alla chercher ce qu'il me falloit, m'accommoda un lit avec des nattes, & me fit un grand feu toute la nuit, pour échaufer le lieu qui étoit froid : mais je n'en dormis pas mieux, parce que le Janissaire & trois Spahis, avec qui il étoit, ne firent que parler & fumer.

Le Dimanche 20. nous partîmes avant

le jour ; & lorſque nous fûmes au Village de Juligia-Muſſurma, diſtant de 10. milles, nous nous trouvâmes entre des montagnes couvertes d'arbriſſeaux inutiles : elles finiſſent au bout de 8. milles, & l'on ſe trouve dans une plaine ſemblable à celle que nous avions quittée. Nous fimes 7. autres milles pour aller coucher à Malgara.

Cette Ville eſt ſituée ſur le penchant d'une montagne ; elle peut contenir environ 10000. ames, tant Turcs, Arméniens, que Grecs ; elle eſt Gouvernée par un Bacha, dont la Juriſdiction s'étend auſſi ſur 300. Villages, qui en ſont proches. Il y a ſept Moſquées toutes couvertes de plomb ; une grande place fermée, avec ſix coupoles couvertes auſſi de plomb, qui ſert de Bourſe ou de Bazar pour les marchandiſes les plus prétieuſes. Si la montagne ne nous avoit pas retardés, nous aurions fait ce jour-là plus de 40. milles, du train qu'alloit le Bulgare. Cependant comme je n'étois point accoûtumé à être aſſis à plat, les jambes croiſées à la Turque, je fus fort mal à mon aiſe dans ce caroſſe ſans ſiége, & fait de maniére qu'il n'y a point d'Européen, qui n'eût été incommodé de même. Le Kan ou Karvanſera ne fut point different de celui de la veille.

Le Lundi étant montés en caroſſe, une heure avant le jour, nous marchâmes toûjours à travers un pays de plaines, mais peu cultivé, juſqu'au Village d'Armanli, éloigné de 20. milles. Nous en fimes encore autant, pour arriver le ſoir à un autre Village apellé Caſunchiupri, près du fleuve & du marais de Coghiné qu'on paſſe ſur un pont de 164. arches de pierre de taille; ce Fleuve eſt de la largeur du Volturne dans le Royaume de Naples, & déborde ſouvent, parce que ſon lit eſt trop ſerré.

Le Mardi je voulus paſſer à pied ce fameux pont, dont je n'admirai pas moins la ſtructure que la longueur. Nous fimes enſuite 4. milles par un chemin fangeux & plein de craie, d'où les chevaux avoient beaucoup de peine à ſe tirer. Comme il faiſoit nuit, & que je m'aperçûs qu'un Janiſſaire parloit bas au Bulgare qui ne vouloit point paſſer outre, cela me donna quelque crainte; mais le Janiſſaire me voyant tenir un fuſil, s'en alla. Au point du jour nous continuâmes notre voyage avec une caravanne de chameaux, rencontrant juſques à Andrinople pluſieurs bandes de Janiſſaires; enfin nous y arrivâmes ſur les trois heures après midi, ayant fait encore 30. milles toûjours dans

un beau pays, qui n'eſt inculte que faute d'Habitans.

Cette Ville que l'on apelloit autrefois Oreſteſit, Oreſte, ou Viſcoudama, que nous apellons Andrinople ou Adrianople du nom de l'Empereur Adrien, a reçû des Turcs le nom d'Edriné. Elle eſt ſituée au 43e. degré de latitude, & bâtie dans un pays ſi agréable, qu'Amurath Empereur des Turcs abandonna Bourſe, & tint ſa Cour dans cette Ville-ci, ainſi que pluſieurs de ſes ſucceſſeurs ont fait; de ſorte que non-ſeulement elle s'eſt conſervée, mais le nombre de ſes habitans a augmenté. Elle a 7. à 8. milles de tour, en y comprenant la vieille Ville & pluſieurs jardins. Il n'y a rien de beau, les maiſons ſont baſſes, bâties de bois & de terre, quelques-unes de briques; mais les rues ſont ſi pleines de boue, qu'il faut abſolument porter des bottes en Hyver; de ſorte que c'eſt plûtôt un grand Village qu'une Ville. On ne peut pas douter que ce ne ſoit les Empereurs Ottomans qui l'aient rendue ſi peuplée, comme les nouveaux bâtimens le témoignent; car l'ancienne Ville où ils demeuroient avant la priſe de Conſtantinople étoit beaucoup plus petite; j'ai compté dans le tour de ſa muraille, depuis l'édifice qu'on apelle

Alibacha, juſqu'à Magnaſiapſi ou la Porte de la riviere, ſeulement 24. tours, quelques-unes debout, d'autres tombées, & toutes aſſez proche les unes des autres, ce qui fait voir la petiteſſe de la Place. Le reſte de la muraille étant tombé, les Turcs ne ſe ſoucient pas de la relever, & laiſſent ainſi Andrinople toute ouverte.

Trois riviéres, Tingia, qu'on paſſe ſur trois ponts de pierre, Arda & Merici arroſent les dehors de cette Ville; il y a quelques montagnes qui la commandent du côté du Levant. Elle eſt habitée par des Grecs, des Juifs, des Arméniens, des Turcs, des Valaques, & par pluſieurs autres Nations; le nombre n'en eſt pas toûjours le même, parce qu'en hyver il y a beaucoup de ſoldats qui reviennent de l'armée; cependant on y compte toûjours bien 10000. ames. Les vivres y ſont chers, parce qu'on en aporte la plus grande partie de dehors. L'air y eſt ſain, particuliérement en Eté, à cauſe des belles prairies, des jardins & des eaux. La ſituation de la Ville eſt pour la plus grande partie dans la plaine; le reſte eſt ſur des hauteurs & dans des fonds, ce qui eſt cauſe de ſa ſaleté.

J'eûs beaucoup de peine le ſoir à trouver une chambre; & ſans un François qui

ACHMET. II.

me donna celle d'un autre François qui étoit allé à Conſtantinople, j'aurois couché dans la place, parce que les logemens ſont rares, & que les Soldats deſtinés à la Garde du G. Seigneur après la campagne, les occupoient tous.

Le lendemain Mécredi, j'allai voir l'Ambaſſadeur de France qui demeuroit par delà le Pont & le Village de Jenimaret, à deux milles de ma demeure, proche du Serrail du G. Seigneur, que les Turcs apellent Serray-Ovaſi. Ayant ſçû mon arrivé, il me reçut fort bien, & m'offrit ſa protection, qui m'étoit très-néceſſaire dans un pays où l'on exerce toutes ſorres de fourberies. Je vis l'aprés-dînée la Bourſe, qui eſt un lieu digne d'admiration, apellée Ali-Bacha du nom de ſon Fondateur. Le bâtiment eſt une voûte longue d'un demi mille, où l'on entre par ſix portes, & dont les côtés ſont garnis de 365. boutiques, où ſont exposées toutes ſortes de marchandiſes rares & prétieuſes, en y comprenant auſſi celles qui ſont ſous la voûte de la grande porte. Les Turcs, les Juifs, les Arméniens & les Grecs qui les tiennent, paient pour chacune cinq piaſtres aux héritiers d'Ali-Bacha, ou à ceux qui jouiſſent de leurs droits, & une demie à la Moſquée d'Ouccherfeli, à cauſe

du don que lui en a fait le G. Seigneur, à qui ce droit apartenoit.

Proche de cette Bourſe, on trouve la rue de Serachi pleine de bonnes boutiques de toutes ſortes de marchandiſes, & qui a un mille de longueur, elle eſt couverte de planches les unes ſur les autres, qui laiſſent pluſieurs trous ſur les côtés, pour donner du jour.

Le Jeudi je pris un Juif avec moi, je fus voir la Moſquée de Sultan Selim, ainſi appellée parce qu'il en eſt le Fondateur : elle eſt ſituée ſur le haut d'une colline qui ſe trouve dans le milieu de la Ville, & attire de tous côtés l'admiration d'un chacun par la magnificence du bâtiment. On entre par quatre portes dans la premiére grande place qui eſt autour de la Moſquée ; enſuite on paſſe par trois autres dans la ſeconde, qui a tout à l'entour treize coupoles couvertes de plomb, qui ſont ſoûtenues de ſeize belles colomnes de marbre, en maniére de cloître, dont il y en a quatre de marbre verd devant la porte de la Moſquée : dans le milieu de cette cour, on remarque une belle fontaine de marbre pour ſe laver à la maniére Turque, quand on va à la priére. On entre après cela dans la Moſquée par cinq portes, dont deux qui ſervent pour

conduire aux places du G. Seigneur ſont fermées, les trois autres étant ouvertes pour tout le monde. Huit gros pilliers portent le dôme du milieu & douze arcades, ſur quoi ſont appuyées les huit autres coupoles qui ſont toutes remplies de caractéres Arabes ; il y a des galeries tout autour, ſoûtenues par des colomnes de marbre, qui ſont en bas environnées de baluſtrades. Tout le pavé eſt couvert de beaux tapis ; de ces arcades pendent cinq grands cercles de fer, avec un nombre infini de lampes, c'eſt leur maniére. Dans le milieu de la Moſquée, on aperçoit une eſpéce de grand échafaut quarré, élevé de terre de huit palmes, entouré d'une baluſtrade de bois, (je crois que c'eſt pour les Moullahs, autrement les Prêtres Mahométans,) proche de là eſt une fontaine. La tribune du G. Seigneur eſt à droit de la niche principale, que nous apellerions le grand Autel : elle eſt élevée auſſi de huit palmes, fermée par des jalouſies. A la gauche on voit une belle chaire de pierre, & vis-à-vis pluſieurs petites chaiſes pour les Moullahs. Les coupoles dont on a parlé, ſont toutes couvertes de plomb, qui font un fort bel effet, lorſque le Soleil donne deſſus. Les demeures & les logemens de ceux qui ſervent à la Moſquée, corref-

pondent à la grandeur de l'édifice : il y a quatre ſuperbes tours d'un travail différent, au quatre coins de la Moſquée : elles ſont de pierre, fort élevées, & font un bel effet de loin. Je voulus monter dans une de celles qui eſt auprès de la grande porte, pour voir l'artifice de ſa conſtruction, ce que je n'avois pas encore vû auparavant, en entrant par une ſeule porte : je trouvai trois eſcaliers, dont l'un méne au premier étage de la tour, l'autre au ſecond, & le troiſiéme au troiſiéme ; en ſorte que trois différentes perſonnes peuvent monter toutes à la fois, ſans ſe rencontrer l'une l'autre ; ſi elles veulent paſſer par d'autres portes, dans d'autres eſcaliers, elles le peuvent. L'Ingénieur qui l'a conſtruit étoit un des premiers de l'Europe, & ceci mérite bien d'être vû.

Je fûs enſuite voir la Moſquée Eſchigiami, c'eſt-à-dire la vieille Moſquée. Elle a deux hautes tours de pierre de taille, & huit coupoles couvertes de plomb autour du dôme du milieu. Elle n'a pas de cour ni de fontaine comme les autres, mais elle a devant la grande porte ſix gros pilliers qui ſoûtiennent la voûte & cinq arcades. Il y a dedans trois aîles qui ſont ſoûtenuës par quatre pilliers quarrés : les galleries d'enhaut qui ſont autour, ſont de

de bois, celles d'enbas ſont de marbre; le pavé eſt couvert de tapis comme l'autre; la tribune du G. Seigneur & la chaire ſont faites comme dans l'autre : parce que toutes les Moſquées ſont ſemblables, quant à l'intérieur, avec une niche creuſée dans le mur, & pluſieurs lampes qui pendent en divers endroits.

Au ſortir de là j'entrai dans le Biſiſten, qui en eſt proche; c'eſt un lieu couvert & ſoûtenu par de gros pilaſtres, qui forment deux rues dans le milieu, où l'on trouve environ 200. boutiques : l'on y vend des draps d'or & d'argent, des cimeterres, des piſtolets, des ſelles, des brides, des étriers, & toutes ſortes de harnois d'or & d'argent, garnis de pierres précieuſes pour l'uſage d'un cavalier. Les boutiques paient auſſi deux piaſtres aux Maîtres, & une demie à la Moſquée Eſchigiami, qui eſt un préſent que le G. Seigneur lui a fait. Il étoit preſque midi quand j'entendis dans ce riche endroit une ſorte de Muſique aſſez deſagréable, & une troupe de Turcs qui y répondoient d'une maniére barbare : je demandai au Juif ce que cela ſignifioit, il me dit que c'étoit une priére que l'on faiſoit pour le G. Seigneur. Proche de cet endroit il y a une longue ruë couverte où ſont tous les Orfévres.

Après dîner, mon Juif étant venu me reprendre, nous allâmes dans la Mosquée d'Ouccerseli, où nous trouvâmes quatre Moullahs qui étoient en priére: ils ne nous empêchérent pas de la voir. Elle n'a qu'une seule place ou cloître, d'où l'on passe à la Mosquée par trois portes que l'on voit dans le fond. La gallerie de ce cloître est soûtenue par 12. belles colomnes de marbre verd, outre six autres de marbre blanc, & plus grosses, qui sont devant les portes dont nous venons de parler. Le haut est fermé par 15. coupoles couvertes de plomb. On voit une fort belle fontaine dans le milieu. Les quatre angles extérieurs de la Mosquée ont chacun une tour fort haute, bâtie de pierre de taille: le dedans a cinq coupoles, quatre dans les angles, & un dôme dans le milieu soutenu par deux grands pilastres; ils sont tous remplis de caractéres Arabes. Dans le milieu il y a une grande quantité de lampes; à la gauche de la niche est une chaire de marbre, à la droite une tribune élevée pour le G. Seigneur, fermée par des jalousies; vis-à-vis au pied du pilastre, une autre tribune, mais toute ouverte; le pavé étoit pareillement couvert de beaux tapis.

Nous fûmes voir ensuite le palais du G. Vizir, qui n'est pas d'une magnificence à répondre à la grandeur de sa Charge,

c'eſt ſeulement une maiſon commode à la Turque. Nous entrâmes premiérement dans une grande cour, où étoient les écuries & les Officiers qui en dépendent; de là nous paſsâmes dans une ſeconde, au milieu de laquelle il y avoit une fontaine, & pluſieurs perſonnes à cheval, qui étoient de la maiſon de ce Miniſtre. Au fond de la cour, je vis un long Sopha ſur lequel étoient pluſieurs perſonnes qui attendoient le tems de l'Audience. Nous ne pûmes pas entrer dans les apartemens, ainſi nous fûmes obligés de nous retirer.

Nous rencontrâmes dans la rue peu de tems après une nouvelle mariée que l'on conduiſoit à la maiſon de ſon époux. 50. Turcs à cheval alloient deux à deux; à la queue étoit l'époux à la main gauche, qui eſt le côté le plus honorable; enſuite venoit l'épouſe dans un carroſſe fermé, & après deux autres carroſſes de cortége. Un peu plus loin nous trouvâmes l'Ambaſſadeur de France, qui s'en retournoit chez lui; il étoit monté ſur un cheval bai, ſuivi de huit laquais, avec des livrées rouges, de deux Gentilshommes habillés de bleu, & de quatre Janniſſaires, tous à pied.

Mon Juif me conduiſit après cela dans une de leurs Ecoles, devant laquelle il y avoit grand nombre de femmes qui te-

noient leurs enfans par la main. Etant entré, je vis quantité d'habits qui étoient pendus tout autour, & ſix perſonnes qui jouoient des inſtrumens. On me dit que tous les ans dans ce tems-ci, on diſtribuoit cinq cens habits aux pauvres écoliers de leur Religion, aux dépens de la communauté à qui cela coûtoit deux mille écus; effectivement je vis pluſieurs écoliers qui furent habillés de neuf de pied en cap.

Le Vendredi 25. jour de Noël, je fûs entendre la Meſſe & me confeſſai dans l'Egliſe des Raguſiens, qui eſt dans la vieille Ville, où un Capucin, Chapelain de l'Ambaſſadeur de France, vint la dire, n'y ayant point d'autres Prêtres Catholiques. Je fus enſuite pour voir le G. Seigneur qui tous les Vendredis va à la Moſquée, mais je le trouvai déja entré; de ſorte que j'attendis deux heures pour le voir quand il ſortiroit. Pendant ce tems-là, j'examinai ſon carroſſe & ſa ſuite. Le carroſſe étoit d'un bois doré, avec des jalouſies de bois ouvertes par tout, excepté par derriére. Il étoit couvert d'un drap rouge fin au lieu de cuir, & doublé d'une étoffe de ſoie jaune, avec de grands feüillages d'or, & qui étoit ſi rendoublée, qu'on voyoit le bois; chaque côté étoit garni de

ſeize pommes d'argent doré : comme il étoit fort haut à monter, il y avoit une petite échelle d'argent de trois échelons. Le carroſſe étoit attelé de ſix chevaux blancs, ſur le premier deſquels & le troiſiéme à la gauche, le Cocher & le Poſtillon étoient montés. En un mot, c'étoit un carroſſe pour un Gentilhomme ordinaire d'Italie, les chevaux étant des plus communs. J'aperçus dedans quelques eſpéces de matelas, pour s'aſſeoir deſſus les jambes en croix ; il étoit ſi étroit, qu'il n'y avoit place que pour deux perſonnes. Quant à ſa ſuite, je comptai dans la cour deux cens Janniſſaires avec leurs hauts bonnets qu'ils portent dans les jours ſolemnels : ils ſont faits de laine blanche, ont trois palmes de longueur, & une & demie de largeur, tombent ſur leur dos, & finiſſent en deux pointes ; mais auparavant pour les tenir droits ſur le front, on a mis une plaque d'argent bien travaillée & dorée, que l'on attache à un morceau de bois ; bien des Officiers cependant ne la portent point, ou bien la cachent avec un morceau de drap verd. Il y avoit là dix-huit Chiaoux à cheval avec une petite plume rouge ſur le turban, & cinquante autres gens de Cour bien habillés, outre trente Bultagis qui étoient à cheval, dont le bonnet étoit

pointu & de couleur de canelle. Je vis auſſi quantité de Boſtangis à pied, qui portoient tous un grand bonnet rouge & long, dont la pointe étoit de la même groſſeur que celle de la tête : on doit remarquer qu'on ne connoît l'Office de tous ces gens que par la diſtinction de ce qu'ils portent ſur la tête ; car quant à l'habit, chacun le prend de la couleur qu'il veut. J'aperçus encore autour du carroſſe douze Odabachis à pied ; (c'eſt-à-dire Officiers de la chambre du Grand Seigneur) ils étoient coiffés d'un petit bonnet blanc fait comme celui du Doge de Veniſe, mais le bord étoit garni d'or, la pointe ſe tournoit en arriére, & laiſſoit une ouverture ; un grand panache blanc pendoit ſur le côté de ce bonnet, qui faiſoit comme un évantail ; un peu au-deſſous, un autre de plumes noires ; cette varieté ne laiſſe pas de divertir les yeux. L'Aga des Janniſſaires avoit un pareil bonnet, mais ſans or ni plumes. Je remarquai encore quatorze autres domeſtiques habillés preſque à la Romaine avec une étoffe de ſoie & d'or, la veſte de deſſous garnie de frange d'or, & le haut-de-chauſſe d'un ſatin cramoiſi. Ils étoient à pied, & avoient un bonnet d'argent fait comme un pot de chambre, avec un panache noir doré qui ſe tenoit droit ſur le devant. Les

Turcs les apellent Ichioglans, c'eſt-à-dire, Pages du G. Seigneur.

Lorſque les priéres furent finies, je vis le Sultan Achmet II. qui ſortoit de la Moſquée, & qui entra dans ſon carroſſe. Il avoit la taille courte & pleine, le viſage brun & rond, une grande barbe noire qui commençoit à blanchir; on pouvoit juger à ſon viſage qu'il avoit cinquante ans. Il portoit à ſon turban des plumes de Héron enrichies de diamans : il étoit habillé de blanc. Il entra dans le carroſſe avec le Selettar, qui eſt celui qui porte ſon épée, & qui chaſſe les mouches l'Eté, lequel s'aſſit ſur le devant. Le peuple le ſalua par des hurlemens pareils à ceux qu'il avoit fait dans la Moſquée, avec un deſagréable concert de pluſieurs inſtrumens, pendant qu'il faiſoit ſa priére. Lorſqu'il fut prêt à partir, les Janiſſaires ſe mirent en haie, dans une poſture humble, les mains ſur l'eſtomac; les Chiaoux & les autres Officiers le ſuivirent dans l'ordre que je viens de dire. Achmet II. aimoit à jouer d'un inſtrument Turc qui eſt fait comme une petite guitarre, dont il ſe ſervoit, afin de divertir la mélancolie qu'une priſon de quarante ans lui avoit laiſsée.

Etant retourné tard à la maiſon, j'y dînai avec M. Granier qui m'avoit accom-

pagné pour voir le Grand Seigneur.

Le Samedi après avoir passé sur deux ponts les deux bras du Tungia qui baigne le côté septentrional de la Ville, je trouvai à main droite une grande Mosquée qu'on apelle Gnegnijenimaret. Il y a au-devant une cour fort spacieuse, environnée de très-beaux édifices couverts de plomb, qui servent à ceux qui ont soin de la Mosquée, & aux pauvres qu'on y nourrit. On y entre par trois portes qui sont en face & aux deux côtés; & par trois autres portes, on entre dans la cour qui est ornée de trois côtés de douze colomnes de marbre blanc, & du côté de l'entrée de la Mosquée, de six de marbre verd, qui toutes ensemble soûtiennent vingt petites coupoles couvertes de plomb. On voit dans le milieu une belle fontaine, & aux côtés deux Tours, proche desquelles il y a plusieurs bâtimens avec des coupoles de plomb; de sorte qu'outre le grand dôme, il y en a près de cent petits dans cet édifice.

Cette Mosquée, comme celles que nous avons décrites, a de très-grands revenus pour des usages pieux, comme pour instruire des enfans, nourrir les pauvres & les foux de la Ville. Outre cela on distribue toutes les semaines aux autres pauvres

mille mesures de ris bouilli, qui font dix-huit cens livres, & de la viande suffisamment. Ayant donné mes souliers à garder au Juif, j'entrai dans la Mosquée où je trouvai le pavé couvert de beaux tapis, & plus de mille lampes pendues dans le milieu; à la droite de la niche, il y avoit une grande Tribune, & à la gauche une petite, avec une Chaire fort élevée.

Le même matin je fûs entendre la Messe chez l'Ambassadeur de France, dont la maison n'est pas éloignée de la Mosquée; il me retint à dîner avec un Gentilhomme François qu'on apelle le Comte de Ferriol & le Marquis de l'Orade, qui est pendant toutes les campagnes auprès du G. Visir pour la direction des armes, & la discipline militaire.

Je fûs aussi le Dimanche entendre la Messe dans la Chapelle de l'Ambassadeur; en revenant, j'entrai dans le Palais de Cara Mustafa (ci-devant G. Visir, qui fut étranglé après la levée du Siége de Vienne) où demeure la sœur du G. Seigneur, sa veuve. Ni la structure du bâtiment, ni la cour ne sont nullement dignes de remarque; il y a seulement une grande pelouse entourée de murailles qui sert pour le divertissement.

Après dîné, je fus voir une grande Place

toute voûtée, qu'on apelle Araſta; elle eſt couverte de plomb, & a un quart de mille de longueur; par un de ſes côtés, on entre dans une autre qui eſt longue de cinquante pas, où ſont toutes les boutiques des Cordonniers, qui en paient le louage à la Moſquée du Sultan Selim, proche de laquelle elles ſont bâties. Le jour étoit clair, c'étoit la premiére fois que le Soleil avoit paru depuis mon arrivée, & ce fut ce qui m'engagea à entrer encore une fois dans cette Moſquée, pour voir ſi dans la Tour à gauche, il y avoit auſſi trois admirables eſcaliers comme ceux que j'ai dit avoir vû dans celle à droit, pour conſidérer mieux la grandeur de la Ville du plus haut endroit de la Tour. Le portier à la faveur de quelques Paras que je lui donnai, me mena juſqu'au troiſiéme étage où les trois eſcaliers ſe terminent, ayant chacun 252. marches. Il y a pourtant cette différence, que le premier & le ſecond qui méne au premier & ſecond étage, vont juſqu'au troiſiéme; mais l'eſcalier qui eſt à droit ne méne qu'au troiſiéme: merveilleux édifice certainement, & digne de ſon Fondateur. Les deux autres Tours n'ont qu'un eſcalier.

En allant voir danſer les Dervis dans la Mouradie, je trouvai en mon chemin un

cheval qui venoit de mourir, & quantité de Turcs autour qui ſe battoient à qui en auroit les meilleurs morceaux. La Mouradie eſt un Couvent de Religieux Turcs, qui eſt ſitué ſur une colline dans la Ville; j'y vis une petite Moſquée qui avoit devant ſa porte cinq petites coupoles couvertes de plomb, ſoûtenues par cinq piliers. Après avoir ôté mes ſouliers, (comme il faut faire dans toutes les Moſquées) j'entrai ſans que les Turcs m'en empêchaſſent, comme on fait en Egypte, & je vis de chaque côté deux baluſtrades qui ſervent pour les perſonnes de qualité. A la droite de la niche étoit une Tribune fermée de jalouſies, élevée de terre de huit palmes, réſervée pour le G. Seigneur. A la gauche on voyoit la chaire du Prédicateur, deux autres aux côtés élevées de quatre palmes, faites en forme de brancard quarré, ſans impériale, où s'aſſeyoit le Moullah, les jambes croiſées pour lire l'Office. Les murailles étoient incruſtées de belles porcelaines, à la hauteur de huit palmes du pavé, qui étoit couvert de beaux tapis, & il y avoit une grande quantité de lampes dans le milieu.

De là je fus voir les logemens de ces Religieux, qui ſont autour de l'Egliſe; enſuite dans d'autres endroits, où je trouvai

quantité de pauvres à qui on donnoit des plats de ris cuit, & un peu de viande & de pain. Cette distribution se fait tous les Lundis & les Jeudis, qu'on apelle jours du tour.

Après les priéres du midi, le Supérieur avec ses Dervis ou Religieux, passa de la Mosquée dans une chambre qui en étoit proche; on voyoit dans le milieu un échaffaut quarré, avec son plancher élevé de terre de trois palmes, & fermé d'une balustrade éloignée du mur de quatre palmes; cet intervalle étoit occupé par plusieurs Turcs assis. Par un escalier de dix degrés, on montoit à un autre petit échauffaut qui étoit contre la muraille, & portoit un petit cabinet fermé de planches, dans lequel six des huit Dervis qui y entrérent, jouoient de la flute, & battoient des tambours. Il y en avoit un qui chantoit, & un autre qui prêchoit lorsque la musique cessoit. Dans le fond de la chambre, étoient deux chaises élevées de terre de six palmes. Le Supérieur s'assit dans une: un Vieillard habillé de rouge s'assit dans l'autre; auprès de ce dernier, s'assit encore un autre Vieillard habillé de verd, comme le Supérieur; le reste des Dervis étoit autour de l'échaffaut en dedans.

Ces Religieux n'ont point d'habits uniformes, chacun porte l'étoffe de la couleur qui lui plaît ; cependant leur bonnet doit être de laine blanche, fait en pain de sucre : le Supérieur & les deux Vieillards portent une espéce de ceinture faite comme la partie inférieure du Turban, & une serviette au col.

Un des huit qui étoient dans le petit échaffaut d'en haut, commença la cérémonie du tour, d'un ton aussi lugubre, que celui dont on se sert chez nous pour la lecture des leçons de Jérémie dans la Semaine Sainte. Le Supérieur fit ensuite un petit discours, en expliquant un livre qu'un Dervis qui étoit assis auprès de lui lisoit avec beaucoup de gravité de deux versets en deux versets, ce que les autres Religieux écoutoient, la tête baissée, avec beaucoup de soumission; l'explication dura une demie heure, après quoi il descendit de sa chaire, & s'assit sur un tapis, les jambes à la Turque. Le Dervis de l'échaffaut recommença à chanter & à lire un petit livre, avec le même ton mélancolique : si-tôt qu'il eut fait, on entendit les flutes & les tambours, au son desquels le Supérieur & le Vieillard habillé de verd, son camarade s'étant levé, firent une danse ridicule. Alors les huit Dervirs se levé-

rent, & passant à l'endroit où le Supérieur étoit allé s'asseoir, ils lui firent une humble révérence en baissant la tête fort bas ; après quoi le Supérieur se leva, les remercia de leur civilité, & s'assit de nouveau. Ensuite les huit Religieux ôtérent leur robbe, n'ayant plus que celle de dessous qui étoit serrée comme une jupe, avec une demie jaquette par dessus ; ils furent l'un après l'autre passer devant le Supérieur, lui firent la révérence, & commencérent à tourner, ayant les bras étendus, & les pieds nuds fermés l'un sur l'autre ; pour moi je fûs surpris de ce qu'ils ne tomboient pas. Cette danse pénible étoit reglée selon que la musique alloit vîte ou lentement ; elle duroit un demi quart d'heure. Ceci étant fini à un certain signal, le Supérieur se leva, & fit deux révérences aux foux de Dervis qui l'en remerciérent par d'humbles inclinations. Ici commença le second tour qui dura autant de tems, & fut accompagné des mêmes révérences à la fin ; puis le troisiéme qui étoit encore de même, après quoi le Supérieur vint dans le milieu avec le Vieillard son compagnon, d'un pas fort lent & fort grave, il tourna joliment sur un pied, comme ses Dervis ; mais les houpes qui pendoient à la ceinture lui donnoient meilleure grace. Il y avoit

parmi eux un Vieillard de plus de 60. ans qui faiſoit comme les autres, & qui n'en paroiſſoit nullement étourdi. Ce quatriéme tour fut accompagné des inſtrumens, & du chant d'un des huit qui étoient en haut; il finit avec les révérences accoutumées. Après cela, un Vieillard lût je ne ſçai quoi dans un livre: le Supérieur le répéta, & toute la compagnie y répondit avec des acclamations épouvantables; les Dervis ſe retirérent après avoir baisé chacun la main du Supérieur.

Je retournai ſur le ſoir au logis, après avoir reſté ſi long-tems pour voir cette folie Turque qui reſſemble aux tours des cerfs lorſqu'ils ſont en rut; le plancher eſt auſſi poli que du marbre par ce plaiſant éxercice. Je trouvai devant la porte de ma chambre quelques paquets de hardes; je demandai à l'hôteſſe ce que c'étoit, elle me dit qu'ils apartenoient à un Turc qui arrivoit de Conſtantinople. Sur ces entrefaites, M. Vancléve qui m'avoit fait donner la chambre, arriva, & me dit qu'il avoit eu du bruit avec le Turc, qui venoit impertinemment me faire ſortir de ma chambre pour s'en ſervir, alléguant pour ſes raiſons qu'il étoit un homme juſte, & d'une bonne Religion, que pour moi j'étois un infidéle; qu'outre cela il

avoit déja logé plusieurs fois dans la même chambre. M. Vancléve lui avoit dit que la chambre avoit été prise pour un Franc qui ne souffriroit jamais cette insolence, qu'ainsi il pouvoit se pourvoir ailleurs: mais le Turc persistant dans son impertinence, & laissant ses hardes devant la porte, étoit allé tout en colere chez le Cadi, pour tâcher de venir à bout de son dessein. Sçachant cela, je fermai la porte, & j'attendis qu'il revint, comme il arriva aussi une heure après; il frapa trois fois à la porte, mais je ne voulus point lui ouvrir, & l'envoyai promener. De sorte que voyant qu'il n'y avoit rien à gagner avec moi, ni avec le Cadi qui ne vouloit point se mêler des affaires des Francs, il fut obligé de passer la nuit sous une gallerie ouverte de tous côtés, & fort froide, tout étant gelé dans ce tems-là, y ayant trois palmes de neige sur la terre. Lui & son compagnon souffrirent un grand froid, quoiqu'ils brûlassent du charbon; je ne pouvois m'empêcher de rire, les entendant souffler, & de dire que l'homme de la bonne Religion passoit une bien mauvaise nuit, pendant que celui de la mauvaise se reposoit dans un bon lit & une bonne chambre. Ils partirent au point du jour à demi gelés.

Le Mardi 29. je fûs à la chaſſe dans le Village de Caragachi, qui eſt habité par des Grecs, où il me fallut paſſer la riviére Tongia proche de la Ville du côté du Levant, ſur un pont de dix arches, que les Turcs apellent Jenichiupri, c'eſt-à-dire, le Pont-neuf; & cent pas plus loin, la riviére Merichi, ſur un pont de bois, & le marais ſur un autre. Ces deux riviéres viennent ſe joindre à demie lieue de la Ville. Ma chaſſe fut fort petite étant ſeul, car mon Juif ſçavoit mieux parler que chaſſer.

Il tomba le lendemain beaucoup de neige qui augmenta le froid; je voulus cependant ſortir le Jeudi: par bonheur je rencontrai le Kan de Tartarie monté ſur un cheval bai qui s'en retournoit du Sérail à ſon Palais, qui eſt dans un Village à ſix milles d'Andrinople. Il étoit d'une aſſez belle taille, il avoit le viſage bazané & le port fier; il paroiſſoit avoir quelques 80. ans: il étoit habillé de verd, & avoit un Carpas ou bonnet de la même couleur fait à la Tartare, avec deux grandes plumes droites qui ſe croiſoient l'une l'autre par le haut. Vingt domeſtiques à cheval, habillés à leur maniére, étoient à ſa ſuite, & vingt autres que le G. Viſir avoit envoyés pour lui faire honneur.

Vendredi le premier de Janvier de l'année 1694. je fus devant le Sérail pour voir sortir le G. Seigneur. Quatre Boſtangis à cheval portérent d'abord à la Moſquée les tapis rouges pour mettre dans la Tribune. Quand il fut près de midi, on vit premiérement 20. Chiaoux à cheval, enſuite 14. Ichioglans ou Pages du G. Seigneur, environ dix Bachas ou Grands de la Cour, tous à cheval précedoient le carroſſe de ſa Hauteſſe, qui étoit entouré de 12. Odabachis ou Officiers de la Chambre, avec autant d'Eunuques blancs & noirs auſſi à cheval, & de pluſieurs Baltagis à pied. Il y avoit 400. Janniſſaires ſous les armes dans la Place proche de la Moſquée. Le G. Seigneur étoit dans le même carroſſe dont j'ai parlé auparavant, d'où il ſortit pour entrer dans la Moſquée qu'on apelle Moxadie, qui eſt proche du Sérail. Je remarquai qu'il avoit une veſte de ſoie de couleur de roſe séche, qu'il portoit un bonnet garni de petites plumes noires mouchetées de blanc & de rouge à la pointe, ce qui faiſoit un ornement fort gracieux, rehauſsé par l'éclat d'une attache de gros diamans montée en piramide qui couvroit le bord du même bonnet, & d'où ſortoient pluſieurs chaînes d'or qui ſe joignoient par derriére. Le peuple l'ayant ſalué, il le

remercia par une inclination de tête. Il descendit de carrosse le premier, contre notre usage, où le Maître reste le dernier. Après la priére qui dura une heure, il sortit accompagné de même; mais au lieu du bonnet dont j'ai parlé, il avoit un turban verd, dont la Sesse ou le tour étoit blanc, & une autre veste de soie jaune. Le Grand Seigneur étant entré dans son carrosse, salua le peuple de part & d'autre. Dès qu'il fut passé, tous les Janissaires & les Seigneurs du cortége s'en furent à leurs affaires sans l'accompagner plus loin. J'ai marquai séparément les deux sorties que j'ai vûes, afin que le lecteur voie cette petite différence qu'il y a dans son cortége d'un jour à l'autre; je parlerai dans un chapitre exprès des noms des Officiers Turcs qui composent la Cour Impériale & nombreuse de ce Monarque.

On trouve dans les voyages de Tavernier que le G. Seigneur porte trois aigrettes à son Turban pour marquer ses trois Empires, qui sont ceux de Constantinople, de Trebizonde & de Babylone. Mais je ne sçai où il a pris cela, non plus que ce qu'il raporte, que par ces trois aigrettes on sçait que le G. Vizir est à l'armée, parce qu'alors le G. Seigneur n'en porte que deux; ajoûtant que quand les troupes doi-

vent marcher, le Sultan fait mettre en bataille celles qui ſont à Conſtantinople & aux environs, qu'il fait ôter une des aigrettes de ſon Turban pour la mettre ſur celui du G. Vizir, que l'armée ſalue auſſitôt, & reconnoît pour ſon Général. Outre le témoignage de mes propres yeux, j'ai celui de pluſieurs François qui m'ont aſſuré n'avoir jamais vû qu'une ſeule aigrette au Turban du G. Seigneur, & s'être trouvés pluſieurs fois au départ du G. Vizir pour l'armée, ſans qu'ils aient remarqué que le Sultan lui fit un pareil préſent : mais bien que ce Miniſtre après avoir paſsé à cheval devant le G. Seigneur, qui eſt aſſis ſur un trône fort élevé, met pied à terre, ſe proſterne, & qu'enſuite on lui met ſur les épaules une veſte, que ſa Hauteſſe lui donne. Cérémonie qui s'obſerve auſſi à l'égard des Bachas lorſqu'ils vont à la guerre.

Je paſſai quelque tems le Samedi dans une rue, pour voir le G. Vizir lorſqu'il va au Sérail. Trente Chiaoux, & 60. Turcs de diſtinction le précédoient, de ceux qui étant revenus de leur Gouvernement lui font la cour pour en obtenir d'autre; ſuivoient 60. domeſtiques à pied, au milieu deſquels étoit ce premier Miniſtre avec un habit rouge, monté ſur un

cheval noir; il étoit d'une belle taille, & paroiſſoit avoir 54. ou 55. ans. On me dit qu'il aimoit fort la chaſſe.

Le Dimanche, après avoir entendu la Meſſe, je fûs voir le Palais du Grand Mouphti, qui eſt comme le Pape chez les Turcs; il eſt proche de la Moſquée d'Alim-Selim; c'eſt un bâtiment de fort peu de conséquence. Il y avoit deux carroſſes dans la cour; & vers midi, je le vis ſortir à cheval avec un cortége d'une douzaine de perſonnes. Il étoit habillé de verd avec un Turban de la même couleur; dans les jours ſolemnels, il porte un habillement blanc; il paroiſſoit avoir plus de 80. ans.

Comme M. Granier avoit quelque correſpondance dans le Sérail, ce fut par ſon moyen que j'y entrai pour en voir une partie, ce qu'on ne permet aux Francs qu'avec beaucoup de difficulté. Nous entrâmes premiérement dans deux écuries qui ſont proche de ce Palais Royal. Il y avoit 50. chevaux dans la premiére pour les Pages, autant dans la ſeconde pour le ſervice du G. Seigneur, mais qui ſont bien meilleurs, & dont on a un très-grand ſoin. Un Boſtangi me fit voir dans une chambre qui eſt proche de là, les ſelles, les brides, les targes, & tous les harnois d'un prix prodigieux, par la quantité d'or,

d'argent, de rubis, d'émeraudes, de turquoiſes qui y eſt employée, & dont ſe ſert le G. Seigneur & ſes Favoris. Il y a devant le Palais une place qui a environ un mille d'étendue, au milieu de laquelle on voit une fontaine, & le bâton où l'on met l'Etendard de Mahomet, quand il s'éleve quelque ſédition, afin que le parti des ſujets fidéles prenne les armes pour punir les coupables.

Le Sérail ou Serrai, qui en Turc ſignifie, Maiſon Royale, eſt un bâtiment régulier dans une plaine auprès du Tungia. Il tient deux milles de terrain; il a ſept portes pour la commodité de ceux qui entrent & qui ſortent, outre celles des jardins, qui occupent pluſieurs milles aux environs. Nous entrâmes avec le Boſtangi par la grande porte, qui eſt la plus fréquentée, dans une place de 100. pas en quarré, couverte tout autour, pour pouvoir paſſer d'une porte à une autre, y en ayant trois qui ſe répondent. Nous vîmes à droit dans la premiére & ſeconde cuiſine pluſieurs Halvagis ou Haccis, c'eſt-à-dire des Cuiſiniers avec leurs bonnets blancs pointûs qui aprêtoient les viandes pour le G. Seigneur & ſa Cour: il y a cependant un endroit ſéparé où l'on fait cuire les poules, & les moutons. Dans une troiſié-

me j'aperçus des Confiſeurs qui faiſoient des ſorbets, & toutes ſortes de ſucrerie, habillés de la même maniére. Vis-à-vis la grande porte ſont les apartemens des Ichioglans, ou Pages du G. Seigneur. Il n'y a rien là qui puiſſe égaler nos Palais d'Italie: ce ſont de longues ſalles, où ils font leurs exercices : au-deſſus régne un balcon ou terraſſe pour les femmes qui demeurent proche de là. La troiſiéme porte conduit aux apartemens de l'Empereur, que l'on ne permet pas de voir.

Je ne ſçaurois rien dire d'Achmet II. qui régnoit alors, quoique j'aie aporté tous mes ſoins pour ſçavoir quelque choſe de ſes inclinations, perſonne n'ayant pû m'en inſtruire. En effet, pendant une ſi longue priſon, il n'avoit pas eu d'occaſion de ſe faire connoître ; j'apris ſeulement qu'il aimoit peu la chaſſe, mais qu'il étoit fort adonné aux femmes. Au reſte il avoit de bonnes qualités : ſon plaiſir étoit de faire rendre éxactement la juſtice dans ſes Etats, de récompenſer la vertu, & de punir le crime. Il a eu deux garçons tout à la fois de ſa Sultane, dont un vit ſeulement, qu'on apelle Ibrahim. Il a deux de ſes Neveux encore vivans, qui ſont fils de Mahomet IV. ſon frere ; l'un s'apelle Muſtapha, & a 13. ans ; l'autre Achmet,

& en a 18. on les tient tous deux en prison, selon l'ancienne politique de la maison Ottomane.

CHAPITRE III.

Des divers Officiers de la Cour Ottomane.

COmme toute la Cour de l'Empereur étoit avec lui à Andrinople, & que j'avois occasion à tous momens de me servir de certains termes Turcs, je crois qu'il n'est pas hors de propos d'en donner l'explication telle que je l'ai aprise des Turcs mêmes, & des Européens qui ont demeuré plusieurs années dans le pays.

Pour commencer par les Eunuques, qui sont ceux que l'on estime le plus en cette Cour; il faut sçavoir qu'il y en a de deux sortes, les noirs & les blancs : les noirs ont soin des plaisirs de l'Empereur, c'est-à-dire, de l'apartement des femmes; pour cet effet on choisit les plus difformes, dont la vûe fait horreur. Ils sont coupés tout-à-fait, à cause de la grande jalousie des Orientaux, & chacun d'eux demeure dans de bonnes chambres : ils vivent en très-bon ordre, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Leur chef s'apelle en Turc,

Turc, Kiſlar-Agaſi, ou Kutzlir-Agaſi, c'eſt-à-dire, le Gardien des Vierges, ou le Sur-Intendant des chambres des femmes, dont il a les clefs. Son autorité eſt ſi grande, qu'il parle au Sultan quand il lui plaît; par ce moyen, & la part qu'il a aux préſens que les Bachas font aux Sultannes pour avoir leur protection, il amaſſe de grands tréſors.

Le ſecond en autorité après celui-ci, s'apelle Validé-Agaſi; c'eſt l'Eunuque de la Reine Mere. Enſuite eſt l'Arbatradeler-Agaſi, qui a la garde des enfans du Sultan: puis le Fazna-Agaſi, garde du tréſor de la Reine Mere, & qui commande aux femmes qui la ſervent: le Kiſlar-Agaſi a ſoin du ſorbet & des confitures pour ſon uſage: le Boujouch-Oda-Agaſi eſt celui qui commande dans la premiére chambre: le Kiatebuck-Oda-Agaſi eſt celui qui gouverne la ſeconde: le Bachi-Kapa-Oglani eſt le portier de l'apartement des femmes: & deux Meſgidgi-Barchi ou Emaumi, qui ſont les Miniſtres de la Moſquée de la Reine Mere, où les femmes vont à la priére.

Les Eunuques blancs ſont coupés à la maniére ordinaire; ils ont ſoin des apartemens du G. Seigneur: mais avant que d'aller plus loin, il eſt bon de ſçavoir que dans

tout l'Orient il y a une quantité ſurprenante de ces deux ſortes d'Eunuques; tous les Mahométans, qui ont quelque bien, voulant en avoir pour la garde de leurs femmes. On en fait un trafic fort conſidérable, parce que les péres & méres qui ſont pauvres vendent leurs enfans à des Marchands, qui les font couper, pour les revendre enſuite à un fort grand prix, ſur tout ceux qui ſont coupés tout-à-fait, à cauſe de la petite quantité de ceux qui ſurvivent à l'opération, ſe vendent juſqu'à 600. écus, quand les autres ſe donnent pour quelque choſe de plus que 100. ainſi ce qui cauſe le grand profit du Marchand, fait la plus grande misére de ces malheureux, qui ne peuvent uriner que par le moyen d'une canule d'argent, ou de quelqu'autre métal. Les Eunuques blancs viennent pour la plûpart des Royaumes d'Aſſan, de Butan, de Pegu, d'Arracan, & de Golconda : les noirs, dont les plus laids ſont les plus eſtimés & les plus chers, viennent de l'Afrique; ſur tout ceux qui ont le nez écraſé ou de travers, un regard affreux, une grande bouche, de groſſes lévres, & les dents placées autrement que la nature ne les place. Les uns & les autres ſont fiers & ſevéres : les blancs cependant le ſont moins, traitent avec plus d'huma-

nité ceux qui ſont ſous leur diſcipline, & ne ſont pas ſi ſoupçonneux, ni ſi méfians que les noirs.

Le Chef des Eunuques blancs s'apelle Capi-Agaſi : outre qu'il eſt le premier en autorité parmi ces Eunuques, il eſt toûjours proche du G. Seigneur ; c'eſt lui qui conduit les Ambaſſadeurs à l'Audience, & toutes les autres perſonnes de conſéquence : perſonne ne peut entrer, ni ſortir des apartemens du G. Seigneur ſans ſa permiſſion ; de ſorte que tout le monde ayant beſoin de lui, il lui eſt facile d'amaſſer de grands biens. Le Vizir même ne peut entrer chez ſa Hauteſſe, à moins qu'il ne l'y conduiſe ; ſi l'affaire ne permettoit point de délai, & qu'on la donnât par écrit, il faut toûjours que la réponſe paſſe par ſes mains. Il a un privilége que les autres n'ont point, qui eſt de porter le Turban, & d'aller à cheval dans le Sérail : il accompagne le G. Seigneur juſqu'à la porte du quartier de la Sultanne, où il reſte, ſon autorité ne s'étendant pas plus loin : il a dix ſequins par jour pour ſa table, & commande à tous les Pages & à tous les Eunuques blancs.

Après lui il y en a quatre autres grands : ſçavoir le Haz-Oda-Bachi, qui eſt le Gouverneur des 40. Pages de la Chambre : le

Sera-Kiah-Agasi, qui a soin que l'on tienne propres & en bon ordre les apartemens du G. Seigneur ; il a aussi sous sa conduite les Pages qui gardent le linge, & accompagnent le G. Seigneur dans ses voyages : il a un espéce de Lieutenant, que l'on apelle Serai-Ket-Odasi, qui doit faire changer tous les six mois les tapis des sales & des chambres du Sérail. Le troisiéme est le Chaznadar-Bachi, qui tient la cassette du Sultan & des Pages de sa chambre : le Trésor public pour la paie des soldats étant en la garde du Vizir, & de trois Tefterdars ou Tréforiers Généraux. Il est bien vrai que depuis quelque tems le titre est resté seulement au Chaznadar, & l'administration a passé au Chasnaket-Odasi. Le quatriéme Eunuque est le Kilargi-Bachi ou le Gouverneur des Pages du Kilar, qui a en sa garde la boisson du G. Seigneur, & tient toutes les clefs des Aragis, qui sont les Cuisiniers & les Confituriers ; son Lieutenant ou Adjoint s'apelle Kilar-Ket-Odasi.

On donne aussi aux Eunuques blancs la charge d'Ikingi-Capa-Oglani, c'est-à-dire, le Chef des Ecoliers ; & de Mierdigidi ou premier Ministre de la Mosquée du G. Seigneur. Outre ceux-là, il y a encore 50. autres Eunuques blancs, qui ser-

vent à toutes sortes de choses, & qui ont 12. aspres de paie par jour, qui augmente à proportion des legs ou Wactisis qu'on a coûtume de leur faire.

Les autres Officiers du Sérail sont le grand Fauconnier, que l'on apelle Dogangi-Bachi. Le Kokedar, qui porte la veste de l'Empereur; le Kikabdar, qui tient l'étrier lorsque le Sultan monte à cheval; le Selettar, qui porte son épée; le Hammangi-Bachi, Intendant des bains; le Chiamachi-Bachi, chef de ceux qui lavent le linge; le Gerit-Bey, chef de ceux qui s'exercent à tirer de l'arc tous les Vendredis dans la place du Sérail. Toutes ces Charges principales sont éxercées par ceux qui ont passé par les chambres des Ichioglans: ils s'habillent à leur fantaisie, prennent la couleur qu'il leur plaît, & portent le Turban hors du Sérail.

Quant aux autres qui sont dans des emplois plus bas, on les distingue par ce qu'ils ont sur la tête, car chacun porte l'habit comme il veut, & ils sont de trois sortes: on apelle Bostangis ceux qui portent un long bonnet rouge, qui tombe en arriére; il est aussi large au bout qu'à l'entrée. Il y a plusieurs centaines de ces gens-là, qui servent aux jardins du Sérail, à seller & mener les chevaux, à accompagner à pied

les perſonnes de diſtinction qui ſe trouvent avec le G. Seigneur dans des ſolemnités publiques : d'autres ſervent encore de rameurs dans les Brigantins, lorſque le Grand Seigneur veut ſe divertir ſur le canal. Leur chef s'apelle Boſtangi-Bachi ; il eſt Sur-Intendant Général, non-ſeulement de tous les jardins qui ſont dans Conſtantinople, mais encore de tous ceux qui ſont dans les lieux circonvoiſins. Et quoiqu'on le tire du bas ordre des Aza-Moglans, qui ne ſont que des eſclaves Chrétiens, qu'on a pris jeunes en guerre, ou qu'on a eûs par tribut, ſon emploi cependant le rend ſi conſidérable, qu'il eſt reſpecté des Bachas mêmes, qui tâchent d'avoir ſes bonnes graces à force de preſens, parce qu'ils ſçavent qu'il eſt toûjours auprès du G. Seigneur, & qu'il eſt aſſis près de lui, lorſqu'il gouverne le brigantin.

Les Baltagis portent un bonnet long de couleur de canelle, qui finit en pointe conique, ou en figure de pain de ſucre ; ils ſervent les uns à couper du bois, les autres à monter à cheval lorſque le G. Seigneur ſort du Sérail, & d'autres qui doivent être Eunuques, ont la garde de la premiére & ſeconde cour du Sérail : ceux-ci ſont diſtingués par le nom de Capigi, & leur Commandant s'apelle Capigi-Bachi, qui eſt

celui dont le Sultan ſe ſert pour faire mettre ſes ordres en éxecution.

Ceux qui portent le bonnet blanc qui n'eſt pas fort long, & finit comme le bonnet du Doge de Veniſe, s'apellent Halvagis : ceux qui ſont employés aux cuiſines ont le nom de Aragis ou Haccis, ſur leſquels comme ſur tout le reſte des Halvagis, le Kilargi-Bachi commande. Chaque cuiſine outre cela, a ſon Intendant, qu'on apelle Aragi-Bachi ; il y a encore le Muchek-Emin qui pourvoit de tout ce qui eſt neceſſaire pour la cuiſine & les tables, même celles des Ambaſſadeurs, ſuivant l'ordre qu'il en reçoit du Vizir.

Le Haſtaler-Agaſi eſt le Chef de l'Infirmerie ; il prend garde à tout ce qui entre & ſort du Sérail ; mais ſur tout qu'on n'y faſſe point entrer de vin. Tout ce grand nombre de gens, qui peut monter juſqu'à 10000. ſelon la fantaiſie du Sultan, ne va pas aujourd'hui à plus de 3000. la plûpart viennent de parens Chrétiens, & ont été pris en tems de guerre, ou enlevés de force par les Bachas dans les Provinces conquiſes pour en faire préſent au G. Seigneur ; il choiſit les mieux faits qu'il met dans le Sérail, & les fait inſtruire au Mahométiſme, faiſant les uns Azamoglans, qui ſont les plus robuſtes pour

le ſervice, comme les Baltagis, les Halvagis & les Boſtangis ; & les autres Ichioglans, qu'on deſtine pour les plus grandes Charges de l'Empire, chez qui outre la beauté du corps, on cherche un eſprit qui promette : on les éleve fort ſevérement ; il faut qu'ils paſſent par quatre chambres qu'ils apellent Odes, où ils aprennent tous les nobles éxercices que doivent ſçavoir ceux qui ſervent un ſi grand Monarque : ils ont le titre de ſes Pages & de ſes Gentilshommes : ils ont pour maîtres les Eunuques blancs qui les traitent fort rigoureuſement, & les bâtonnent pour les moindres fautes ; de ſorte qu'il faut avoir beaucoup de patience pour arriver juſqu'à la quatriéme chambre, où les plus capables d'entr'eux ont eſpérance certaine de parvenir aux plus grands emplois de l'Empire. Quoiqu'ils ſoient tous enfans de parens Chrétiens, le Capi-Aga ou le Grand Maître du Sérail ne manque pas d'y mettre toûjours quelques enfans de Turcs en qui il aperçoit d'heureuſes diſpoſitions.

Outre les Ichioglans, il y a encore 40. Muets par nature, & par conſéquent ſourds, que l'on apelle Bizehami, qui ſervent à la Cour du G. Seigneur ; ils ſont la nuit dans les deux chambres des Pages, & le jour devant leurs Moſquées, pour

leur enſeigner à parler par ſignes de tout ce que l'on voudra : ce qui eſt abſolument néceſſaire de ſçavoir à ceux qui veulent ſe faire entendre, ſans perdre le reſpect qui eſt dû aux lieux où ils ſont accoûtumés d'être.

Il y a auſſi des Nains, que l'on apelle Ginge, qui logent de même dans les chambres des Pages. On regarde parmi eux comme le plus heureux celui qui a les plus grandes imperfections, comme d'être muet & ſourd, & encore davantage ſi dans le même tems il ſe trouvoit Eunuque.

Les filles du Sérail ſont au nombre de cinq à ſix cens, dont les unes ont été priſes en guerre, les autres ſont venues des Provinces pour tribut, ou ont été envoyées en préſent par des Bachas pour ſervir d'unique plaiſir au Sultan, qui ſe délaſſant quelquefois des ſoins du gouvernement, va ſe divertir dans leurs apartemens.

Avant que de quitter le Sérail, il ne ſera pas mal à propos de dire quelque choſe des Bachas, non-ſeulement parce qu'ils ſont tirés des Ichioglans, mais auſſi parce qu'ils font la plus grande partie de la Cour du G. Seigneur.

Le nom de Bacha eſt un titre d'honneur que l'on donne à tous les Grands de

la Porte, qui ſont diſtingués par quelques emplois ; voici les quatre principaux, le Vizir-Aſem ou G. Vizir ; le Caïmacan Gouverneur de Conſtantinople ; le Bacha de la Mer, & l'Aga des Janniſſaires. Ils ont une autorité ſi grande, que quelquefois ils dépoſent & élevent des Sultans ſur le Trône, comme il eſt arrivé à Muſtapha & à Oſman ; le dernier ayant été étranglé en priſon par la main du Boureau. Néanmoins pour la moindre faute, ils ſont ſujets à perdre la tête, & leurs enfans les biens, quoique ſouvent nés des ſœurs du Sultan. Les Bachas Vizirs portent trois étendarts, à chacun deſquels il y a une queue de cheval attachée, & qui eſt de la couleur qui leur plaît, excepté de la verte, qui eſt réſervée pour le bâton. On dit que cette coûtume vient de ce qu'ayant un jour perdu leur étendart dans une bataille contre les Chrétiens, les ſoldats perdant courage par là, le Général Turc coupa la queue d'un cheval, l'attacha à une perche, & l'élevant en l'air dit : *Voici l'Etendart, qui m'aime me ſuive* ; ſur quoi les Turcs reprenant courage, donnérent ſur les Chrétiens, & remportérent la victoire. Les Officiers inférieurs ne peuvent point avoir de ces queues pour enſeignes : les Bachas qui ne ſont point Vizirs n'en por-

tent que deux, de même que les Beys ; & les Gouverneurs des petites Provinces en ont une. Lorſque le G. Seigneur va en campagne, il en a ſept, pour ſignifier ſon Empire dans ſept parties du monde, ou ſept climats ; ce qui fait que les Turcs lui donnent le titre de Seigneur de tous les Rois.

Le G. Vizir eſt Lieutenant Général de l'Empire & des Armées ; il eſt Chef du Conſeil, & commande d'une puiſſance abſolue ſous les ordres du G. Seigneur, dont il garde le Sceau. Dans le Divan il a ſix Vizirs pour Conſeillers ; mais ils n'ont point de voix délibérative, & ne doivent ſe mêler d'aucune affaire d'Etat, à moins qu'on ne les apelle pour cela. Le crédit de ce Miniſtre eſt ſi grand, que le Sultan lui-même dans les affaires de la plus grande conſéquence, s'en raporte à ſon opinion; & dans le Conſeil, tout ce qu'il propoſe eſt un decret : malgré cela, il faut qu'il ſoit bien ſur ſes gardes, car s'il fait quelque choſe contre l'inclination de ſon Maître, il eſt bien-tôt étranglé. Sa Cour conſiſte en 2000. domeſtiques : quand quelqu'un lui rend viſite, de quelque qualité qu'il puiſſe être, il ne ſe léve pas pour le recevoir, à moins que ce ne fut le Muphti à qui le G. Seigneur fait le même honneur.

Le Caïmacan, ou Gouverneur de Conſtantinople eſt Lieutenant du G. Vizir, & en ſon abſence fait toutes les fonctions de ſa Charge, juſqu'à donner Audience aux Ambaſſadeurs, ſans être ſujet au déplaiſir du Prince, s'il manque en quelque choſe, parce qu'on met toutes les fautes ſur le compte du Vizir.

Le Bacha de la Mer eſt Capitaine Général & Amiral de la Flotte; les Beys ſont Gouverneurs des Provinces Maritimes, & Capitaines des Galéres du G. Seigneur, qu'ils doivent tenir prêtes au premier commandement.

L'Aga ou le Colonel Général des Janniſſaires, que les Turcs apellent Vingeri-Agaſi, eſt ſi conſidéré, qu'il n'y a que lui ſeul qui puiſſe aprocher du Prince les mains libres, le grand Vizir lui-même étant obligé de les tenir toûjours croisées ſur ſon eſtomac avec grande ſoumiſſion. Il commande environ 100000. Janniſſaires, non pas qu'en effet il y en ait tant, mais parce que quantité de gens s'y font enrôler ſeulement pour jouir de l'éxemption des taxes.

Les Beglierbeys viennent enſuite pour le rang; ils ſont comme des Souverains dans leurs Gouvernemens généraux, ayant ſous eux les Sangiacs-Beys ou Gouver-

neurs de Sangiacs, & de Provinces particuliéres, qu'on eſtime les plus braves de toute la Milice Ottomane.

Les Spahis ſont un corps conſidérable de Cavalerie: ils vivent comme autant de Seigneurs dans leurs Timars ou Fiefs, que leur donne le G. Seigneur à proportion de leurs ſervices; & on ne peut leur ôter cette conceſſion, à moins que de vouloir ſe priver des meilleurs Soldats en tems de néceſſité. Les Zains ſont auſſi Cavalerie, & jouiſſent de pareils fiefs.

Les Chiaoux ſont comme les éxecuteurs des ordres du Sultan, quand il a envie d'avoir la tête de quelque Bacha & de le faire priſonnier: ils accompagnent le G. Seigneur à cheval quand il ſort; le Chiaoux-Bachi eſt leur Capitaine.

L'Emirachur-Bachi, quoiqu'il demeure hors du Sérail, y ſert cependant de grand Ecuyer; quand le G. Seigneur ſe fait voir en public, il marche devant lui.

L'Etmekgi-Bachi, quoiqu'il demeure dehors, tient la clef de tout le pain que l'on diſtribue dans le Sérail.

Le Chef de ceux qui reçoivent les taxes s'apelle Caragi-Bachi; il eſt obligé avec le Douannier & le chef des Marchands, de fournir tout l'argent néceſſaire pour les dépenſes publiques, ſans que le G. Seigneur

ſoit obligé de toucher au Tréſor ſecret. Chaque Chrétien (excepté les Francs) ou Juif qui demeure dans le Levant, doit payer cinq ducats par tête; les Arméniens pourtant paient un peu moins.

Le G. Muphti eſt le Chef de la Religion Mahométane & l'Interpréte de l'Alcoran; mais comme les Turcs confondent les Loix civiles avec la Religion, & qu'ils obéiſſent aux premiéres comme à autant d'articles de foi, le Muphti & le Cadi paſſent indifféremment pour gens de Juſtice, comme s'il n'y avoit point de différence entre un Juriſconſulte & un Théologien. C'eſt ce qui fait qu'il n'y a point de ſupériorité Eccleſiaſtique parmi eux, qu'il n'y a point d'apel des autres Muphtis au Grand, & qu'il n'eſt point le Chef de tous les Imans ou Prêtres, chacun reconnoiſſant ſon propre ſupérieur. Cependant le G. Muphti de Conſtantinople eſt reſpecté de tout le monde, comme ſuivant toûjours la Cour du G. Seigneur, ce qui le diſtingue fort des autres, dont il y en a un fort grand nombre dans tout l'Empire. Les ſoldats ne peuvent être jugés que par leurs Juges particuliers, qui ſont les Cadileskers de Natolie & de Romanie; ce qui rend leur Charge fort conſidérable, & leur donne place dans le Divan auprès du

G. Vizir, après le Muphti. Dans les grandes Villes les Moullahs sont Juges, ils sont subordonnés aux Cadileskers dans le Civil, mais dans le Criminel ils ne connoissent point de Supérieur; les Cadis qui administrent la Justice dans les Bourgs; & les Naipis dans les Villages, sont sous la Jurisdiction des Moullahs.

On apelle Imans les Prêtres qui font la fonction de Curés dans les Mosquées; Hogias, ceux qui lisent la Loi à la jeunesse; Scheiskis les Prédicateurs, & Muezzins ceux qui apellent le peuple à la priére du haut des Tours.

Les Dervis ou Religieux Turcs, quoiqu'ils fassent voir un extérieur fort hypocrite, ne vivent point en commun, ni dans leurs Monastéres, mais dans leurs propres maisons avec leurs femmes & leurs enfans, avec 30. 40. ou 50. aspres que le G. Seigneur leur donne par jour; ils sont obligés de se trouver au Monastére à certaines heures.

CHAPITRE IV.

Voyage de l'Auteur à Conſtantinople.

ETant réſolu d'aller à Conſtantinople, je pris congé de M. de Caſtagnére de Chambéri, Baron de Châteauneuf, Ambaſſadeur du Roi de France à la Porte, qui me témoigna beaucoup de bonté, & me fit pluſieurs offres de ſervice. C'étoit certainement un Miniſtre d'une grande capacité, & fort habile Négociateur, comme il en a donné des marques en pluſieurs occaſions; ſoit pour avoir empêché le G. Seigneur d'écouter aucune propoſition de Paix, & fait continuer la guerre contre la Ligue; ſoit pour avoir procuré aux Catholiques, la reſtitution des Saints Lieux de Jéruſalem, qui avoient été poſſedés pendant 400. ans par les PP. Grecs, protégés du Czar de Moſcovie; ſoit enfin (ce qui eſt d'une extrême conſidération) pour avoir obtenu un ordre du Divan, qui enjoignoit au Bacha & au Douannier du Caire, non-ſeulement d'obſerver la Capitulation en faveur du Commerce de Marſeille, qui conſiſte à ne prendre que trois pour cent des Marchandiſes de Fran-

ce, au lieu que les autres Nations en paient vingt, mais encore de rendre tout ce qu'ils avoient éxigé au-delà : j'étois à Andrinople, lorſqu'il partit un Chiaoux, qu'on envoyoit pour faire éxécuter le tout.

Ayant loué deux chevaux cinq ducats chacun, pour moi & mon valet, je partis le Lundi quatriéme Janvier, pour me rendre à Conſtantinople avec une petite Caravanne de 40. perſonnes. Après avoir fait 20. milles par des plaines couvertes de neige, nous nous arrêtâmes au Village de Hapſa dans un Karvanſera, où les hommes étoient logés avec les bêtes.

Le lendemain je ſouffris plus que je n'avois fait depuis ſix mois que je voyageois, parce qu'étant partis quatre heures avant le jour, nous marchâmes toûjours dans les neiges & dans la glace par un pays moitié plaines, moitié collines, de maniére que j'étois tout tranſi de froid à cheval : 20. milles nous conduiſirent au gros Village de Bala, que nous traverſâmes ſur un beau pont de pierre, & au bout de 15. autres milles, nous nous arrêtâmes dans le Bourg de Bergaſi, où l'on paſſe la riviére ſur un pareil pont de pierre de taille à pluſieurs arches. Pendant la nuit quelques Janniſſaires eurent de longs diſcours ſur la guerre d'Hongrie, diſant que les Allemans fai-

ſoient une grande boucherie des Muſulmans, & que leurs propres troupes perdoient courage à la vûe de tant de morts. Je me ſouviens d'avoir apris en cet endroit que les Turcs nomment en leur Langue Counac, ce que les François apellent Gîte dans la leur.

La quantité de neige qui tomba le Mécredi, & qui s'attachoit aux pieds des chevaux, ne nous permit pas de faire plus de 15. milles, ni de paſſer le Village de Caleſtran.

Nous montâmes à cheval le Jeudi de fort bonne heure, ſans pouvoir faire plus de 20. milles pour arriver au Village de Ciorlou à cauſe des mêmes neiges, dont les chevaux avoient toutes les peines du monde à ſe tirer.

Le Vendredi nous entrâmes dans un pays plus habité, mais qui n'étoit pas meilleur. Lorſqu'après avoir fait 10. milles, nous eûmes paſsé pluſieurs Villages, nous nous trouvâmes proche du canal que nous ſuivîmes pendant 20. milles juſqu'à Sivirly, grand Village, avec un petit port, & un beau pont de 32. arches pour paſſer la riviére & le marais. Nous nous y repoſâmes un peu, voyant que le chemin n'étoit plus ſi mauvais, qu'il n'y avoit plus de neige, nous continuâmes notre chemin,

& au bout de six milles nous nous rendîmes au Village de Bourgadous, situé sur le bord du même canal.

Le Samedi ayant fait 15. milles, nous passâmes par Chech-Mangia, petit Village, où il y a une bonne pêche, à cause que le Canal forme en cet endroit un petit Golfe qui a 8. milles de tour; il ressemble à la petite mer de Tarente : on le passe sur quatre ponts, & son entrée qui peut être d'un mille, est fermée de pieux. Il reste une ouverture dans le milieu, où il y a une maison de bois; c'est par où l'on va prendre le poisson : on trouve sur ce Golfe trois autres petits Villages. Après 8. milles nous passâmes sur un autre pont un bras de Mer fort poissonneux, qui s'étendant beaucoup dans les terres, rend les environs fort habités à cause de la commodité de la pêche.

Le Dimanche après avoir fait 10. milles par des collines & des plaines, nous arrivâmes enfin à Constantinople. Ayant payé le Catergi ou Voiturier, j'allai à Galata pour chercher à me loger : mais je trouvai l'Hôtellerie, que tenoit un François toute pleine; il me fallut passer la nuit sur des planches dans la maison d'un Grec.

Je ne m'apperçus point dans ce petit

voyage de ces maniéres prévenantes dont parle Tavernier dans ſa Deſcription des Karvanſeras de Turquie & de Perſe : ſi on l'en croit, depuis Belgrade juſqu'à Conſtantinople on donne honnêtement à manger aux paſſans dans les Karvanſeras, qui d'ordinaire ſont bâtis de legs pieux ; & quand ils partent, ils n'ont qu'à remercier le Concierge ſans rien débourſer : cependant j'ai ſi peu éprouvé ce bon traitement, que je donnois tous les jours 10. ſols pour des faſcines que je mettois à terre, afin de n'être pas dans la fange : à l'égard des vivres, je payois comme les autres ce que je voulois manger.

Le Lundi 11. je pris une chambre dans l'Hôtellerie Françoiſe, payant un demi ducat pour moi, & un quart pour mon valet. On mangeoit enſemble, & l'on étoit aſſez bien traité. Comme j'avois fait fort mauvaiſe chére en chemin, parce qu'on ne trouve perſonne qui ſçache la cuiſine, j'étois fort affamé, & j'avois grand apetit : ce qui fit dire au Capitaine d'un Vaiſſeau François, qui ne croyoit pas que j'entendiſſe la Langue, *cet homme-là mange comme un Diable.*

CHAPITRE V.

Description de Constantinople & du Sérail du Grand Seigneur.

CONstantinople qui est aujourd'hui la Capitale de l'Empire Ottoman, a été connue par les Anciens sous le nom de Bisance : mais l'Empereur Constantin l'ayant embellie en 331. & réparé tous les maux qu'y avoit fait Alexandre Sévére, en fit le siége de l'Empire après avoir abandonné Rome ; & afin que la mémoire en fût éternelle, il voulut qu'elle s'appellât la Nouvelle Rome, & le pays où elle est située Romelie. Après la mort de cet Empereur, cette nouvelle Ville prit le nom de *Constantinopolis*, & par abréviation celui de *Polis*, qui veut dire, Ville, à l'exemple de l'Ancienne Rome que l'on appelloit *Urbs*, par excellence : de sorte que les Payſans de Romélie voulant dire qu'ils alloient à la nouvelle Ville de Constantin, disoient εἰς τὴν πόλιν, d'où l'on croit que s'est formé le nom de Stampol ou Stambol, que les Turcs lui donnent aujourd'hui.

Elle est située avantageusement sur le

Canal de la Mer Noire, qu'on apelloit autrefois le Bosphore de Thrace, au 40e. degré 58. min. de latitude : sa figure est triangulaire, la Mer qui la baigne de deux côtés y fait sans contredit le plus beau Port de l'Europe : on apelle les angles de ce triangle Yedicula, ou les sept Tours, Serai-Ovasi, ou le Sérail, la Porte Ayevassaro-Capsi qui est vers la pointe de la baie ou du petit Canal de Kitana. A la vérité les côtés de ce triangle ne sont pas égaux, celui d'entre le Sérail & les sept Tours étant bien plus long que les autres, celui du Sérail à la pointe de la baie de Kitana étant courbe : de l'autre côté du Canal étoit autrefois Calcedoine, ancienne Ville de la Bithinie. On dit que ce fut Pausanias Roi de Sparte qui bâtit Constantinople l'an du Monde 3469. & 96. ans après la destruction de Troye, dans le même tems que l'on fonda Tarente dans la Province d'Otrante & Gerace dans la Calabre Ultérieure. Elle renferme sept montagnes comme l'ancienne Rome, ce qui ne lui ôte rien du tout de sa beauté, ni des avantages que son climat & son terroir lui procurent : elle peut avoir 12. milles de tour, & 15. si on y comprend le Sérail, à cause de la quantité des jardins qui sont dans cet endroit. On y compte un million d'ames,

& après Paris c'eſt la Ville la plus peuplée de l'Europe : ſes maiſons ſont baſſes pour la plûpart, les unes ſont de bois, les autres de bois & de terre, ce qui fait qu'elle eſt fort ſujette aux incendies.

Les Moſquées Royales ſont de ſuperbes édifices, auſſi-bien que les Bâtimens publics ; & les Palais des Grands ſont magnifiques. On voit des Bazars qui répondent à la grandeur de la Ville, par leur richeſſe & leur beauté. Il y a pluſieurs fontaines de bonne eau, qu'on y conduit de fort loin par des aqueducs, pour en fournir tous les quartiers. Les rues ſont étroites & courbes ; quoiqu'elles ſoient pavées de cailloux, elles ne ſont pas comparables aux nôtres d'Italie. On y trouve en abondance du fruit pendant toute l'année, auſſi-bien que de la chair, du poiſſon, du pain excellent, & de tout ce qu'on peut ſouhaiter ; le tout à grand marché. Cette Ville a ſervi de Théâtre aux diſputes de Religion entre les Catholiques & les Hérétiques, ſelon le bon plaiſir des Empereurs & des Impératrices : ce qui fait qu'on y a célébré quatre Conciles généraux ; le premier ſous Damaſe en 381. le ſecond ſous Vigile en 553. le troiſiéme ſous Agathon en 680. & le quatriéme ſous Adrien II. en 869.

Le G. Seigneur a deux Sérails dans cette Capitale : l'un dans le milieu de la Ville, où Mahomet II. logea après la prise par assaut de la Ville le troisiéme jour de la Pentecôte en 1453. dans lequel chaque nouveau Sultan renferme les femmes de son prédécesseur : l'autre qu'on apelle le grand Sérail, où les Sultans font leur demeure quand ils sont à Constantinople, qui est sur la partie Orientale de la Ville : il est baigné d'un côté par le grand Canal qui va de la Mer Blanche dans la Mer Noire, & de l'autre par le petit Canal qui est formé des eaux du grand, qui entrent 6. milles dans les terres, vers l'eau douce de Kitana. Il n'est environné que d'une simple muraille, avec quelques vieilles Tours : celles qui sont du côté de la Mer sont quarrées ; & celles qui sont du côté de la Ville sont rondes. C'est dans ces Tours que les Azamoglans sont en sentinelle, pour en défendre l'aproche à tout le monde. Le Sultan a fait bâtir un Belveder sur une de ces Tours qui regarde l'Asie ; c'est où il va souvent se récréer. Il n'y a aucun ordre d'Architecture dans tous ces bâtimens : ce sont seulement des apartemens confus, & des jardins qu'on a faits sur l'inégalité du terrein, qui sont tous remplis de Cyprès, & de quelques autres arbres ;

bres; mais toutes ces couvertures de plomb, & les extrémités dorées des Minarets ou Tours, auſſi-bien que des Moſquées qui y ſont renfermées, font une vûe fort agréable, quand le Soleil les éclaire.

Il y a quelques galleries du côté de la Mer, qui ſont revêtues de marbre par dehors, peintes & dorées par dedans, où le G. Seigneur prend l'air, lorſqu'il veut avoir le plaiſir de la pêche. Sur cette pointe qui regarde Scutari, on voit pluſieurs piéces de canon rangées, pour la ſûreté du lieu; & du côté du petit Canal, grand nombre de brigantins fort bien dorés, pour le ſervice du Sultan. Outre toutes les portes qui ſont à l'entour, il y en a trois principales, devant Sainte Sophie, qui conduiſent dans trois grandes Cours: dans la premiére ſont d'un côté les logemens des Azamoglans, de l'autre l'infirmerie pour les Eſclaves du Sérail: la ſeconde Cour eſt plantée de Cyprès dans le milieu; les côtés ſervent pour les cuiſines du Sérail, pour les écuries, pour le Divan, qui eſt une grande ſale où le Vizir & les autres Conſeillers s'aſſemblent pour les affaires d'Etat, & pour le Haſna ou Chambre du Tréſor où l'on établit les taxes du peuple & les revenus de l'Empire: il y a un côté ſeul qui ſert pour les Odes ou chambres

des Ichioglans : dans la troiſiéme, il y a une grande ſale, où le G. Seigneur donne Audience aux Ambaſſadeurs des Princes qui viennent à la Porte. Plus avant ſont les Odalikes ou les apartemens des filles eſclaves, que l'on tient là pour les plaiſirs de l'Empereur, & où il n'y a que les Eunuques qui les ſervent, qui puiſſent entrer.

Après avoir décrit du mieux qu'il m'a été poſſible, un lieu auſſi conſidérable que le grand Sérail, dont on ne peut pas donner plus de circonſtances, à moins que de les aprendre de la bouche de quelque Eunuque, je ne veux pas oublier de parler de la belle vûe de Conſtantinople : quoique nous n'ayons encore donné qu'en gros une idée de ſes édifices, & que ſes rues étroites empêchent de pouvoir conſidérer le dedans de la Ville ; cependant dans le dehors, ſoit ſur le grand Canal, ſur la Mer, ou du côté de la terre, c'eſt un enchantement de voir enſemble ces maiſons qui ſont ſur des élevations différentes, dont les toits ſont ſuperbes, & les façades peintes de différentes couleurs ; on peut dire auſſi que l'art ni l'eſprit humain ne peut pas choiſir de plus belle ſituation au Monde ; cet endroit fourniſſant tout à la fois les agrémens de l'Europe, & les déli-

ces de l'Asie. Quand les yeux sont las de se promener sur ces belles campagnes de la Romélie, ils n'ont qu'à se tourner de l'autre côté vers l'Asie, ils verront à la vérité les ruines de Calcedoine, mais ils en seront bien-tôt consolés par la vûe du terroir fertile de Scutari, qui est couvert d'un beau bois de Cyprès, rempli d'une quantité d'arbres, dont les fruits sont délicieux en toutes les saisons, & qui est bordé de plusieurs Villages le long du Canal. Cette vûe s'étend pendant vingt milles jusqu'à la Mer Noire, où étoit autrefois la Colomne apellée mal à propos de Pompée, puisqu'on y lit cette Inscription: DIVO CÆSARI AUGUSTO. L. CL. ANNIDIUS L. F. CLA. FRONTO. Elle ne subsiste plus aujourd'hui, & sur le bord de la Mer il y a des arbres d'une grosseur prodigieuse. Retournant ensuite vers l'Europe, qui, par la sinuosité du canal, semble être jointe à l'Asie, on voit quantité de Bourgs & Villages bien habités, tant sur les collines que dans les plaines & les vallées. Le premier qui se presente est Bikitasi, puis les Villages & Villes de Sondach, Topana, Galata, Pera, Asacapsi, Carakioy, Cassoun-Bacha, Tarsena, Divanana & Ascouy, outre la magnificence de plusieurs Palais & jardins de Bachas, &

autres grands Seigneurs du Pays, qui ſont bâtis ſur les collines & ſur le bord de ce petit canal. C'eſt ce qui fait qu'en revenant de la Mer l'on eſt comme ravi, & ſi ébloui de tant de varieté, que les yeux ne ſçavent plus où ſe fixer, parce que plus le bâteau avance, plus on découvre de nouveaux ſpectacles.

On conſidére Galata comme un Fauxbourg de Conſtantinople, n'en étant éloigné que d'un demi mille, qui eſt la largeur du petit Canal. La République de Génes a gardé cette Ville pendant long-tems; elle a d'aſſez beaux bâtimens dans l'enceinte de ſes murailles, qui peut être de deux milles. Elle eſt ſituée, partie dans la plaine, & partie ſur la montagne, qui preſente à ſon ſommet une tour très-forte, & par le moyen de laquelle les Génois gardérent la Ville 8. ans; on y voit encore leurs armes ſur les murailles. La plus grande partie des Francs demeurent dans cette Ville, & le reſte à Pera; le ſervice Divin s'y fait par les RR. PP. Jéſuites, les Dominiquains, les Capucins & les Conventuels de S. François, chez qui demeure le Patriarche Catholique, dont l'Egliſe eſt Paroiſſiale, auſſi-bien que celle des Dominiquains.

Pera eſt ſituée le long de la petite mon-

tagne qui tient à Galata, sur un terrein fort étroit & inégal. C'est ici ou résident les Ambassadeurs des Princes Chrétiens, celui de l'Empereur, de France, d'Angleterre, de la République de Venise, & de celle de Hollande : il y a un Couvent de Capucins dans le Palais de France ; & un autre des Observantins de la Terre-Sainte, qui administrent les Sacremens indifféremment comme les autres, sans séparation de quartier ni de Jurisdiction, au choix de celui qui les apelle. Quoique ce lieu soit ouvert, il y a de fort belles maisons, qui par leur situation élevée, jouissent de la plus belle vûe du monde, en regardant Constantinople & les lieux dont nous avons fait mention.

Le Mardi 12. je fûs voir tourner les Dervis, j'y trouvai deux PP. Jésuites François qui avoient la même curiosité que moi. La danse se fit comme à Andrinople.

Le Mécredi je passai le canal en bateau pour voir l'autre Couvent de Dervis qui est à Bikitasi, où je vis une pareille danse, dans une fameuse chambre peinte par tout & qui étoit sur le bord du canal. Un Turc s'apercevant que je riois de cette folie, me dit : ceci est comme la discipline que vos Religieux se donnent.

En retournant j'aperçus au bout du Village, un magnifique Palais sur le bord de l'eau, dont le toit étoit couvert de plomb, & qui avoit de très-belles galleries sur la mer. Il y a tout proche de cet endroit un Sérail que le Sultan Mahomet fit bâtir, & où il venoit passer quelque tems; mais personne de la Cour n'y demeure presentement, il tombe en ruine. J'y entrai, je trouvai le long du canal une confusion de quantité d'apartemens, dont la plus grande partie sont de bois, sans ordre & sans aucun goût d'architecture : quelques pas plus loin, vous trouvez un grand Jardin sans murailles, & par de-là un bois de cyprès avec un cabinet dans le milieu.

Après avoir vû ce Village, je passai à l'autre qu'on apelle Fondocli, qui n'a rien de magnifique; quoique les maisons qui sont le long du canal, jouissent de la vûe & de la commodité de la pêche qui est très-abondante dans tous ces endroits; ce qui fait que le poisson est à si bon marché à Constantinople, qu'on y achette le thon, qui s'y pêche pendant toute l'année, à un liard la livre : on y aura pour quinze sols une anguille de huit livres, & pour cinq sols cent grosses huitres, les Turcs ne faisant pas grand cas du poisson.

Je fûs de ce Village-ci par terre à celui

de Topana où l'on fond les canons. Il y avoit devant l'Arſenal une couleuvrine qui avoit trente palmes de longueur, & quantité de canons, parmi leſquels il y en avoit un qui tiroit tout à la fois trois boulets par trois bouches différentes. J'arrivai au ſoleil couchant à Galata, après avoir fait 3. milles à pied.

CHAPITRE VI.

Deſcription de Sainte Sophie, des autres Moſquées Royales, & de ce qu'il y a de plus remarquable dans Conſtantinople.

LE Jeudi je m'embarquai avec un Juif qui me ſervoit d'Interpréte pour paſſer à Conſtantinople, afin de voir Sainte Sophie. Ce ſuperbe bâtiment n'eſt qu'une partie d'un plus grand qui fut commencé par Juſtin, & fini par Juſtinien, tous deux Empereurs d'Orient, qui la conſacrérent ſous le titre de ἁγία σοφία. Les Turcs en ont détruit la plus grande partie, & ont ſeulement conſervé le dôme qui eſt le Chœur de l'ancienne Egliſe. Le diamétre de ce dôme eſt d'environ cent treize pieds.

La Moſquée a deux rangs de galleries,

tenues par quantité de colomnes. Le dôme eſt porté par quatre gros piliers incruſtés de marbre, & par autant de ceintres merveilleux, entre les eſpaces deſquels ſur les deux côtés il y a quatre magnifiques colomnes de marbre, & deux autres plus en arriére. Vers le haut & à l'entrée de la Moſquée ſont quatre autres piliers qui ſoûtiennent des voûtes fort élevées, qui forment comme trois aîles; ces voûtes & une partie du grand corps de la Moſquée ſont de Moſaïque, dont on ne voit qu'autant que le tems & la Nation Turque en ont conſervé. Il reſte cependant encore beaucoup de figures faites du tems des Grecs. Le pavé eſt de marbre auſſi-bien que la Chaire qui eſt à la gauche d'une demie Tribune formée par la niche, autrement le grand Autel (pour mieux m'expliquer en termes d'Européen;) outre ces colomnes dont nous avons parlé, il y en a encore ſix fort grandes de chaque côté, qui ſoûtiennent la premiére gallerie. A la droite de la niche, il y a une petite Tribune où entre le G. Seigneur par un eſcalier dérobé. Les Turcs ont une vénération particuliére pour cette Moſquée, à cauſe d'une pierre que l'on y conſerve, ſur laquelle on dit que la Sainte Vierge lavoit le linge de l'Enfant Jeſus. Ils ſont

voir auſſi un tombeau qu'ils aſſurent être de Conſtantin. On y voit de tous côtés quantité de lampes allumées.

Après avoir donné dix Paras à l'Imam ou Prêtre, il me permit de monter dans la premiére gallerie ; l'eſcalier eſt grand, voûté & incruſté de marbre ; j'y trouvai ſept grands endroits tout autour qui ſont comme ſept Chapelles, parce que de chaque côté il y a trois voûtes qui laiſſent un grand eſpace entre le mur & la gallerie. L'intérieur de la gallerie eſt orné de cinq colomnes de marbre verd ſerpentin, & de quatre de marbre blanc qui ſont plus groſſes ; elles ſont du côté de la muraille : à chaque voûte ou Chapelle, & à l'entrée de la Moſquée ſur la grande porte, qui fait la ſeptiéme voûte ou Chapelle, il y en a quatre autres de marbre ſerpentin ; de ſorte que cela fait en tout trente-quatre colomnes de marbre ſerpentin, & vingt-quatre de blanc, qui ſont ſur le plan des voûtes des colomnes d'en bas. Les voûtes de la gallerie ſont auſſi à la Moſaïque, mais les Turcs les ont fort gâtées : ils ont défiguré les viſages des Saints & des Anges, ils ont fait remplir ces endroits de couleur, ſur quoi ils ont écrit le nom de Dieu en caractére Arabe. Le pavé eſt de marbre, les murs & les pilaſtres en ſont

tous incruſtés. Mon Turc me fit voir dans le même endroit à gauche, un lieu très-profond, où il me dit qu'on enterroit les Turcs.

On entre dans ce fameux Temple par deux longues voûtes. La premiére a deux portes à un bout, & quatre dans le milieu. La ſeconde qui eſt faite de Moſaïque en a cinq de front, & deux ſur les côtés. En entrant par cette ſeconde, on voit neuf portes, dont celle du milieu eſt de bronze; les deux à côté ſont ouvertes, les ſix autres ſont fermées, de ſorte qu'elles occupent preſque tout un côté du quarré de la Moſquée. Sur celle de bronze, le Turc qui étoit avec moi, me fit remarquer une Colombe, qui eſt le Symbole du S. Eſprit, & une figure de Saint, faites toutes deux de Moſaïques, à moitié eſtropiées par la barbarie des Mahométans; outre ces neuf portes, il y en a encore quatre autres dans les côtés, & deux derriére la niche ou grand Autel, qui donnent vis-à-vis la grande porte du Sérail.

On voit auſſi aux angles de cet édifice, quatre Minarets, ou tours avec leurs balcons tout autour, où les Muezzins vont cinq fois le jour à certaines heures, apeller les Turcs, au Nahama, autrement à la Priére. Devant la façade il y a un porti-

que où les femmes Mahométanes ſe mettent quelquesfois pour faire leurs priéres. Enfin l'édifice eſt ſi prodigieux, & les murs ſi épais, qu'il paroît avoir été fait plûtôt pour une Fortereſſe que pour une Egliſe.

Outre les logemens des Imans, qui ſont autour de cette Moſquée, il y a les Tombeaux de pluſieurs Sultans, qui ſont séparés du corps de la Moſquée à gauche, & la place eſt fermée tout autour. Le premier eſt de Mahomet, le ſecond de Selim, le troiſiéme d'Amurath, le quatriéme de ſes enfans, qui étoient au nombre de 120. le cinquiéme, qui eſt le plus proche de la Moſquée, eſt des Sultans Muſtapha & Ibrahim. Ces Tombeaux ſont faits en forme de coupoles, ils ſont couverts de plomb en dehors, peints en dedans à la maniére du pays; les murailles en ſont incruſtées de marbre en dehors, & en dedans d'un marbre plus fin, mêlé de porcelaine. Il y a de beaux tapis ſur le pavé, à chaque Tombeau deux grandes torches de cire qui peuvent peſer chacune 300. livres, & un grand turban ſur le tombeau. Dans le même endroit ſont enterrés auſſi les femmes, les enfans & les freres; mais les Tombeaux des Sultans & des Sultannes ſont plus grands que ceux des enfans, ſur

lesquels il n'y a point de turban. Dans tous ces Tombeaux il y a des Imans qui les gardent.

J'ai remarqué une chose particuliére dans Sainte Sophie, qui est que dans toutes les autres Mosquées l'entrée est interdite aux femmes; & dans celle-ci, quand elles ne veulent point faire leurs priéres dans le portique, on les laisse entrer.

Le Vendredi je fûs voir la Mosquée de Sultan Achmet, qui est dans l'Atmeydan, ou la Place aux chevaux. Elle surpasse Sainte Sophie en beauté, quoiqu'elle ne soit pas si grande, & l'on voit bien qu'on n'y a rien épargné. Le grand dôme de cette Mosquée, est soûtenu par quatre gros piliers ronds incrustés d'un marbre fin de plusieurs couleurs, il y en a quatre plus petits dans les angles. A côté de ces piliers, sont plusieurs grosses colomnes de marbre, outre les petites, qui soûtiennent une belle gallerie qui régne tout autour. Le pavé est d'un très-beau marbre, couvert de riches tapis; de tous côtés pendent des lampes qui sont ornées de quantité de cristaux taillés. On trouve au bout une grande tribune de marbre fin, & à gauche une chaire du même marbre. On y entre de trois côtés, par trois portes de bronze assez bien travaillées. La premiére cour

n'eſt ornée que de marbres ordinaires : on y entre par pluſieurs portes, où les marches ſont de fer. Sur les deux côtés extérieurs de la Moſquée, il y a deux galleries qui ſont embellies de pluſieurs centaines de colomnes qui méritent l'attention des curieux, & tout autour pluſieurs fontaines pour l'uſage des Turcs, qui croient en s'y levant ſe purifier l'ame & le corps.

De la premiére place ou cour on entre dans la ſeconde, par trois portes. Chaque côté eſt orné de vingt colomnes de marbre qui ſoûtiennent les voûtes de vingt coupoles couvertes de plomb. Le pavé eſt tout de marbre, avec une grande fontaine dans le milieu ; l'on voit au bout de cela trois autres coupoles bien faites & dorées par le haut. Dans toutes ces Moſquées de Conſtantinople & d'Andrinople, outre les apartemens des Officiers, il y a auſſi des logemens pour les pauvres, que l'on éleve, & que l'on nourrit avec les revenus deſdites Moſquées.

Le Samedi je vis proche de Sainte Sophie, un endroit où l'on gardoit pluſieurs lions, tigres, ours & renards, que l'on faiſoit voir pour quelques Paras.

J'allai enſuite à l'Atmeydan, autrement la Place aux chevaux, où les ſoldats font l'exercice ; on l'appelle ainſi, parce que

c'étoit l'ancien Hippodrome du tems des Empereurs d'Orient. Il y a dans le milieu trois Serpens de bronze entortillés, ayant la gueule ouverte dans les extrémités, ouvrage fort bien fait ; il eſt du tems des Chrétiens, & on conte là-deſſus beaucoup de fables. Un peu au-deſſous il y a un Obéliſque fort haut, preſque tout rongé par le tems ; & de l'autre côté, une Pyramide posée ſur quatre pilaſtres de bronze, ronds & hauts d'un palme, qui ſont ſur un grand piédeſtal quarré, d'un ſeul morceau de marbre, autour duquel ſont gravées pluſieurs inſcriptions Latines & Grecques ; mais à peine peut-on lire ces trois vers Latins, à cauſe qu'elle eſt fort enterrée :

Difficilis quondam Dominis parere ſerenis
Juſſus, & extincti palmam portare tyrannis ;
Omnia Theodoſio cedunt, ſobolique perenni.

D'où l'on peut connoître que cette Pyramide a été élevée à l'honneur de Théodoſe, que l'on voit ſur le haut : & cela à cauſe de l'union des Egliſes Grecque & Latine qui ſe fit de ſon tems. Elle n'eſt ni auſſi grande, ni auſſi haute que les Pyramides de Cleopâtre qu'on voit dans Alexandrie ; parce que le pied n'a pas plus de ſix palmes en quarré, & l'Obéliſque cin-

quante de hauteur. Elle a cependant des hiéroglyphes & des caractéres : elle eſt d'une matiére ſemblable à celle du Jardin du Baume, proche du Caire.

On voit proche de cette Place-là, le tombeau d'Achmet & de ſes enfans, qui eſt bâti de la même maniére que ceux que nous avons décrit auparavant.

Ma curioſité me porta à aller voir enſuite le Jaſſir-Bazar, autrement dit le Marché aux eſclaves. C'eſt un endroit fermé, garni dans le milieu de quantité d'arbres, & de pluſieurs galleries tout autour, ſous leſquelles ſont les Marchands & les eſclaves. La maniére de les vendre eſt extravagante ; car après avoir fait une priére pour le Sultan, les vendeurs tiennent par les extrémités d'une petite couverture l'eſclave mâle ou femelle qu'ils ont à vendre ; & de l'autre côté eſt le crieur qui publie le prix qu'on en veut avoir ; alors celui qui veut acheter l'eſclave lui découvre le viſage, & lui tâte toutes les parties de ſon corps pour voir s'il n'a point quelque défaut : enfin cela ſe fait de la même maniére qu'on achéte les chevaux & les ânes.

Je paſſai enſuite dans le Bikiſten qui eſt un lieu couvert, rempli de quantité de riches boutiques ; où l'on vend les choſes les plus précieuſes pour l'armement d'un

Cavalier, comme tout ce qu'il faut pour l'ornement d'un cheval ; toutes les armes étant dorées, & les harnois brodés & enrichis de pierreries. La voûte eſt ſoûtenue par huit piliers, qui forment de longues rues en croix ; on y entre par quatre portes qui ſont ſur les côtés : près de là eſt le Sarki, dont les rues ſont couvertes de planches, avec quantité de bonnes boutiques, où l'on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter.

En m'en retournant je paſſai par le Valida-Xan, qui eſt une grande Place fermée, autour de laquelle il y a pluſieurs boutiques, tant en bas qu'en haut. La mere de Mahomet IV. fit conſtruire ce lieu-ci, qui coûta de fort groſſes ſommes, & elle en attacha la revenu à la Moſquée qu'elle a fait bâtir.

Avant que de retourner à Galata, je vis ſur le bord du Canal le Janiſarki, qui eſt un bâtiment formé par deux grandes voûtes, dans une deſquelles ſont toutes les boutiques de Droguiſtes, & dans l'autre celles des Marchands de toiles. C'eſt ici le premier endroit où s'attaque la peſte, à cauſe de l'humidité, & du mauvais air que cauſent les drogues ; obſervation qu'on a faite dans les peſtes paſsées.

Le Dimanche 17. après avoir entendu

la Meſſe, je retournai à Conſtantinople, pour voir la Moſquée de la Sultanne Validée, mere de l'Empereur régnant, & de Mahomet IV. On voit dans la premiére cour le tombeau de la Fondatrice & de ſes enfans, qu'on y a aportés d'Andrinople. Le dôme poſe ſur quatre gros piliers, entre leſquels il y a des colomnes de marbre fort bien diſposées; les murs ſont tous incruſtés de porcelaine mêlée avec le marbre. On peut faire le tour de la Moſquée ſous des voûtes qui ſont bâties à l'entour; ſur ſes quatre angles il y a quatre demi-dômes aſſez bien pris. En un mot, on ne peut rien voir de plus beau, tant pour la ſimétrie & la richeſſe, que pour les marbres qui forment le pavé, & pour les beaux tapis qui le couvrent. Il y a au bout une belle Tribune pour le G. Seigneur, qui paſſe ordinairement par un bel eſcalier & une gallerie couverte, qui eſt dans la premiére cour derriére la Moſquée. A la gauche de la niche on voit une chaire de marbre, une très-belle gallerie qui régne tout autour, & qui eſt ornée de magnifiques colomnes.

La premiére cour fermée contient beaucoup de logemens pour les Imans qui déſervent la Moſquée, avec des fontaines & des arbres dans le milieu : on entre par

trois portes de celle-ci dans la seconde, autour de laquelle il y a vingt colomnes de marbre, & environ vingt-huit coupoles dans tous les quatre côtés. La Mosquée a dans trois de ses côtés trois portes de bronze bien travaillées, avec deux belles tours fort hautes au devant.

Le Lundi matin je fûs voir l'ancien quartier, & le Corps-de-Garde des Janissaires, que l'on apelle Esquiodalar, c'est-à-dire, la Vieille Maison : ce bâtiment est renfermé de hautes murailles, au dedans sont les apartemens des Janissaires & de leurs Officiers, qui peuvent contenir plusieurs milliers de personnes. Ils ont une grande place dans le milieu, avec des fontaines pour leur usage ; ils ont encore un autre quartier qu'on apelle Gnegni-Odar, ou la Nouvelle Maison, qu'ils occupent aussi.

Je m'acheminai ensuite vers la Solimanie, Mosquée que Solyman a fait bâtir, & la plus belle de toutes celles que j'ai vûes : elle a quatre fort belles Tours aux quatre angles extérieurs : on y entre premiérement par une cour fermée, de là on passe par trois portes dans la seconde, qui est ornée de vingt-quatre grosses colomnes de marbre jaspé, qui soûtiennent les galleries, & 28. coupoles couvertes de plomb:

elle eſt pavée de marbre, a une fontaine dans le milieu, qui a ſix colomnes du même marbre que les autres. On entre enſuite dans la Moſquée par une porte qui eſt vis-à-vis la ſeconde cour, & par quatre autres qui ſont ſur les côtés : le grand dôme, comme dans les autres Moſquées, eſt ſur quatre piliers ; & depuis le haut juſqu'au bas de la niche, il ſe joint à deux autres demi dômes : aux deux côtés du dôme il y en a cinq autres de chaque côté, avec quatre fort groſſes colomnes de marbre qui ont 50. palmes de haut.

On aperçoit ſur la droite une petite tribune de marbre pour le G. Seigneur, qui eſt ſoûtenue par ſix colomnes ; & à gauche eſt la chaire, & une tribune découverte pour les cérémonies de la Moſquée : le pavé eſt tout couvert de magnifiques tapis ; les lampes y ſont en abondance. Une belle gallerie régne le long des deux côtés de ce Temple : derriére ſa niche on voit une eſpéce de Chapelle ronde, toute incruſtée de beaux marbres, & dont le pavé eſt couvert de beaux tapis ; c'eſt le tombeau de Solyman & de ſa famille : dans le fond de la Chapelle on trouve une colomnade de marbres rares, & au dehors une baluſtrade ſemblable : les tombeaux ſont, comme je l'ai dit auparavant, couverts

d'étoffes de ſoie, avec des turbans deſſus, & deux grandes torches aux côtés.

Je paſſai en m'en retournant par la Moſquée de Sultan Bajazet : la premiére cour eſt grande & a trois portes : la ſeconde, où il y a huit cyprès, a tout autour vingt colomnes de marbre jaſpé qui portent 24. coupoles couvertes de plomb, & huit dans le milieu qui ſoutiennent le comble de la fontaine. On entre de là dans la Moſquée par trois portes d'un côté, & par deux d'un autre : le grand dôme eſt ſoûtenu par quatre gros piliers, deux autres demi dômes s'y joignent : on voit quatre autres dômes dans les extrémités, qui ſont tous remplis de caractéres Arabes. A gauche de la niche, près de la chaire, eſt une petite tribune pour le G. Seigneur, qui eſt ſoûtenue par ſix colomnes, & une autre plus au deſſous pour les ſolemnités de la Moſquée, qui en cet endroit forme deux eſpéces d'aîles. Enfin, pour ne plus ennuyer le Lecteur, elle eſt comme toutes les autres Moſquées ; elle a des tapis ſur le pavé, quantité de lampes, & des Tours dans les angles, pour apeller le peuple. On voit le tombeau de Bajazet dans une Chapelle ronde incruſtée de marbre dedans & dehors, avec tous les ornemens dont nous avons parlé dans la deſcrip-

tion des tombeaux des Empereurs.

J'allois tous les jours de Conſtantinople à Galata : je m'expoſois beaucoup, parce que le Caïmacan étoit fort ennemi des Catholiques. Il avoit fait donner la baſtonnade à une femme Françoiſe, parce qu'elle portoit des babouches, ou ſouliers jaunes, ayant défendu aux Francs de s'habiller à la Turque : un pauvre Grec, qui portoit une bouteille de vin, fut traité de même. Il faiſoit ſa Charge avec tant de sévérité & de déſintéreſſement, aſpirant à la dignité de G. Vizir, qu'il n'avoit de conſidération pour perſonne, pas même pour les Ambaſſadeurs des Couronnes, auſquels il avoit témoigné qu'il puniroit la moindre faute que leurs gens commettroient. Il en vouloit particuliérement à l'Ambaſſadeur de Hollande, qui ſe plaiſoit fort à chaſſer à Belgrade, lieu abondant en faiſans, qui n'eſt éloigné de Conſtantinople que de 6. milles. On l'avertit que s'il y alloit davantage, le Caïmacan le feroit pendre devant la Porte. Enfin ce Gouverneur étoit regardé comme un homme terrible : c'eſt pourquoi j'aurois été bien aiſe de me faire accompagner d'un Janniſſaire : je priai le Conſul de France de m'en donner un ; mais il s'en excuſa, ſur ce que le Caïmacan pourroit me faire quelque

mauvais traitement, dont la honte retomberoit sur la Nation; à quoi il ajoûta qu'il me conseilloit de m'abstenir le plus que je pourrois d'aller à Constantinople, afin de ne pas m'exposer à être infailliblement arrêté & mis en prison: mais moi qui voyageois par curiosité, je ne croyois pas que je dûsse manquer de voir une des premiéres Villes de l'Europe. Ainsi me mettant peu en peine des avertissemens du Consul, je ne passois aucun jour sans aller à Constantinople, malgré le péril qui me menaçoit.

L'Ambassadeur de France s'employoit fort pour faire déposer ce Caïmacan; mais il y trouvoit beaucoup de difficulté, parce qu'il étoit soûtenu de la Sultanne, & du Chef des Eunuques noirs, quoique d'ailleurs il fût oposé au grand Vizir, & éxecutât mal ses ordres: on l'apelloit Calolicos, qui veut dire, Noix étamée, surnom que lui avoit donné Mahomet IV. lorsqu'il servoit en qualité de Baltagi, parce qu'il montoit bien à cheval.

Le Mardi ayant loué une barque, je fûs le long du canal qui va de la Mer Noire aux Dardanelles; il est large de deux milles: j'arrivai à Scutari, où je mis pied à terre. C'est un grand Village ouvert, qui est situé partie dans la plaine, partie

ſur la colline ; il eſt aſſez agréable, ſur tout en Eté à cauſe de la verdure, & de la grande quantité d'arbres fruitiers dont il eſt rempli. Il y a de bons Bazars le long de la plaine.

J'allai voir enſuite la Tour de Léandre, que les Turcs apellent Kiſcoulaſi, qui eſt dans le milieu du Canal ſur un rocher qui n'a que 100. palmes en quarré, & qui, quoiqu'au milieu de la Mer, fournit de l'eau douce. Je n'y trouvai rien digne de remarque, ſinon quelques pierriers & huit piéces de canon à fleur d'eau. Les Turcs diſent mal à propos que c'étoit la priſon de Héro, que Léandre ſon amant alloit trouver tous les jours à la nage, en partant de l'endroit où eſt le Sérail aujourd'hui, puiſque ſelon l'autorité de nos Poëtes, & ſur tout d'Ovide, ceci arriva entre les Châteaux de Seſtos & d'Abydos. En nous en retournant, la force du courant nous emporta proche de la pointe du Sérail, ce qui nous obligea d'aller le long de la rive de ce canal.

Le Mécredi je fûs dans la Place d'Auret-Bazar, pour y voir la Colomne hiſtorique qui y fut élevée en l'honneur des Empereurs Arcadius & Honorius. Le piédeſtal eſt composé de huit piéces de marbre, ſans la baſe qui eſt bien plus grande & quarrée:

la Colomne eſt de pluſieurs piéces, ſur laquelle il y a quantité de petites figures en bas-relief, qui me paroiſſent repréſenter un triomphe, tel que celui qu'on voit ſur la Colomne Trajane à Rome. Elle eſt preſque toute ruinée : on y a mis trois cercles de fer, pour empêcher qu'elle ne tombe tout-à-fait : elle eſt creuſe en dedans : on montoit autrefois par un eſcalier juſqu'au haut ; on en voit la porte au pied, & celle qui eſt ſur le chapiteau, autour duquel on pouvoit ſe promener. Il y a encore un autre chapiteau à 12. palmes plus haut, qui termine la Colomne : je voulus y entrer, mais je trouvai l'eſcalier bouché de quantité de pierres ; je ne pûs pas non plus en meſurer la hauteur à cauſe de la jalouſie des Turcs & de la ſévérité du Caïmacan ; je crois pourtant qu'elle peut bien avoir 147. pieds, comme Petrus Gilius l'a remarqué. Je fûs voir l'Aqueduc qu'on apelle Chemer ; il eſt long d'environ un demi mille : il a quantité d'arcades de briques, quelquefois à double étage, pour conſerver le niveau de l'eau. On me dit qu'à trois milles de la Ville dans l'endroit qu'on apelle Autechemer, il y avoit un plus grand nombre d'arcades mieux faites & plus grandes.

Jeudi 21. j'allai voir la Moſquée de Mahomet,

Mahomet, qui différe fort peu des autres, c'eſt pourquoi je n'en parlerai pas. On voit dans une Chapelle ronde derriére la Moſquée le tombeau du Sultan Mahomet ſon Fondateur.

Tout le chemin que je fis cette matinée-là, fut dans des rues dont les maiſons avoient été détruites par un grand incendie, ce qui avoit obligé les Turcs à demeurer dans des baraques de bois depuis Aretet-Bazar juſqu'à Chemer, ou la Moſquée de Mahomet. On ne voit rien autre choſe tout le long du Canal pendant pluſieurs milles que les triſtes veſtiges du feu, auſſi-bien que dans l'endroit qu'on apelle Zughoure-Youchki, où l'on commençoit à rebâtir.

Je fûs l'après-dînée au Vizir-Xan; c'eſt un grand bâtiment quarré, plein de boutiques en haut & en bas, où l'on fait de la toile peinte. Près de cet endroit on voit une Colomne de marbre rouge de pluſieurs piéces, qui a 60. palmes de haut, ſur laquelle Conſtantin fit mettre ſa Statue, mais que les tems ont détruite : les Chrétiens apellent cette Colomne la Colomne brûlée, les Grecs Declitouch : ſon piédeſtal eſt enfermé de murailles, & les lettres Grecques qui ſont ſur ſon chapiteau font voir qu'elle a été élevée en 440. On

l'a environnée de 12. cercles de fer pour empêcher sa chute : ce qu'elle a de particulier d'avec les autres Colomnes, c'est qu'elle a huit cordons de la pierre même qui la tortillent depuis le bas jusqu'en haut.

Je me rendis ensuite à l'Hippodrome, pour voir le Palais qu'avoit fait bâtir le Bacha Ibrahim gendre & favori de l'Empereur Solyman II. où l'on me dit qu'il y avoit 600. chambres, ce que je ne pûs voir, l'entrée en étant défenduë. Il est situé sur un des côtés de cette place, où l'on faits les Combats & les Jeux publics dans le tems de la Circoncision des Princes Ottomans ; ce qui fait que le G. Seigneur vient dans ce Palais-là pour y assister.

Le Vendredi je passai encore à Constantinople pour faire le circuit de ses murailles : je commençai donc auprès du Canal, & sortant par la porte d'Egri-Capsi, ou Porte Noire, je fûs à celle d'Ayevassaro-Capsi sur le bord du Canal; delà tournant du côté des terres, je marchai le long de la muraille par un chemin pavé de caillou, qui en fait le tour. Après avoir passé cinq Portes de ce côté-là, j'arrivai à Edriné-Capsi, ou Porte d'Andrinople, qui est l'endroit où les Turcs firent la bréche, par où ils entrérent & prirent la Ville. Me

trouvant auprès du grand Canal qui fait un petit bras depuis la pointe du Sérail, j'entrai par la ſeptiéme Porte nommée Yedicula, ou des ſept Tours, n'y en ayant plus du côté de la terre.

Cet endroit qu'on apelle les ſept Tours, n'eſt pas loin de là ; c'eſt la priſon d'Etat de la Porte, deſtinée pour les Grands que l'on ne veut pas faire mourir, & pour ceux qui ſont en ôtage. J'eûs la curioſité d'entrer dans la premiére cour : tout ce que je pûs obſerver, fut une eſpéce de Château quarré, avec ſept Tours en dedans, couvertes de plomb, où il y a des apartemens pour les priſonniers. L'air y eſt fort ſain & fort bon. Dans la ſédition de 1648. les Soldats irrités contre le Sultan Ibrahim, l'enlevérent du Sérail aux ſept Tours, & l'y étranglérent. Le Sultan Oſman y mourut de la même maniére, dans un parcil tumulte en 1622.

On y garde les revenus des Moſquées conſidérables, y en ayant qui ont juſqu'à 100000. écus de rente. Ce Tréſor eſt deſtiné pour faire la Guerre contre les Chrétiens pour la défenſe de la Loi ; les Turcs n'oſeroient l'employer à d'autres uſages. Dans le dehors je vis entre deux Tours une porte qui étoit fermée, auprès de laquelle il y avoit des figures d'Anges & de

Saints en bas-relief, ce qui donne à connoître que cela a été fait dans le tems que les Chrétiens en étoient maîtres.

Les murailles de Conſtantinople le long du canal ſont tombées en pluſieurs endroits ; celles qui ſubſiſtent encore ont leurs tours à diſtance égale : mais les tours qui ſont du côté de la terre ſont petites, à l'antique & foibles, avec un foſſé peu profond, & une eſpéce de courtine au devant à hauteur d'épaule, pour la moſquéterie.

En continuant ma ronde, en dedans de Yedicula, (étant impoſſible d'aller par dehors ſinon en bâteau,) je vins au Sérail, pourſuivant le long du Canal, j'achevai mon tour marchant modérément en quatre heures ; de ſorte que je compte que Conſtantinople a 12. milles de tour, outre le 3. milles du Sérail, ce qui feroit 15. milles en tout. Je vis en chemin la Moſquée & le ſépulcre de Sultan Selim.

On voit auprès de la Porte d'Agri-Capſi les veſtiges du Palais de l'Empereur Conſtantin, dont la partie la moins ruinée eſt du côté de la Ville. Les fondemens font voir qu'il étoit fort grand ; mais la ſituation du côté de la Ville me feroit plûtôt croire que c'étoit une maiſon de plaiſance, parce qu'il a vûe ſur le Canal & des eaux

douces ; ſa réſidence étant certainement auprès de Sainte Sophie, comme on le voit encore par beaucoup de reſtes de colomnes & de marbres qui ſont dans le Jardin du Sérail. On me conta qu'on avoit trouvé dans ce Palais, il y avoit ſept ans, un diamant enfoui ſous les ruines, qui avoit été vendu d'abord trois ſols & demi, puis après vingt-cinq ſols, qu'enfin le Sultan Mohammed alors régnant en ayant entendu parler, l'acheta, le fit tailler, & que la pierre ſe trouva ſi grande & ſi belle, qu'on l'eſtima cent mille écus.

L'après-dînée je retournai à Conſtantinople pour voir l'Eſqui-Seraï, c'eſt-à-dire, la Vieille Habitation. C'eſt le Sérail Royal où l'on garde toutes les femmes qui ont ſervi aux prédeceſſeurs des Sultans, d'où elles ne ſortent jamais, à moins qu'elles n'épouſent quelques Bachas. Cet endroit eſt environné d'une muraille de vingt-quatre palmes de hauteur pendant l'eſpace de deux milles ; il y a des logemens & des jardins pour le divertiſſement de ces Dames. Il n'eſt pas permis d'y entrer, la porte en eſt gardée par les Janiſſaires & les Capigis.

Proche de l'Eſqui-Odolar, ou la rue Cheſede-Bachi, je me rendis à la Moſquée de Cheſade-Giamiſi, qui a été bâtie par

l'ordre du fils d'un Sultan. D'abord on trouve une belle place avec des maiſons autour, où logent les Imans. De-là on paſſe par trois portes dans une ſeconde cour ornée de ſeize Colomnes de marbre, qui ſoûtiennent vingt-deux coupoles couvertes de plomb. Dans le milieu on apperçoit une fontaine magnifique, dont la couverture eſt portée par de petites colomnes de marbre. On entre enſuite par trois portes dans la Moſquée, dont le dôme eſt ſoûtenu par quatre gros pilaſtres, c'eſt tout ce qu'elle a de ſingulier, avec un tombeau qu'on me dit être celui d'Ibrahim Bacha. J'en avois remarqué d'autres en paſſant; la curioſité me porta à rentrer dans la premiére cour, où je vis dans une petite Chapelle deux Tombeaux de Sultans, aſſis à la maniére Turque, ſur des eſpéces de lits de ſatin à doſſier, avec des turbans garnis d'aigrettes. Comme j'en ſortois pour aller viſiter les autres, je rencontrai un Janiſſaire qui m'apella; mais craignant que ce ne fût pour me voler, car j'étois ſeul dans ce lieu, & j'avois quarante ſequins ſur moi, je retournai promptement ſur mes pas, & je ſortis hors de la place, parce qu'il me pourſuivoit de près. Le Janiſſaire apercevant un de ſes camarades, lui cria de m'arrêter, ce qui lui fut facile, parceque je ne

ſçavois où me ſauver. Ils commencérent par me fouiller ; ne m'ayant rien trouvé ils me menérent proche de-là chez un homme qui me parut être un Officier de Juſtice : ils m'accuſérent devant lui d'être un eſpion. Il m'interrogea en bon Italien, je lui dis que la ſeule curioſité m'avoit engagé de voir ces Tombeaux : à quoi il répondit que cela ne ſe permettoit pas chez les Turcs, parce qu'ils étoient fort ſoupçonneux, que cependant il m'excuſoit à cauſe que j'étois un étranger, qui ne ſçavoit pas la coûtume du pays, mais que je priſſe garde de ne pas revenir davantage à Conſtantinople, que je repaſſaſſe ſans perdre de tems à Galata : ajoûtant que je ſçuſſe gré au Turc qui me remettoit en liberté. Il me ſembla dans ce moment entendre la voix d'un Ange tutelaire qui me tiroit des fers : certainement ce Turc étoit un renégat Italien, car il parloit mieux ma langue que moi. Je m'en retournai vîte à Galata, que j'avois bien crû ne pas revoir ſi-tôt, tant la curioſité eſt dangereuſe chez ces Barbares.

Le Samedi 23. la journée étant favorable, je louai une petite Barque pour viſiter le canal. La promenade y eſt plus belle qu'au Poſilipe de Naples, tant parce qu'on peut la faire en quelque tems de l'année

que ce soit, que parce qu'on y jouit par tout de la vûe enchantée de Constantinople, dont nous avons parlé. Je me fis donc mener le long d'Asacapsi, de Carakioi, de Cassoun-Bacha, à Tarsena, autrement dit l'Arsenal où sont les Galéres, où je mis pied à terre, pour voir travailler aux Galiotes, aux Brigantins & autres Vaisseaux que l'on bâtit dans un lieu couvert par quatorze arcades. Il y avoit cinq Galéres achevées, & trois quilles pour trois autres; outre six grandes Galiotes qu'on devoit lancer dans peu de tems à la mer, pour les envoyer sur le Danube en Hongrie. Tout proche de cet endroit est la maison du Capitan Bacha, qui est baignée de trois côtés par les eaux du canal; elle est assez joliment bâtie. A une petite distance de Tarsena on aperçoit sur le haut d'une colline qui est sur le bord du canal le village de Divanana, proche duquel il y avoit vingt Vaisseaux de guerre qu'on avoit construits dans la Mer Noire, dont le plus gros pouvoit être de 70. piéces de canon; tous les Vendredis ils mettent leurs pavillons & leurs flammes dehors. Il y a le long du rivage quarante arcades couvertes & autant de découvertes, pour l'usage de ces Vaisseaux & des Galéres, & pour leur fournir ce qui leur est nécessaire. Le

Canal eſt ſi profond en cet endroit, qu'on va facilement du Vaiſſeau à terre, par le moyen d'une planche.

Je fus encore plus loin, pour voir le fameux Palais & le Jardin de Seraï-Badicha, qui eſt orné de quantité de cyprès, & de galleries avec leurs jalouſies, & embelli par une ſi grande diverſité de couleurs, qu'il force pour ainſi dire, les yeux à le regarder. Tout le rivage enſuite eſt bordé de maiſons juſqu'à Aſcoui, où le Canal tourne à droite en devenant plus étroit vers la riviére. On compte de Galata à cet endroit trois milles : la promenade eſt très-agréable, non-ſeulement à cauſe de la vue de Conſtantinople, & la varieté des objets que préſente le rivage, mais auſſi à cauſe d'un grand nombre de ces maiſons flottantes qui ſont proche de la porte de Jevaſſere-Capſi & de ſon Fauxbourg, qu'on apelle Jouph. A quatre milles de Galata l'eau eſt douce, à cauſe de la riviére qui vient de Belgrade, ſe perdre dans ce Canal. Voyant que l'eau n'étoit pas fort rapide, je fis avancer la Barque, laiſſant à droite une maiſon de bois toute dorée & peinte, que l'on avoit bâtie ſur l'eau pour prendre l'air pendant l'été : nous paſſâmes ſous un pont de pierre, à trois milles au-delà nous arrivâmes à Kitana. Il y a peu de

maisons dans cet endroit, mais cependant il faut le voir, quand ce ne seroit que pour la machine qui est sur la riviére, qui par le moyen d'une roue, fait agir cinq soufflets qui correspondent à autant de fourneaux, où l'on fond du fer, qui coule par des canaux dans des moules de bombes que l'on fabrique ici. Ne pouvant aller plus loin à cause d'une cascade que fait la riviere, je fûs contraint de m'en revenir.

M. Whitton riche Marchand Anglois vint nous trouver le soir à notre Hôtellerie & souper avec nous, quoiqu'il y eût six François, car la jalousie & la guerre entre les nations, ne doit jamais altérer l'amitié particuliére, sur tout en pays étranger & barbare. L'Anglois & un Génois son camarade ne mangérent, ni ne burent pas moins que les six François, de maniére qu'ils s'enivrérent tous. Pour moi qui ne me sentois par la tête assez forte, pour en faire autant, j'allai me coucher, je fermai bien ma porte en dedans, ils eurent beau venir après, & donner des coups à l'enfoncer, je ne leur répondis point; c'est où se terminérent leurs exploits Bacchiques.

Le Dimanche on me dit que le jour précédent le Caïmacan étoit venu à Galata, qu'il avoit envoyé aux Galéres douze

Grecs & un Juif. Je fûs me promener au Village de Karakioi où je trouvai le fils de Dom Joſeph, Marquis Meſſinois, qui par un privilége particulier du G. Seigneur, faiſoit le métier de Marchand de vin, pour gagner ſa vie, comme faiſoit ſon pére, avant qu'il ſe retirât en France.

On aprit le Lundi que le Caïmacan avoit été privé de ſa Charge après l'avoir exercée trois mois & demi : que le Bacha des Châteaux lui devoit ſucceder pendant qu'on l'emploieroit au gouvernement de Derbeker, Capitale de la Méſopotamie : cela également parce qu'en ſi peu de tems il s'étoit attiré la haine des Turcs & des Chrétiens, par un procedé ſi peu convenable à ſa naiſſance, vû qu'il étoit fils d'un Prêtre Grec.

Après avoir dîné, je paſſai en Aſie pour voir les reſtes de l'ancienne Calcedoine ; mais ayant mis pied à terre, je ne trouvai autre choſe que le lieu où elle avoit été. Cet endroit eſt à deux milles à l'Occident de Scutari, vis-à-vis le Sérail. Tout proche de-là le G. Seigneur a une jolie maiſon de plaiſance, avec un beau Jardin tout rempli de cyprès, dont il y a abondance dans ce pays.

Comme je voyois quelquefois M. Col-

ver Ambaſſadeur de Hollande à la Porte, à cauſe qu'il étoit un galant homme, & qu'il aimoit les Voyageurs, il me fit obſerver en voyant le livre de M. Spon, que j'avois oublié de voir la Colomne de l'Empereur Marcian, à quoi bien d'autres Voyageurs n'avoient pas ſongé non plus que moi; ce qui me donna une envie de retourner à Conſtantinople pour ſatisfaire cette nouvelle curioſité, quoique j'euſſe promis au Renégat de n'y plus retourner. Malgré le riſque qu'il y avoit j'y fus le lendemain; je la vis dans la Cour de la maiſon d'un particulier Turc, qui demeure proche du quartier de Janiſſaires. Elle peut avoir quinze palmes de haut; elle eſt toute d'un morceau de marbre granite, avec ſon chapiteau d'ordre Corinthien, ſur lequel il y a une pierre quarrée, avec un aigle à chaque coin. Je ne pûs pas lire les vers Latins que l'Ambaſſadeur me dit être au pied de la Colomne, parce que peut-être ils étoient cachés dans la terre avec le piédeſtal. Mais j'avois tant d'envie d'être hors du danger, que je courois comme ſi j'euſſe eu le renégat Italien à mes trouſſes, & je ne me ſouciai point de la faire découvrir.

CHAPITRE VII.

Voyage de l'Auteur à Smyrne.

COMME j'avois deſſein d'aller par terre en Perſe avec la Caravanne, je réſolus de retourner à Smyrne par mer. Ce qu'ayant ſçû Jean & David Mener Marchands François de Marſeille, dont le dernier étoit Conſul de France à Conſtantinople, ils eurent l'un & l'autre l'honnêteté de me propoſer l'embarquement ſur le Vaiſſeau le Jupiter, du Capitaine Durand auſſi Marſeillois : le Capitaine Sereni de la même Ville qui montoit l'Hirondelle me fit auſſi les mêmes offres, parce que les François s'emploient volontiers en faveur des perſonnes qui voyagent ſeulement pour voir & pour remarquer. Ils diſoient entr'eux, parlant de moi : *Voilà un galant homme qui travaille pour le public, il faut lui rendre ſervice.*

Je les remerciai tous, & j'acceptai l'offre du premier qui partoit ; mais comme je vis le Mécredi 27. que l'embarquement tiroit en longueur, que le jour n'en étoit point fixé, la crainte de manquer l'occaſion de la Caravanne me fit prendre la ré-

ſolution de me mettre ſur un Chiamber Turc qui paſſoit par Smyrne. J'y fis porter la proviſion, le lendemain Jeudi il mit à la voile avec un vent favorable ; mais à peine eûmes-nous fait 30. milles que le Raïs ne manqua pas, ſelon la coûtume de cette Nation, de donner fond dans une plage de la Natolie.

Le Vendredi nous levâmes l'ancre 3. heures avant le jour, le ſoir nous nous trouvâmes proche des Iſles de Marmora : mais le vent devint ſi contraire la nuit, que nous n'avançâmes plus qu'à force de louvoyer.

Le Samedi nous étions encore à midi devant ces mêmes Iſles, qui ſont au nombre de cinq, & s'apellent Marmora, Bakialiman, Echnik, Baglia & Imaral. La premiére qui eſt la plus grande, contient quatre petites Bourgades, la deuxiéme cinq Villages ; la troiſiéme un, la quatriéme deux, & la derniére auſſi deux. Le terroir en eſt ſi bon, qu'il fournit preſque tout Conſtantinople de vin à ſi bon marché, que l'Oque qui tient environ trois chopines ne revient pas à deux ſols.

La nuit le vent força, comme nous étions dans la plus grande largeur du canal, nous fûmes obligés de retourner 30. milles en arriére pour nous mettre à l'abri ſous

l'Isle, & au Village d'Echnik, où la continuation du mauvais tems non retint tout le Lundi premier jour de Février. Le lendemain étant partis de très-grand matin, nous arrivâmes après trois heures de navigation à Gallipoli à 160. milles de Constantinople.

Nous n'en partîmes pas le Mécredi à cause que la Mer étoit agitée. Le même soir arriva Oussoun-Bacha Vizir avec une suite de 200. personnes à cheval. Il alloit à Constantinople pour remplir la place du Caïmacan Calolicos. Il l'avoit déja occupée l'année précedente, & étoit fort estimé des Francs à cause de ses bonnes qualités. Le Xatan Vice-Consul de France me reçut chez lui avec beaucoup d'honnêteté, mais il n'obmit pas pour cela au souper la moindre de ces superstitions Pharisaïques, dont j'ai parlé.

Le Jeudi 4. je vis la Londre dans laquelle je m'étois embarqué à Bichier, & que j'avois laissée à Rhodes : elle n'avoit pas encore au bout de 4. mois achevé sa navigation à cause de l'ivrognerie du Raïs, qui pensoit à toute autre chose qu'à sa manœuvre. De maniére que si je n'avois pas pris le parti de quitter un homme de cette sorte, j'aurois été encore alors errant dans ces Mers; & l'entrepriſe du voyage que

j'avois projetté, n'auroit jamais été pouſſée plus loin.

Le gros tems nous empêcha de remettre à la voile avant le Vendredi : nous ne laiſſâmes pas d'arriver le même jour de bonne heure au Château de Natolie, où nous relâchâmes, parce que le vent étoit trop fort. Il me fallut coucher dans le Vaiſſeau, & le matin je me trouvai ſi incommodé de la Mer, que je voulus aller à terre, quoiqu'il y eût plus de trois pieds de neige : Je me rendis chez le Vice-Conſul François qui y faiſoit ſa réſidence, mais je trouvai un homme tout-à-fait déſagréable & groſſier. Après m'avoir fait cent queſtions ridicules, il me mena chez l'Aga du Château à qui il parla fort mal de moi, me traitant de faux François, qui ne pouvoit être autre qu'un Moine ; & cela, parce qu'il me voyoit couvert d'une eſpéce de froc, que j'avois pris à cauſe du grand froid : de maniére que je craignois fort d'être arrêté : cependant l'Aga qui étoit prudent, répondit qu'il ſuffiſoit que je lui montraſſe mon Paſſeport : à quoi ce méchant Vice-Conſul repliqua qu'il ne m'en avoit point vû, que je m'étois excuſé ſur ce que je l'avois laiſſé dans le Vaiſſeau. Alors, pour ne pas donner davantage de ſoupçon à l'Aga, je le quittai, ſous prétexte d'aller cher-

cher mon Paſſeport ; mais je me donnai bien garde de revenir, connoiſſant le mauvais caractére du Vice-Conſul.

Le Dimanche le Douannier avec un Janiſſaire vinrent faire la viſite accoûtumée. Lorſqu'ils eurent enregiſtré tout ce qui étoit dans la Chiamber, ils me demandérent où j'allois, ſi j'avois un Paſſeport : je répondis que j'allois à Smyrne, que le Conſul avoit vû mon Paſſeport.

Il ne fit pas le Lundi un tems propre à ſe mettre en Mer : mais ayant calmé le Mardi matin, nous levâmes l'ancre & arrivâmes le ſoir à Tenedos, d'où le Raïs ne voulut point partir le Mécredi, quoique le même bon vent de Nord continuât. Il changea, & nous fûmes après obligés de reſter dans ce port malgré nous tant qu'il dura.

Le Jeudi nous deſcendîmes à terre, & j'allai loger chez un Grec, où je trouvai auſſi deux François, & deux Venitiens ; l'un s'apelloit Paul, & l'autre qui étoit ſa femme habillée en homme ſe nommoit Claire. Nous allâmes tous enſemble le Vendredi nous promener à 2. milles, pour diſſiper l'ennui d'être dans un pays ſi barbare, & pour voir la campagne qui étoit belle & remplie de vignobles bien entretenus. Le vin Muſcat n'y vaut que deux

aſpres ou un ſol l'Oque, l'ordinaire eſt encore à meilleur marché. Ils ſont legers l'un & l'autre, & peuvent ſe boire aux repas.

Le Samedi nous mangeâmes chez un Prêtre Grec qui nous donna un fort bon dîner pour nôtre argent. Le Dimanche nous entendîmes la Meſſe dans l'Egliſe des Grecs, où il y eut un concours de tous les Chrétiens du païs. Enfin le Lundi nous partîmes quatre Chiambers de conſerve, avec une Saïque & une Londre : mais comme notre bâtiment étoit meilleur voilier, il devança tous les autres, & arriva avant eux au Détroit de Baba, où ils ne purent entrer, parce que le vent étoit changé. Nous naviguâmes toute la nuit, à la pointe du jour nous fûmes à la vûe de Foggia, où nous entrâmes en louvoyant à cauſe du vent contraire, ce qui me fit penſer que nous pourrions être long-tems à arriver : je pris mon parti de ſortir du Chiamber, j'allai à terre, je louai deux chevaux, une piaſtre chacun, pour me rendre par terre à Smyrne, d'où nous n'étions éloignés que de 40. milles ; mais je fus averti à tems, qu'après une bouraſque ſurvenue la nuit, la Mer étoit devenue tellement calme qu'on ſe diſpoſoit à partir.

En effet le Mécredi nous mîmes de bonne heure à la voile : je remarquai en sortant du Port un petit Fort, avec neuf piéces de canon à fleur d'eau. Un Capitaine Bacha en vouloit faire élever un autre dans une petite Isle distante d'un mille ; mais la mort empêcha l'éxecution de son dessein. Quoique Foggia soit une petite Ville, fermée de simples murailles avec deux portes, son Port est néanmoins fort bon, & peut tenir de gros bâtimens.

Le bon vent nous porta en 10. heures à Smyrne après une désagréable navigation de 21. jours, parce qu'un Chrétien a beaucoup à souffrir avec les Turcs : il a besoin d'une grande patience pour retenir les prémiers mouvemens qu'excitent les injures continuelles qu'ils ont accoutumé de leur dire ; arrogance, qui ne vient que de ce qu'étant chez eux, ils se sentent les maîtres, ailleurs ils n'auroient pas seulement la hardiesse d'ouvrir la bouche. Aussi un Chrétien doit éviter autant qu'il lui est possible de s'embarquer sur des bâtimens de cette Nation : car quoiqu'on y trouve plus de Grecs que de Turcs, ceux-là sont aussi méchans que les derniers, les passent méme en fourberie & en trahison, & ne paroissent pas moins ennemis des Catholiques : il n'y a que les seuls Arméniens,

qui, tout Schiſmatiques qu'ils ſoient, ne témoignent pas pour eux une ſemblable haine, cherchant au contraire toutes les occaſions de les obliger, comme je l'ai éprouvé pluſieurs fois. Ce fut la raiſon qui me fit préferer le Xan des Arméniens, où loge auſſi la Caravanne de Perſe : les chambres y ſont à un prix raiſonnable, mais ſans aucun meuble.

Je fus viſité le lendemain par mes amis, qui me témoignérent une grande joie de ma bonne arrivée. Le Samedi 20. je dînai chez M. Kipera. Le Dimanche qui étoit le dernier du Carnaval, le Conſul de Hollande donna un repas magnifique où étoient invités les Hollandois & les Anglois ; il y eut bal toute la nuit : le Conſul d'Angleterre en fit autant le Lundi, il y alla pluſieurs François, les uns déguisés, les autres non : car la guerre entre les Nations n'empêche par leur bonne intelligence en pays éloigné. Ce qui leur faiſoit dire que ſur Mer ils ſe ſeroient bien battus & auroient fait leur devoir ; mais qu'en terre étrangére ils devoient être bons amis. En effet pendant ces jours de réjouiſſance il ſe faiſoit des parties de François, d'Anglois, & de Hollandois juſqu'au nombre de 40. à la fois, qui alloient enſemble ſe divertir dans les Villages des environs ; ils menoient

avec eux les enfans des Consuls de France & d'Angleterre. J'ai vû à Constantinople l'Ambassadeur de Hollande, & M. Mener Consul de France en user de même. Les autres Nations auroient peut-être de la peine à dissimuler ainsi leur haine & à garder entre elles une conduite aussi noble & aussi généreuse. Au reste les Ministres d'Angleterre & de Hollande sont si peu considérés chez les Turcs, qu'ils ne protégent personne que ceux de leur Nation, comme j'en ai fait l'expérience plusieurs fois, parce qu'ils connoissoient le peu d'effet de leur recommandation : au lieu que ceux de France protégent tout le monde, jusqu'aux Venitiens qui se trouvent au Levant, lors même que la République est actuellement en guerre avec la Porte.

Le Mardi il y eut un tremblement de terre vers les 3. heures de nuit : ce qui arrive fort souvent à Smyrne. Il recommença le Mécredi sur les deux heures après midi.

Le Jeudi je pris le plaisir de la chasse dans les vignes, où l'on trouve quantité de grives & de becasses. La nuit du Vendredi le tremblement se fit encore sentir deux fois, mais avec moins de violence. Le Samedi je rendis les visites que j'avois reçûes ; le Dimanche j'allai me promener

à la campagne avec les autres Européens.

Je me trouvai le Lundi premier jour de Mars dans le plus étrange embarras où puiſſe ſe rencontrer un voyageur. Je fus apellé devant le Conſul de France par un certain Brancaleone d'Ancone, marié avec une femme Françoiſe, prétendant abſolument que je ne fuſſe pas Jean-François Gemelli, mais Jean Maſſacueva de Meſſine. Cet homme avoit eu des marchandiſes ſous le nom du Meſſinois, dont il y avoit un écrit; parce qu'il ſupoſoit que la Douanne de Smyrne ſe les étoit apropriées & les avoit vendues, il vouloit, tant il y avoit de reſſemblance entre ſon créancier & moi, que je le déchargeaſſe de l'acte & le déclaraſſe nul. Pour le détromper, je lui dis ſincérement ma Patrie & mon nom: voyant qu'il n'ajoûtoit point foi à mes paroles, je lui laiſſai de mon écriture que je fis devant lui, afin qu'il comparât mon caractére avec celui du Meſſinois, & s'ôtât de la tête une pareille imagination.

Le Mardi il arriva de Perſe une Caravanne de 120. chameux, chargés de toutes ſortes de ſoies: mais les Marchands ne trouvérent pas aſſez de monde pour ſe mettre en chemin à cauſe des voleurs; ce qui rompit le deſſein que j'avois d'aller

par la Natolie, & m'obligea de prendre d'autres mesures. Cependant l'erreur du Brancaleone servoit d'entretien & de comédie à tout Smyrne. Le matin du Mécredi, un de mes amis vint m'avertir que cet homme persistoit à vouloir que je cassasse l'acte, qu'il n'y avoit pas moyen de lui persuader que je n'étois pas le Messinois, qu'il m'obligeroit encore de venir devant le Consul, qui ne lui refuseroit pas une chose si juste ; d'autant plus que des gens assûroient qu'il n'y avoit de différence entre moi & le Messinois, que l'accent. Cela me donna quelque inquiétude: je ne sçavois que faire, n'ayant point d'autre protection que celle du même Consul. J'allai voir le Jeudi M. Ripera pour le consulter sur le moyen de faire entendre raison à cet obstiné, car je ne pensois pas que je dûsse pour me tirer d'embaras, commettre une fausseté, en prenant le nom & le surnom d'un autre, & en cassant un acte où je n'avois aucun intérêt : mais il me répondit qu'étant des amis du Brancaleone, comme des miens, il ne vouloit pas se mêler de cette affaire, outre qu'il paroissoit que le Consul la prenoit à cœur.

En effet la vûe de mon caractére n'avoit point fait revenir d'erreur le Brancaleone : il m'assigna une seconde fois devant le

Consul le Vendredi, & continua à demander que je lui donnasse une décharge : sur quoi le Consul me dit, puisqu'il ne vous demande point d'argent, mais seulement une quittance, vous ne sçauriez lui refuser une chose si raisonnable. Ce discours me mettoit au desespoir, considérant que ce bon-homme soûtenoit si fort la mépriſe d'une personne, avec qui il étoit en commerce d'affaire & d'intérêt, (ce qui est plus que la simple amitié) pendant que ni mon écriture, ni d'autres piéces, les seuls moyens qui parlassent pour moi, ne pouvoient le ramener. Cependant le Consul rougissoit de voir mon agitation, & de m'entendre répéter que je n'étois point le Messinois prétendu : mais que s'il avoit résolu dans sa conscience de m'obliger à faire une fausseté, je la ferois & m'en confesserois sur le champ : ne trouvant point d'autre expédient pour me tirer d'une semblable supercherie, après lui avoir dit que j'étois Docteur en Droit, & qu'il n'avoit qu'à faire venir quelque Jésuite pour m'examiner : à quoi le Brancaleone avoit repliqué que je pouvois avoir étudié depuis. Enfin le Consul qui voyoit que nous ne nous en allions point, que nous nous échauffions beaucoup, ne sçachant plus comment juger, sortit & nous dit, *ac-*

com-

commodez-vous à l'amiable. Nous demeurâmes juſqu'au ſoir à diſputer, le Brancaleone s'obſtinant toûjours à ſoûtenir que j'étois le Meſſinois, quoique mon langage fût bien différent. Comme je ne ſçavois plus que lui opoſer, & qu'il me demandoit à voir des lettres, je lui dis : *Je ne ſçaurois vous en montrer, parce que je n'en ai reçû aucune depuis mon départ d'Europe ; mais venez chez moi, vous examinerez mes hardes & mes papiers, peut-être cela vous ſatisfera-t-il.* Nous allâmes donc chez moi avec M. Ripera notre ami commun, & j'ouvris mes valiſes devant eux. Le Brancaleone commença à regarder tout ce qui y étoit : cependant j'étois dans une vraie fureur ; je me tournois de tems en tems de ſon côté, en lui diſant : *Vous me fourniſſez un trait bien bizarre à mettre dans mes Memoires ; depuis que je cours le monde, je n'ai pas eu une avanture ſemblable, & je ne crois pas qu'elle puiſſe ſe retrouver. Voilà*, répondoit-il, *un beau ſujet pour s'y tant arrêter.* Comme il ſe faiſoit déja tard durant cette longue & ennuyeuſe viſite, le Brancaleone après avoir conſideré pluſieurs piéces autentiques bien munies de leurs cachets, qu'il m'étoit impoſſible d'avoir falſifiées, ſe rendit à la fin, & s'en retourna chez lui, me laiſſant ſi

plein de ce qui venoit de m'arriver, que je paſſai la nuit entiére à penſer aux étranges accidens auſquels eſt exposé un voyageur.

CHAPITRE VIII.

Voyage à Burſe Capitale de la Bithynie; deſcription de cette Ville.

COmme je craignois que la frenéſie du Brancaleone ne lui reprît, j'allai trouver de nuit le Catergi ou Muletier de Burſe, afin de partir à la premiére occaſion. Je louai deux chevaux pour moi & mon valet, moyennant 15. piaſtres; je donnai de plus la moitié de cette ſomme pour le port de mes hardes. Le Dimanche 7. après avoir entendu la Meſſe, j'allai ſans perdre de tems, prendre congé de mes amis, mais non pas du Conſul à cauſe du Brancaleone. Le Lundi tout ſe trouva prêt, mes valiſes que j'avois laiſſées chez M. Ripera étoient déja portées: cependant nous ne partîmes point, parce que le chef de la Caravanne fut arrêté pour une affaire.

Le Mardi nous nous mîmes de bonne heure en chemin avec le reſte de la Cara-

vanne, compoſée de cent dix, tant mulets que chevaux. Tous les 15. jours il en part une ſemblable pour Burſe. Nous fîmes 10. milles dans la plaine & 20. dans les montagnes: nous arrivâmes le ſoir à Manaſia, où nous joignimes ceux de la Caravanne qui étoient partis le jour précedent; ils avoient couché à Bungarbachi, pour donner le tems à tous les voyageurs de ſe raſſembler.

Manaſia autrefois Magneſia eſt une Ville auſſi grande que Smyrne, ſituée au pied d'une haute montagne. Les maiſons ſont de terre & fort baſſes, excepté quelques-unes où demeurent des perſonnes de diſtinction : il y a un grand nombre de Moſquées : ſur le haut de la montagne on voit un vieux Château ruiné, qui ne laiſſoit pas d'être encore commandé par un rocher. Le G. Seigneur tient à Manaſia un Cadi qui a 500. aſpres par jour, ce que les Turcs eſtiment quelque choſe de conſidérable.

L'inſolence de cette nation m'avoit rebuté de la mer: je croyois être mieux traité par terre, mais ce fut tout le contraire : je ne trouvai point d'autre auberge le ſoir que la pleine campagne : il me fallut faire mettre mon petit lit à terre, couché tout habillé avec mes bottes, me couvrir de-

puis la tête jusqu'aux pieds, à cause de l'extréme rigueur du froid. Si j'avois sçû la Langue, j'aurois pû aller loger dans la Ville; mais il étoit dangereux de se séparer de la Caravanne. Pour les Turcs qui étoient descendus à pied la montagne couverte de néige, ils sont aussi durs que les bêtes : ils comptent pour rien de coucher à l'air, & dorment aussi tranquillement & aussi profondément que s'ils étoient dans les meilleurs lits du monde.

Je me réveillai tout transi de froid, je tâchai de me réchauffer le dedans avec du Chocolat, & le dehors avec un grand feu. Nous nous mîmes en chemin de bonne heure, marchant dans un pays plat, excepté pendant trois milles, sans nous arrêter que pour le tems de manger un morceau : nous nous rendîmes le soir au Counac (comme parlent les Turcs) de Balamouk, petit Village situé dans la plaine, où nous couchâmes dans le Karvansera pêle-méle avec les animaux.

Nous traversâmes à trois milles de Manasia des marais sur une chaussée qui a dû coûter beaucoup, parce qu'elle est toute de pierre, & qu'il n'y en a point aux environs. Cependant quoiqu'elle ait été construite aux dépens du G. Seigneur, & des Villes circonvoisines, on ne paie au-

un droit, comme on fait ailleurs. Cette chauſſée finit à une groſſe riviére que l'on paſſe ſur un pont de bois.

Le Jeudi nous partîmes avant le jour ; mais comme nous avions beaucoup de bêtes de charge, nous ne pûmes faire plus de 32. milles, ou dix heures de chemin, (comme parlent les Turcs,) qui eſt ce que l'on compte juſqu'au Counac de Jalembi. Mais rien n'eſt plus deſagréable que de voyager en cette ſaiſon avec les Turcs, car ils ne donnent ni aux chevaux le tems de ſe repoſer, ni aux hommes celui de manger : de ſorte que j'étois obligé dans le chemin de prendre la bardelle même de mon cheval, (ces Muletiers n'ont point d'autre ſelle) pour me faire une table. La petiteſſe du Karvanſera nous obligea de coucher avec les bêtes. Tout ce que je pûs faire, fut d'étendre mon petit lit ſur une mangeoire, après l'avoir ſéché de mon mieux ; car mon valet, qui étoit Arménien, s'étant mal adroitement laiſſé tomber de cheval, l'avoit entraîné avec lui dans la riviére. A la verité le Catergi avoit un petit garçon fort entendu, qui pour quelques aſpres, que je lui donnois de tems en tems, me ſervoit, comme s'il m'eût apartenu. Je fûs encore aſſez ſatisfait des autres Mahométans, ſur tout d'un

More de Tunis qui me donnoit du caffé & des melons.

Le Vendredi nous trouvâmes des montagnes fort rudes, nous fûmes fort incommodés de la neige, dont la terre étoit couverte, & de celle qui tomboit en même-tems. Nous mîmes huit heures à faire 24. milles, nous arrivâmes vers le midi à Courioungiouch petit Village dans les montagnes, où j'eûs le tems de me reposer. Les vivres ne ſont pas chers ſur cette route : on a ſept œufs pour un Para, une poule pour dix, un bon melon d'Hyver pour deux, & autant de pain qu'on en peut manger dans un jour pour le même prix. Je me ſouviens que ces Barbares ſe ſervent pour faire aller leurs chevaux, des injures qu'ils diſent aux Chrétiens, comme *naſi naſié*, qui ſignifie abuſer de ſon pére & de ſa mére, & *Giaour*, infidéle.

Le Samedi nous montâmes à cheval de grand matin ; après avoir fait 33. milles en onze heures, dans des montagnes couvertes de neiges & de glaces, nous arrivâmes à Mindoyra, ſuivans un chemin de cailloux pendant trois milles avant que d'être au Xan, qui eſt ſitué de même que huit autres auſſi petits dans une plaine environnée de montagnes, fort ſemblables à celles de la Pouille au Royaume de Na-

ples, même pour la bonté du terroir.

Le Dimanche étant parti à la pointe du jour, nous continuâmes de marcher à travers les montagnes, par de très-méchans chemins; après avoir fait 33. milles dans le même eſpace de tems que la veille, nous nous trouvâmes à Souſigreli, lieu où il n'y a que quelques maiſons couvertes de paille, peu éloigné d'une groſſe riviére, & de deux Xans magnifiques. La journée ne me fut pas heureuſe, car ayant voulu reſter derriére pour chaſſer, pouſſant enſuite mon cheval, afin de rejoindre la troupe, je tombai quatre fois dans l'eau, & je fus fort mouillé.

Le pays que nous traversâmes le Lundi étoit plat, mais ſi fangeux, qu'il ne nous fut pas poſſible de faire la journée tout de ſuite à l'ordinaire ſans nous arrêter. Pluſieurs chevaux reſtérent derriére, & nous laiſſérent à moitié chemin; ce qui fut cauſe que nous ne pûmes faire que 15. milles en cinq heures pour arriver au Village de Hiermourgia, où ne trouvant point de Xan, nous fûmes obligés de loger dans des maiſons particuliéres de Turcs; en paſſant la riviére, le cheval qui portoit mes valiſes, tomba dedans, & mes hardes furent toutes mouillées.

Le Mardi ayant fait 15. milles en ſix

heures, nous arrivâmes à Loubat, où nous aurions dû coucher la veille, ſans le mauvais chemin, qui continuant toûjours, nous contraignit de décharger les chevaux, & d'envoyer les hardes par eau, quoique ce fût en remontant; on paya un ſequin pour la barque.

Loubat autant qu'on en peut juger par ſes murailles & ſes tours, eſt une ancienne Ville. Les Turcs ont laiſſé ruiner un beau pont de pierre qu'il y avoit là : ils paſſent l'eau dans un bac. Il y avoit cinq Juifs qui venoient avec la Caravanne à Burſe; mais le Caragier en arrêta un, parce qu'il ne montra pas l'aquit du Caragi ou tribut, fixé pour les riches à quatre ſequins, pour les moins aisés à deux, & pour les pauvres à un.

Le Mécredi nous nous mîmes ſur la riviére, dont il a été parlé. Elle eſt large de 300. pas, & ſort d'un marais ou lac, que nous paſſâmes enſuite vis-à-vis des Villages de Caragaci & de Boulougnat : ce dernier étoit anciennement fermé de murailles, comme il paroît par ce qui en reſte. Nous fimes 24. milles en ſix heures & demie; lorſque nous fûmes près du Village de Nacilar où les Muletiers nous attendoient, nous remontâmes à cheval, & arrivâmes en deux heures au Counac

d'Haſſan-Aga-Kioi, à ſix milles de là ; nous trouvâmes pour tout Xan une écurie en plein champ, trop petite encore pour ce que nous étions d'hommes & de chevaux, quoique nous ne fuſſions pas plus de 20. perſonnes, la plus grande partie de la troupe nous ayant quitté à Suſegreli, pour aller à Sardac, de-là paſſer à Gallipoli, enſuite ſe rendre à Andrinople. Le bon Xan étoit à Taatale éloigné de deux heures de chemin.

Le Jeudi 18. nous partîmes avant le jour, après avoir fait 18. milles en ſix heures, nous arrivâmes à Burſe ou Pruſa, dont la latitude eſt de 40. degrés 15. min. & la ſituation au pied du Mont Olympe apellé par les Turcs Geskisdag ou Reskisdag, & Ana-Tolai-Dag.

Quelques-uns veulent que cette Ville ait été bâtie par Annibal, après la victoire que les Romains remportérent ſur Antiochus ; d'autres diſent que ce fut par le Roi Pruſias l'an du monde 3279., & qu'elle a été le ſéjour des anciens Rois de Bithynie, avant ſa priſe par Orcan II. Empereur Ottoman en 1300. Elle eut d'abord un Siége Epiſcopal, & enſuite la dignité de Métropolitaine ; mais elle perdit ces prérogatives ſous le joug des Barbares, lorſqu'elle devint le Siége des Em-

pereurs Ottomans, avant qu'ils se fussent rendus maîtres de Constantinople ; & si on veut la bien considérer, elle ne le céde point en dignité à Constantinople ; les Sultans y ayant fait souvent leur séjour, & elle conserve les Tombeaux des Princes de la Famille Ottomane, excepté ceux des Empereurs qui restent à Constantinople. Elle abonde en marchandises & la surpasse en soies, à cause de cette grande quantité qu'on y en aporte de la Syrie & de tout l'Orient, que l'on travaille ensuite dans la Ville avec de l'or & de l'argent, pour les négocier en Europe. Elle est sur la pente du Mont Olympe d'où sort le Rhindaque, qui sépare la Bithynie de l'Asie mineure, & est la plus grande riviére de celles qui se rendent dans la Propontide. Le Mont est très-haut ; son sommet est stérile & toûjours couvert de neiges ; son milieu est occupé par grand nombre de grenadiers ; & l'on trouve après ces agréables jardins, la plus grande partie de cette fameuse Ville : Le Mont d'un autre côté est fort desagréable par la quantité prodigieuse de serpens monstrueux qui y naissent. Les Grecs l'apellent Caloyeron-Oron, à cause des Monastéres qui y sont.

Cette Ville a donné le jour à Asclepiade,

ce fameux Medecin qui se cassa le cou en descendant une échelle, & à Dion qu'on a apellé Chrysostome à cause de son éloquence ; ce dernier a laissé dix Livres des Vertus d'Alexandre le Grand, & 80. Oraisons en Grec.

On peut l'apeller le Pouzzolo de Bithynie, à cause de ses bains ; mais ce n'est qu'une confusion de bâtimens, & sa figure est fort irréguliere, parce qu'étant située au pied de deux montagnes qui font un coude, la plus grande partie est sur la hauteur, dans les vallées, ou sur des endroits escarpés. On voit sur un endroit fort élevé le Sérail du G. Seigneur, fermé de bonnes doubles murailles, avec des Tours d'espace en espace : mais il commence à tomber en ruines, faute des réparations nécessaires. L'autre côté de la Ville est sur un bras de la grande montagne, d'où l'on découvre à perte de vûe une belle campagne, plantée de vignes, avec de beaux jardins & quantité de Villages. On s'y va promener en Eté le long d'une agréable prairie apellée Bougarbachi, où coule une source abondante, qui vient de la montagne, & qui fournit de l'eau en plusieurs quartiers de Burse.

J'y vis un bon Bikisten, ou lieu fer-

mé, où ſe vendent les marchandiſes précieuſes, & encore de meilleurs Bazars, avec pluſieurs rues remplies d'ouvriers de toutes les ſortes, & bien peuplées. Les rues & les maiſons ſont paſſables pour la Turquie, mieux bâties que celles de Smyrne, qui céde à cette Ville, pour la grandeur du circuit, mais non pas pour le nombre des Habitans.

Lorſque j'eûs mis mes hardes dans le Xan d'Eſchienghi, je pris un Juif pour aller voir la Ville : mais comme nous aprochions du Château, le Caragier le fit priſonnier pour le tribut : ce qui m'obligea d'en chercher un autre qui me mena aux Bains ſi renommés, éloignés de Burſe d'une demie heure de chemin. Il me conduiſit dans le plus grand, apellé en Langue Turque Capligia, qui ſignifie Lieu chaud. Il y a dans la premiére ſale, qui a deux coupoles, une agréable fontaine d'eau fraîche, & des ſofas pour s'aſſeoir, & pour mettre les hardes ; c'eſt où l'on ſe deshabille. De-là on entre par deux portes dans le bain : l'on rencontte à gauche une chambre à coucher pour ceux qui veulent y paſſer la nuit, d'autres commodités avec des fontaines chaudes & une froide. Plus avant on voit une autre chambre faite comme les autres, avec une

coupole & des soûpiraux, pour laisser exhaler la chaleur, ayant aussi une fontaine dans le milieu, & trois petites aux côtés qui sont tiédes. On trouve encore plus loin à droit dans une petite chambre trois autres sources & deux à gauche. De là l'on passe dans le bain qui est de forme circulaire, & se termine en haut par une coupole percée en plusieurs endroits : il a sept palmes de profondeur ; on y descend par deux escaliers, il y a sept sources d'eaux chaude à l'entour. Lorsque j'y entrai, j'y trouvai plusieurs Turcs qui se baignoient, se lavoient & se rasoient. Après y avoir été quelque tems, & m'être fait frotter avec un drap de laine, ne pouvant suporter l'excessive chaleur du lieu, j'en sortis, & passai dans la seconde chambre, où je me fis raser par un Turc. Cette eau vient de la montagne : elle est si chaude que des œufs y cuisent dans un moment ; en sorte que si elle n'étoit pas temperée avec de la froide, elle enleveroit la peau.

Le bain des femmes est séparé : elles viennent seulement le Lundi à celui des hommes, qui n'en est pas éloigné, & les hommes peuvent aller au leur.

A une portée du fusil est un autre bain qu'on apelle Kioukiourtli, ou étuve. Les

eaux en ſont bien différentes, en ce qu'elles ſont bonnes pour les maux invétérés. J'entrai dans la premiére ſale que je trouvai comme l'autre avec une fontaine d'eau fraîche & des ſofas. De là je paſſai dans une chambre où il y avoit ſix fontaines d'une chaleur tolérable ; autant dans une autre chambre plus obſcure, d'où je paſſai dans l'étuve dont la fontaine eſt d'une chaleur inſuportable : il y avoit là un malade qui ſuoit ſur le pavé. Ce bâtiment-ci n'eſt pas ſi beau que celui du grand bain, dont les murs ſont incruſtés de marbres de différentes couleurs.

Je montai enſuite ſur une hauteur pour conſidérer le Sérail que Tavernier place pour la beauté après ceux de Conſtantinople & d'Andrinople : cependant je vis un Palais fort ſimple, mal conſtruit & tout ruiné, parce qu'il étoit abandonné, & qu'aucun Sultan, à ce qu'on me dit, n'y étoit venu depuis 35. ans ; que Mahomet IV. y avoit demeuré quelque tems au commencement de ſon régne : au lieu qu'autrefois les Sultans ne faiſoient point leur réſidence ailleurs, & même on voit à Burſe cinq de leur Tombeaux dans la Moſquée d'Amurath Bey, & trois autres de Sultanes & de leurs enfans, faits comme ceux d'Andrinople & de Conſ-

tantinople, excepté qu'on y a plus épargné le marbre.

Le Vendredi le Juif me conduisit à trois milles de la Ville vers Montagna, au bain d'Eski-Capiglia, ou le Vieux Bain, qui donne une troisiéme eau minérale différente des deux autres; elle est bonne pour plusieurs maux. On voit en entrant une grande sale avec deux coupoles, & une fontaine au milieu comme dans les autres bains; on passe ensuite dans une chambre au milieu de laquelle il y a une fontaine d'eau froide, aux côtés deux d'eau chaude. En allant plus avant, on trouve l'endroit où l'on se baigne, qui est pavé de marbre, a six palmes de profondeur, & cinq gros conduits d'eau chaude à l'entour. On tire fort peu de profit de ce bain-ci, parce que bien des gens y entrent gratis. Mais quant au grand de Capligia, le G. Seigneur l'afferme 800. piastres par an; celui de Kioukiourtli a été donné par le G. Seigneur à un Bacha qui en tire un bon revenu. Les eaux minérales d'Eski-Capligia passent en un autre petit bain qui est dans le Village de Ciheric, pour l'usage de ses Habitans.

Après avoir dîné je fûs au Bugarbachi, pour voir tourner les Dervis, y étant conduit par ce Juif qui avoit été pris par

le Caragier ; cette folle dévotion se fit dans un assez bel endroit, de la même maniére que j'ai décrit celle de Constantinople & d'Andrinople ; avec cette différence seulement qu'on omet le quatriéme tour, où le Supérieur doit tourner.

En retournant au Xan je vis la Mosquée d'Uli-Giami, qui veut dire la Grande. Ce qu'elle a de particulier, c'est une fontaine qui est au milieu du Temple avec une balustrade autour. Ils disent qu'elle est très-ancienne, & qu'elle a été bâtie par le premier Sultan qui est venu à Burse.

Pour revenir à la Ville, elle est gouvernée par un Moli ou Cadi, que l'on change tous les ans : mais un Bacha qui ne peut y faire sa demeure, commande à la campagne. L'air n'est pas fort sain à Burse, à cause de sa situation au bas de plusieurs hautes montagnes couvertes de neiges, du voisinage de quantité de marais, & d'autres lieux aquatiques, d'où il s'éleve des brouillards qui rendent le tems sombre le matin, & une bonne partie de la journée. Les vivres n'y sont pas chers, tout y est bon ; le pain, la viande, le poisson & les fruits y sont excellens. J'en mangeai beaucoup de rares pour la saison, comme du raisin, des melons, des

pommes, des marons, des avelines & d'autres.

CHAPITRE IX.

Retour de l'Auteur à Conſtantinople.

LE Samedi 20. Mars je partis pour Montagna, où j'arrivai après avoir fait 18. milles en trois heures par un chemin fangeux. Ce lieu eſt ſitué à mi-côte ſur le bord d'un Golfe de 30. milles de circuit que forme le canal : les maiſons y ſont preſque toutes baſſes. Je logeai dans un beau Xan, où il y a quantité de chambres très-commodes, une fontaine au milieu, au-deſſus une loge couverte de planches, où les Turcs vont faire leurs priéres cinq fois le jour.

Le Dimanche comme il partoit deux Caïcs, (ce ſont de petites barques à trois rames,) je m'embarquai ſur une pour Conſtantinople, ſans que mes hardes fuſſent viſitées, ſelon l'uſage, parce que je montrai le Theskeré ou acquit de la Douanne d'Alexandrie. Il vint avec moi un de ces Santons Turcs ou Dervis, non pas de ceux qui vivent retirés en commun, mais plutôt un vrai vagabond, qui affec-

toit beaucoup d'auſterité afin de mieux tromper. Il étoit couvert depuis la ceinture juſqu'en haut de deux peaux de chévre, le reſte l'étoit d'une eſpéce de jupon fait auſſi de peaux : il avoit un bonnet blanc, une façon de mouchoir fort long & découpé lui entortilloit le cou, ſa ceinture étoit garnie de petits morceaux d'agathe, il en avoit un braſſelet au bras droit fort ſerré. Il tenoit une baguette, dont le bout étoit d'yvoire fait en forme de ſcie, pour ſe gratter les épaules aux endroits où la main ne pouvoit aller. Enfin il portoit une maſſue, & avoit à ſon côté un cornet qui lui ſervoit de trompette : habillement vraiment ridicule, digne d'être décrit pour ſa bizarrerie & ſon extravagance. Après avoir fait 30. milles nous arrivâmes au Village de Bosborva, qui eſt ſitué à la pointe du Golfe, que forme le canal, où le vent contraire nous obligea de reſter.

Nous n'eûmes pont d'autre lit que le ſable : mais quatre heures avant le jour il s'éleva un petit vent, qui nous fit rentrer dans la barque, en ſorte qu'à l'aide de trois rames qui agiſſoient lentement, nous eûmes fait 30. milles à midi, nous trouvant à Caterli petit Bourg au bord du canal.

Je n'ai point vû ailleurs de plus beaux

cheveux que ceux des femmes Grecques de cet endroit ; ſans exagération, ils leur deſcendent juſqu'aux talons ; quand ils ſont en treſſe, ils leur vont encore juſqu'au gras de la jambe : c'eſt dommage que les traits de leur viſage ne répondent pas à cet ornement.

Après avoir fort mal paſſé la nuit, parce qu'il n'y avoit point de Xan, il nous fallut encore reſter le Mardi à cauſe du gros tems. Le lendemain au ſoir nous retournâmes dans le Caïc : le vent fraîchit pendant la nuit, au point que nous fûmes tout mouillés avec nos hardes, tant la marée étoit forte.

Mais lorſque je croyois le matin être arrivé à Conſtantinople, je fûs fort ſurpris, après avoir fait 40. milles, de me trouver ſur la rive opoſée du Canal, en Romélie, ayant encore quatre heures de chemin à faire. En ſorte que comme le vent étoit contraire, nous ne pûmes paſſer outre ; & nous prîmes terre proche d'un moulin. Quelques Turcs s'en allérent à pied : mais je reſtai à cauſe de mes hardes, je couchai dans le moulin au bruit & à la fraîcheur de l'eau. Le Vendredi les Turcs réſolurent d'aller à Conſtantinople, les uns par terre, les autres par Mer ; comme le Raïs ne me parut pas

disposé à faire la même folie, je pris mon parti de même que les autres ; laissant mon valet à la garde de mes valises, je me mis dans une petite barque qui fut sept heures à me porter à Galata, parce que le vent étoit contraire. Je remarquai en navigant que ses murailles étoient à moitié ruinées, sans qu'il paroisse que les Turcs pensent à les rétablir. Je voulûs retourner le Samedi au Caïc pour prendre mes hardes, afin qu'elles n'allassent point à la Douanne ; mais mon dessein ne réussit pas, parce qu'ayant trouvé le Caïc arrivé à la pointe du Sérail, je ne pûs obtenir du Raïs qu'il me donnât mes valises, à cause qu'il étoit devant la Douanne.

Je m'y rendis le Dimanche avec M. Mener : le Receveur eût bien de la peine à se contenter du simple droit, voulant me le faire payer double, sans avoir égard au Teskeré d'Alexandrie. Sa raison étoit, que c'est un Royaume separé, où la Douanne, (ainsi que celles d'Alep & de Seyde) est assignée par le G. Seigneur aux Bachas qui en sont Gouverneurs.

Je retournai le Lundi à Constantinople malgré la défense que m'en avoit fait l'Officier Turc. Dabord je m'arrêtai à considérer une Galére préparée pour passer en

Asie un Bacha qui alloit à la Mecque visiter le tombeau de Mahomet, avec quantité de gens à sa suite, dont les uns portoient des bâtons entourés de myrte, & une espéce de turban de toile de toute sorte de couleurs : les autres tenoient des lances dont le fer étoit garni de plumes différentes, ce qu'on me dit servir comme de préparatif à ce voyage. J'allai ensuite proche de Sainte Sophie chez deux Turcs pour y voir deux Colomnes antiques de marbre blanc. Il y en avoit une dont le chapiteau étoit beau & de bon goût, celui de l'autre avoit été ôté exprès pour la faire tenir dans le mur. On m'assûra qu'elles étoient égales, elles me parurent avoir environ 40. palmes de hauteur, & seize de grosseur. C'est tout ce que je pûs sçavoir à cause de l'ignorance de ceux qui me les montrérent ; l'espace vuide qui les sépare est aprochant de 20. palmes. Aussi-tôt que j'eûs satisfait ma curiosité, je m'en retournai fort vîte, crainte de malheur.

J'étois revenu de Smyrne dans le dessein de m'embarquer sur la Mer Noire avec les PP. Jésuites François qui alloient à leurs Missions, & ce n'étoit point ce me semble trop mal faire que de me mettre en leur compagnie : car ils prennent

le chemin le plus court, le moins ſujet à la dépenſe, & celui qui conduit le plus ſûrement en Perſe. C'eſt pourquoi ayant ſçû à mon arrivée, que quatre d'entr'eux avec un Dominiquain étoient convenus du paſſage ſur une Saïque Grecque, je ne voulûs pas manquer cette occaſion. Je pris une barque & j'allai juſqu'à dix milles aux Châteaux, où étoit la Saïque pour y arrêter une place. Les quatre Jéſuites & le Dominiquain avoient pris une chambre pour 25. piaſtres. Je leur offris d'en payer ma part, mais ils refuſérent de m'y recevoir, parce que ces bons Peres craignoient de n'être pas aſſez à leur aiſe. Je retournai au Raïs pour voir ſi la place qu'il m'avoit deſtinée me conviendroit. Il me mena dans la même chambre qui me parut fort commode. Je m'informai ſeulement s'il n'y viendroit point de Turcs, mais il me dit que non, qu'il n'y auroit que les cinq Papas & moi, parce que les Turcs ne ſe ſoucient pas d'être expoſés à la pluie, pourvû qu'ils ne paient que l'ordinaire, qui eſt une piaſtre. De ſorte que ſans avoir obligation à ces Peres, je fus aſſûré d'une place dans leur chambre, avec le paſſage par mon valet, moyennant ſix piaſtres.

Les Châteaux où étoient la Saïque ſont

ſitués dans l'endroit où le Canal n'a qu'un mille ; l'un eſt en Europe, ayant quatre petites tours aux quatre angles, des demi tours le long de la courtine avec de petits canons ; l'autre eſt en Aſie, fortifié de la même maniére, excepté qu'il y a cinq tours ; dans tous les deux les Soldats ont leurs logemens. Tout proche de là on rencontre un courant qui ſe perd dans la Mer de Marmora ; il eſt ſi rapide que les petites barques ne ſçauroient le traverſer, à moins qu'on ne les tire du rivage avec des cordes : on en trouve un autre à un mille plus loin vers Conſtantinople : l'on voit aux environs de petites habitations & un fanal ruiné.

Le Mardi, je pris une barque pour porter mes valiſes à la Saïque, ayant payé auparavant les droits au Douannier, qui donne au G. Seigneur 1500. bourſes de 500. ducats chacune, pour toutes les Douannes, excepté celles du Caire, d'Alep & de Seyde. Je jouis encore en allant & en revenant du plaiſir de conſidérer la belle perſpective que forme le Canal, promenant ma vûe du côté de l'Europe ſur Galata, Topana, Bikitaki, Ortakioi, Krey-Jaſmy & Arnaut ; du côté de l'Aſie ſur Cadikioi, le délicieux Scutari, Eouſcoungiou, Eſtauros, Cinghil-Kioi & Eliſſar.

Comme je n'avois plus rien à faire le Mécredi, & qu'on risquoit moins d'aller dans Constantinople depuis la déposition du Caïmacan, je voulûs revoir la Colomne de l'Empereur Marcian, pour y chercher les deux vers Latins que M. Spon raporte : mais je ne vis que quatre oiseaux en sculpture, semblables à des aigles, aux quatre angles du chapiteau ; au bas du piédestal, deux victoires de même soûtenant un bouclier sans aucune figure, sur lequel il paroissoit trois lignes tellement effacées par le tems, qu'outre qu'elles n'étoient pas lisibles, on n'en connoissoit pas même le caractére : de sorte que M. Spon lui même auroit eu de la peine à les expliquer cent ans auparavant. Néanmoins les lettres semblent aprocher plus de la forme des Grecques que des Latines. Les trois autres faces représentent trois autres boucliers tout unis. Je passai au retour par la Zecca, où je vis battre Monnoie.

Le Jeudi premier jour d'Avril, comme il faisoit beau, je pris une barque, voguant par la pointe du grand Sérail, je passai en Asie pour en voir un autre, apellé le Sérail de Cavach, bâti vis-à-vis de celui d'Europe. Toutes les portes étoient fermées ; mais je remarquai de dehors

dehors quatre apartemens séparés à la maniere du Levant, où l'on entroit par une porte de fer, des pavillons aux angles, avec un grand jardin clos de bonnes murailles, partagé en allées de ciprès, de sapins, de hêtres, & d'arbres fruitiers en quantité.

En revenant je vis vis-à-vis la Tour de Leandre, un autre Sérail, occupé par la fille du Sultan Mahomet, plus grand que celui de Cavach, mais moins agréable.

Le Vendredi Fête de mon Patron, je fis mes dévotions; & l'après-dînée étant allé par simple curiosité voir un armement de 24. Brigantins, à 28. rames & de 6. Galiotes à 42. & 44. pour opoſer en Hongrie à celui de l'Empereur, je tombai dans le funeſte malheur que je vais raconter.

Lorſque j'eûs mis pied à terre dans l'Arſenal, je conſiderai cette petite armée navale, qui étoit pourvûe d'une bonne Chiourme, & de 8000. Soldats. Elle devoit ſe rendre par le Canal dans la Mer Noire, & entrer dans les bouches du Danube, pour aller combattre celle de l'Empereur.

J'avois été quelque tems à regarder ces petits bâtimens nouvellement conſtruits, quand mon mauvais deſtin m'inſpira la

curioſité de voir deux quilles de Galeaſſes, qui étoient commencées depuis pluſieurs années, & étoient reſtées imparfaites, ſans qu'on pensât à les achever : m'avançant dans le deſſein de ſuivre du monde qui marchoit devant moi, je m'entendis apeller par un Turc qui faiſoit la garde. Je paſſai outre ſans répondre ; mais m'ayant atteint, il me conduiſit dans la baraque d'un Capitaine François renégat, qui me fit quantité de queſtions, particuliérement ſur le lieu où j'allois ; à quoi je répondis que je cherchois un de mes amis. Mais bien loin de me relâcher, ils me menérent devant le Capitaine Mezzo-Morto, & d'un commun accord commencérent à m'interroger en pluſieurs maniéres ſur la qualité & ſur le nom de mon ami : bien que je les ſatisfiſſe, ils me conduiſirent devant le Capitan Bacha, où j'attendis une demie heure ſans pouvoir lui parler. A la fin ils avertirent le Provéditeur général de l'armement, qui alla trouver le Capitan Bacha ; au retour il me commanda de ſuivre un Officier, qui me mena à la priſon des eſclaves, où il me mit entre les mains du Géolier, de la part du même Capitan Bacha.

J'eûs alors une extrême peur, me voyant arrêté, comme un eſpion, chez les Turcs,

qui n'ont ni pieté ni juſtice, ne ſe fondant en ce qu'ils font de mieux, que ſur de vaines imaginations : en allant je voulûs parler à un Juif, afin qu'il avertît M. Mener de ma détention : mais l'Officier Turc s'y opoſa, il courut même après lui ; ce qui le fit fuir de toute ſa force. La premiére action du Géolier, auſſi Barbare par ſes mœurs que par ſa Religion, fut de regarder ſi j'étois circoncis ; & voyant que je ne l'étois pas, il me fit de grandes menaces avant que de m'interroger : quoique je lui diſſe, que je n'étois point Venitien, que la ſeule curioſité m'avoit fait ſuivre quantité de gens qui alloient voir les Galiotes & les deux quilles de galeaſſes, cela ne le contenta pas. Il me fouilla, dans la penſée que j'aurois quelque papier écrit, qui me découvriroit ; mais ne m'en ayant trouvé aucun, parce que j'avois toûjours la précaution de ne porter rien ſur moi, quand j'allois dans des endroits ſuſpects, il ſe mit en devoir d'executer le reſte de ce qui lui avoit été ordonné par le Capitan Bacha. Il me fit donc déchauſſer, & lever les jambes, comme pour recevoir la baſtonade : deux eſclaves avoient des bâtons, & deux autres me tenoient les pieds en haut. Cependant comme je perſiſtois dans ce que j'a-

vois avancé, racontant éxactement la ſuite de mon voyage ; & que l'ordre du Capitan Bacha portoit ſeulement de me faire peur, le Géolier en demeura là : mais il chercha une ſeconde fois dans mes habits s'il n'y avoit point quelque écrit, parce qu'ils s'étoient imaginé m'avoir vû deſſiner ſur mes tablettes la poupe d'un vaiſſeau. Il ne me trouva qu'un billet que m'avoit donné un François pour Iſpahan : car j'avois caché ma montre & vingt Sequins qui ne m'auroient jamais été rendus, ſi le Turc eut mis la main deſſus.

Après toutes ces recherches, il me fit mettre au pied gauche une chaîne de 14. anneaux fort peſante ; enſuite il me conduiſit dans la maiſon du Caffé, de là dans celle d'un Boulanger Arménien, qui me voyant coucher la nuit ſur une planche, ſans avoir rien pour me couvrir, eût la charité de me donner un ſac. Cependant je ſouffrois moins de la dureté de ce lit, que de l'inquiétude où j'étois, me ſentant agité de mille penſées de crainte & d'eſpérance, qui n'étoient pas pour moi un moindre tourment, que d'entendre le bruit continuel que faiſoient les Boulangers, auſſi bien que leur chant deſagréable, & d'être expoſé aux morſures des animaux nocturnes, dont la chambre étoit

remplie. Je n'y passai que deux nuits, parce que le Turc qui avoit l'inspection de ce lieu, se plaignit que je marchois avec mes souliers sur les planches où l'on mettoit le pain : ce qui fut cause qu'on me mit dans celle où on le distribuoit. Un Polonois m'accommoda une espéce de matelas, me donnant son manteau pour me tenir lieu d'oreiller ; mais il étoit si plein de vermine, que je fûs obligé de le faire laver, afin de pouvoir m'en servir la nuit suivante, sans cela j'aurois mieux aimé un caillou.

Quoiqu'il me fût défendu de parler ni d'écrire à personne, je fis tant le Samedi, que j'informai M. Mener de ma prison : il alla aussi-tôt chez le Capitan Bacha pour demander ma liberté ; mais l'ayant trouvé occupé à faire partir l'armement, il ne pût rien obtenir. Il vint seulement à la prison chercher un ordre pour le Raïs de la Saïque, de remettre mes hardes aux PP. Jésuites qui me les feroient tenir, comme je le souhaitois, à Trebizonde ; car le valet qu'il avoit envoyé après mon empriſonnement, pour retirer mes valises, & les faire porter chez lui, étoit arrivé trop tard aux Châteaux, & avoit trouvé les Raïs parti.

Le Dimanche il vint deux Jésuites

François dire la Messe dans la prison : le Pere Supérieur parut fort touché de mon infortune.

Je passai le Lundi avec des Capitaines Corsaires, qui avoient été pris, & à qui le Sultan refusoit la permission de se racheter. Ils accompagnoient de soûpirs le récit de leurs malheurs, & de la cruauté des Ministres de la Porte, qui ne vouloient écouter aucune proposition.

Le Mardi je fûs mis en liberté à la sollicitation de Messieurs Grimau & Fabri, Députés de la Nation Françoise, qui representérent par le Trucheman Brunetti que je n'étois ni Venitien, ni personne suspecte, mais que j'étois de leur Nation, & fort connu. Ensuite le même Brunetti me mena chez le Capitan Bacha & chez le Provéditeur Général, auxquels il parla en mon nom.

Après être sorti de cette affreuse Prison qui me paroissoit un enfer, quand j'entendois le bruit épouventable des chaînes que traînoient mille esclaves, qu'on envoyoit dès la pointe du jour travailler aux Vaisseaux & aux Galéres, j'allai le matin dîner avec Messieurs Jean & David Mener, & Madame Mener femme du dernier : ensuite, sans perdre un moment, je cherchai le Raïs d'une Saïque, qui

partoit pour Trebizonde, & je convins de lui donner 4. piaſtres pour une chambre ſéparée.

Les PP. Jéſuites qui avoient été fâchés que je fûſſe dans leur chambre, ſe trouvérent dans le même embarras que moi; parce que n'ayant pas voulu coucher deux nuits dans la Saïque, où étoient leurs hardes & les miennes, ils étoient reſtés dans leur Couvent juſqu'à ce qu'on vint les avertir, & m'avoient perſuadé d'en faire autant; ce qui fut cauſe de mon malheur. Après que le vent fut tombé, l'Ecrivain ne manqua pas de venir les chercher, ainſi qu'il l'avoit promis : mais comme il falloit faire ſix milles, ce qui conſuma du tems, & que ces Péres s'étoient encore amuſés, la Saïque ſe trouva partie avec leurs valiſes & les miennes, lorſqu'ils arrivérent aux Châteaux : de ſorte que je courus riſque pour la ſeconde fois de perdre mes hardes. Cependant je profitai, comme je l'ai dit, de l'occaſion d'une Saïque, pour aller après : les Jéſuites faiſant la même choſe, ſe mîrent dans une autre avec l'Ecrivain. Tous ces malheurs m'arrivérent dans la Semaine de la Paſſion; je puis aſſûrer que je n'en ai de ma vie paſſé une plus douloureuſe, & où j'aie été plus à plaindre.

VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Religion des Turcs.

IL n'y a preſque point de différence entre la Religion & les Loix Civiles des Turcs, le tout ayant été dicté par leur faux Prophete Mahomet, à l'aide de l'Apoſtat Sergius. Pour attirer un plus grand nombre de peuples ignorants à ſon parti, il compoſa une Religion propre à flater le plaiſir des ſens & les voluptés du corps : outre cela il promit de tolérer dans ſes Etats toutes ſortes de Religions, ſur tout celle des Chrétiens ; ce que ſes

ſucceſſeurs ont pourtant mal executé.

Il y a trois livres autentiques chez les Mahométans. Le premier eſt l'Alcoran; le ſecond l'Azorath ou la tradition des Prophetes; & le troiſiéme eſt un volume qui renferme les conſéquences qui ſont tirées du premier & du ſecond. Le premier fut écrit par Mahomet avec le ſecours de Sergius, comme on l'a dit; le reſte fut composé par Abubeker, Omar, Oſman & Haly ſes ſucceſſeurs. Les Commentaires que les Califes d'Egypte avoient fait ſur ces livres étoient d'une grande autorité; mais lorſqu'ils eurent perdu leurs Etats, l'opinion de leur infaillibilité ſe diſſipa, & tout leur crédit fut tranſporté en la perſonne du Muphty.

Quelque grande diverſité d'opinions qu'il ſe trouve entre les Docteurs, c'eſt toûjours un fidéle Sectateur de Mahomet que celui qui obſerve ſeulement les choſes ſuivantes. I. La netteté de l'extérieur du corps. II. Prier cinq fois par jour. III. Obſerver le Ramazan ou le jeûne d'un mois. IV. Satisfaire au Zeket, c'eſt-à-dire faire l'aumône, comme cela eſt écrit dans le livre intitulé Aſan-Enbela. V. Faire le Pélerinage de la Mecque ſi on le peut. Mais l'unique article de foi chez eux eſt de croire, qu'il n'y a point d'au-

tre Dieu que Dieu, & que Mahomet eſt ſon Prophete. Le Circonciſion, l'Obſervation du Vendredi, l'Abſtinence du porc, du ſang & du vin, ſont regardées comme importantes, mais non pas eſſentielles; parce qu'ils diſent que ces choſes-là ſervent ſeulement à diſpoſer l'eſprit des fidéles à l'obſervation de points eſſentiels.

Ils croient en un ſeul Dieu & en une ſeule Perſonne, qui a créé le Ciel & la Terre : qui châtiera les méchans & récompenſera les bons, ayant fait l'Enfer pour ceux-là & le Paradis pour ceux-ci. Que la félicité de ce Paradis conſiſte à jouir de belles femmes, ſans cependant aller plus loin que les embraſſemens & les baiſers; & à ſe remplir des mêts les plus exquis qui ne produiront point d'excrémens.

Ils croient à la prédeſtination, ſans s'embaraſſer de ſauver le franc arbitre des hommes, ou la juſtice infinie du Créateur, ſe ſervant des paſſages les plus connus de l'Ecriture Sainte, où il eſt dit : *Le pot dira-t-il au Potier, pourquoi m'as-tu fait ainſi ? J'endurcirai le cœur de Pharaon. J'ai aimé Jacob & haï Eſaü,* & autres ſemblables tirés du Vieux Teſtament, pour lequel ils ont une grande vénération; diſant qu'il a été inſpiré de

Dieu, qui dans la ſuite envoya l'Alcoran pour faire ſçavoir plus diſtinctement ſa volonté.

Ils affirment par là que Dieu eſt l'auteur de tout mal, ainſi que ſont les Manichéens; & que pareillement Dieu eſt l'auteur immédiat de tout le bonheur qui arrive; & c'eſt par le fréquent bonheur de leurs armes dans le tems paſſé, qu'ils ont conclu que leur Religion eſt la meilleure, comme étant protegée de Dieu.

Il diſent que chacun porte ſon deſtin écrit ſur le front, qu'ils apellent Narſip ou Tactir; & qu'il y a dans le Ciel un livre, où eſt écrite la bonne ou mauvaiſe deſtinée d'un chacun, qu'il ne peut pas éviter quelque prudence qu'il ait, ou quelque effort qu'il faſſe; c'eſt ce qui donne cette fermeté brutale à leurs Soldats à la guerre, & leur ôte le ſoin de s'éloigner de la peſte, qui par cet endroit fait de grands ravages dans l'Empire Ottoman.

Ils regardent Mahomet comme le plus grand des Prophetes, & celui que Dieu a envoyé pour enſeigner aux hommes le chemin du ſalut : c'eſt ce qui fait que les Mahométans ſe donnent le titre de Muſulmans, c'eſt-à-dire, les Elus de Dieu, ou les Sauvés. Ils ſont obligés par l'Alco-

ran d'obſerver le Décalogue de Moïſe. Ils diſent que ce livre fut aporté à diverſes fois par l'Ange Gabriël dans la Ville de la Mecque & dans celle de Médine, parce que les Juifs & les Chrétiens avoient corrompu le Texte de l'Ecriture.

Le Vendredi eſt leur jour de Fête, comme le Dimanche eſt celui des Chrétiens ; mais ils ne l'obſervent pas ſi religieuſement ; chacun pouvant travailler à ſon métier, excepté à midi, auquel tems on ſe rend aux Moſquées ce jour-là plus particuliérement qu'aux autres jours. Ils ſont obligés de faire la priére cinq fois par jour, ſavoir au lever du Soleil, à midi, entre midi & le coucher du Soleil, ce qu'ils apellent Lazaro, au coucher du Soleil, & à une heure de nuit.

Ils obſervent un jeûne d'un mois, qui eſt depuis la nouvelle Lune d'Avril, juſqu'à l'autre nouvelle Lune ; ils apellent ce tems-là Ramazan, prétendant que ce fut alors que l'Alcoran deſcendit du Ciel. Pendant tout ce tems ils ne mangent, ni ne boivent pendant le jour ; mais à peine eſt-il nuit, qu'ils la paſſent à manger de la chair & du poiſſon comme des loups, excepté du porc, auſſi bien que le vin, qui leur eſt interdit par la Loi.

Ils ſe font un grand point de Religion de fonder des Temples & des Hôpitaux : ils penſent qu'après s'être bien lavé le corps, avoir marmotté quelque priére ordinaire, ils ont l'ame nette de toutes ſortes de péchés ; c'eſt ce qui fait qu'ils ſe baignent ſouvent avant que d'aller à la priére.

Ils ont une ſorte de Religieux vagabonds qu'on apelle auſſi Dervis, qui ſont habillés comme des foux, & vont nuds la plûpart du tems. Ils ſe tailladent la chair en diverſes parties de leur corps : ils ſont reputés Saints : ils ne vivent que d'aumônes, perſonne ne leur en refuſant. Ils peuvent quitter & changer de vie quand il leur plaît, & ſe marier.

Ils ne croient pas que J. C. ſoit Dieu, ou fils de Dieu ; mais bien qu'il étoit un grand Prophete : qu'il eſt né de Marie Vierge devant & après l'enfantement ; qu'elle l'a conçu par inſpiration, en flairant une roſe, ou par un ſouffle divin ; ſans pére, de même qu'Adam a été créé ſans mére ; qu'il n'a point été crucifié, mais que Dieu l'a enlevé dans le Ciel, pour le renvoyer à la fin du Monde, confirmer la Loi de Mahomet ; que les Juifs qui penſoient crucifier J. C. n'ont crucifié qu'une autre perſonne qui lui reſſembloit.

Ils invoquent leurs Saints, pour lesquels ils ont une grande vénération ; ils prient pour les morts, quoiqu'ils n'admettent point de Purgatoire ; la plus grande partie d'entr'eux sont d'opinion que l'ame & le corps restent ensemble jusqu'au jour du Jugement Universel.

Les Turcs ont beaucoup de vénération pour Jérusalem, comme étant la patrie de plusieurs Prophetes ; mais celle qu'ils ont pour la Mecque ou pour Médine est excessive, Mahomet étant né dans la premiére & enterré dans la derniére ; ils apellent ce païs-là Terre Sainte ; il y va un nombre infini de Pélerins.

Ils ne se servent point de cloches dans leurs Mosquées, comme on a dit ailleurs; mais aux heures de la priére, des Prêtres montent au haut des Tours, qui sont aux coins des Mosquées, & apellent le peuple à haute voix. Il leur est défendu de parler de matiéres de Religion : si quelqu'un les oblige à répondre, leur réponse doit être avec les armes, & non pas avec les paroles.

Le Mariage chez les Turcs est plûtôt une affaire civile, & une espéce de contrat, qu'un fait de Religion ; c'est pourquoi on le célébre devant le Cadi ou le Juge. L'Epoux déclare devant lui qu'il veut

prendre pour femme une telle perſonne, à qui il promet, en cas de divorce ou de mort, une dot ſûre, dont elle puiſſe diſpoſer à ſa fantaiſie. On fait cette déclaration & cette promeſſe, non pas à l'Epouſe, mais au Pére, au Frére, ou à quelque proche parent. Lorſque le Contrat eſt fait, on conduit l'Epouſe à cheval ſous une eſpéce de dais, le viſage couvert d'un voile (comme chez les Anciens) accompagnée de pluſieurs femmes juſqu'à la maiſon de l'Epoux, qui l'attend au devant de la porte pour la recevoir entre ſes bras. On fait les repas & les réjouiſſances le jour d'auparavant; mais le jour qu'on la méne au mari, on ne fait rien; Si c'eſt une perſonne de condition, un Eunuque la conduit à la chambre; Si c'eſt quelque perſonne du peuple, une parente en fait l'office, l'Epoux la deshabille lui-même, & la met au rang des femmes.

Quoique Mahomet ait eu 9. femmes & Haly 14. les Turcs n'en peuvent avoir cependant que 4. legitimes; non point par précepte de Religion, mais par une Loi que la Politique a établie : il eſt vrai, qu'il ſemble que la Polygamie ſoit propre à peupler les pays; mais l'expérience a fait connoître, qu'un ſeul laboureur ne ſuffit

pas pour labourer ſi bien 4. champs en même tems, qu'ils puiſſent tous produire une moiſſon également abondante : & outre cela il eſt bien aiſé de voir combien les dépenſes des femmes diminuent les biens des maiſons, d'autant plus que parmi les Turcs, le maris donnent & établiſſent des dots à leurs femmes. La diſcorde ſe met parmi tant de femmes, rivales & jalouſes d'un unique mari qu'elles ont entr'elles ; ce mari eſt obligé par la Loi de les contenter toutes, ou au moins de ſe livrer à elle une fois la ſemaine. Elles en demandent quelquefois raiſon par voie de juſtice ; & celles qui paroiſſent les plus modeſtes & ne demandent rien, ſont les plus coquettes & les plus adroites à trouver le moyen de ſe ſatisfaire par une autre voie, n'ayant aucune crainte de punition, ni eſpérance de récompenſe en l'autre vie. D'un autre côté chez les Turcs la Polygamie n'augmente nullement le nombre des enfans, à cauſe qu'ils ſont fort enclins à ce vice abominable qui fit deſcendre le feu du Ciel, comme auſſi par l'aplication, qu'ont les femmes jalouſes, à faire périr le fruit de leurs compagnes, ſoit par le poiſon ou par maléfice. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elles n'ont aucune jalouſie des femmes eſclaves, que les Turcs

peuvent avoir & en jouir, autant que la bourſe & les forces le peuvent ſuporter; parce qu'ils diſent que Dieu a accordé aux hommes toute liberté de ſe ſervir des femmes.

Les enfans provenus des femmes eſclaves jouiſſent du même honneur que ceux des femmes legitimes; avec cette différence pourtant, que ſi le pére en mourant ne les laiſſe pas libres, avec du bien pour ſe maintenir, ils reſtent eſclaves de l'aîné de la femme.

Ils contractent encore une autre eſpéce d'engagement, qui n'eſt qu'un demi mariage, que les Loix permettent & que l'on apelle Kabin; c'eſt quand un homme prend une femme, pour un certain tems limité, moyennant un prix dont on convient en preſence du Cadi. Les Eunuques, même ceux à qui il ne reſte aucune marque de leur ſexe, prennent une telle femme, pour exciter une eſpéce de ſenſualité qui eſt la plus brutale & la plus à fuir.

Un Mahometan peut ſe marier auſſi avec une femme d'une Religion différente de la ſienne, pourvû qu'il y ait des livres qui ſoutiennent cette Religion: & c'eſt pour cela qu'ils n'épouſent point de ces coureuſes, que nous apellons Bohémiennes, & qu'ils ont en grande horreur.

Les Turcs ſe ſéparent de leurs femmes quand il leur plaît, en payant ſeulement ce qu'ils ont promis en les prenant : & elles peuvent enſuite ſe remarier, au moins 4. mois après, pour voir ſi elles ne ſont pas groſſes du mari qu'elles ont quitté. Les Veuves doivent attendre 10. jours davantage : mais les maris ſont obligés de garder & nourrir les enfans. Celui qui a répudié trois fois une femme, ne peut point la reprendre, à moins qu'un autre ne l'ait priſe auparavant & répudiée enſuite. Il y en a d'autres qui diſent que, ſi un mari a répudié ſa femme avec cette eſpéce de répudiation, qu'on apelle Dous-Talac, & que s'en repentant dans la ſuite, il veuille la reprendre, cela ne ſe peut faire, à moins qu'il ne conſente qu'un autre en jouiſſe en ſa préſence ; ce que l'on a inventé pour punir l'inconſtance des hommes.

La femme ne peut point ſe séparer de ſon mari, tant qu'il lui donne du pain, du ris, de beurre, du bois, & de quoi filer, pour faire ſes habits, que l'on ſupoſe qu'elle ſçait faire. Elle n'a droit de demander la ſéparation qu'en cas d'impuiſſance, mais cela arrive rarement.

La Circonciſion, comme on l'a dit auparavant, n'eſt point des 5. préceptes eſ-

ſentiels du Mahométiſme, l'Alcoran n'en faiſant point du tout mention ; mais on ne laiſſe pas de l'obſerver, comme étant la marque d'un fidéle. Long-tems avant Mahomet elle étoit en uſage chez les Arabes, qui ſe diſent deſcendus d'Iſmaël, qu'ils croient eſtre venu au Monde circoncis. Les Turcs diſent qu'ils le font à l'imitation d'Abraham, dont Mahomet leur a recommandé la Loi. Ils circonciſent leurs enfans à l'âge de 7. à 8. ans, par les mains d'un Chirurgien, & non pas par celles de l'Imam ou Prêtre. Les cérémonies ſont différentes ſelon les pays: l'on met ordinairement l'enfant ſur un cheval, & on le conduit à la Moſquée, accompagné d'autres enfans ſes camarades, qui répétent tous à haute voix en langue Turque. *Il n'a qu'un ſeul Dieu: Mahomet eſt ſon Prophete.* Ils font enſuite un feſtin à ceux qui l'ont accompagné, & s'attachent à le faire guérir. Ceux qui ſe font Mahometans dans un âge adulte, ſe promènent à cheval dans la Ville, avec un Dard à la main, ayant la pointe tournée vers le cœur, pour faire voir, qu'ils veulent maintenir au péril de la vie la Religion qu'ils ont embraſſée.

Quant aux Luſtrations, c'eſt le premier des 5. préceptes eſſentiels de la Loi, qui,

ſelon eux, eſt néceſſaire pour purifier l'ame de la ſouillure des péchés, & cela ſe fait de trois maniéres.

On apelle la 1re Abdeſt, qui ſe fait avant que de prier, d'entrer dans la Moſquée & de lire l'Alcoran. Il ſe lavent premiérement les mains & les bras, enſuite le front, le ſommet de la tête, les oreilles, les dents, la partie du viſage ſous le nés & les pieds. Lorſqu'il fait grand froid, on éxecute cela par quelque ſigne extérieur.

La 2e s'apelle Gouſoul. Ils la font dans le bain au ſortir du lit d'avec leurs femmes, ou après quelque impureté nocturne; avant ce bain-là l'homme, diſent-ils, eſt ſi Ginnab & impur, que ſes oraiſons ſont abominables devant Dieu.

La 3e s'apelle Taharet, & on la fait au ſortir des lieux, où l'on ne ſe ſert que des trois derniers doigts de la main gauche.

Le ſecond précepte eſt la Priére, que l'Alcoran apelle la Colomne de la Religion & la Clé du Paradis. On la doit faire 5. fois en 24. heures, c'eſt-à-dire au point du jour, que l'on apelle Sabanamaſi; à midi Oulenamaſi; avant le coucher du Soleil Kindinamaſi; après le coucher du Soleil Achanamaſi, & à une heure & demie de nuit. Ils croient qu'on les doit

faire avec tant d'attention & de méditation, que rien ne doit les détourner, pas même les Ordres du Sultan ; & ce qui eſt encore plus, le danger le plus proche des Ennemis, un incendie même. Quelle honte affreuſe pour les Chrétiens ! L'Alcoran n'a point dicté la forme de leurs Priéres, elles ont été compilées par les Docteurs Abubeker, Omar, Oſman & Haly, dont les noms ſont écrits en lettres d'or ſur la plûpart des Moſquées. Lorſqu'ils font la Priére, ils ſont à genoux avec les mains croiſées ſur l'eſtomac & le corps incliné, ils tournent la tête de côté & d'autre, battent la terre de leur front, & font pluſieurs autres contorſions très-pénibles. Au reſte il n'y a point de pays au Monde où l'hypocriſie régne plus, parce qu'auſſi-tôt qu'un Turc voit beaucoup de gens aſſemblés, & ſur tout des Chrétiens, il tire auſſi-tôt ſon mouchoir, l'étend par terre, ſe met à genoux deſſus & fait ſa priére, dans l'idée de s'attirer des louanges.

On demanda une fois au Muphty, ce que devoit faire un Turc, qui ſe trouveroit dans un pays Septentrional où en hyver le jour ne fût que d'une heure, pour accomplir le précepte de la Priére 5. fois toutes les 24. heures, de la maniére dont

nous venons de le raporter : Il répondit que Dieu ne commande pas l'impoſſible, mais que l'on doit entendre les commandemens de l'Alcoran, ſelon la condition des lieux & des tems. On lui demanda encore ce que l'on devoit faire, lorſque l'on ſe trouvoit en pleine mer, où l'on ne ſçait pas de quel côté eſt la Mecque, pour y tourner la face dans le tems de la Priére, comme la Loi l'ordonne ; il répondit qu'il la falloit faire en tournant, parce qu'infailliblement on tourneroit la vûe du côté de ce qu'ils apellent la Ville Sainte.

Pour le troiſiéme précepte, qui eſt l'obſervation du Ramazan, ou Ramadan, on ajoûtera à ce qui en a déja été dit, que ce jeûne eſt obſervé ſi rigoureuſement qu'il en coûteroit la vie à celui qui ne le feroit pas. Ceux même qui aiment le plus le vin n'oſeroient en goûter dans ce tems-là, parce qu'ils diſent que ce ſeroit un péché irrémiſſible. Les plus ſuperſtitieux le commencent quelque tems avant qu'il ſoit fixé. Je dis fixé, pour ce que doivent faire tous les autres, parce qu'il ne ſe fait pas toûjours dans un tel mois ; mais en ſe réglant ſur le cours de la Lune, & anticipant tous les ans de dix jours, il tombe par degrés dans tous les mois de l'année.

Le Zacat ou quatriéme précepte, conſiſte à faire des aumônes, & tire ſon nom de l'Accroiſſement, parce que le Ciel benit ceux qui font l'aumône. Comme ce précepte conſiſte à donner tous les ans un pour cent de ſes biens, les gens riches ne l'obſervent point, trouvant qu'il ſeroit trop dangereux pour eux de découvrir les leurs, & de s'expoſer par là à la cruauté & à l'avarice du Sultan : ils ajoûtent que ce précepte n'eſt pas néceſſaire, parce que Dieu ne veut point que l'homme s'expoſe à perdre la vie & les biens.

Quant au Pélerinage de la Mecque, il n'y a que les perſonnes le plus à leur aiſe, & qui n'en ſont point empêchées par leur charge, qui le faſſent. Les Pélerins ſe trouvent tous les ans au nombre de plus de 50. mille. Ils partent de Conſtantinople vers la fin du mois de Mai, & trouvent à Damas ceux de la Natolie & de la Caramanie. Les Perſans s'aſſemblent à Babylone ; ceux d'Egypte au Grand Caire, & tous enſemble au mont Ara-fat, où, avant que d'en partir, ils font un Corban ou Sacrifice, & mille ſuperſtitions. Tout ce peuple eſt conduit par un Sur-Emir, que le G. Seigneur nomme, & qui y envoie tous les ans 500. ſequins, un Alcoran garni d'or ſur un chameau, qui au

retour du voyage eſt diſpensé de travailler pendant le reſte de ſa vie, & autant de drap noir qu'il en faut pour orner les Moſquées de la Mecque. On coupe en très-petits morceaux le drap de l'année précédente, & on le donne aux Pélerins comme une relique & une marque qu'ils ont fait le pélerinage : ils le gardent comme un don du Ciel, & il leur ſert de Caab vers lequel il font leurs priéres.

Après le jeûne du Ramazan vient une Fête qui dure trois jours, qu'on apelle le Grand Bairam, pour le diſtinguer du Petit que l'on ne célébre que 70. jours après. On fait des réjouiſſances par tout, on éteint les lanternes qui ſont autour de Minarets des Moſquées, on entend les tambours & les trompettes dans toutes les places publiques & dans les maiſons des perſonnes de condition, enfin on ne ſonge qu'aux divertiſſements. Dans le Sérail tous les Officiers du G. Seigneur vont lui faire compliment, chacun ſelon ſa qualité, & les Sultanes qui ont été renfermées pendant toute l'année, ſe récréent pendant ces trois jours.

Le vin & le porc ſont Haram chez les Turcs, c'eſt-à-dire, choſe abominable : mais quant au premier ils ne peuvent pas s'en abſtenir tout-à-fait, malgré le défenſe expreſſe

expreſſe qui eſt dans l'Alcoran, & la malédiction de Mahomet. Les Miniſtres d'Etat en boivent avec plus de précaution que les autres, pour ne pas ſcandaliſer les autres, & n'être pas expoſés à la cenſure.

On compte chez les Mahométans 72. ſectes, dont il ſeroit trop long & trop difficile d'en expliquer les différentes opinions. Les deux principales ſont celle des Turcs, c'eſt-à-dire de Mahomet; & celle des Perſans, c'eſt-à-dire de Hali, qu'ils diſent avoir été plus parfait que Mahomet, quoique ſon Diſciple; c'eſt pourquoi on leur donne le nom de Schiites. Il y a quatre ſectes chez les Turcs, qui paſſent pour orthodoxes, & qui ne ſe diſtinguent que par quelques cérémonies extérieures. La premiére s'apelle Haniffa, dont on fait profeſſion en Turquie, en Tartarie & dans d'autres Provinces voiſines. La ſeconde ſe nomme Scaffia, que ſuivent les Arabes. La troiſiéme Malechia, que l'on profeſſe à Tripoli, Tunis, Alger, & autres lieux d'Afrique. La quatriéme Hambella, qui eſt ſuivie ſeulement en quelques endroits de l'Arabie.

Le Sectateurs de ces quatre ſectes ſe ſouffrent les uns les autres, & ont même une amitié réciproque entr'eux; Mais ceux qui ſont attachés aux opinions de

quelque Prédicateur ſchiſmatique, ſe haïſſent mortellement, & ſe donnent les noms de leurs anciennes héréſies. Par éxemple les Moatazali ſont contraires aux Seffazi, les Cadari aux Giabari, les Morgis aux Waidi, le Schiites aux Chavarrigi.

Il s'eſt introduit depuis quelques années une ſecte dans le Sérail, de laquelle ſont les perſonnes bien élevées & polies, qui pourroit ouvrir un grand chemin aux Miſſionnaires Evangeliques; on l'apelle la ſecte des Chapineſſahy, qui ſoutiennent conſtamment que *Jeſus-Chriſt eſt le vrai Rédempteur du Monde :* & elle détruit ſans doute par là les premiers principes de Mahomet : mais cette ſecte eſt perſecutée juſqu'à attirer la mort.

Parmi une ſi grande quantité de Religions, on ne manque pas de trouver un nombre innombrable de ceux qui font profeſſion de l'Athéiſme, ſur tout à Conſtantinople ; ils s'apellent Mouſcrini, c'eſt-à-dire *nous avons le vrai ſecret.* Ceux qui font profeſſion de cette abominable ſecte, prétendent en ſçavoir plus que les autres.

Les Religieux Mahométans ne ſont pas tous d'un même nom, ni d'une même inſtitution, mais différens les uns des au-

tres, ſelon leurs Fondateurs, comme les Moines, chez nous.

Les plus anciens Fondateurs & Chefs d'Ordres chez les Turcs ſont Chalvetti & Naksbendi. Du premier ſont venus, ſelon le différent nom de leurs Maîtres & de leurs Réformateurs, les Nimetulahi, Kadri, Kalenderi, Edhemi, Hizrevi, Bektaſſea. Du ſecond, les Earubuaris & Mevelevi. Ces derniers ſont en grande réputation, & ont la Maiſon principale, qui commande à toutes les autres de l'Ordre, à Cogni, où l'on nourrit plus de 400. Dervis; ce mot ſignifie Pauvres en leur langue.

CHAPITRE II.

Du Gouvernement politique des Turcs.

LE Gouvernement politique des Turcs paroît d'abord n'être point fondé ſur des régles certaines, & plein ſeulement de barbarie & d'ignorance : il faut convenir cependant qu'il l'eſt ſur quelque principe ſtable, qui contrepéſe tous les autres défauts : parce qu'autrement il ne ſeroit pas parvenu, par hazard à un ſi haut degré de puiſſance; & y étant parvenu, il ne

s'y ſeroit pas conſervé.

Il doit toute ſa grandeur à la force de ſes armes, qui ont contraint enfin & les ſujets & les puiſſances voiſines de ceder ; comme auſſi à la fierté de ſes Soldats qui ont été les inſtrumens d'un ſi grand ouvrage, accoûtumés ſoit par reconnoiſſance, ſoit par l'obligation de la diſcipline à raporter tout à la grandeur & à l'utilité de leur Maître.

Or l'Empereur Ottoman eſt l'unique Maître de tout ce qui ſe trouve dans la vaſte étendue de ſes Etats. Toutes les Villes, Villages, & Châteaux, les biens, les héritages, les armes, les vivres, enfin les hommes mêmes lui apartiennent. Perſonne ne poſſede rien, que de ſa libéralité, & il eſt en pouvoir de la révoquer ; excepté les biens, que l'on a donné aux Moſquées par des legs pieux, pour l'utilité des pauvres, des malades & des voyageurs. Cela eſt cauſe que tous ſes ſujets s'attachent à lui obéir aveuglément, pour en mériter la faveur, d'autant plus que cette parfaite obéiſſance leur a été commandée par leur faux Prophete, le Fondateur de cette grande Monarchie ; & ils croient fermement aller en Paradis, s'ils meurent par ordre du Prince, ou en executant ſes Commandemens.

Cette haute idée que les Turcs ont du G. Seigneur, fait que par une flatterie impudente ils l'apellent Dieu en terre, l'Ombre de Dieu, le Frére du Soleil & de la Lune, le Diſtributeur de toutes les Couronnes du Monde &c. Les Cadis ou les Docteurs de la Loi ſoûtiennent qu'il eſt infaillible & au deſſus des Loix; & qu'il les explique, c'eſt-à-dire, qu'il les corrige ou les annulle, quand il lui plaît : enſorte que quoiqu'il ait coûtume de conſulter le Muphti, celui-ci fait toûjours ſes efforts pour s'accommoder à l'inclination de ſon Souverain, ſçachant par expérience que s'il faiſoit autrement, le moindre riſque qu'il courroit, ſeroit de perdre ſon Emploi. Par conſéquent il ne ſe peut pas que le G. Seigneur ne ſoit puiſſant dans un ſouverain degré, en réuniſſant dans ſa perſonne la puiſſance ſur les choſes profanes, & ſur les Miniſtres des choſes ſacrées; de même que l'ont eu les Empereurs de Rome juſqu'au tems de Gratien.

Toute la grande puiſſance & l'autorité du G. Seigneur n'empêche pourtant pas qu'il ne ſoit obligé de gouverner ſelon les Loix, s'il veut accomplir ce qu'il jure de faire en prenant le Gouvernement de l'Empire, ce qui ſe fait de la maniére qui ſuit.

On porte le nouvel Empereur dans un lieu proche de Conſtantinople, que l'on apelle Job, où ils croient qu'eſt le Sépulchre de ce modéle de patience, dont l'Ecriture parle, mais que les Turcs, très-mauvais Chronologiſtes, diſent avoir été un des Juges de la Cour de Salomon, comme auſſi qu'Alexandre le Grand a été le Général de ſes armées. Quand l'Empereur eſt arrivé, on prie Dieu qu'il envoie ſa bénédiction ſur celui qui doit exercer une Charge de ſi grande importance. Le Muphti enſuite, en l'embraſſant, le bénit; & l'Empereur jure de défendre la Religion & les Loix de Mahomet : alors les Vizirs du Banc, & les autres Bachas lui font une révérence très-profonde. Après avoir baisé la terre & le bord de ſa robbe, ils le reconnoiſſent pour Empereur légitime, & le conduiſent comme tel au Sérail.

C'eſt de cette maniére que le G. Seigneur eſt obligé d'obſerver les Loix : mais d'un autre côté il peut ſe mocquer d'un tel ſerment, parce que l'Alcoran même dit, que l'Empereur eſt l'Oracle & l'Interpréte infaillible des Loix, comme on l'a dit auparavant, & lui donne l'autorité de les changer & de les annuller, quand il arrive qu'elles ſont contraires au

bien de l'Etat. C'eſt pour cela que les Turcs les plus ſçavans diſent qu'on ne peut jamais dépoſer le G. Seigneur pour ſes fautes, & que perſonne n'a le droit de lui en faire porter la peine, ni de lui faire rendre compte, quand même il ruineroit la moitié de ſes Etats en une demie heure.

Tous ceux qui reçoivent des apointemens du Tréſor public, prennent la qualité de Kouli, c'eſt-à-dire Eſclaves du G. Seigneur, juſqu'au Vizir même & les autres grands Officiers; & le mot Kouli ou Eſclave emporte chez eux l'idée d'un homme entiérement diſpoſé à executer les ordres de ſon Maître, & par là, il eſt plus eſtimé que tous les autres ſujets.

Le Sérail, qui devroit avoir plûtôt le nom de Priſon, eſt véritablement rempli de ces ſortes d'Eſclaves; parce que ſi on ôte la propreté du lieu & la richeſſe des habillemens, quelle difference y a-t-il des Priſonniers aux Eunuques, aux Pages & aux Dames qui y ſont renfermés? Il eſt bien vrai qu'ils ſont tous eſclaves ou de race d'eſclaves, même le G. Seigneur, ſi on regarde ſa mére; & peut-être n'y a-t-il point de Turc qui puiſſe ſe vanter d'avoir joui d'un état libre pendant trois générations. On ne doit pas s'étonner, qu'au lieu que la milice des anciens Ro-

mains étoit ſi noble & ſi opoſée à l'état ſervile, on trouve que celle des Turcs, & même ſes principales Troupes, qui ſont les Spahis pour la Cavallerie, & les Janniſſaires pour l'Infanterie, ſoient compoſées de gens qui ne ſçavent qui ſont leurs Péres, de quel pays ils ſont, ni quelle Religion ils profeſſent.

Cette condition au reſte de Spahis, des Janniſſaires, & de la plus grande partie des Grands Officiers de la Porte, eſt miſérable pour eux-mêmes, & ne laiſſe pas d'être très-utile à l'Etat : parce que cette obéiſſance, cet amour & cette obligation que l'on a pour les péres, ceux-ci la portent au G. Seigneur, à qui ils ſont obligés de l'éducation, des biens & des dignités : Outre cela il n'y a point de ſuite de famille qui engage quelqu'un à mal agir dans l'adminiſtration des Offices, & de la Juſtice ; & ſi ce n'étoit l'avarice qui s'eſt emparée du cœur des Mahométans au delà de ce qu'on peut croire, il n'y auroit pas d'endroit dans le Monde où la Juſtice fût adminiſtrée avec plus de régle. Cependant, cela eſt ſans raiſon : pourquoi accumuler tant de richeſſes, qui ſont ſouvent l'unique motif pour lequel le G. Seigneur les fait étrangler ?

Mais pour donner une idée de ceux

qu'on éléve dans le Sérail, on doit ſçavoir que ceux qui ſont deſtinés aux premiéres Charges de l'Empire, s'apellent Ichioglans, & ſont la plûpart enfans de Péres Chrétiens, que l'on a faits priſonniers en tems de guerre, ou que l'on a emmenés en tribut de pays fort éloignés.

Avant que d'être reçus (ce qui n'arrive pas s'ils n'ont bonne mine) on les préſente au G. Seigneur, qui les envoie dans quelqu'un de ſes trois Sérails, ſçavoir de Pera, d'Andrinople ou de Conſtantinople : retenant toûjours les meilleurs pour le Grand Sérail, d'où l'on tire le plus ſouvent les Grands Officiers.

Ils ſont là diviſés en deux Chambres, qu'on apelle Odà : on écrit leur nom, leur ſurnom, leur âge, leur patrie, & les gages que le G. Seigneur leur donne par jour, qui eſt ordinairement de 5. Aſpres ; on en envoie une copie au Teſterdar, ou Tréſorier général, qui a ſoin de payer tous les quartiers les gages ordonnés. La premiére Chambre s'apelle Bojuch-Odà, où il y a ordinairement 400. Ichioglans. La ſeconde Chuc-Kuk-Odà, où il n'y en a que 250. Ils dorment dans le longues galleries où il y a des lampes pendant toute la nuit, & entre chaques 5. ou 6. lits, il y a un Eu-

nuque qui y couche, pour empêcher qu'il ne ſe faſſe rien de deshonnête ; & le meme les accompagne lors qu'ils vont aux néceſſités.

Ils ſont auſſi ſous la diſcipline du Capà-Agà, c'eſt-à-dire le Chef des Eunuques blancs, qui les traite avec beaucoup de ſévérité, en les châtiant rudement, pour la moindre faute, ce qui ſe fait ordinairement en les frapant ſous la plante des pieds. De ſorte que par force ils deviennent tous patiens, humbles & prêts à executer tout ce qu'on leur commande ; ce qui, ſelon l'opinion des Turcs, les rend plus propres à commander. Ils aprennent ordinairement de leur Hogias ou maître, tout ce qui concerne la Religion, & les langues Turque, Arabe & Perſanne.

Ils ſont habillés d'un bon drap d'Angleterre : ils ſont nourris principalement de ris, ſans aucune ſuperfluité ; on ne les laiſſe point parler à leurs amis ni à leurs parens, ſans une permiſſion expreſſe du Capà-Agà.

Lorſqu'ils ont apris les Lettres, ſi l'on trouve qu'ils aient acquis des forces de corps, on leur enſeigne quelque métier, & on leur aprend à manier la pique, la lance, la maſſue de fer, à tirer de l'Arc,

à lancer un Geris ou Dard, & à monter parfaitement bien à cheval, & plusieurs exercices différens. Comme cela se fait dans le Sérail, le G. Seigneur passe ordinairement son tems à les voir s'exercer, sur tout à cheval; il y a des jours marqués, pour faire combattre les Eunuques noirs contre les Pages blancs, où chacun fait ses efforts pour la gloire de sa couleur, comme faisoient autrefois les quatre couleurs quadrilles dans le Cirque Romain.

Lorsqu'ils sont instruits, on leur donne le soin de laver le linge du G. Seigneur, ils sont alors habillés de Soie, & leurs gages sont augmentés de 4. Aspres de plus. De-là lorsqu'il y a des places vacantes, ils passent dans le Hoinà-Odì, qui est la Chambre du Trésor, ou bien dans le Kilar, où l'on garde les Confitures & les Sorbets du G. Seigneur : & enfin ils passent dans le Haz-Odà qui est la Chambre des 40. Pages, qui sont toûjours proche de l'Empereur, dont 12. possedent les Emplois suivants.

1. Le Selectar-Aga porte l'épée.
2. Le Cieodar-Aga porte la mante.
3. Le Rechinbtar-Aga tient l'étrier.
4. L'Ebrictar-Aga porte l'eau à boire & à laver.
5. Le Zulbentar-Aga accommode le Turban.

6. Le Kem-Hafar-Aga a ſoin du linge.
7. Le Cheſnigir-Bachi le Premier Maître d'hôtel.
8. Le Zangergi-Bachi a ſoin des chiens.
9. Le Turnackgi-Bachi coupe les ongles.
10. Le Berber-Bachi le Premier Barbier.
11. Le Mahoſa-begi-Bachi le Collateral Général.
12. Le Teskeregi Bachi le Premier Secretaire.

Il y a encore d'autres Emplois fort honorables.

Le Dogan-Bachi le Grand Veneur.

Le Humaungi-Bachi l'Intendant des Bains.

L'Ars Agalar, celui qui préſente les mémoires.

Le Hazna-Kiabaſi le Second Tréſorier.

Le Kiler-Kiabaſi, le Deputé pour le Sorbet, le Sucre &c.

Le Capà-Agaſi le Premier Maître des Pages.

Le Haz-Oda Bachi, le Premier Commandant de la Chambre de l'Empereur.

Les quarante qui remplacent ces Em-

plois & qui ſont ſouvent proche de la perſonne du Prince, reçoivent ſouvent des preſens de ceux qui en veulent obtenir quelque grace : auſſi-bien que des premiers Officiers de l'Empire, lors que le G. Seigneur les envoie pour quelque affaire : ils deviennent de cette maniére-là fort riches, & peuvent faire les dépenſes néceſſaires lorſqu'ils ſortent du Sérail avec quelque dignité, ce qui n'arrive point avant l'âge de 40. ans.

Toute l'étude que l'on fait dans le Sérail conſiſte dans les beautés de la langue Arabe & Perſanne, avec quelque peu d'Aſtrologie ; les autres Sciences que l'on profeſſe chez nous, leur ſont tout-à-fait inconnues, de maniére que c'eſt une honte, de voir combien peu ils ſçavent de Geographie & de Navigation. L'Imprimerie eſt défendue chez eux, pour éviter le progrès dans les Sciences, qui ſeroit nuiſible à un Gouvernement qui n'eſt réglé que par la dureté de celui qui commande, & l'ignorance de celui qui obéit.

La Charge de Premier Vizir, autrement Vizir-Azem eſt la plus grande, & en même tems la plus dangereuſe de l'Empire Ottoman ; le G. Seigneur la donnant à quelqu'un, il lui donne en même tems ſon Sceau, & avec le Sceau toute ſon au-

tonté. D'un coté il a toûjours une Cour d'environ deux mille perſonnes; ſon Turban eſt garni de deux aigrettes garnies de diamans; on porte devant lui un bâton d'où pendent trois queues de cheval, & qui eſt ſommé d'une balle dorée; on peut décider en ſa préſence quelque cauſe que ce ſoit, ſans ſuivre le cours ordinaire des Tribunaux. Le Vendredi il tient le Divan dans ſa maiſon; pour le Dimanche, le Lundi & le Mardi, c'eſt dans le Sérail. Lors qu'il deſcend de cheval pour entrer dans le Divan (où il eſt accompagné ordinairement de pluſieurs Chiaoux, & d'autres Officiers, apellés Mutafaracà, qui ſont deſtinés pour cela) il reçoit les acclamations d'une infinité de peuple. Enfin ſon autorité reſſemble à celle de ſon Maître; ſinon qu'il ne peut point faire couper la tête à aucun Bacha, ni punir aucun Soldat, ſans la participation de ſon Capitaine. Celui qui veut ſe plaindre au G. Seigneur de quelque injuſtice, que lui aura fait le Vizir-Azem, n'a qu'à mettre du feu ſur la tête & courir à l'endroit où ſe trouve le Sultan, ſans que perſonne puiſſe l'en empêcher.

Cette dignité eſt bien ſcabreuſe; il n'y a guéres eu de Vizir qui ait joui long-tems d'une telle autorité, & il y en a encore

bien peu qui la perdent, ſans perdre la vie en même tems ; parceque le G. Seigneur le rend ſouvent garant de tout le mal qui arrive.

Un Premier Vizir ayant propoſé un jour cette difficulté à réſoudre à quelques Bachas, quel étoit le moyen de reſter long-tems dans une ſi grande Charge ; le Kiupurli répondit, que s'il l'occupoit, il croyoit qu'il n'en pourroit prendre de plus ſur, que de tenir le G. Seigneur occupé dans une guerre étrangére.

Il y a encore 6. autres Vizirs, que l'on apelle du Banc, comme on l'a dit ailleurs, qui n'ont point voix délibérative, mais qui donnent leurs avis : ils vivent ordinairement aſſez tranquillement avec des apointemens d'environ deux mille écus par an.

Après le Vizir-Azem ſuivent en dignité les Beglierbeys, qui ſont comme les Archiducs d'Europe, & qui ont pluſieurs Sangiacs qui ſont comme des Comtes ou des Barons, pluſieurs Beyr-Agà & autres Officiers de moindre rang. Le G. Seigneur donne à chaque Beglierbey, pour marque d'honneur, trois bâtons, que les Turcs apellent Tug, à chacun deſquels il y a une queue de cheval, avec une boule dorée au deſſus. Les Bachas en

ont deux, & les Sangiacs-Beys un.

Ces Beglierbeys ſont de deux ſortes. On apelle les premiers Hafile Beglierbey, qui ont des rentes fixes aſſignées ſur les lieux de leur Juriſdiction. On apelle les autres Saliane Beglierbey, qui ſont payés par les Officiers du G. Seigneur des revenus que l'on tire des Provinces de leur Gouvernement. Ces dignités dépendent ordinairement du bon plaiſir du G. Seigneur, cependant en certains endroits, elles paſſent par voie d'héritage des péres aux enfans. Outre ces revenus certains, ils ont pluſieurs maniéres ſcelerates de s'enrichir, comme en feignant des crimes & confiſquant les biens, ou envoyant leurs eſclaves en campagne commettre des vols & dépouiller les voyageurs.

Il y a dans chaque Gouvernement trois autres Officiers Généraux, ſçavoir le Muphti, le Reis-Effendi qui eſt le Secretaire d'Etat, que l'on apelle auſſi Reis-Kitah, & le Tefterdar-Bachi ou grand Tréſorier.

CHAPITRE III.

De la Milice des Turcs.

CHez les Turcs, la même discipline n'est pas restée avec les anciens noms des Charges militaires. Les Soldats sont plûtôt des voleurs, & les principaux Officiers commettent de trop grandes fraudes, touchant le nombre de Soldats qu'ils devroient avoir, & qu'ils n'ont point, ce qui fait un grand tort au Trésor de leur Maître; & pour la moindre petite occasion, ils accordent une patente d'Ostorachi, qui reçoit la paie, & n'est pas obligé d'aller à la guerre, au lieu qu'autrefois on ne la donnoit qu'aux Invalides. Les Janniſſaires aussi, à cause de leur petite paie, se sont si fort accoutumés à la vie tranquille des arts méchaniques, qu'ils évitent autant qu'ils peuvent d'aller à la guerre; & s'ils y vont, ils sont poltrons & paresseux plus qu'on ne le peut croire.

Les Soldats de l'Empire Ottoman sont de deux sortes. Les uns se maintiennent avec les terres que le G. Seigneur leur donne en fief, & les autres sont payés tous les jours du Trésor public. De la pre-

miére ſorte ſont les Zaims, qui ſont comme des Barons, & les Timariots, qui ont autant de terrein qu'en avoient les Vétérans des anciennes légions Romaines, & ceux-là croiſſent en nombre à meſure que les Etats du G. Seigneur s'agrandiſſent. De la ſeconde ſont les Spahis à cheval, & les Janniſſaires à pied, les Armuriers, les Bombardiers & les Soldats de Marine, que l'on ne paie que quand il s'embarquent.

Les Zaims ont depuis 20. mille juſqu'à 90. mille Aſpres de revenu, & pas plus, parce que 100. mille ſont la ſolde d'un Sangiac; de même celui-ci ne peut pas avoir plus de 190. mille & 999. Aſpres, parce qu'en y ajoûtant un, ce ſeroit la paie d'un Beglierbey. On apelle chaque Zaim, Koulis, c'eſt-à-dire, Epée; & lorſque les Turcs veulent calculer combien de monde doit lever un Beglierbey, ils diſent tant d'Epées, ſans faire mention des hommes. Les Zaims ſont obligés de ſervir avec leurs tentes, où ils ſont des écuries & des cuiſines; ſelon leur qualité, ils ſont obligés de donner un homme à cheval, que l'on apelle Gebelou, pour chaque 5. mille Aſpres, qu'il a de revenu.

Les Timariots ſont de deux eſpéces, on

apelle les uns Tezkerebir & les autres Tezkeretis. Les premiers reçoivent leur ſolde de la Cour, qui a coutume d'être depuis 5. mille Aſpres, juſqu'à dix 19. mille 999. auſquels en ajoûtant un, cela feroit la paie d'un Zaim. Les ſeconds ont leur patentes de Beglierbeys du pays, & leur ſolde eſt de 3. mille Aſpres juſqu'à 6. mille. Les Timariots ſont obligés de ſervir avec des tentes plus petites, & chaque homme qui l'accompagne doit porter 3. ou 4. paniers, parce qu'ils ſont obligés auſſi-bien que les Spahis, de porter la terre & les pierres pour faire les tranchées. Ils doivent mettre un homme à cheval, pour chaque 3. mille Aſpres, qu'il a de revenu.

Les Zaims & les Timariots ſont diſpoſés en maniére de Regimens ſous un Colonel, que l'on apelle Alai-Begler. Au deſſus des Colonels ſont les Bachas & les Sangiacs; & au deſſus de ceux-ci ſont les Beglierbeys, qui ſont commandés par un Capitaine Général apellé Seraiker.

Les Zaims peuvent ſe diſpenſer de ſervir ſur mer, en payant une certaine ſomme d'argent, avec laquelle on prend dans l'Arſenal d'autres Soldats qu'on apelle Deria-Caleminde. Les Zaims & les Timariots ſont obligés de ſervir en perſonne

ſur terre ; & s'ils ſont malades, ils ſe font porter en litiére ; ſi ce ſont des enfans, on les porte dans des paniers attachés ſur les chevaux ; & ainſi dès l'enfance, on les accoutume aux fatigues & aux dangers de la guerre. Toute cette Milice, en prenant le nombre le plus bas, peut faire cent mille Combattans, auſquels ſe mettent en tems de guerre quantité de Gionollous ou Aventuriers qui ſe maintiennent à leurs dépens, dans l'eſpérance qu'en ſe comportant bien, il pourront avoir les terres de quelque Zaims ou Timariot, qui meurt dans la bataille.

Le Milice d'Egypte conſiſte en 12. Beys qui deſcendent pour la plûpart de l'ancienne famille de Mammelucs. Chaque Bey a 500. hommes d'armes, qui lui ſervent continuellement de garde. Tous les 12. commandent un corps de 20. mille chevaux, entretenus par le pays, dont le devoir eſt d'accompagner d'un lieu à un autre les Pélerins, qui vont à la Mecque, & de conduire en ſûreté à la Porte le tribut de 600. mille ſequins que l'Egypte paie tous les ans.

Il y a outre cela dans la Milice Turque des Milices auxiliaires. Quand le G. Seigneur marche en perſonne, les Tartares de la Crimée doivent s'y trouver au

nombre de 100. mille. Si c'eſt le Premier Vizir qui marche, le Kam doit y envoyer ſon Fils avec 40. mille Combattans. Tout ce dont nous avons parlé juſqu'à preſent eſt Cavalerie.

Quant à la Milice qui eſt payée du Tréſor du Sultan, elle eſt de deux ſortes, les Spahis & les Janniſſaires. Les premiers ſont encore de deux ſortes, les Silhatars qui ont l'Etendart jaune & les Spahogiars qui ont le rouge. Ces derniers ſont comme les ſerviteurs des autres, mais peut-être plus eſtimés, parce qu'on compte que du tems de Mahomet III. ils gagnérent une bataille, que la lâcheté des Silhatars leurs maîtres, avoit preſque fait perdre.

Ces Soldats ont pour armes un cimiterre, une lance apellée Miſrak, au lieu de laquelle ils portent quelquefois un javelot, qui eſt une eſpéce de dard long de deux pieds. Il y en a auſſi qui ont une épée large & droite, des piſtolets, des carabines, des arcs & de fléches : Ils ne font pas pourtant grand cas des armes à feu, diſant que dans la mêlée, ils font plus de bruit que d'effet. Dans le combat ils crient de toute leur force Allah, Allah, & tâchent de rompre l'ordre & les rangs de l'Ennemi ; mais ſi cela ne réuſſit

pas à la troiſiéme fois, ils ſe retirent. Le pire eſt qu'ils ne ſe battent point par troupes, mais tous pêle-mêle; c'eſt ce qui eſt cauſe que quand l'armée Turque eſt une fois miſe en déroute, il eſt impoſſible de la faire retourner au combat.

La Solde des Spahis eſt depuis 12. juſqu'à 100. Aſpres par jour. S'ils commettent quelque faute, le châtiment eſt d'être battus ſous la plante des pieds, comme les Janniſſaires ſur les feſſes; l'on en agit ainſi, afin que ceux-ci n'aient point les pieds offenſés, puiſqu'ils ſont contraints de marcher, & que ces premiers n'aient point les feſſes offenſées, puiſqu'ils ſont obligés d'être à cheval.

Lorſque le G. Seigneur va en perſonne à la guerre, il leur fait un preſent de 500. Aſpres, comme auſſi aux Janniſſaires; on apelle ce don-là Sadac-Ackekiaf, c'eſt-à-dire pour acheter des arcs & des fléches.

Il y a en tems de guerre 4. autres ſortes de Spahis, que l'on enrôle ſelon le beſoin, ſçavoir les Sag-Ulefigis qui marchent à la droite de Spahaoglanis & portent l'Etendart blanc & rouge; les Ulefigis avec l'Etendart blanc & jaune; les Sagout-ebas, c'eſt-à-dire les Soldats de fortune, avec l'Etendart verd; & les Solgourebas avec le blanc.

Ces Spahis, que l'on apelle Mutafaracas, ne ſont pas plus de 500. on les tire ordinairement du Sérail, & ils ont 40. Aſpres par jour de paie. Leur devoir eſt d'accompagner le G. Seigneur en voyage, & c'eſt pour cela qu'ils ſont en grande réputation.

Les Janniſſaires, qui ſont un corps nouveau, eſt le nerf principal de l'Infanterie Turque. Avant que d'être reçus dans cette Milice, on les accoutume à la fatigue parmi les Azamoglans. Leur Chef s'apelle Stambol-Agaſi. Il porte le menton razé pour marque de ſervitude. Dans le tems paſſé, ils devoient être enfans de Chrétiens d'Europe; mais on n'obſerve plus cela.

Le Général de Janniſſaires s'apelle Janniſar-Agaſi, & lorſqu'il meurt, ſes biens ne ſont pas confiſqués, mais mis dans le Tréſor de Janniſſaires.

Le Lieutenant Général, Kiabia-Beg.

Le Sur-Intendant du Bagage, Sephan-Bachi.

Le Garde des Grues du G. Seigneur, Turnagi-Bachi.

Les Gardes des Chiens, Samſongi-Bachi.

Le Capitaine des Archers, Solak-Bachi.

Le Capitaine des Primats, Soubachi & Aſſas-Bachi.

Le Commandant des Pages, apellés Peighis & qui ſont au nombre de 60. avec des bonnets d'or battu, Peig-Bachi.

Le Grand Prevôt, Mezaraga.

Les armes ordinaires des Janniſſaires ſont l'arquebuſe, le cimeterre & les crics; ils combattent en confuſion comme les Spahis, excepté que quelquefois ils forment un Bataillon triangulaire.

CHAPITRE IV.

De quelques coûtumes & Loix des Turcs, des Revenus du G. Seigneur, & d'autres choſes remarquables.

QUant aux coûtumes, les Turcs ſont tout-à-fait barbares, incivils, plus orgueilleux que quelque Nation que ce ſoit, menteurs, adonnés à l'oiſiveté, avides d'argent, ignorans, & ennemis du nom Chrétien. Les procès y ſont fort courts, mais on eſt expoſé à la fauſſeté des témoins, & l'on juge très-ſouvent en faveur de celui qui donne le plus, ſans avoir égard à celui qui a raiſon : Cela

Cela vient de la vénalité des Charges dans l'Empire Ottoman. Chaque Miniſtre emploie toute ſon adreſſe à voler & opprimer les peuples, pour payer les ſommes que les Juifs leur ont prêtées à une uſure exorbitante, & ſe rembourſer des exceſſives dépenſes qu'ils ont faites pour avoir de l'Emploi. Car autrement ſi leurs Loix étoient obſervées, elles ſeroient conformes à ce que la Nature dicte; puiſque dans les Affaires criminelles, ils condamnent le voleur à la potence; l'homicide à avoir la tête tranchée; le coupable en fait de Religion à être brûlé; le criminel de léze-Majeſté, à être trainé à la queue d'un cheval & puis empalé; & celui qui auroit eſtropié quelqu'un d'un membre, ou le lui auroit coupé, à la peine du Talion, comme dans les Loix Impériales. Les faux-témoins ſont condamnés à être promenés par toute la Ville en chemiſe, montés à rebours ſur des ânes, tenant la queue en guiſe de bride, & ayant les épaules chargées de trippes & autres inteſtins puants, enſuite d'être marqués avec un fer rouge au front & aux joues, afin d'être rendus par là inhabiles à témoigner.

L'éxécution ſe fait promtement, parce que dans le Criminel chaque Cadi, (fût-ce même du plus petit Village) ne

reconnoit aucun Supérieur à qui on puiſſe en apeller ; mais s'il ne fait pas profeſſion de l'étude des Loix, il a beſoin de la ſignature de l'Aſſeſſeur, pour faire éxécuter la Sentence, quand même il ſeroit des premiers Bachas de l'Empire.

Dans le Civil, après que l'on a entendu les Parties, qu'on a éxaminé les témoins, qu'on a produit les piéces, ils ſont obligés de juger les affaires ſur le champ. Les Contrats de mariage ſe ſont devant le Cadi, qui fort ſouvent juge de la validité ou de l'invalidité des mariages; car, comme on l'a déja dit ailleurs, les Mahométans ne font point de diſtinction entre les Cauſes Eccleſiaſtiques & les Séculiéres : ils paſſent indifféremment des unes aux autres ; mais l'avarice cependant & la ſoif de l'argent étouffent la raiſon & l'équité dans le cœur de ces Juges Muſulmans, ce qui fait que les Loix ſont rarement obſervées. S'il arrivoit que pluſieurs Chrétiens tuaſſent un Turc, il faudroit outre la mort d'un Chrétien, que les autres rachetaſſent encore à force d'argent leur pardon du Juge & des parens du mort, à qui apartient l'éxécution de la Sentence.

Il eſt difficile de donner une état certain des revenus annuels du G. Seigneur ;

parce que provenans de divers Royaumes d'Asie, d'Europe & d'Afrique, & des dépouilles des malheureux Bachas & autres Ministres de l'Empire, ils varient à tous momens. Tel qui obtient quelque Emploi, est obligé de faire un grand present à l'Empereur; par éxemple le Bacha du Caire ne peut pas moins donner que 500. mille écus pour ce poste-là, & autant aux principales Sultanes, au Muphti, au G. Vizir, au Caïmacan & autres favoris qui doivent le protéger. S'il n'a pas cette somme d'argent, il faut qu'il l'emprunte de ses amis ou des Juifs à cent pour cent d'interêt. Le Sultan n'est pas encore content de ce qu'il a reçu d'abord du Bacha; car quand il sçait qu'il a payé ses dettes & qu'il devient riche, il lui envoie par un Exprès un present d'une veste, d'une épée & d'un poignard, sur quoi il doit faire un autre present qui vaille dix fois plus que celui qu'il a reçu, sinon on lui en renvoie un autre fatal, qui consiste en une hache d'armes, ou une épée, signe qu'il n'est pas bien dans l'esprit de l'Empereur; que s'il ne fait pas son possible pour l'apaiser au plûtôt, il perdra la tête en peu de tems; politique barbare dont se servent les Princes Ottomans pour se faire respecter, en suçant le sang des

peuples leurs sujets, par le moyen des Bachas qui sont pour eux comme d'autant d'éponges.

Ce ne sont pas seulement ces presens, qui ne sont volontaires qu'en aparence, qui servent à remplir les coffres du G. Seigneur ; mais lorsque les Bachas ou d'autres Ministres avouent à la mort que tout ce qu'ils possédent ne vient que de la bonté de leur Maître, le Sultan s'empare de tous leurs biens & s'en fait héritier au préjudice des enfans, qui sont souvent ceux de sa propre Sœur. Cela ne seroit rien encore, s'il attendoit qu'ils mourussent d'une mort naturelle ; mais le pire est qu'il ne se passe presque point d'années, qu'on ne fasse couper la tête à quelques-uns de ceux que l'on croit être le plus dans sa faveur. Outre cela, tous les sujets de cette vaste Monarchie paient trois pour cent de tout ce qu'ils ont, sans parler des impositions & des taxes qu'on leur fait payer pour entrer en possession des héritages qui leur arrivent. Une grande preuve que nous avons des richesses immenses de ce Prince, ce sont ces sommes prodigieuses qu'il lui faut pour maintenir tant de garnisons en Europe, en Asie, en Afrique, & plusieurs armées en même tems contre les Princes Chrétiens, sans comp-

ter les millions que lui volent les Miniſtres de ſon Tréſor.

L'Habillement des Turcs eſt long ; celui de deſſous vient juſqu'à la cheville du pied ; celui de deſſus eſt un peu plus court ; les manches en ſont étroites, la couleur en eſt rouge, bleue, ou verte. Leurs Turbans ſont de la même étoffe, ils ſont entourés d'une toile blanche fine. Les caleçons ſont longs, ils tiennent avec les bas & les chauſſons. Ils mettent après cela leur babouches, qui ſont des eſpéces de mules qu'ils ôtent en entrant dans les Moſquées, & dans les maiſons de leurs amis, pour ne pas ſalir le Sofa ou le Tapis. Les femmes portent preſque le même habillement ; mais au lieu de Turban, elles ſe couvrent le viſage de deux mouchoirs, l'un de la bouche en bas & l'autre du nez en haut, ne laiſſant qu'autant d'eſpace qu'il en faut pour voir.

Les Turcs ont de la monnoie d'or & d'argent. De celle d'or il y a les Tourals qui valent 300. Aſpres, autant qu'un Sequin de Veniſe, & les Scherifs qui en valent 270. De celle d'argent il y a des Iſolottes qui valent 80. Aſpres, les demies Iſolottes de 40. Les Paras de 3. Aſpres, & l'Aſpre. En Egypte on ſe ſert du Medin au lieu de l'Aſpre. On ſe ſert

auſſi en Turquie de monnoies des autres Princes ; comme des piéces de huit pour 140. Aſpres, du Ducat & du demi-Ducat de Hollande à proportion, & des Ducats de Hongrie.

Quant aux fruits, dans les pays que j'ai parcourus, les plus excellens ſe trouvent en Egypte, & de preſque toutes les ſortes que nous avons en Europe, outre les dates, qui lui ſont particuliéres, & qui y ſont admirables. On trouve en Aſie & dans la Romélie de tous ceux que l'on a en Italie, mais meilleurs, comme des melons d'hyver, des grenades, du raiſin, des poires, des marons, des avelines, & d'autres que l'on conſerve frais pendant toute l'année.

Le Climat différe ſelon la ſituation de tant de Royaumes. En Egypte l'air eſt fort mauvais pour les Etrangers. Dans la Romélie & la Thrace, le climat eſt temperé par tout, & le terroir fertile; mais les Turcs ſont ſi pareſſeux, qu'ils ne profitent pas de cet avantage : & les Chrétiens qui y ſont oprimés, laiſſent plûtôt la terre ſans être cultivée, que de la cultiver pour les autres. L'Aſie Mineure fournit de tout ce qui eſt néceſſaire pour mener une vie heureuſe, le climat étant fort tempéré, & le terroir fertile. Ciceron le

dit bien. *Cæterarum Provinciarum vestigalia, Quirites, tanta sunt, ut iis ad ipsas Provincias tutandas vix contenti esse possint. Asia verò tam opima est & fertilis, ut & ubertate agrorum, & varietate fructuum, & magnitudine pastionis, & multitudine earum rerum, quæ asportantur, facilè omnibus terris antecellat.*

Les Frontiéres de cette grande Monarchie, sont l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie, la Perse & l'Inde : en Afrique, l'Abyssinie & la Lybie. En Europe, elle est baignée par la Mer Méditerranée, le Golfe de Venise & la Mer Ionienne ; en Asie, par le Pont-Euxin & la Mer Egée ; proche de l'Ocean, par les Golfes de Perse & d'Arabie. Les principales Riviéres qui la séparent des autres pays sont le Borysthéne, & le Tanaïs. Enfin elle est d'une si vaste étendue, qu'en ôtant l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, la Pologne, une partie de la Hongrie & de la Gréce, elle contient tout ce que les Romains se soûmirent autrefois, & même des Provinces qui ont bien connu à la vérité leurs armes, mais non pas leur domination.

CHAPITRE V.

Chronologie & succession de la Monarchie Ottomane.

L'OPINION de ceux qui veulent que cette puissante Nation soit sortie des grandes Forêts qui sont aux environs des Palus-Mæotides, me paroît assez probable, à cause de l'abondance de toute sorte de gibier qu'on y trouve, & dont elle fait sa nourriture ordinaire.

Le premier qui fonda cette grande Monarchie, fut Osman, qu'on apelloit Ottoman, homme brave & entreprenant, Tartare de nation, & soldat du grand Kan. Après quelques injustices qu'on lui avoit faites, il se retira en Cappadoce avec 60. de ses camarades, & ravagea tout le pays. Le butin que l'on y faisoit en attira plusieurs autres; quantité de scélérats qui ne pouvoient pas espérer le pardon de leurs crimes, s'y joignirent; de sorte que par dégrés il devint si puissant & si formidable, qu'après avoir pris plusieurs Villes, il se rendit maître de la Cappadoce, du Pont, de la Bithynie, de la Pamphilie & de la Cilicie: cela arriva en 1300. il régna 18. ans.

Son fils Orcan lui succéda, il marcha sur les traces de son pére, en conservant non-seulement ce qu'il lui avoit laissé, mais profitant des querelles particuliéres des Empereurs de Constantinople, il subjugua la Mysie, la Lycaonie, la Phrygie, la Carie & Nicée. Il régna 36. ans.

Amurat grand maître dans l'art de dissimuler & de régner, succeda à Orcan son pére. Il prit en 1363. Gallipoli en Thrace, ensuite Andrinople, la Mysie, la Servie & la Bulgarie; mais il fut enfin vaincu & tué par Lazare Despote de Servie : il finit ainsi sa misérable vie après 31. années de régne, laissant deux fils, Solyman & Bajazeth.

Bajazeth après avoir fait mourir son frére, conquit toute la Thrace, la Thessalie, la Macedoine, la Phocide, l'Afrique & la Bosnie; il tint ensuite Constantinople assiégée pendant 8. ans; mais y trouvant une forte réſistance, il leva le siége pour donner bataille aux Princes Chrétiens qu'il défit. Il fut l'assiéger de nouveau, & après 3. ans de siége, la Ville étant à la veille de se rendre, Tamerlan grand Kan de Tartarie rompit son dessein. Cet Empereur étoit sorti de son pays, & mettant toute l'Asie à feu & à sang,

Bajazet crût qu'il étoit à propos de lever le siége, pour s'opoſer à ce torrent, & alla l'attendre ſur les confins de la Galatie & de la Bithynie. La bataille ſe donna, le malheureux Bajazet fut vaincu, avec la perte d'une armée de 200000. hommes, & mis enchaîné dans une cage, où ſe voyant ſans eſpérance de liberté, il ſe heurta tant la tête contre les barreaux qu'il en mourut. Ce fut en 1397. que cette cataſtrophe arriva : il régna 12. ans & 6. mois, laiſſa trois fils, ſçavoir Calapin, Mahomet & Muſtapha.

Mahomet étant monté ſur le Trône par la mort de Calapin ou Alpin qu'il fit mourir, conquit la Valaquie & la Macédoine, il fixa ſa Cour à Andrinople. Il mourut en 1422. après avoir régné 17. ans.

Amurat II. ſon fils paſſa en Thrace, & avec le ſecours des Génois, il défit ſon oncle Muſtapha : enſuite Uladiſlas Roi de Pologne & de Hongrie, qui avoit rompu la Paix à la perſuaſion du Pape Eugéne IV. il paſſa à l'impourvû en Europe avec toute ſon armée, ayant payé aux Génois 100000. écus pour le paſſage.

La bataille dura trois jours; enfin Uladiſlas ayant été tué, Amurat demeura vic-

torieux, reprochant aux Chrétiens leur manque de foi. Après avoir régné 30. ans, il mourut à Burſe qui étoit le ſiége de l'Empire.

Mahomet II. lui ſuccéda ; après être monté ſur le Trône d'une maniére tyrannique par le meurtre de ſon frére, il emporta Conſtantinople en 1435. le 3e. de Mai, & conquit enſuite la Bulgarie, la Dalmatie, la Croatie, Trébizonde & Théodoſie, Ville qui apartenoit aux Génois, & qu'on apelle aujourd'hui Caffa. Il mourut en 1481. après 31. ans de régne, âge de 58. ans, laiſſant deux fils, Bajazet & Ziziſme.

Bajazet ayant chaſſé ſon frére, conquit pluſieurs pays, pendant un régne de 32. ans.

Selim I. ſon fils ſubjugua une grande partie de l'Egypte ; de retour à Conſtantinople il y mourut en 1520. âgé de 46. ans, après en avoir régné 8.

Soliman prit Belgrade, Rhode, Gran & Bude. Il mourut la 47e. année de ſon Empire.

Selim II. enleva Chypre aux Venitiens ; les Chrétiens gagnérent ſur lui la fameuſe bataille de Lepante.

Amurat III. vint enſuite, après lui Mahomet III. qui ne parvint à l'Empire

qu'après le meurtre de plusieurs de ses frères. Achmet monta sur le Trône, & après lui son frére Mustapha qui fut déposé ; l'on mit Osman à sa place, qui étant malheureux dans la guerre qu'il avoit contre les Polonois, & voulant réprimer l'insolence des Janissaires, fut assassiné par eux, à l'instigation du Muphti.

On retira Mustapha de prison, on le remit sur le Trône ; mais on l'en fit descendre au bout d'un an, à cause de son incapacité.

Amurat IV. succéda, il mourut à Constantinople en 1640. à l'âge de 33. ans.

Ibrahim le I. de ce nom succéda à son frére Amurat : il déclara en 1645. la guerre aux Venitiens & aux Chevaliers de Malte. Ses armes eurent un sort fort variable dans l'Isle de Candie. Il fut enfin assassiné en 1648. par ses Sujets rebelles, qui avoient tué le G. Vizir quelque tems auparavant.

Mahomet IV. monta ensuite sur le Trône à l'âge de 16. ans. Tout jeune qu'il étoit, il voulut continuer la guerre contre les Venitiens sans écouter aucune proposition qu'en 1672. Alors après s'être rendu maître de la Ville de Candie, il fit

la Paix avec eux. Il ne leur eſt reſté que deux ou trois petites Places dans l'Iſle : ennuyé de la longue Paix qu'il avoit eu avec l'Empire, & excité à la rompre par ſon premier Miniſtre, il mit le ſiége devant Vienne en 1683. avec une Armée de 300000. hommes ; après pluſieurs vigoureuſes attaques, l'ayant réduite à la derniere extrémité, elle auroit été obligée de ſe rendre, ſi elle n'eût pas été ſecourue par les Polonois & les Allemans, qui défirent l'Armée Ottomanne. Ce grand échec fut très-fatal aux Turcs, parce que la campagne ſuivante ils perdirent Bude & toute la Hongrie enſuite. Les Soldats & le Muphti attribuant ces grandes pertes au malheureux Mahomet IV. ils le dépoſérent & l'empriſonnérent avec ſes deux fils Muſtapha & Achmet, le premier âgé de 24. ans, le ſecond de 11. Mahomet régna 39. ans.

Ils élevérent enſuite ſur le Trône en 1687. Achmet II. après 40. ans de priſon ; mais ſon peu d'expérience dans les affaires Militaires ne lui a pas fait recouvrer ce qu'il a perdu ; & redoutant le ſort malheureux de ſon frére, il ſe tient à Andrinople, n'y craignant pas tant les Janiſſaires qu'à Conſtantioople.

CHAPITRE VI.

Voyage de Conſtantinople à Trébizonde.

AYANT recouvré ma premiére liberté qui me coûta 46. piaſtres auſquelles me revenoit une veſte de brocard, dont je fis preſent au Capitan Bacha, je m'embarquai le Mécredi 7. d'Avril, pour Trébizonde, ſur la Saïque d'un Raïs, apellé Agi Muſtapha. Les momens me paroiſſoient des années juſqu'à ce que je fuſſe ſorti d'une Ville qui m'avoit été ſi malheureuſe. Je couchai ſur la Saïque, parce que mon hôte, à qui ma priſon m'avoit rendu ſuſpect, ne voulut plus me loger.

Nous ne partîmes point le Jeudi Saint à cauſe que le Raïs avoit une affaire, je mis pié à terre pour viſiter les Autels, & faire mes ſtations. Le Vendredi Saint j'allai dîner avec M. Mener pour lui dire tout-à-fait adieu, & le remercier de ce qu'il avoit fait pour moi. Le Samedi je fis mes dévotions, pris congé de mes autres amis; le jour de Pâques la Saïque partit avec une telle précipitation, que je n'eus pas le tems d'entendre la Meſſe. Le

Raïs s'arrêta au bout de 9. milles pour faire de l'eau dans le Village de Gnegni-Kioi, où il resta tout le jour à cause du vent contraire qui s'éleva.

Le Lundi nous reprîmes notre route après midi, & entrâmes dans le Bosphore, qui commence en cet endroit & finit à la Mer Noire, avec un petit vent, qui tomba ensuite tout-à-fait : ensorte qu'il fallut remorquer la Saïque avec le Caïc, enfin la tirer avec des cordes le long du rivage jusqu'à Oumouriar distant de 5. milles. Je montai en cet endroit sur le haut d'une montagne pour voir la bouche de la Mer Noire : en descendant un berger Turc me demande pourquoi j'étois allé là; comme je compris à ses signes qu'il m'accusoit d'observer le pays, devenu sage par ma propre expérience, je me retirai promtement dans la Saïque.

Le Mardi nous partîmes de grand matin par un bon vent qui s'étoit levé, au bout de deux heures nous entrâmes dans la Mer Noire. Depuis les premiers Châteaux jusqu'aux seconds, les rives ne sont ni moins agréables ni moins peuplées que depuis Constantinople; car du côté de la Natolie on a les Villages de Calignia, Cibucli, Erigerli, Beicos, & Cavach : du côté de la Romélie, Stegni, Gnegni-

Kioi, Tarabia, Buyuch-dare & San-jar, avec de belles maisons & de beaux jardins en assez grande quantité.

Les seconds Châteaux sont plus mauvais que les premiers ; car celui du côté d'Europe n'a que deux Tours avec de fort mauvaises courtines ; l'autre en Asie proche de Cavach n'est qu'une Tour quarrée, & tous les deux sont sans canon. Sur le haut de la montagne à un demi mille de là, il y avoit autrefois un Château dont les ouvrages de dehors joignoient celui-ci, mais ses murailles sont à présent toutes ruinées.

Sur les deux pointes opposées du Canal sont deux fanaux avec quelques petites maisons. On voit les restes du piédestal de la Colomne prétendue de Pompée, sur un rocher qui est du côté de la Romélie.

Le vent contraire nous empêcha le Mécredi d'avancer beaucoup, mais il devint fort bon le Jeudi. Nous côtoyâmes la Natolie, le soir nous nous trouvâmes devant Ergelé, où il y a un bon Port, ce qui est rare dans cette Mer. Le même vent continua jusqu'à deux heures de nuit; alors les lâches Matelots qui vouloient dormir, serrérent les voiles, & ayant attaché le timon, laissérent aller la Saïque au gré des ondes.

Le Vendredi, le même vent recommença, & nous fimes 12. milles par heure. A midi nous joignîmes l'autre Saïque qui venoit de conſerve avec nous, elle portoit plus de 150. perſonnes, tant Soldats que valets du Bacha de Trébizonde, qui étoit parti devant avec 7. petites Felouques & 25. domeſtiques, menant auſſi 12. chevaux, dont il y en avoit 6. dans la Saïque. Le pays que l'on voit proche de la Mer eſt preſque tout montueux, & fort abondant en chataignes, en noix & en pommes, dont il fournit Conſtantinople auſſi bien que pluſieurs Provinces voiſines.

Le vent devint tout-à-fait contraire le Samedi; ce qui nous obligea de prendre terre au Cap de Sinope, pour faire aiguade. Le Dimanche ayant levé l'ancre de bonne heure, nous paſsâmes devant Sinope, Ville ſituée dans une Langue de terre au côté le plus Oriental, proche d'une haute montagne. Un brouillard épais qui dura toute la journée, nous empêcha de bien voir la beauté du rivage; la tempête qui s'éleva, fut cauſe que nous avançâmes peu pendant le jour; mais le ſoir le tems s'étant remis au beau, nous voguâmes fort heureuſement juſqu'à minuit.

Le Lundi il fit une grande pluie à laquelle succéda un si bon vent que nous fîmes cent milles la nuit suivante. Le même tems continuant le Mardi nous avançâmes beaucoup. Les gens du Bacha se baignérent tout le corps ; j'admirai la patience des Turcs, qui plûtôt que de dépenser un Sequin pour une chambre, aiment mieux demeurer exposés à toutes les rigueurs de l'air comme des bêtes : du reste ils étoient tous assez honnêtes, ils eurent de bonnes maniéres pour moi, soit pendant le chemin, soit pendant le séjour que je fis à Trébizonde ; à quoi je répondis avec d'autant plus d'empressement que je pouvois avoir besoin de leur crédit, particuliérement pour retirer mes hardes du Raïs Lester.

La même pluie & le même tems durérent tout la nuit du Mécredi, jusques à midi du même jour : en sorte que nous nous trouvâmes à 3. milles de Trébizonde : mais il calma après, le vent devint si contraire, qu'il fallut remorquer la Saïque avec le Caïc. Je ne regrettai point les deux écus & demi que j'avois donnés pour ma petite chambre, car je n'aurois jamais pû résister à l'incommodité du tems : il est vrai que celui qui me l'avoit louée, me fit ensuite un mauvais procès, prétendant

davantage que je n'étois convenu en présence de l'Interpréte & de M. Mener. Je lui donnai quelque choſe de plus dont il ſe contenta, quoiqu'il eût trouvé deux faux-témoins Tartares, qui dépoſoient m'avoir entendu faire prix à ce qu'il me demandoit. Toute la ſuite du Bacha coucha dans la Saïque. Pour moi qui ne penſois qu'à ſortir de la Turquie, je deſcendis à terre dans le même moment, je me rendis à l'Hoſpice que les PP. Jéſuites François avoient depuis 3. ans, pour la commodité de leurs Miſſions.

J'y trouvai le Pere Villot Supérieur de la Miſſion d'Arménie, & trois autres avec le Dominiquain, tous habillés à l'Arménienne : ils marquérent une grande joie de me voir hors de priſon, arrivé heureuſement après trois jours de mauvais tems, & une navigation de 900. milles. Auſſi aurions-nous été fort en danger, ſans que le Pont-Euxin, étant renfermé dans une circonférence de médiocre étendue, il n'eſt pas ſujet aux grandes agitations comme les Mers ſpacieuſes ; je recouvrai mes hardes que ces Peres avoient retirées, & fait porter à leur Couvent ; ce qui rendit ma joie parfaite.

Ils me racontérent auſſi ce qu'ils avoient auſſi ſouffert dans leur voyage, s'étant

mbarqués sur la seconde Saïque, comme je l'ai dit, ils vinrent jusqu'à Ounia, à 500. milles de Trébizonde, d'où ils étoient partis dans de petits Caïcs, & avoient couru de grands risques. Ensuite ils avoient été arrêtés pour les droits, & relâchés sous la caution du Raïs du Caïc, pour en rendre compte au Caragier de Trébizonde, qui jugeroit si les François devoient payer ou non, parce qu'on faisoit courir un faux bruit, que leur Roi avoit rompu la Paix avec le G. Seigneur; néanmoins le Cadi jugea qu'ils étoient éxemts. Le soir nous nous divertîmes assez bien, en nous congratulant les uns les autres de notre arrivée, & oubliant les dangers passés.

Trébizonde que les Turcs apellent Taraboſſan est située au 41e. degré de latitude sur le bord de la Mer Noire, au pied d'une montagne qui regarde le Septentrion. Son circuit n'est que d'un mille; mais avec ses grands fauxbourgs, elle ne laisse pas d'avoir 20000. Habitans. C'est un Archevêché, elle est la Capitale de la Cappadoce, Province qui se trouve entre l'Asie Mineure, & la Grande Arménie. Après la prise de Constantinople, les Empereurs Grecs y établirent le Siége de leur Empire; mais cela dura peu: la maison de Lascaris qui avoit régné depuis 1261. y

finit en 1460. ſous l'Empereur David, lorſque Mahomet II. conquit cette Ville & la détruiſit. Les Turcs l'apellent aujourd'hui la Capitale de la Province Genich ou Jenich. Elle eſt célébre par le Martyre des 40. Soldats que l'Empereur Licinius fit mourir dans un lac gelé, & par la naiſſance qu'elle a donné à George de Trébizonde, homme d'une profonde érudition, qui mourut en 1486. âgé de 90. ans, & à Beſſarion que ſon mérite éleva au Cardinalat, & au Patriarchat de Conſtantinople.

Cette Ville a été ſaccagée pluſieurs fois, particuliérement dans le dernier ſiécle, où les Moſcovites la prirent en 1617. il la raſérent de même que Sinope & Caffa auſſi ſur la Mer Noire; ce qui fait qu'elle reſſemble moins à une Ville Impériale qu'à un Village, ou plutôt à une forêt habitée, car toutes les maiſons ont des jardins fort ſpacieux, remplis d'Oliviers & d'autres arbres fruitiers, outre les champs qu'elle renferme dans leur enclos. Il y a deux petits Forts, l'un ſur la montagne, où commande un Chiaoux, l'autre dans la plaine, qui ſert ſouvent au Bacha ou Beglierbey, qui eſt Gouverneur de la Ville, ſans avoir de Sangiac ſous lui. Ils n'ont pas une fort garniſon, & ſont ſi mal pourvûs

d'artillerie, que ſi les Habitans ne prenoient pas les armes dans la néceſſité, cette Ville ſeroit peu capable d'une longue réſiſtance. Les Faubourgs ne ſont preſque remplis que d'Arméniens & de Grecs, qui ont leurs Evêques pour l'éxercice de leur Religion.

J'y vis auſſi des femmes de Mingrelie dont la beauté eſt ſurprenante, mais malheureuſement elle eſt accompagnée d'une débauche outrée, la plûpart ſervant de concubines aux Turcs. Outre cela l'impunité de l'adultére les rend encore plus mauvaiſes, puiſque le galant n'eſt obligé, pour toute ſatisfaction, que d'acheter un porc & le manger avec le mari & la femme.

Les vivres y ſont chers par raport aux autres endroits de la Turquie, & mauvais, particuliérement le pain. On n'y mange de la viande que quelques mois de l'année; l'on n'y trouve jamais de poiſſon, parce que la Ville eſt ſans Port; elle n'a qu'une plage ſujette à l'inconſtance continuelle de la Mer, ce qui rend la pêche fort difficile: l'huile eſt ce que le terroir produit de meilleur; le vin eſt médiocrement bon, ce ſont les Villages circonvoiſins qui fourniſſent les meilleurs fruits. L'huile & le vin ſe conſervent

dans des urnes de terre, on les fait paſſer d'un vaiſſeau dans un autre, en y apliquant deux cannes jointes enſemble, dans l'une deſquelles on aſpire pour le boire ou le tirer.

La Douanne eſt peu rigoureuſe à Trébizonde: mes hardes ne furent point viſitées, ni celle des PP. Jéſuites. Ainſi l'on peut faire entrer tout ce qu'on veut; cependant comme je craignois que les Gardes ne me fiſſent de la peine en chemin, j'allai le Samedi trouver moi-même le Douannier, pour avoir le Theskeré, s'en raportant à ce que je lui diſois, il me demanda combien j'avois payé à Conſtantinople, ſur ce que je lui répondis que j'avois donné quatre piaſtres, pour quelques bagatelles que je portois, il m'en prit autant, outre une lunette d'aproche dont je lui fis preſent.

La maiſon du Bacha fut entretenue pendant pluſieurs jours aux dépens des Arméniens & des Grecs, qui doivent outre cela lui faire de conſidérables preſens à ſon arrivée, quoique cela ne les éxempte pas du Caragi ou taxe par tête: cela fait compaſſion d'entendre leurs plaintes, étant obligés de lever tout cet argent à force de travail & d'induſtrie. Et malreuſement pour eux les vivres étoient fort

à force de travail & d'industrie. Et malheureusement pour eux les vivres étoient fort chers, à cause du Ramadan, pendant lequel les Turcs, comme nous l'avons dit, réparent le jeûne du jour, par les grands repas de la nuit, où ils mangent ce qu'il y a de meilleur.

Le Dimanche après la Messe, je fûs voir le Fort d'en bas, qui est situé sur un rocher, avec une double muraille, & un fossé profond : il me paroît par sa structure être plus ancien que l'autre.

Comme le Raïs apellé Lester refusoit de me rendre le Theskeré de Constantinople, & que de mon côté je refusois de lui payer le Nolis, nous allâmes le Lundi devant le Cadi, qui décida en faveur du Raïs, parce qu'il étoit venu dans sa Saïque.

Cependant les PP. Jésuites & moi nous nous disposions à partir avec la Caravanne pour nous rendre à Arzerum; nous louâmes des chevaux, donnant un sequin de chaque cheval pour onze jours de chemin, (ce qui auroit peut-être coûté dix écus dans un pays Chrétien.) On met une démie charge avec le Cavalier, selon la maniére du Levant; nous allâmes de cette sorte les Peres & moi. Il faut convenir qu'on dépense peu en voyage dans la Turquie,

tant les vivres y ſont à bon marché; mais cet avantage eſt diminué par l'incommodité de loger dans les Karvanſeras, où l'on ne trouve rien : de maniére qu'il faut aller acheter ailleurs ce qu'on veut manger, & l'aprêter ſoi-même. Il eſt vrai que les Turcs portent toute ſorte d'uſtanciles de cuiſine, qui ſont d'un beau cuivre bien clair & bien poli.

Notre compagnie étoit compoſée du Pére Villot Lorrain, Supérieur d'Arzerum, qui avoit été rétabli dans ſa Miſſion par un Firman ou ordre exprès du G. Seigneur, en ayant été chaſſé par le Bacha, lui & ſes compagnons deux ans auparavant, auſſi bien que ceux de Trébizonde, à l'inſtigation des Arméniens & des Grecs Schiſmatiques : du P. Dalmaz d'Auvergne, qui alloit en Miſſion dans la Province de Chiamaki en Perſe; du P. Martin de Guienne, qui alloit pour la même choſe à Iſpahan; & du P. Dominique de Bologne Dominiquain, deſtiné au même miniſtére dans le Couvent de Naxivan; le P. Lau des environs de Lyon, étant reſté à Trébizonde pour la même fonction.

CHAPITRE VII.

Voyage de l'Auteur jusqu'à Arzerum.

LE Mardi 27. d'Avril, nous partîmes tous ensemble après le dîner avec une bonne Caravanne. Ayant marché 4. heures par un chemin montueux & fangeux, nous allâmes loger dans le Karvansera d'Oreglan, qui étoit ruiné, nous y passâmes la nuit à découvert au bruit d'un torrent, mêlé à celui que font des chiens sauvages qui courent par troupes dans les montagnes.

Le Mécredi à la pointe du jour nous continuâmes notre marche; après avoir été 9. heures à faire 24. milles par des montagnes très-rudes, nous nous arrêtâmes au Karvansera de Cuscan, qui est si spacieux, qu'il n'a point d'autre toit que le Ciel. Cette route à la verité n'est pas la plus fréquentée, mais on la prend dans l'Hyver, parce que celle d'Agagi-Bachi, plus courte de deux journées, n'est point praticable, à cause des neiges: ce qui fit qu'au sortir de Trébizonde, nous suivîmes la gauche, passant sur le pont où les Gardes de la Douanne ont coûtume d'être.

Le Jeudi nous ne fimes que monter avec beaucoup de fatigue, parce que ces montagnes ſont fort roides, & étoient couvertes des neiges. Elles abondent en pins, & ſont ſi hautes, qu'à la fin du jour étant arrivés ſur le ſommet du Mont Zigana, nous nous trouvâmes preſque dans la ſeconde région de l'air. Le vent eſt pour l'ordinaire ſi impétueux en cet endroit, que deux années auparavant, il y périt au mois de Février 8. ou 10. perſonnes du nouveau Gouverneur de Trébizonde, Calolicos, qui furent ſuffoquées par la violence de l'air, & par la quantité des neiges. Pour me confirmer ce fait, le Pére Villot me raconta qu'il y avoit paſsé dans le mois de Janvier, il y avoit cinq ans, avec le Pére Vanderman Flamand; que le froid ôta à ce dernier l'uſage de la langue, & l'obligea de reſter dans les neiges, ne pouvant ſuivre la Caravanne; il revint en mâchant du girofle: depuis ce tems-là les Miſſionnaires ont donné à cette montagne le nom de la Montagne du Girofle.

Alors le Pére Dalmaz accablé de fatigue perdit patience, & éclata en ces termes: *Meſſieurs de la Propagande, venez voir ce qui ſe paſſe ici, venez-y, vous dis-je, vous qui ne nous donnez pas un ſol, car nous ne*

vivons que des charités de France. Si vous étiez ici, vous donneriez tout votre bien pour être ramenés chez vous. Ces mêmes paroles lui échapoient de tems en tems ; pour le piquer encore davantage, je lui dis en soûriant : *Mon bon Pére, vous pensiez donc en venant aux Missions du Levant, aller à la promenade aux Tuilleries ou au Palais Royal ?*

Je ne descendis point cependant de cheval comme les autres, pour éviter la fatigue, & je me mis en danger de n'en jamais revenir, si j'étois tombé de quelques-uns de ces affreux rochers. Nous descendîmes après pendant quatre milles, pour arriver au Karvansera, qui reçoit son nom de la même montagne, n'ayant pû faire que 24. milles en onze heures. Nous continuâmes de descendre le Vendredi, par un chemin plus facile, mais qui étoit aussi plus long qu'il n'auroit dû être, à cause de la quantité de sapins, de hêtres, & de noisetiers, dont la montagne est couverte. Nous passâmes ensuite le troisiéme pont de pierre près d'une montagne, au pied de laquelle nous entrâmes dans un chemin sous-terrain, qui conduit de l'autre côté à un petit Karvansera. Après avoir marché dix autres heures, & fait 22. milles, nous allâmes loger dans le Karvansera du Village

Guimis-Xan, c'eſt-à-dire, Maiſon d'argent, à cauſe des mines de ce métal, qu'on trouve aux environs, où le terrein produit des pommes & des noiſettes en quantité, mais de mauvais vin. Nous y fûmes fort mal la nuit.

Le Samedi premier jour de Mai, après avoir fait ſix milles, nous paſsâmes par une mine d'or (où l'on ne travailloit pas, parce que la riviére y entroit) un peu plus loin par une mine d'argent. Les gens du pays me dirent qu'il y en avoit pluſieurs autres de plomb & de cuivre. Auſſi ce dernier eſt à fort bas prix chez les Turcs, qui en font toutes ſortes d'uſtenciles étamées dedans & dehors. Nous trouvâmes enſuite Couvans; lorſque nous eûmes fait 20. milles, nous nous arrêtâmes à l'entrée de la nuit chez un de nos Catergis, dans le Village de Balaxor, ſitué dans une plaine très-fertile. On ne ſçauroit dire ſi les maiſons ſont des grottes ou des écuries, étant creuſées dans la terre, qui ſert de murailles avec des groſſes poutres miſes deſſus en travers, pour ſoûtenir la couverture, qui eſt auſſi de terre, ſur laquelle on marche, parce qu'elle eſt au niveau du chemin. Il y a au milieu une grande ouverture, pour recevoir le jour; car ceux qui les habitent, ſe ſoucient peu qu'on les

les regarde par là, & qu'on faſſe pis encore, ſi l'on veut. Les hommes & les bêtes ſont pêle-même ; ainſi je ne fûs pas fort content de paſſer la nuit en telle compagnie.

Ils ont en ce pays-là une fournaiſe ou ſorte de four, qui ſert à cuire le pain & à d'autres uſages. C'eſt une foſſe profonde d'environ deux pieds, enduite de terre détrempée, délayée en façon de mortier, avec un petit trou par où s'évapore la fumée : on l'emplit de bois ; après qu'il eſt allumé, l'on traverſe la bouche de cette foſſe d'une barre de fer qui eſt mobile, elle eſt faite de maniére qu'elle peut porter cinq marmites, & tourner pour la commodité de celui qui ſoigne à la cuiſine. Quand les marmites ont bouilli, qu'on a ôté le feu, qu'on a bien nettoyé le four, on y met la pâte qui n'eſt point levée, à la maniére du Levant : c'eſt de cette façon que ſe cuit en peu de tems le pain ou plûtôt cette galette, qui eſt ſi fort au goût des Mahométans ; enſuite le four ſert à mettre la table & à échauffer les convives, ſans qu'ils aient beſoin d'autre feu. Après on le ferme, ſon dernier uſage eſt de tenir chaudement les viandes qu'on garde pour les ſurvenans.

Comme ce Village n'eſt preſque habité

que d'Arméniens, ils venoient en foule à notre écurie, pour se faire instruire par le P. Villot, dans les mystéres Divins : il sçavoit fort bien la Langue Arménienne : il avoit inventé un Jeu semblable à celui de l'Oie, afin de les leur rendre plus compréhensibles, lui donnant le nom de Jeu de dévotion, parce que les Saints mystéres y étoient marqués.

Je ne fûs pas peu édifié de voir la ferveur avec laquelle ces bonnes gens s'empressoient d'entrer dans notre écurie ; s'apellant les uns les autres pour venir entendre la parole de Dieu, ce qui dura jusqu'au soir. La moisson est grande en Asie, mais il y a peu d'Ouvriers. Si un Missionnaire passoit ici quelques semaines, il tireroit tous ces gens-là des ténébres de l'héréfie, tant ils sont faciles à être ramenés de leurs erreurs. Les PP. Jésuites travaillent à cet ouvrage avec beaucoup d'ardeur, dans la Perse & dans la Turquie, y souffrant même avec une constance héroïque les peines & les avanies que les Mahométans leur font tous les jours, tantôt en les chassant de leurs Missions, tantôt en les persécutant. Ils sont entretenus des revenus établis pour cet effet en France.

Il arriva le soir un Chiaoux qui alloit presser la marche des troupes Asiatiques,

qui ne faiſoient que de petites journées, afin de ne ſe trouver à Belgrade qu'à la fin de la campagne : ce qui fut très-fâcheux pour nous, car on vint à minuit enlever deux de nos chevaux, en ſorte que nous fûmes fort embarraſsés le matin, quand il fallut partir avec la Caravanne, parce qu'il n'y avoit point de monture dans le Village; cependant afin de ne pas demeurer exposés aux voleurs & aux Janiſſaires, des demies charges nous fimes des charges entiéres, de cette ſorte il nous reſtoit un cheval, pour nous porter tour à tour.

Le Lundi nous payâmes par cette diſgrace le plaiſir de l'agréable repas que nous avions fait le ſoir du Dimanche, & de la bonne nuit que nous avions paſsée en mémoire de la persécution que les Jéſuites avoient ſoufferte à pareil jour à Arzerum & à Trébizonde deux années auparavant.

Nous nous encourageâmes les uns les autres en partant : nous ſuivîmes comme des Pélerins la Caravanne dans un beau pays de plaine bien cultivé. Les Jéſuites ne voulurent point ſe ſervir du cheval, ils firent en Apôtres, toute cette journée à pied ; pour le Dominiquain & moi, nous allâmes tour à tour ſur le cheval. Comme le pays eſt abondant en pigeons & en cer-

tains oiseaux de riviére, qui ressemblent fort aux canards sauvages, j'en tuai plusieurs en volant, aussi bien à cheval qu'à pied; ce que les Turcs, qui ne pouvoient en tirer un seul, admiroient beaucoup, d'où le Pére Villot prit occasion de dire que j'étois chasseur du Roi de France, qui m'envoyoit au Roi de Perse pour servir auprès de lui en cette qualité. Après avoir fait 12. milles en six heures, nous passâmes par le Fauxbourg de la Ville de Beibourt, où l'on paie un quart de ducat pour chaque cheval.

Cette Ville est bâtie sur un rocher, elle est entourée de murailles, avec quelques piéces d'artillerie. On y fait des tapis de laine, qui ne sont pas chers. Le Fauxbourg est situé en partie dans la vallée, & en partie sur le penchant de la montagne. Nous passâmes outre, & nous fimes encore six milles le long d'une riviére, proche de laquelle nous campâmes dans un endroit apellé Maaciour, où nous retrouvâmes nos chevaux que le Chiaoux y avoit laissé. Il survint une grosse pluie, qui nous mouilla fort.

Le Mardi nous mîmes quatre heures à faire dix milles, nous nous arrêtâmes après dans le Village d'Avirac sur une montagne, pour nous reposer, parce que la jour-

née devoit être longue. Nous logeâmes dans la maiſon, ou plutôt dans l'écurie d'un Arménien, de la même ſtructure que les précédentes. On ſemoit alors dans ce pays-là du froment, parce que la terre y eſt ſi bonne, qu'il ne faut que fort peu de tems pour le faire croître, & produire une abondante récolte; généralement les vivres y ſont à ſi bon marché, qu'on a ſix œufs pour trois deniers, & une poule pour quatre ſols.

Le Mécredi nous montâmes d'affreuſes & rudes montagnes toutes couvertes de neiges; nous vîmes ſur la derniére une belle carriére de marbre blanc. Dans l'apréhenſion que les Turcs de la Caravanne avoient d'être attaqués par les voleurs, ils venoient l'un après l'autre m'avertir d'être ſur mes gardes; contant fort ſur moi, parce qu'ils me voyoient armé d'un bon mouſqueton, de deux piſtolets, & que je paſſois pour un habile tireur. Ils avoient cependant quelques armes à feu, mais les uns manquoient de poudre, les autres de plomb, il s'en trouvoit même qui n'avoient point de pierres. Les fuſils de quelques-uns étant en deſordre, ils s'adreſsérent à moi, afin que je les accommodaſſe, & que je leur donnaſſe des charges, tant ils craignoient d'être ſurpris. Nous deſ-

cendîmes de l'exceſſive hauteur de la troiſiéme montagne dans une vallée très-profonde, tandis que les chevaux gliſſoient ſur la neige avec leurs charges, nous vînmes nous repoſer dans l'écurie du Village de Carvor, ayant marché onze heures pour faire 24. milles.

Le Jeudi, comme on devoit paſſer l'Euphrate à gué, qu'il y avoit du danger, à cauſe que les eaux étoient fort groſſes, nous aimâmes mieux faire un tour de trois lieues que de nous y expoſer. C'eſt pourquoi nous étant ſéparés de la Caravanne, ſuivis d'un petit nombre d'autres, nous allâmes paſſer ce Fleuve ſur un pont de pierre proche de l'endroit où il reçoit le Gerzime qui ne lui eſt guéres inférieur; il n'eſt pas ſi grand que le Volturne de Capoue. Nous continuâmes notre chemin à la gauche de l'Euphrate le long de la plaine d'Arzerum, pendant huit milles, pour nous rendre au Village de Teuriſkiouch après une marche de deux heures de ſuite. On trouve dans tous ces endroits une perſonne préposée par le Caragier à la recette du tribut qu'on éxige des paſſans, mais nous nous en éxemptâmes en qualité de Francs, munis du Firman du G. Seigneur.

Comme le Catergi nous aprit le ſoir que

nous aprochions d'Arzerum, je lui promis un préſent pour me laiſſer cacher certaines choſes ſujettes à la Douanne, dans un ſac de paille, qu'on a coûtume en ce pays-là de mettre au lieu de bardelle, ſous la charge du cheval.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Arzerum. Deſcription de cette Ville.

LE matin du Vendredi, nous traversâmes une belle plaine, bien cultivée, remplie de bourgades, & terminée par des montagnes couvertes de neiges; nous arrivâmes à Arzerum après avoir fait 12. milles. En entrant dans le Fauxbourg nous payâmes ſept ſols pour chaque cheval, nous allâmes enſuite à la Douanne; mais le Douannier étoit à la priére de midi. Comme il en revint tard, nous le priâmes de mettre un cachet à nos valiſes, afin qu'il pût les viſiter à ſa commodité: il ſe contenta d'envoyer quelque tems après, une perſonne qui ne trouva aucune choſe ſujette aux droits. Ainſi j'eûs l'avantage de ne point éprouver cette rigueur, dont parle Tavernier, qui raporte que le Douan-

nier envoie des gens à une journée d'Arzerum, pour cacheter les valiſes & les balots, de peur qu'on en ôte quelque choſe, & qu'on ne fraude les droits.

Je louai une fort belle chambre dans un Karvanſera proche de la Douanne, afin d'avoir la compagnie de M. Preſcot Marchand Anglois, qui faiſoit auſſi la fonction de Conſul ; il logeoit devant ma porte. Il me fit beaucoup d'honnêtetés, & me régala très-bien ce jour-là à dîner & à ſouper, m'excitant à boire autant que lui, ce qui m'étoit impoſſible. Il m'aprit qu'il étoit parti la veille une grande Caravanne pour Tauris ; j'en fus très-fâché, car ç'auroit été une bonne occaſion pour moi.

Arzerum, ou Erzerom, eſt ſitué ſelon quelques-uns dans l'Arménie Mineure, mais la plus grande partie le fait Capitale de la Grande, où l'on croit probablement que le premier homme fut créé, & placé dans les jardins délicieux. Ce pays eſt certainement très-célébre, ayant été le premier cultivé par Adam, après qu'il eût été chaſsé du Paradis terreſtre ; c'eſt auſſi où Noé deſcendit de l'Arche, & offrit un ſacrifice à Dieu. Pays qui a conſervé pendant long-tems ſur la cime de ſa plus haute montagne, les reſtes de l'Arche, ſelon

les anciennes traditions, & qui a été le séjour des premiers Patriarches. Les Auteurs profanes veulent que l'Arménie tire son nom d'*Armenus*, Héros originaire de Theſſalie.

Arzerum eſt ſitué dans un terrein égal aſſez proche de l'Euphrate, ſous de hautes montagnes, au bout d'une plaine longue de 30. milles, & large de 10. Ses murailles, qui ſont doubles, ſans être terraſsées, ont 2. milles de circuit. Elle eſt défendue d'un foſsé ordinaire, de différentes tours bâties d'eſpace en eſpace, & munies de petites piéces d'artillerie, qu'on apelle Fauconneaux, ce qui fait qu'en dehors, elle reſſemble à Conſtantinople. Au bout du côté de l'Orient, il y a un Château avec un Fort pour l'Aga des Janiſſaires, l'un & l'autre commandés d'une colline, avec une tour, d'où l'on peut découvrir l'ennemi de Fort loin. On voit proche de ce Château l'Egliſe Archiepiſcopale des Arméniens, qui eſt preſque ruinée, à l'exception de deux tours de brique. Il y a trois Portes à la Ville, qui ſont toutes de fer; on voit 20. belles piéces de canon à celle qu'on apelle de Tauris. On a rompu toutes les autres piéces pour les porter à Conſtantinople. Les maiſons de la Ville, de même que celles des Fauxbourgs, où il

ne demeure preſque que des Arméniens, ſont baſſes & mal conſtruites, n'étant que de bois & de terre ; les rues ſont étroites, ſans pavé, & les Bazars à l'ordinaire. On compte dans les Fauxbourgs juſqu'à 22. Karvanſeras pour les Caravannes de Perſe, tant ils ſont peuplés auſſi bien que la Ville.

Les neiges perpétuelles dont les montagnes voiſines ſont couvertes, rendent l'air fort froid ; cela eſt cauſe que le fruit ne meurit pas ſi promptement, & qu'on en aporte de Georgie, & des Villages circonvoiſins. Au reſte on n'y a pas tant de mal aux yeux, que le ſoûtient Tavernier.

Les vivres y ſont à fort bon marché. Avec un ſol on a du pain ſuffiſamment pour un jour ; pour ſix ſols & demi, on a près de 30. livres de biſcuit, 5. œufs pour un ſol, une poule pour 5. & le reſte à proportion ; néanmoins avec toute la fertilité de ce terroir qui produit une ſi grande abondance, il n'eſt pas vrai que le froment y meuriſſe en 60. jours, ni l'orge en 40. comme le Voyageur, dont je viens de parler, l'aſſure ; car pendant que j'y fûs, on ſemoit actuellement pour faire la récolte en Septembre.

L'Euphrate vient d'une montagne d'Arménie qu'on apelle Afrat ou Mingol, qui

eſt à ſix lieues d'Arzerum, dont ſelon l'Ecriture-Sainte & les Interprétes, je pouvois aller en ſix heures de tems au Paradis terreſtre, puiſque ce Fleuve y avoit ſa ſource ; mais d'autres croient que ſa véritable ſource étoit en Georgie, & que les fréquens tremblemens de terre l'ont couverte.

Le Gouvernement d'Arzerum raporte beaucoup. Il eſt fort conſidérable chez les Turcs. Les femmes de la Ville ſont vêtues de drap, portent des bottines, & ont un bandeau noir pour ſe cacher le viſage, avec un long voile de toile qui deſcend juſqu'aux genoux.

Le Samedi 8. M. Laironiére, François originaire du Blaiſois, arriva avec la Caravanne de Perſe : le lendemain il ſe fit Mahométan, deſeſpérant d'avoir jamais pardon de deux duels qu'il avoit faits, dans leſquels il avoit à chaque fois tué ſon homme. Il publioit ici qu'il avoit été envoyé par le Roi, comme eſpion parmi eux; que tous les Francs qui venoient dans le Levant, étoient tous des eſpions que le Roi envoyoit pour exciter les Perſans à tâcher de recouvrer Bagdat & Arzerum; qu'il en envoyoit auſſi en Moſcovie, pour engager le Czar à s'emparer de toutes les Places qui ſont ſur la Mer Noire, & qu'ils por-

toient tous leurs lettres de créance cousues dans la semelle de leurs souliers. Quoique cet homme-là passe pour fou parmi les François, ces Barbares cependant ne laissent pas d'ajoûter foi à ce qu'il dit, ou du moins d'en faire le semblant, pour avoir occasion de chagriner les Francs; cela me donna quelque apréhension.

Je fus entendre la Messe le Dimanche chez les PP. Jésuites. Comme j'avois laissé mon mousqueton à la porte d'Arzerum, ainsi qu'il se pratique, j'envoyai le Lundi ce qu'il falloit pour le ravoir, au Turc de garde, qui ne voulut rien prendre, parce que le valet de M. Prescot le demanda de la part de son maître. Mais le Mardi sortant de ma chambre, pour aller dans celle de M. Prescot j'aperçus ce même Turc, qui venoit par la porte du Karvansera, il me faisoit signe de l'attendre. Comme je ne pensois à rien, je passai outre, parce que je n'entendois pas son langage, & que nous n'aurions pû faire grande conversation : le fier Turc piqué du mépris que je paroissois marquer, courut après moi le Cangiar ou couteau à la main, il m'auroit blessé, si M. Prescot ne l'avoit retenu, le prenant au milieu du corps. En tout autre pays son insolence ne m'auroit point fait peur; mais il est trop dangereux en

Turquie pour un Franc, de mettre la main sur un Turc ; c'eſt pourquoi je fus obligé, pour m'en défaire, de lui donner ce qu'il demandoit.

Le Mécredi je dînai avec le P. Villot qui m'avoit invité : nous nous réjouîmes bien à l'occaſion de notre heureuſe arrivée ; mais cette joie fut fort rabatue le lendemain, car il vint trois perſonnes de la part du Muſſelin, ou Lieutenant du Bacha, qui me commandérent de ſortir de la Ville le jour même : ordre qu'ils avoient pareillement donné aux PP. Jéſuites & au Dominiquain, parce qu'ils nous croyoit tous les cinq Papas ou Religieux. Nous jugeâmes que c'étoit là l'ouvrage, non-ſeulement du François renégat, mais encore des Arméniens Schiſmatiques, pour empêcher l'établiſſement des Péres dans Arzerum, & la Prédication de la parole de Dieu. Ils avoient fait préſent deux ans auparavant de 2000. piaſtres au Bacha, pour faire chaſſer tous les Miſſionnaires, parmi leſquels étoit le P. Grimaldi qui paſſa à la Chine : ce qui ne ſe fit pas ſans tumulte, car plus de 2500. Arméniens coururent à la porte du Bacha, & plus de 400. à celle du Couvent. Les Péres auroient été en danger de perdre la vie, s'ils n'euſſent pas eu le ſoin de ſe barricader.

Pour obvier à un ſi grand mal, on envoya le Frere Manfredi, qui faiſoit la profeſſion de Medecin, pour tâcher de regagner l'affection du peuple, & preſenter le Firman du G. Seigneur au Muſſelin pour le rétabliſſement des Péres dans Arzerum; mais le Muſſelin ſans le vouloir voir, ni lire, ordonna que nous euſſions à reprendre la route de Trébizonde le jour même. Il ne faiſoit pas grand cas du Firman, à cauſe du grand éloignement de la Cour; il diſoit que les Papas avoient repreſenté au Sultan, ce qu'ils avoient voulu; qu'il vouloit lui marquer lui-même, la répugnance que la Ville avoit pour un tel établiſſement. Le Frére fut enſuite au Cadi, pour avoir au moins quelque peu de tems: on lui répondit civilement que les Péres pourroient s'en aller avec la premiére Caravanne, afin de n'être pas exposés à être aſſaſſinés par des voleurs. Le Muſſelin ayant entendu parler de cela, envoya chercher le Frére Manfredi, il le gronda premiérement d'avoir été l'occaſion du retour des Péres, & de la ſuſpenſion de leur départ; enſuite il le fit mettre en priſon: mais ayant ſçu que c'étoit par la permiſſion du Cadi, il l'en fit ſortir deux heures après, le menaçant de le faire reſter dans la Ville; & qu'après que ſon procès auroit été bien

instruit, il lui feroit donner la bastonade jusqu'à ce que les ongles des pieds fussent tous sautés.

Le même jour le Mussélin voulut sçavoir de M. Prescot, qui j'étois ; il lui parla de mes voyages, & lui dit que je n'étois pas un Religieux de la Compagnie, mais un séculier qui voyageoit par simple curiosité. En sortant le Dominiquain se trouva là, & le pria de vouloir faire sçavoir aussi au Mussélin, qu'il n'étoit point de la Compagnie de Jésus, mais un Dominiquain qui alloit en Perse par le commandement de son Général ; que son ordre n'étoit pas compris dans la requête des Arméniens, & qu'ainsi il pût obtenir la permission de continuer son voyage. Mais les paroles du Consul n'eurent aucune force sur le cœur de ce Barbare, il n'y avoit que de l'argent qui pût l'attendrir.

Le P. Villot trouva fort mauvais que le Dominiquain se fût ainsi servi de M. Prescot, de sorte qu'il vint le soir tout en colére, me dire, que chacun n'avoit qu'à faire comme il pourroit, que pour lui & ses compagnons, ils avoient le Firman pour aller en Perse. Je lui répondis qu'il pouvoit faire ses affaires comme il voudroit, que jusqu'à present Dieu m'avoit toûjours aidé, & que j'espérois qu'il m'aideroit

encore ; qu'ayant mon départ d'Italie j'avois prévû tous ces inconveniens, que je m'étois préparé à tout ce qui pourroit arriver ; qu'ainſi, je retournerois ſans peine à Trébizonde pour paſſer en Perſe par la Georgie.

Je fûs le Vendredi à la Meſſe chez les PP. Jéſuites, je vis le Frere Manfredi qui alloit chez le Muſſelin, & qui peu de tems après revint avec une réſolution favorable: ſur quoi le P. Villot me dit : *M. Gemelli, l'affaire eſt accommodée pour 25. ducats ; il vous en coûtera deux ſequins pour paſſer en Perſe.* J'aurois pû lui marquer qu'il ne me faiſoit cette honnêteté qu'afin d'épargner, puiſque le Muſſelin ne demandoit pas plus pour cinq que pour trois ; mais ne voulant pas paroître ſenſible à l'intérêt, je répondis, que je paierois volontiers ma part ; pour le Dominiquain, il conſentit avec bien de la peine à donner la ſienne.

Après dîner le Nazar ou Protecteur des étrangers, qui avoit apris toute cette affaire de ſon frére le Muſſelin, envoya chercher le Frére Manfredi : il fit beaucoup de bruit, ſur ce que nous n'étions pas partis. L'autre répondit que nous avions permiſſion d'aller en Perſe : non, repliqua le Nazar, vous retournerez à Trébizonde avec la Caravanne qui eſt prê-

te à partir. Le Frére voyant que celui-ci vouloit avoir auſſi de notre argent, lui dit que le lendemain il lui donneroit réponſe. Mais le Ciel voulut que le lendemain les deux Fréres reçurent nouvelle que le Bacha avoit envoyé deux autres perſonnes à leur place; de ſorte que tout occupés de ce qu'ils devoient faire, pour empêcher les autres d'y entrer, ils ne ſongérent plus à nous.

Sur le ſoir le Muſſelin envoya demander quelques-uns des Péres qui ſçût le Turc, pour lui expliquer quelques Cartes de Géographie que Laironiére lui avoit données, ce qu'il ne pouvoit pas faire lui-même. Le P. Villot y fut, qui le ſatisfit pleinement ſur une partie de l'Aſie, quoique le Turc n'y comprît pas beaucoup: on lui demanda enſuite où il avoit apris la Langue Turque; il répondit que c'étoit à Conſtantinople, où il avoit paſsé une année; le Muſſelin dit qu'il étoit impoſſible de parler ſi bien en ſi peu de tems. La converſation vint enſuite ſur notre affaire, ce qui fit que le Pére dit: *J'ai été quelque tems auſſi dans Arzerum, j'y étois lorſque l'on chaſſa tous les Religieux: & il me paroît, parce que j'entens dire, que vous voulez faire la même choſe, malgré l'ordre du G. Seigneur.* Le Muſſelin lui

répondit : *Que n'allez-vous faire vos Miſſions en Allemagne ? Nous ne le pouvons pas,* dit le Pére, *parce que les Allemans ſont les ennemis de notre Roi, & qu'ils nous tueroient ; c'eſt pourquoi nous venons dans ces pays-ci, qui ſont des pays amis.* Ils furent enſuite chez le Cadi (homme que ſa prudence avoit fait paſſer par les premiéres Charges de l'Empire du tems du Sultan Mahomet ;) après lui avoir expliqué quantité de pays de l'Aſie, il voulut ſçavoir s'il pourroit entreprendre de faire une telle Carte en Langue Turque, combien il lui faudroit de tems : il leur dit qu'oui, & qu'il ne demandoit qu'une ſemaine, ſur quoi on le renvoya chez lui, & on lui dit de reſter pour la faire.

Le P. Villot devant reſter, on envoya huit ſequins au Muſſelin par le Frére Manfredi : après quoi le Chiaja nous fit avertir de partir au plutôt, que le P. Villot partiroit auſſi-tôt que la Carte ſeroit faite. Le Nazar envoya chercher de nouveau le Frére Manfredi, il lui dit qu'il vouloit avoir quelque préſent, auſſi-bien que ſon frére ; mais l'un & l'autre ſe donnoient de bonnes paroles & de belles eſpérances, qui ne devoient aboutir à rien. Le même jour deux domeſtiques du Nazar vinrent me demander une veſte de la part de leur maî-

tre ; mais m'apercevant bien que c'étoit un tour de leur invention, afin qu'ils ne fussent pas mécontens, & qu'ils ne contribuassent point à me chagriner, je leur promis un écu que M. Prescot leur donneroit aussi-tôt que je serois parti ; cela afin qu'ils n'envoyassent point d'autres camarades.

Me voyant exposé de tous côtés aux voleries & aux fourberies, je pris la résolution de m'en aller sans Caravanne ; les Péres furent de mon avis, aimant mieux les uns & les autres risquer à rencontrer des voleurs contre qui nous avions la liberté de nous défendre, que de demeurer plus long-tems dans cette Ville au pouvoir de ces barbares qui n'écoutoient aucune raison : ainsi ayant loué chacun un cheval pour quatre piastres, nous nous disposâmes, sans qu'on le sçut, à sortir d'Arzerum.

CHAPITRE IX.

Départ d'Arzerum. Route jusqu'à Kars. Rencontre de voleurs.

SEMBLABLES aux Israëlites qui fuyoient la persécution des Egyptiens, nous partîmes précipitamment la nuit

nuit du Mardi 18e. jour de Mai, les deux Jésuites, le Dominiquain & moi. Nous avions fait six milles un peu avant le lever de l'aurore, quand nous vîmes venir à nous les Gardes de la Douanne, qui étoient sortis d'une tente ; mais ayant fait voir la permission du Douannier, & leur ayant donné un Roup, qui vaut environ 15. sols, nous nous en délivrâmes, quoique mon Muletier, qui étoit Georgien, eût maltraité un de leurs camarades, qui étoit Arménien. A trois milles de là, mon cheval ayant eu peur, fit un mouvement qui me mit hors de selle ; en tombant je rompis l'attache de mon mousqueton, ce qui m'obligea de le mettre d'une maniére peu propre à m'en servir.

Nous traversâmes tout ce jour-là un pays de plaine, où l'on semoit alors sans avoir labouré. Nous passâmes le soir une grosse riviére pour arriver au Village d'Axa, la patrie de notre Catergi, chez qui nous logeâmes. Nous avions fait 20. milles en huit heures hors du chemin de la Caravanne, qui passe toûjours par le petit, mais agréable Château de Hassan-Kale, situé sur une colline, distante de 4. milles d'Axa, où l'on paie un Roup pour chaque cheval. Le Muletier nous traita fort bien à souper, parce que cet endroit est

abondant en vivres ; on y a quatre pigeons pour 5. sols.

Le Mécredi nous fûmes arrêtés en chemin par un Janissaire, qui vouloit nous faire retourner sur nos pas, pour aller à un Fort payer un certain droit ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous le fimes consentir à le recevoir lui-même, afin de nous éxemter de l'y porter. A 12. milles, il pensa nous arriver pis, à cause que les Muletiers voulurent prendre un chemin différent de celui des Caravannes. Les Gardes de la Douanne de Talichi, & du pont qu'on nomme de Chio-Ban-Hupri, voyant que nous nous détournions, coururent après nous : ils nous commandérent de les suivre jusqu'au Village. Nous leur offrimes de l'argent, pour nous tirer de ce mauvais pas : ils nous demandérent 5. piastres ; mais comme nous nous récriâmes fort haut sur cette éxaction, la peur d'être maltraités les fit fuir. Cependant dans la crainte que cela ne tournât plus mal, nous crûmes qu'il étoit plus convenable de les rejoindre, & de nous accommoder avec eux, ce que nous fimes pour deux piastres.

La fertilité du pays est si grande, qu'on y vit presque pour rien, d'autant plus que les Habitans se contentent de lait caillé,

d'une eſpéce de galette, & d'eau pour leur nourriture. Après avoir fait 28. milles en dix heures, nous arrivâmes au Village de Koraſon, patrie d'un autre de nos Catergis, ſitué à la gauche de l'Araxe, qui coulant du pied de la Montagne de Mingol, va ſe jetter dans la Mer Caſpienne. Les maiſons de ce Village ſont ſous-terraines, comme celles de Balaxor.

Le Jeudi, jour de l'Aſcenſion, nous y reſtâmes par complaiſance pour le Catergi. Un Commis de la Douanne vint reconnoître les valiſes & le Theskeré de la Douanne d'Arzerum, mais il n'éxigea rien. Il étoit accompagné du Nazar ou Protecteur des Etrangers, qui nous voyant ſans paſſeport, revint le ſoir, & voulut avoir une piaſtre, ce qui fut deſaprouvé par le Douannier. La verité eſt que les pauvres Francs ſont, en quelque endroit, & en quelque tems que ce ſoit, la victime de l'avarice des Turcs, qui ne ſe contentent pas de peu. Les femmes de ce Village ſe couvrent le viſage, preſque à l'Egyptienne, avec de certaines petites piéces d'argent de la grandeur d'un liard, ce qui eſt aſſez agréable, quand elles le remuent: les côtés de leurs robes ſont garnis de deux rangs de gros boutons avec d'autres pendeloques d'argent.

Le Vendredi 21. ayant fait 8. milles par un chemin montueux, nous nous reposâmes sur le bord d'une riviére, où nos Catergis se baignérent, à cause qu'il y a des eaux minérales. Continuant ensuite notre route, nous rencontrâmes trois Janissaires, qui, feignant d'apartenir au Caragier, vouloient nous faire payer le tribut: sur le refus que nous en fimes à cause de nos Firmans, ils prétendirent nous obliger de retourner sur nos pas; de maniére qu'encore que nous fussions les plus forts, il fallut leur donner une piastre, pour pouvoir passer outre. On voit dans toutes ces campagnes de très-belles tulipes sauvages, qui seroient fort estimées en Europe.

Enfin nous nous arrêtâmes le soir dans le Village de Mesinghirt, situé dans une vallée au bas d'un rocher, sur lequel paroissent les restes d'un ancien Château. Quoiqu'il y eût plusieurs Chrétiens, nous ne laisâmes pas de loger dans la campagne. Les gens du pays qui vouloient avoir de notre argent, nous firent entendre que peu de jours auparavant, les voleurs de la montagne avoient tout pris à des voyageurs; ce qui ayant intimidé les Péres, un certain Coggia Abram d'Erivan, les porta à vouloir prendre une escorte de quatre hommes, sur le compte de tous. Pour moi, je

voyois fort bien, que c'étoit des espions plus à craindre que les voleurs mêmes, qu'ils étoient trop mal armés pour servir de défense. Mais afin qu'on ne me soupçonnât pas d'avarice, je consentis de payer ma part de 5. Roups qu'on leur donna.

Nous marchâmes de nuit pour aller plus sûrement dans des bois de pins, & par des montagnes environnées de précipices, & remplies de voleurs. Nous en rencontrâmes deux qui n'eurent pas la hardiesse de nous attaquer. Je voulus faire une partie du chemin à pied, pour être plus en état d'éviter les accidens fâcheux; mais étant tombé, je perdis la baguette de mon mousqueton.

Le Samedi à la pointe du jour, nous nous aperçûmes que nos braves étoient tels que je l'avois prévû. L'un avoit un mousqueton en mauvais état, l'autre manquoit de poudre, le troisiéme n'avoit ni poudre ni plomb, le quatriéme portoit pour toute arme une pique, qui avoit besoin d'un bras vigoureux pour fraper: plus voleurs, que les plus grands voleurs, ils nous demandérent leur paiement dès qu'il fit jour, avant même que de nous avoir conduit hors du bois. A quoi le Pére Dalmaz voulut s'opofer; mais celui, qui étoit armé de la pique, se mit aussi-tôt en pos-

ture de le percer : ce qui me fit conſeiller à ce Pére de payer pour ſauver ſa vie. Dès qu'ils eurent leur argent, ils nous laiſsérent ſeuls, ayant encore deux milles à faire dans le bois. Nous n'étions pas encore fort avancés, que nous vîmes paroître douze hommes, les uns à pied, les autres à cheval. Dès que mon Catergi les eût aperçûs, il s'aprocha de moi, me dit Crouſi ou Voleurs ; il me demanda une piſtole, que je ne voulus point lui donner. Cet accident étonna fort toute la troupe, perticuliérement Coggia. Car, quoique je lui euſſe accommodé le ſoir d'auparavant ſon mouſqueton, pour être en état de ſe défendre en cas d'attaque ; il aima mieux cependant confier ſon ſalut à la viteſſe de ſon cheval, en paſſant pour un lâche, que d'expoſer ſa vie en faiſant le brave.

Les Péres remplis de crainte, attendirent avec moi les voleurs : ils reſtérent à cheval, ayant pour toutes armes de mauvais piſtolets, ſans aucune proviſion de poudre. Pour moi, je mis pied à terre, muni de mon mouſqueton & de deux bons piſtolets. Je me plaçai en cet état à gauche derriére des pierres, pour voir de ce rempart ce que feroient ces brigans. Mais comme ils étoient mal armés, que quelques-uns d'eux n'avoient que des bâtons,

ils ne voulurent pas en venir aux mains, quoiqu'ils fussent 12. & tournant bride, ils se retirérent sur la montagne, & nous laissérent le passage libre. Les Turcs louérent fort ma conduite, sur tout les Péres qui ne m'apellérent plus à l'avenir pour plaisanter, que Karvan-Bachi, ou Chef de la Caravanne. Pour moi je fus si indigné de la fuite de Coggia, que pour l'en punir, je voulois qu'on laisât ses mulets au pouvoir des voleurs : mais m'étant rendu aux priéres des Jésuites, je les laissai venir.

Au sortir du bois, nous fimes reposer nos chevaux dans une plaine environnée de bons pâturages, proche d'un Village de Kurdes. Nous marchâmes ensuite pendant trois heures dans un beau chemin, & vînmes coucher au Village de Cotanlo, ayant fait 36. milles cette journée en dix heures. Ce lieu étoit habité d'Arméniens qui nous incommodérent beaucoup avec leurs malades pour avoir des remédes des Jésuites, qui en portent de toutes sortes ; la même chose arrivoit par tout où nous passions. Depuis les montagnes qui partagent le chemin, tout le pays est fort bon, mais inculte faute de laboureurs.

CHAPITRE X.

Courte description de Kars, & suite du voyage jusques sur les frontiéres de Perse.

LE Dimanche, après avoir fait 12. milles en cinq heures, nous arrivâmes à Kars : nous logeâmes au Fauxbourg dans un Karvanſera. Cette Ville eſt ſituée au milieu d'une plaine très-fertile, au 41e. degré 40. min. de latitude. Quoique les vivres y ſoient à très-bon marché, il y a néanmoins peu d'habitans, ce qui vient de ſa ſituation, qui la rendant frontiére de la Perſe & de la Turquie, l'expoſe à être priſe & repriſe : cependant depuis plus de 30. ans, elle eſt ſous la domination du G. Seigneur ; il y envoie un Bacha plutôt à cauſe de l'importance du poſte, que de ſon étendue ; il y entretient une bonne garniſon, dont on détache toutes les huits quarante Cavaliers pour battre la campagne. Cette Ville eſt dans l'Arménie Mineure ; ſa figure eſt longue, elle a une double enceinte de murailles de terre, avec de petites tours, deux portes & deux ponts, avec un Fort bâti ſur le roc, inacceſſible du côté de la riviére.

Pour faire plaisir aux Catergis, nous restâmes le Lundi à Kars, où le Georgien vouloit avoir l'entier paiement de la voiture, quoique la coûtume ne l'éxige qu'à la fin du voyage; en sorte que sur notre refus, il nous menaça de ne point passer outre. Il fallut employer le pouvoir du Douannier qui étoit Arménien, pour le faire partir, sans quoi nous aurions pris une autre commodité à ses dépens: mais le fourbe Arménien nous fit bien payer sa protection; car au lieu d'une demie piastre qui lui étoit dûe par cheval pour la charge, il demanda un sequin; ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il se contenta d'une piastre.

Nous partîmes le lendemain Mardi, & par un bon préſage, nous entendîmes quatre coups de canon que les Turcs tirérent pour la Fête du Bairam, qui succédant au Ramadan, les remplit de joie de se voir délivrés de la dure obligation de jeûner tout le jour en travaillant, & de veiller la nuit pour manger.

Nous rencontrâmes toute la journée diverses troupes de Kurdes avec leurs maisons portatives qu'ils chargent sur des bœufs. Ces peuples vivent avec les bêtes, & leurs ressemblent, errans toute l'année dans les campagnes pour trouver de bons

pâturages pour eux & leurs beſtiaux, ſans avoir de nourriture différente.

Nous fimes 30. milles en dix heures, nous nous arrêtâmes le ſoir au Village de Kiala, composé d'un petit nombre de grottes. En cet endroit, l'inſolent Georgien recommença à dire qu'il n'iroit pas plus loin qu'il n'eût reçu ſon paiement entier; en ſorte qu'il falloit ſans ceſſe diſputer. Je me fis une grande violence pour ne le pas battre comme il le méritoit, ce ne fut que la crainte de quelque choſe de pis qui me retint.

Nous partîmes le Mécredi, & je ne fûs pas peu touché à la vûe d'une infinité de lieux que les guerres ont détruits, & dont les ruines conſervent encore des marques de leur ancienne magnificence; entr'autres la Ville d'Ani-Kagaë, éloignée de ſix milles de Kialar. Elle étoit dans une ſituation agréable, quoique marécageuſe; elle avoit été bâtie par un Roi d'Arménie du même nom. On voit encore une partie de ſes murailles, au pied deſquelles paſſe à l'Orient la riviére d'Arpaſuy qui vient des montagnes de Mingrelie ſe perdre dans le fleuve de Kars. Il paroît auſſi des reſtes de pluſieurs Monaſtéres, entre leſquels il il y en a deux qu'on dit avoir été fondés par des Rois.

Nous découvrîmes plus avant de fort loin la haute montagne d'Ararath, où l'on prétend que l'Arche de Noé s'errêta ; delà nous entrâmes dans une vallée qui offre par tout aux yeux l'agréable décoration de quantité de Pyramides que l'eau a taillées dans le roc. Nous paſsâmes enſuite la derniére Fortereſſe qu'aient les Turcs de ce côté-là : on nomme la Fortereſſe d'Arpaſuy, qui eſt bâtie ſur un rocher tellement eſcarpé, qu'elle n'a beſoin de murailles que du côté par où l'on y entre. Elle eſt munie d'une bonne garniſon : il y a un Village au dehors où l'on paie un Roup par chaque cheval. On trouve dans la même Vallée un pont ſur lequel on paſſe la riviére qui sépare la Turquie de la Perſe ; je ne fûs pas plutôt à l'autre bout, que je deſcendis de cheval pour baiſer cette terre tant ſouhaitée, où j'allois être délivré de toutes les avanies des Turcs. Je parlerai dans le ſecond Volume de ce qui m'eſt arrivé dans la ſuite.

Fin du Tome prèmier.

REFLEXIONS

DE

M. MOREAU DE MAUTOUR

Sur deux espéces d'Urnes cinéraires venues d'Egypte, envoyées en 1716. à Monsieur le Comte de Toulouse, & par ce Prince à M. le Duc d'Antin, qui en a fait part à l'Académie des Inscriptions & belles Lettres. Pour justifier ce que le sieur Gemelli a raporté à la page 124. de ce premier Tome.

CEs deux espéces d'Urnes qui sont de terre, d'un demi pouce d'épaisseur, ont environ un pied & demi de hauteur. Elles ont une forme extraordinaire, & depuis leur ouverture ou base, qui a près d'un demi pied de diamétre, elles vont toujours en diminuant, & se terminent en cone : leur figure, leur matiére, leur sim-

plicité, ce qu'elles renferment, tout doit exciter notre curiosité.

Je commence par extraire en peu de mots ce que Claude Guichard a raporté dans son troisiéme Livre concernant les Sépulchres, & Funérailles des Egyptiens, pour en tirer les inductions néceſſaires.

Après avoir dit qu'il n'eſt pas étonnant que les Egyptiens, des hommes fiſſent des Dieux, puiſqu'ils déïfioient les bêtes mêmes. Il fait le détail de celles qu'ils adoroient. Tous, continue-t-il, n'adoroient pas les mêmes animaux, mais chaque Province avoit les ſiens en particulier qu'on entretenoit avec grand ſoin. Enſuite ſur les témoignages d'Hérodote, de Strabon, & de Diodore, dont j'ai vérifié les paſſages, il cite les noms de chaque Ville & de chaque contrée, & ceux des animaux auſquels on y rendoit un culte ſéparé. Tels étoient les chiens, les loups, les crocodiles, les boucs, les chévres, les brebis, le lion, l'hippopotame, les aigles & les ſerpens, le bœuf Apis, & celui apellé Mnevis. Et quant aux chats, ajoûte-t-il, aux Ichneumons, & aux Ibis, Hérodote ne leur aſſigne aucune contrée particuliére, parce qu'ils étoient adorés dans toute l'Egypte, ainſi que les Eſperviers.

Après avoir ouvert ces deux Urnes de

terre par leurs baſes, qui étoient bouchées d'un couvercle de la même matiére, & luttées par les bords, avec une eſpéce d'enduit, ou de maſtic très-dur ; il s'eſt trouvé au dedans de chacune, beaucoup de cendre, ou de pouſſiére noire, & dans une envelope de toile, dont une partie ſe réduiſoit en pouſſiére, de petits oſſemens que l'on a crû devoir être ceux de quelque oiſeau. Mais par la proportion de ces Urnes, qui n'auroient pû contenir les corps des animaux que l'on vient de citer, on peut juger que ces oſſemens, ſupoſé que ce ſoit de quelque oiſeau, ne peuvent être que ceux de l'Eſpervier, ou de l'Ibis.

On ſçait que l'Eſpervier étoit adoré des Egyptiens, comme étant un ſymbole du Soleil, ou un oiſeau qui lui étoit conſacré. Sa tête ou ſon bec étoit un des attributs d'Iſis, & repreſenté ordinairement ſur le haut du front de cette Divinité, telle qu'on les voit dans les cabinets. J'en conſerve dans le mien une figure de bronze antique avec ce même attribut, & encore une tête d'Eſpervier en relief, groſſe comme le naturel, de marbre d'Egypte, blanc & tranſparant, que j'ai acquiſe des curioſités du cabinet de feu M. Thevenot.

L'Eſpervier étoit donc en ſi grande vénération dans l'Egypte, qu'Hérodote ra-

porte que ſi on en tuoit un, ſoit à deſſein, ou par hazard, on étoit puni de mort. Il obſerve même une particularité concernant ces ſortes d'oiſeaux, qui eſt, qu'après leur mort, leurs corps étoient tranſportés & inhumés dans la Ville de Bute. Cette Ville étoit recommandable par un oracle de Latone, & par un Temple dédié à Apollon & à Diane, dont ont fait mention, le même Hérodote, *L.* 2. Ptolemée, *L.* 4. & Strabon, *L.* 17.

A l'égard de l'Ibis, c'étoit un autre oiſeau particulier, & connu ſeulement dans l'Egypte. Pline remarque que ces peuples l'invoquoient contre les ſerpens qui les moleſtoient. *Invocant & Ægyptii ibes ſuas contra ſerpentium adventum.* C'eſt ſur ce ton que Juvenal commence ſa quinziéme Satyre, en ſe moquant du culte ſuperſtitieux que l'on obſervoit dans l'Egypte.

Crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet ſaturam ſerpentibus ibin.

Ciceron dans le deuxiéme Livre de la Nature des Dieux, décrit la figure de l'Ibis, à peu près ſemblable à la Cigogne, ayant les jambes hautes, les cuiſſes fort épaiſſes, le bec long, dur & pointu. *Aves excelſæ rigidis cruribus, corneo proceroque roſtro.* Ces oiſeaux avoient, dit-il, la vertu de détourner la peſte en Egypte, parce

qu'ils tuoient & mangeoient les ſerpens volans, qu'un vent d'Afrique pouſſoit de tems en tems des plaines de la Lybie dans l'Egypte.

Il y a aparence, que c'eſt d'Hérodote, *L.* 2. que Ciceron a apris cette particularité ; car cet Hiſtorien, après avoir parlé de ces ſerpens aîlés qui venoient, non de la Lybie, comme dit Ciceron, mais de l'Arabie dans l'Egypte à l'entrée du Printems ; obſerve que les oiſeaux qu'on nomme Ibis, alloient au devant de ces ſerpens pour s'opoſer à leur paſſage dans les plaines de l'Egypte, & les tuoient. C'eſt pour cette raiſon, ajoûte Hérodote, que les Egyptiens révéroient ces ſortes d'oiſeaux, & leurs rendoient de grands honneurs.

Il y en avoit de deux couleurs, ſuivant le témoignage de Pline, *L.* 10. *chap.* 3. aux environs de la Ville de Peluſe, vers les embouchures du Nil, ils avoient le plumage noir, & ils l'avoient blanc dans tout le reſte de la Province.

Hérodote & Ariſtote, *L.* 2. ont obſervé la même diſtinction que Pline a ſuivie, *L.* 9. *Hiſtoire des animaux.* Mais au raport de celui-ci, Marcus Egnatius Calvinus, dans le tems qu'il étoit Gouverneur de la Gaule Ciſalpine, diſoit avoir vû un Ibis dans les Alpes. Au reſte, Plutarque

dans son Traité d'Isis & d'Osiris, observe que dans quelques endroits de l'Egypte on adoroit la Cigogne noire, comme ennemie des serpens; mais il la confond avec l'Ibis, que l'on croit être le même oiseau : & il remarque encore que les Habitans de la Ville de Lemnon honoroient les alouettes, parce qu'elles cassoient & détruisoient les œufs des sauterelles par tout où elles les trouvoient.

Mais comme l'on ne peut pas asſûrer avec certitude que les ossemens trouvés & confondus dans la poussiére que renferment ces monumens, soient d'un oiseau (car enfin on n'y aperçoit ni bec ni pates) pourquoi ne jugera-t-on pas que ce pourroient être les os ou le corps de l'Ichneumon, si révéré chez les Egyptiens ? C'est une espéce de Rat commun en Egypte. Son nom vient du Grec, ἰχνευεῖν qui veut dire chercher, épier. On en voit une figure de bronze antique, dans le cabinet de M. l'Abbé Fauvel. Pline en fait mention, *L.* 8. *ch.* 24. où il décrit la maniére dont il combat contre l'Aspic. Ce qu'il raconte ailleurs de la mort du Crocodile, causée par l'adresse & l'instinct de l'Ichneumon, fait connoître le motif de la vénération superstitieuse que les Egyptiens avoient pour lui.

Quand le Crocodile eſt raſſaſié de poiſſon, il s'endort ſur le bord du Nil. Alors certain oiſeau que les Grecs nomment Trochilos, qui eſt le Roytelet, & le ſeul que le Crocodile ne bleſſe jamais, lui becquete & lui picotte la gueule, en ſorte qu'il la lui fait ouvrir; l'animal ſouffre que l'oiſeau lui cure les dents & ſe nourriſſe de ce qu'il y trouve; & dans le tems que le Crocodile a la gueule ouverte, l'Ichneumon, qui eſt comme à l'affut, entre dans ſon goſier, & de là s'élance comme un trait dans ſon ventre, dont il ronge les boyaux, & il le fait mourir, *Per eaſdem fauces ut telum, aliquod immiſſus erodit alvum.* On croiroit ce récit fabuleux, s'il n'étoit raporté par des Auteurs auſſi graves & plus anciens que Pline, qui ſont Hérodote, *L.* 2. & Strabon, *L.* 17.

De quelque eſpéce enfin que ſoient l'oiſeau ou l'animal qui ont été renfermés dans dans ces Urnes (que je crois néanmoins ne pouvoir être autres que ceux que j'ai cités) c'eſt une ſingularité remarquable, que l'on ait gardé pour embaumer leurs corps, les mêmes cérémonies qui s'obſervoient à l'égard des corps humains, c'eſt-à-dire, avec des Aromates, & des drogues de parfums, pour les conſerver & en empêcher la corruption: car à brûler une par-

tie de ce que le tems n'a pas entiérement détruit par le ſoin que l'on a pris de boucher ces deux vaſes, en ſorte que l'air n'y pût pénétrer, on peut juger par l'odorat, de la verité de ce que j'avance. L'on y remarque encore des morceaux & des reſtes de cette envelope de toile de lin, ou de chanvre, dont on entouroit les corps; car il n'étoit pas permis aux Egyptiens dans ces occaſions d'employer ni la ſoie, ni la laine, ſuivant le témoignage d'Hérodote.

Les figures même de ces Urnes, ont quelque choſe de myſtérieux, car elles ſont piramidales. Elles imitent en petit, quoique d'une maniére ſimple & groſſiére, la coûtume des Egyptiens, pour ces fameux ſépulchres qu'ils élevoient à la mémoire de leurs Rois, & qu'ils conſacroient à la poſtérité. Ces peuples n'ignoroient pas, ſuivant la remarque de Pierus, *L.* 39. que la figure piramidale étant composée de dix mille, qui étoit le plus parfait de tous les nombres, ſignifioit la fin & la perfection de toutes choſes, par raport au dernier terme, qui couronnoit la fin des grands hommes.

Comme ces vaſes de terre ont été trouvés dans des plaines ſablonneuſes, aux environs du Grand Caire, c'eſt encore une obſervation à faire, puiſque la coûtume

des Egyptiens anciennement étoit de placer les tombeaux ou les Sépulchres dans des lieux ſtériles & déſerts, & même éloignés du Nil. Ils le pratiquoient ainſi, afin de mieux conſerver les corps qui étoient embaumés, & qui n'auroient pû ſe maintenir long-tems dans des lieux fertiles & labourables, où les eaux de ce Fleuve ſe débordent tous les ans.

Enfin nous devons conſidérer ces deux monumens comme de véritables petits tombeaux de terre, ou de petites piramides Sépulchrales deſtinées pour renfermer les corps embaumés de quelque oiſeau, ou de quelque animal révéré par les Egyptiens; & ſi on les voit ſans hiéroglyphes, & ſans ornemens, on doit juger par leur ſimplicité, que c'étoit l'ouvrage, ou le ſoin de quelque perſonne du commun.

Mais la matiére dont elles ſont faites, qui eſt de terre cuite & ſolide, fournit le ſujet de ma derniére réfléxion. Peut-être à l'imitation des Egyptiens pluſieurs perſonnes conſidérables chez les Romains ne voulurent pas que leurs corps fuſſent brûlés après leur mort; & ils ordonnérent qu'à la façon de Pythagore, *Pythagorico modo*, ils ſeroient mis dans des Sépulchres ou cercueils de terre, *fictilibus doliis*, c'eſt ainſi qu'en uſa M. Varro, qui voulut être en-

ſéveli dans une biere, ou un grand vaiſſeau de terre, avec des feuilles de Myrthe, d'Olivier & de Peuplier. Ce fait eſt raporté dans Pline.

Mais il falloit que cet art de Potterie, & d'employer l'argile pour former des vaſes de terre, fut bien ancien dans l'Egypte, d'où aparemment il avoit paſſé chez les Grecs.

Suivant le témoignage de Pline, *L.* 25. *ch.* 12. deux Ouvriers de l'Iſle de Samos nommez Rœchus & Theodorus, furent ceux qui exercerent les premiers dans la Grece, l'art appellé, Plaſticen; & ce fut long-tems avant que les Bachiades eurent été chaſſés de Corynthe.

De-là on juge que cet art ne fut connu chez les Romains que dans le commencement de la Monarchie; car l'Hiſtorien ajoûte, que quand Demaratus quitta la Ville de Corynthe pour ſe retirer dans l'Etrurie où il fut pere de Tarquin l'ancien, il fut accompagné de deux Ouvriers Potiers de terre, qui porterent & enſeignerent leur art dans l'Italie. Et ſuivant les autoritez de Denis d'Halicarnaſſe, *L.* 3. & de Pauſanias, *L.* 2. Demaratus étoit de la race des Bachiades, qui tiroit ſon origine de Cacchis Roi de Corynthe, dont les deſcendans regnerent pendant pluſieurs

generations avant les Prytanes, qui furent dépoſſedez par Cypſelus. Ce fut Numa, qui ayant inſtitué dans Rome pluſieurs Colléges ou Confrairies, établit celle des Potiers, qui fut la Septiéme. *Septimum Collegium Figulorum inſtituit.* Et cet art de faire toutes ſortes de vaſes & d'ouvrages de terre, ſe perfectionna dans la ſuite.

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
Du Tome premier.

A

ABafede, Montagne, 90
Achmet, I. 531. II. 261. 277. 535.
Achmim, Ville, 93
Aga des Janiſſaires, 290
Aga de Seyde, 240
Agouſte, Ville, 31
Alexandrie, Ville, ſa deſcription, 49
Ali-Bachaou, ſa bourſe, 261
Amalfi, Ville, ſa deſcription, 21
Amnat I. 531. II. 532 III. 533. IV. 534
Andrinopolis, Ville, 259
Antînopolis, Ville, 90
Aqueduc, 326
Armant, Ville, 106
Ararath, Montagne,
Arſenal, 559
Arzerum, Ville, *ibid.*
Aſioul, Ville, 91
Atmeydan, 315
Auteur, les raiſons qui l'ont obligé de voyager, 19. Son embarquement, 21

B

BAcha de la Mer, 290
Bajazeth I. 531. II. 532
Bairam, 67
Baltagis, 284
Bâtimens publics, 391
Beglierbeys, 290
Beibourt, Ville, 555
Betléhem, Ville, ſa

K

Kars, Ville, 578
Kiſlar-Agaſi, 279
Kno ou Koſborbir, 100
Kurdes, 577

L

Labata, Ville, 76
Labyrinthe, 124
Leandre, Tour de, 325
Licoſa, pointe de, 22
Loubat, Ville, 358
Luchſerem, Ville, 101

M

Mahomet, I. 532 II. 533. III. *ibid.* IV. 534
Malgara, Ville, 57
Malthe, Iſle, 34. Son Port, *ibid.* Sa Ville, 36. Son Grand Maître, 38. Egliſe de Saint Jean, 40. Palais du Grand Maître, *ibid.* Femmes de Malthe, 41
Manaſia, 343
Marmora, 340
Mariage, 388
Marrofalouch, Ville, 91
Maſtic, maniere de le tirer, 225
Meachi, 60
Medilli, 242
Mellani, Ville, 90
Meſſine, Ville, ſa deſcription, 26. *& ſuiv.*
Metelin, Iſle, 242
Milice Turque, 419
Mines, 551
Minieleben-Echaſrin, Ville, 89
Momies, 122
Monnoyes, 527
Montagna, Ville, 367
Moſquée de Gneniſemaret, 262. De Mahomet de Cheſade-Giamiſi, 331
Moſquée de Selim, 262
Moſquée Eſchigiami, 264. D'Uccerſeli, 166
Moufehti, 292
Mouradie, 275
Muſtapha, 534

N

Naccade, Ville, 110
Nalopolie & Grege, Villes, 95
Nil, Fleuve, 61
Noto, Ville, 32

O

Orcan, 531
Ordre de ſortir de

Trebizonde, 564
Oſman, 534
Oſman-Ottoman, 539

P

PAlais de Parai-Badichra, 335
Palinure, Bourg, 22
Paola, Ville, *ibid.*
Paradis & Elbeliani, Villages, 96
Pizzo, Bourg, 23
Pompée, Colonne de ſa deſcription, 52
Pyramides, Deſcription des, III. Origine des Piramides, 116

R

RAma, Bourg, 133
Ramadan, 396
Religieux, 399
Revenus du Grand Seigneur, 525
Rhodes, Ville, 203. Sa Deſcription, 204. Palais du Grand Maître, 205. Son Fort, 206. Colloſſe, 207. Deſcription de l'Iſle, 209
Roſette, ſa Deſcription, 58. *& ſuiv.*

S

SAinte Sophie, deſcription de, 309 *& ſuiv.*
Scalea, Bourg, 23
Scutari, Village, 324
Selim, I. 533. II. *ibid.*
Serail, 302
Serail de Cavach, 374
Seſtos & Abidos, 248
Siribis, Ville, 89
Skieſtamboul, 250
Smirne, Ville, 228. Son Port, 229
Soliman, 533
Spahis, 271
Stanchio, Iſle, 213. La Ville, 214
Siracuſe, Ville, 31. *& ſuiv.*

T

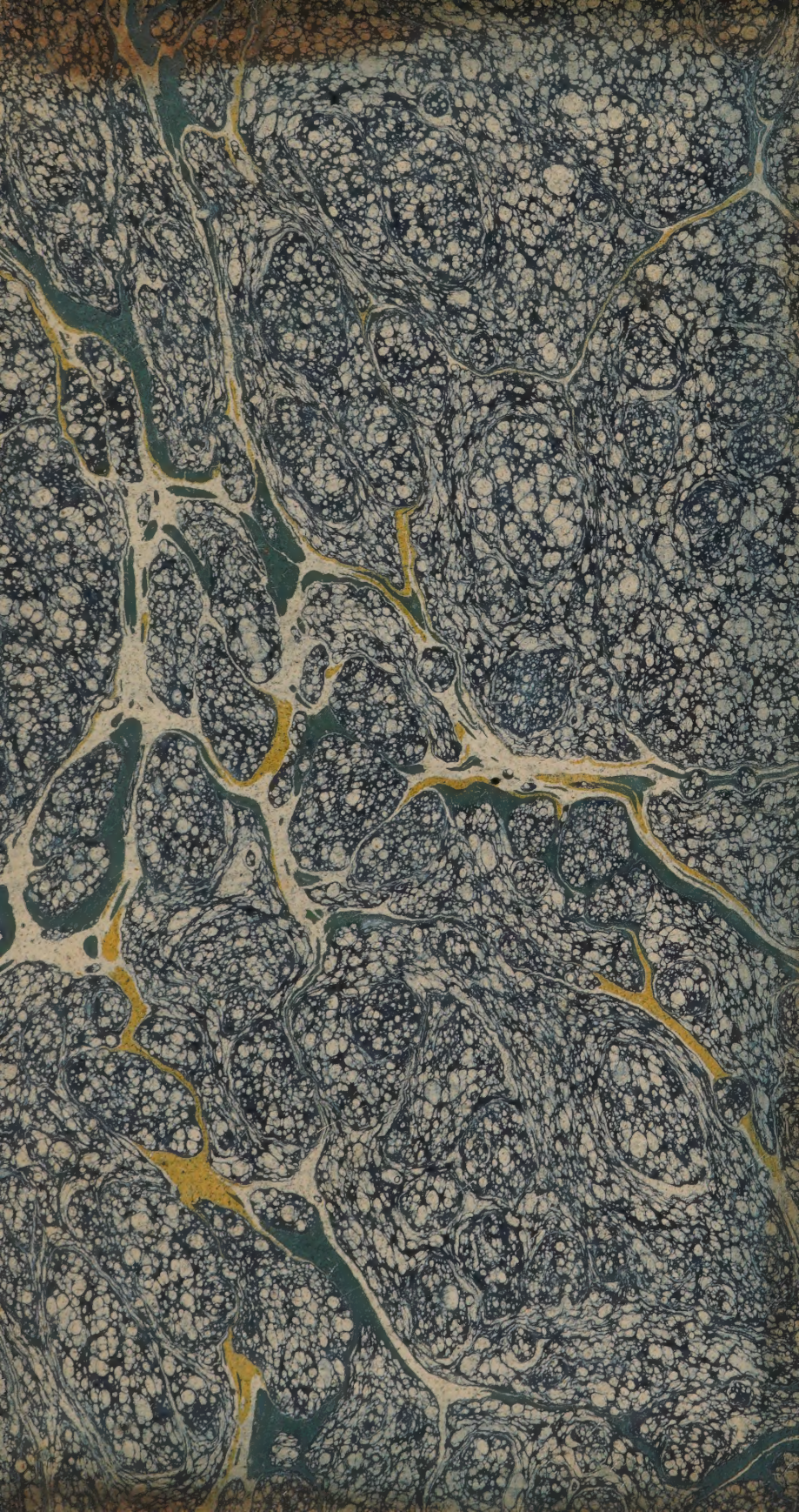
TAſſi, Iſle, 245
Tenedos, *ibid.*
Topana, Village, 308
Tours, les Septs, 329
Trebizonde, 542. Citadelle, 543. Vivres, 544. Douanne, 543
Tropea, Ville, 24
Troyes, 344

Voleurs, 576
Vli-Giame, Mosquée, 366

V

Validaxan, Place, 318
Vizir-Xan, Bâtiment, 327

Z

Zele des Armeniens, 563

Fin de la Table du premier Volume.